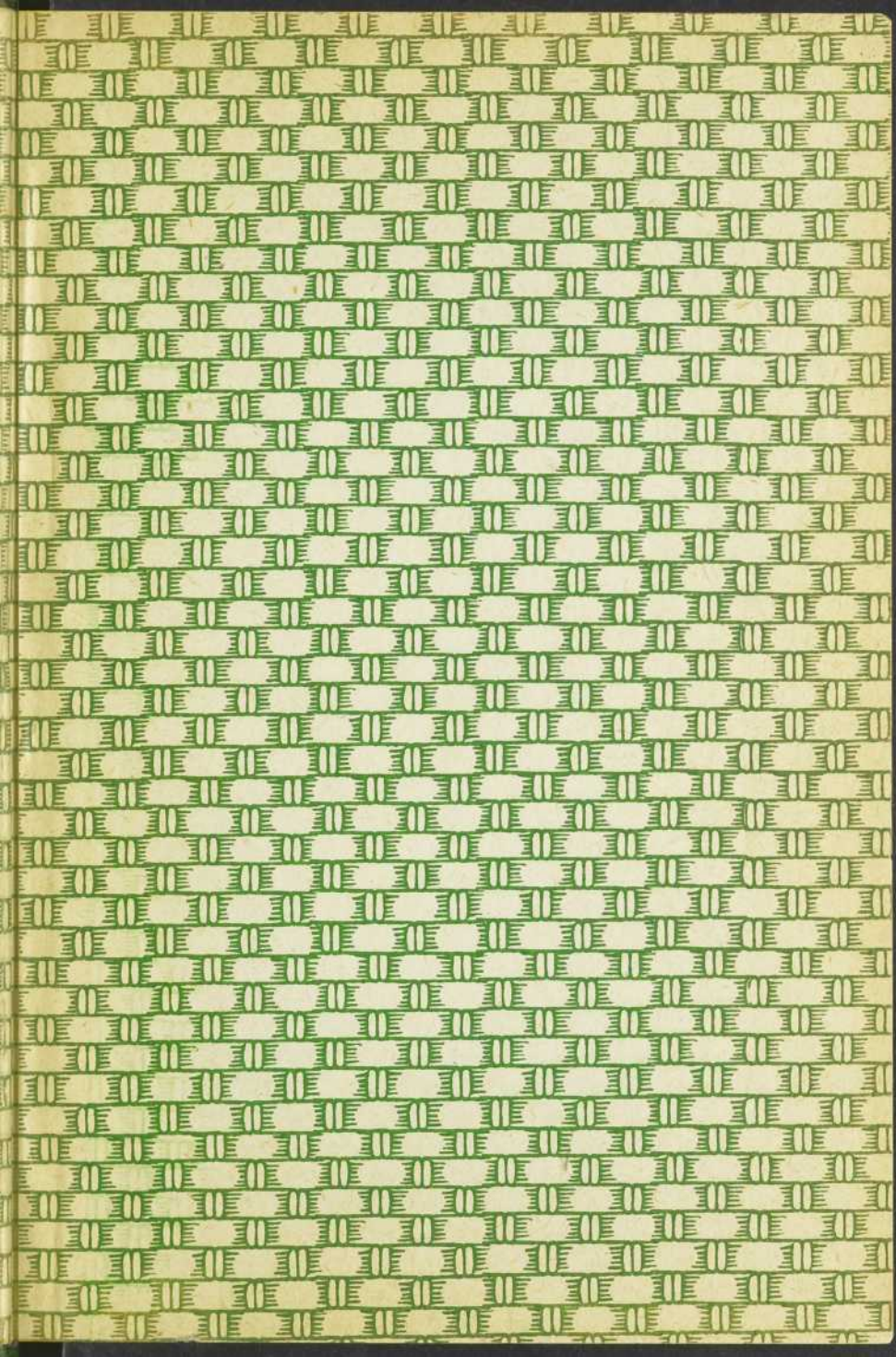


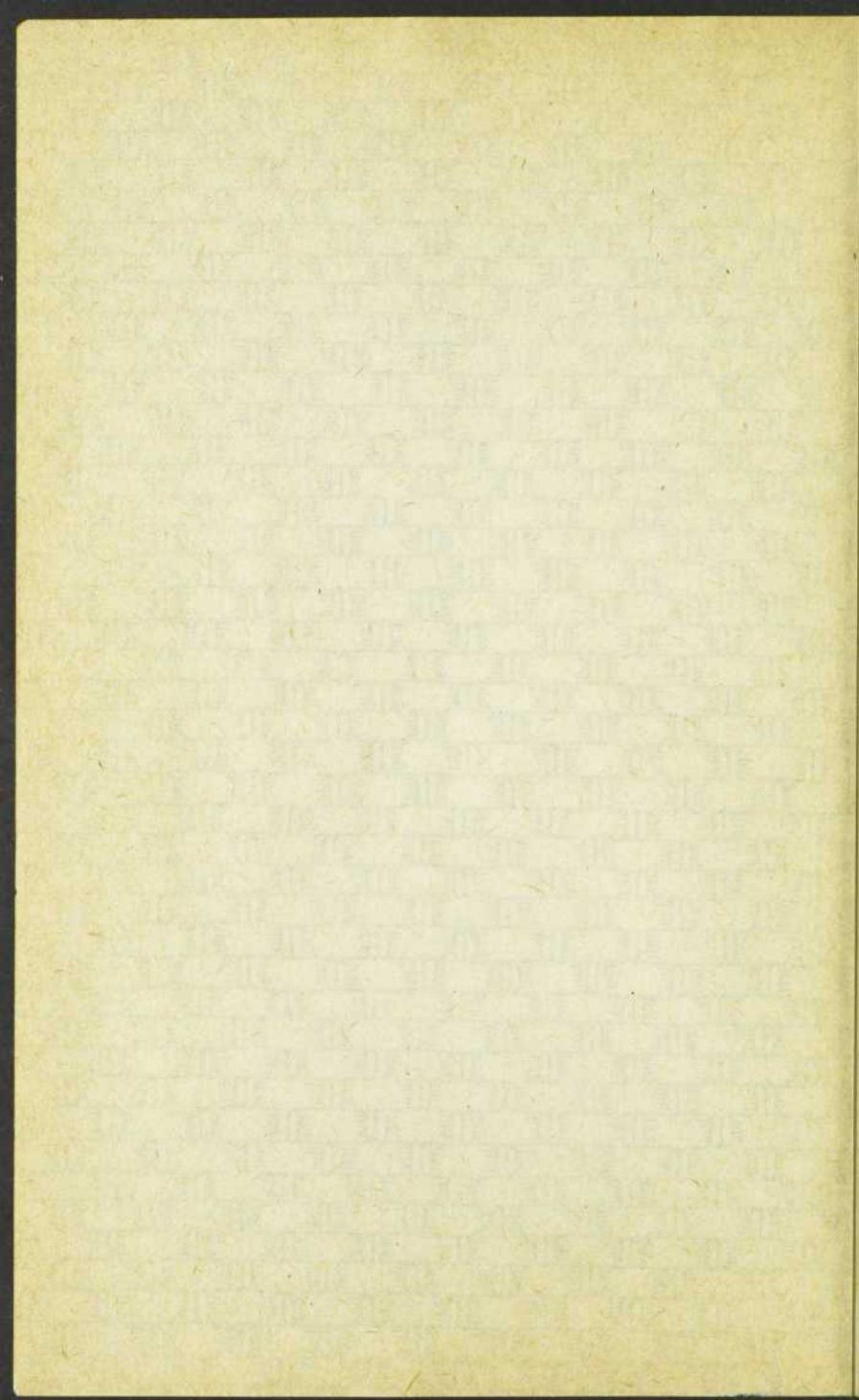
DX
4705
W306A3
1924
V.1

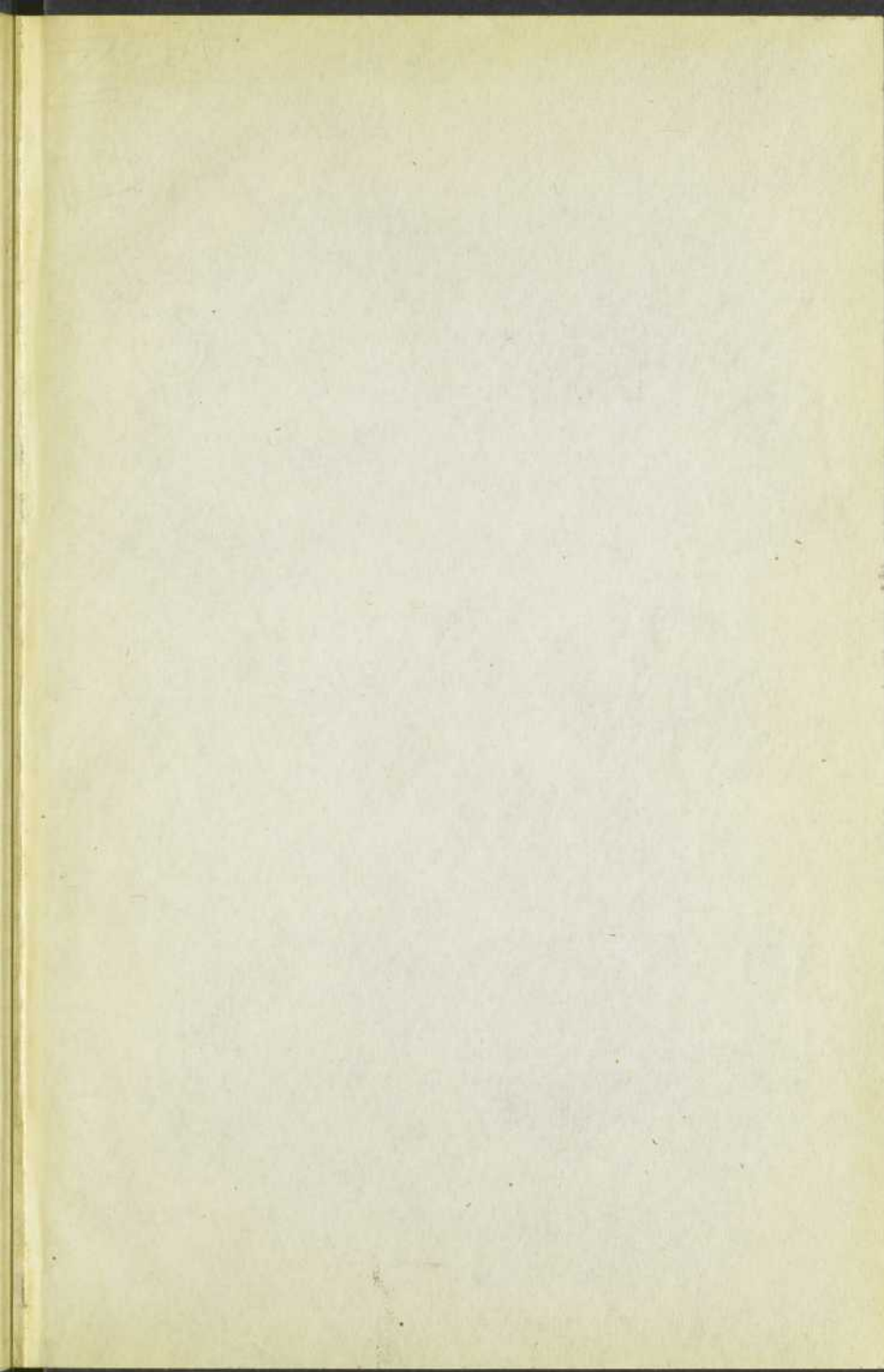
1924

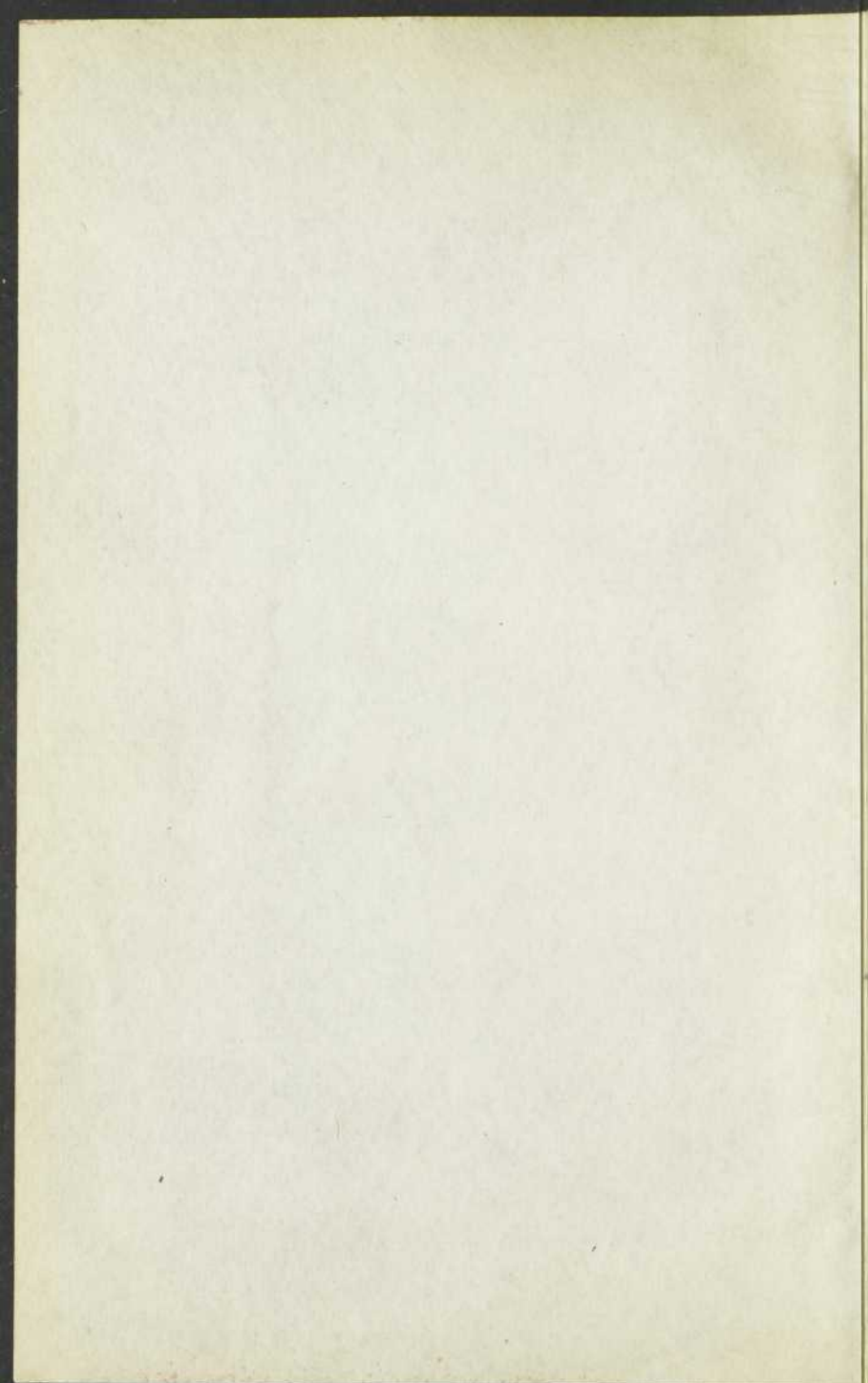


Bibliothèque Nationale du Québec

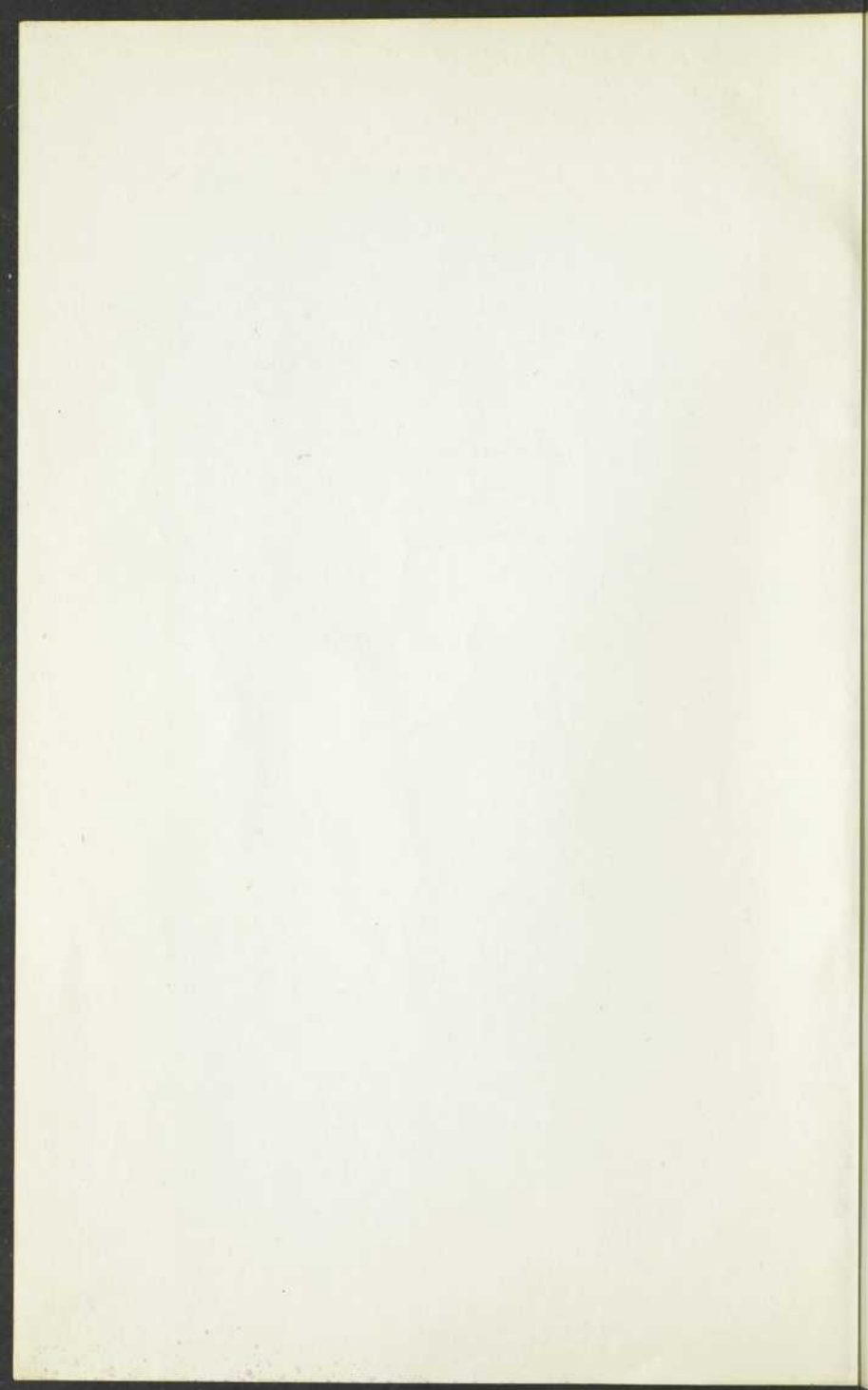






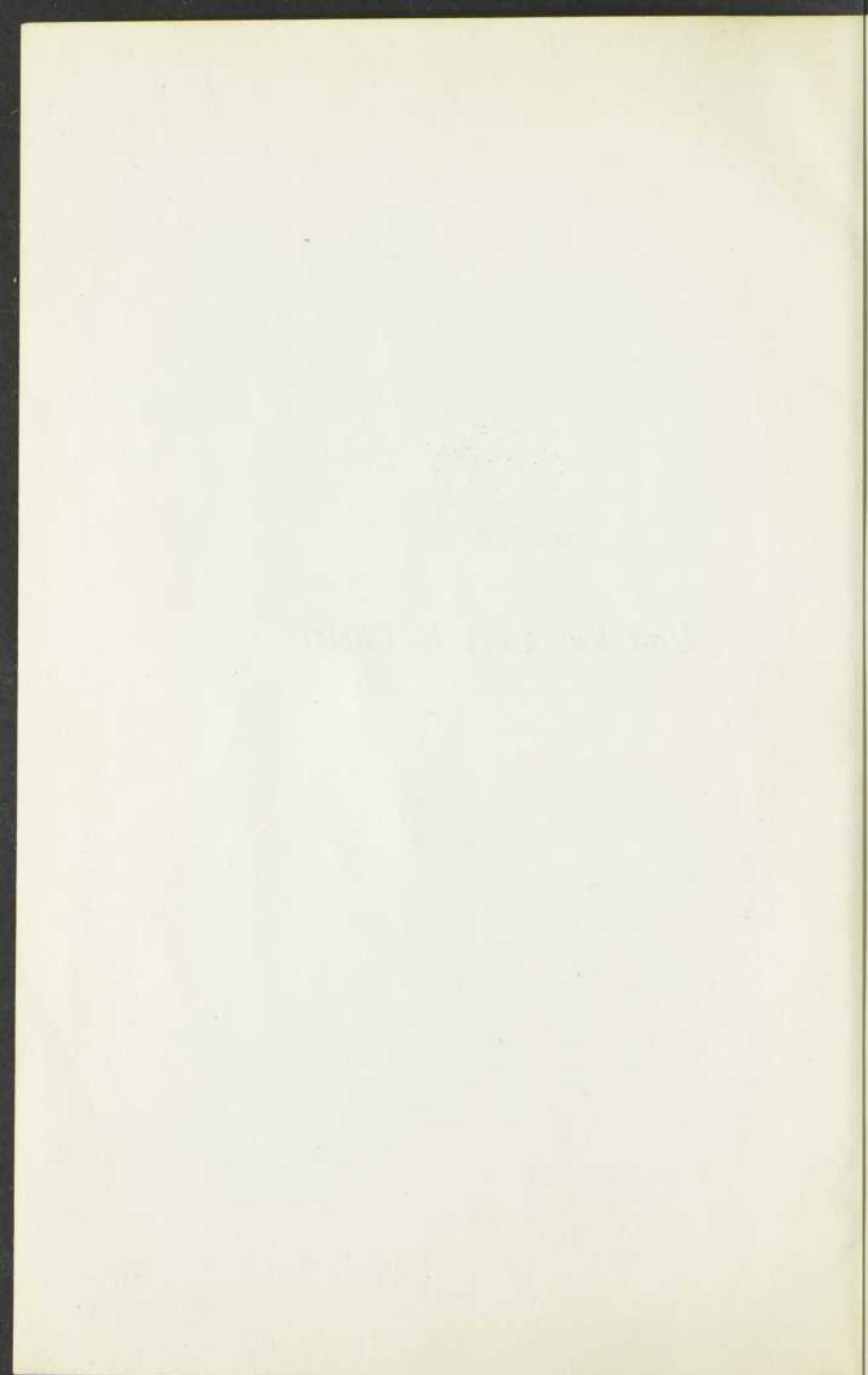








Une Vie dans le Christ







MARIE SAINTE-CÉCILE DE ROME,
RELIGIEUSE DE JÉSUS-MARIE.

Bureau des études

Une vie dans le Christ

Marie Sainte-Cécile de Rome

(DINA BÉLANGER)

Religieuse de Jésus-Marie

(1897-1929)

922.51

C-324 au

1934

AUTOBIOGRAPHIE

et TEMOIGNAGES

187

TOME I

Enfance et jeunesse



TEXTE PUBLIÉ ET ANNOTÉ PAR

Dom Léonce CRENIÉR, O. S. B.

Prieur de Saint-Benoît-du-Lac

P R E F A C E

de Mgr Camille ROY, P. A., V. G.

Recteur de l'Université Laval, Québec.



428.

Nihil Obstat

quin opus cui titulus:
" Marie Sainte-Cécile de Rome,
religieuse de Jésus-Marie (1897-1929),
Autobiographie et témoignages,
texte publié et annoté par
Dom L. Crenier " prelo mandetur

fr. L. CHAMBAT, O. S. B.

lector S. Theologiæ.

Saint-Wandrille de Fontenelle (S. Inf^{re})

21 juin 1934.

Imprimi Potest:

† fr. JOHANNES-LUDOVICUS PIERDAIT

Abbas Sancti Wandregisili de Fontanella,

Datum in Abbatia nostra Sancti Wandregisili de Fontanella,
die 21 mensis Junii 1934.

Imprimatur.

Quebeci, die 29a Junii 1934.

† J. M. RODERICUS CARD. VILLENEUVE, O.M.I.

Arch^{pus} Quebecensis.

BX
4705
M306A3
1934
n.1



À NOTRE BIEN-AIMÉ CARDINAL

SON ÉMINENCE

MONSEIGNEUR J.-M.-RODRIGUE VILLENEUVE,

ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC,

NOUS DÉDIONS CES PAGES

AU NOM DE " JÉSUS-MARIE ".

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

PHYSICS DEPARTMENT

CHICAGO, ILL.

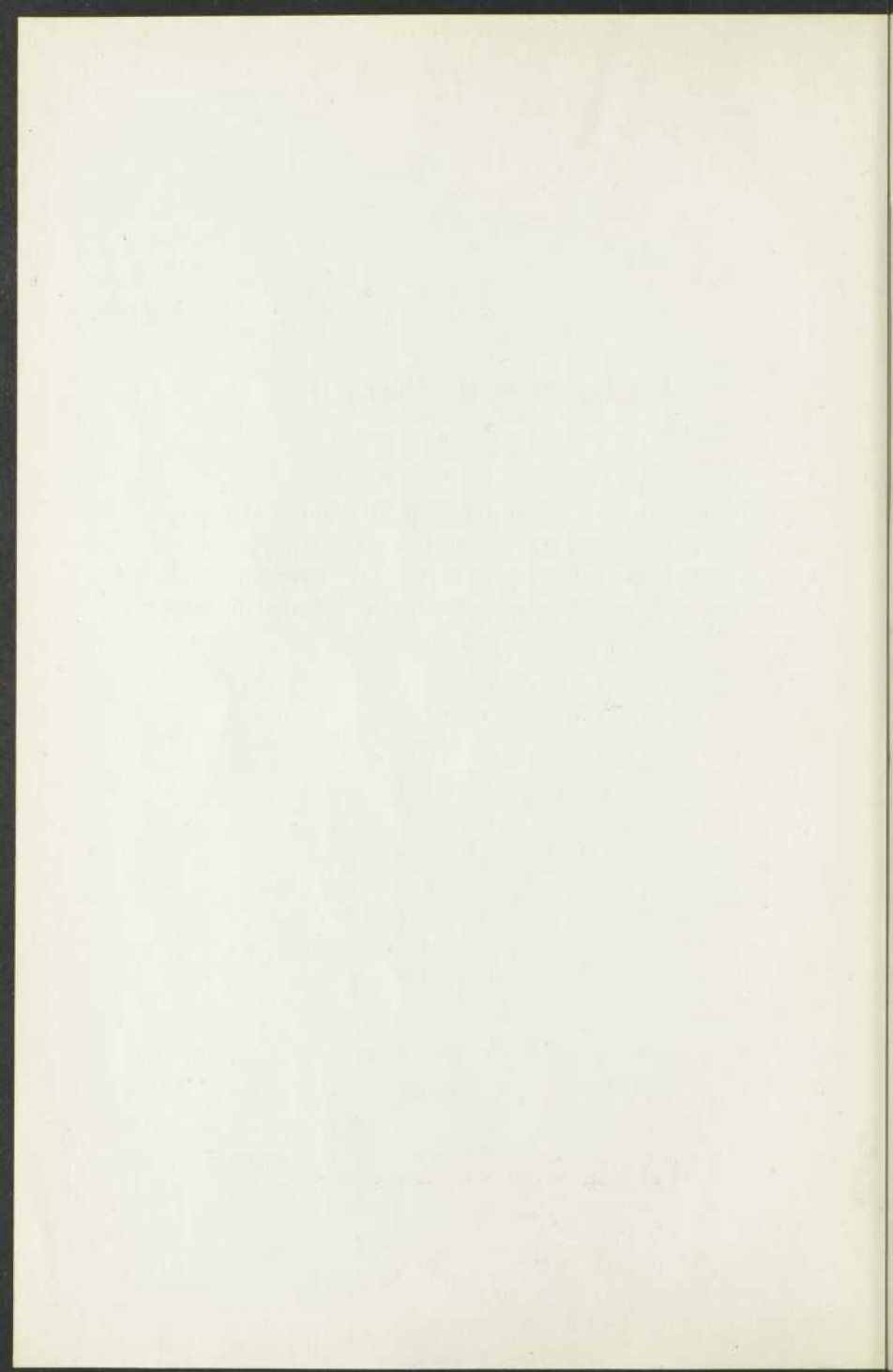
RECEIVED

APR 11 1961

61

Déclaration de l'auteur

Conformément au décret du Pape Urbain VIII, nous déclarons qu'en employant dans cet ouvrage le mot *sainte*, nous n'entendons nullement prévenir les décisions de la sainte Église, à laquelle nous demeurons inébranlablement soumis.



Archevêché de Québec.

Le 21 février 1931.

*Révérende Mère Saint-Pierre Claver,
Provinciale des Religieuses de Jésus-Marie,
Sillery.*

Ma révérende Mère,

C'est avec le plus vif intérêt et la plus grande édification que j'ai parcouru les notes sur la vie intérieure de l'une de vos jeunes religieuses, rappelée à Dieu depuis un an et demi environ.

Ces pages rayonnantes de foi et d'amour divin nous révèlent l'action de plus en plus profonde de Notre-Seigneur dans l'âme de sa "petite épouse". La lecture, et même la méditation de ces écrits ne peut être que bienfaisante, spécialement aux âmes consacrées au Seigneur.

Dieu veuille multiplier ces vies généreuses et immolées dans votre belle Congrégation et au sein de son Église!

Je vous bénis, ma révérende Mère, ainsi que toutes vos sœurs, et je me recommande instamment aux prières de votre fervente communauté.

† Fr. R.-M. Card. ROULEAU, O.P.,
Arch. de Québec.

Archevêché de Québec.

*Le 31 mai 1934,
en la Fête-Dieu.*

*Dom Léonce Crenier, O. S. B.,
Prieur des Bénédictins,
Saint-Benoît-du-Lac.*

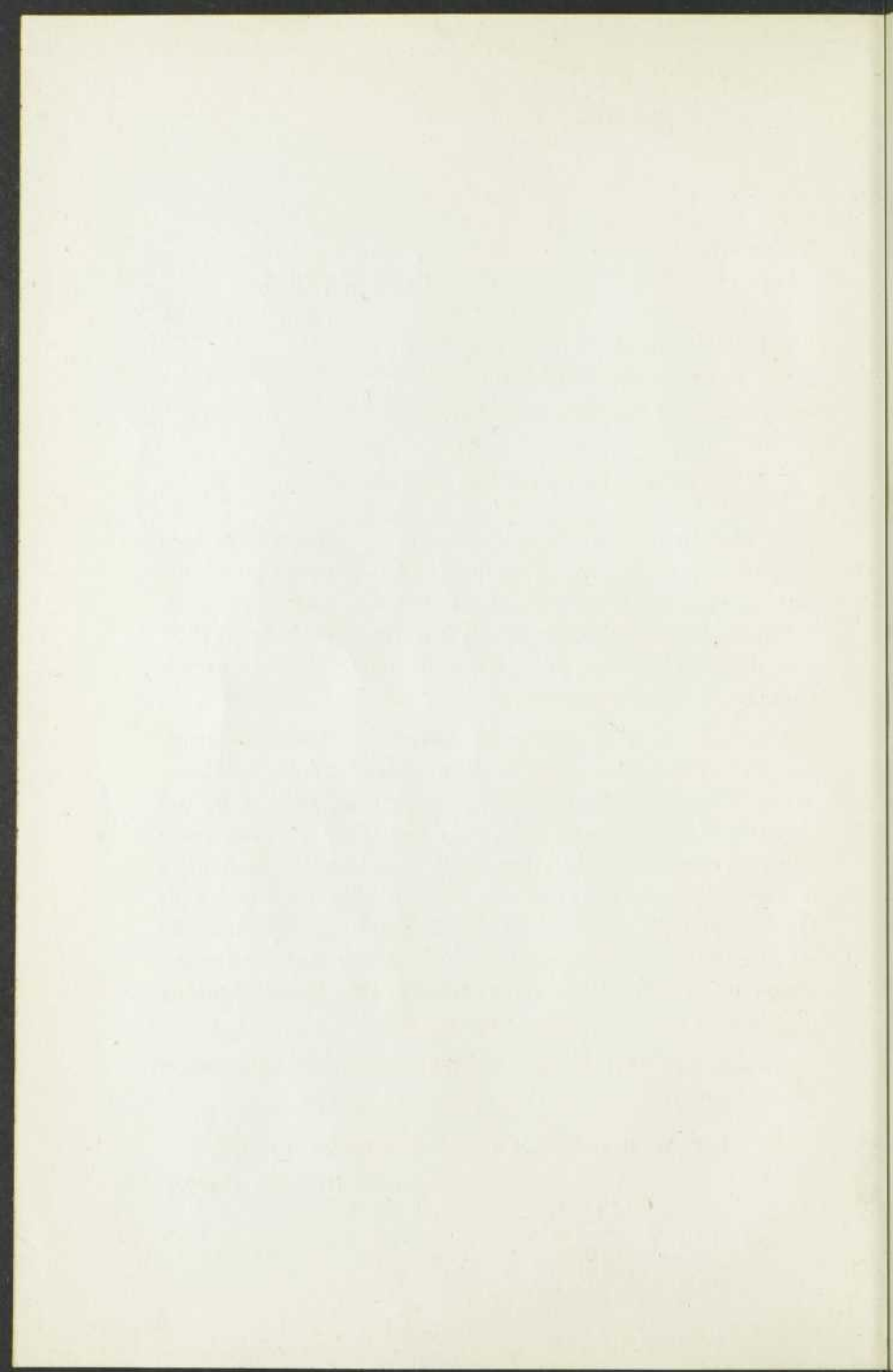
Mon révérend et cher Père,

Je n'ai pu lire en entier l'ouvrage que vous voulez bien m'offrir en dédicace. Néanmoins, les censeurs m'en ont fait un rapport favorable, et j'en connais suffisamment la substance pour ne douter point qu'il fera beaucoup de bien aux âmes religieuses et à celles qu'anime dans le monde l'amour de Notre-Seigneur.

Le temps n'est pas venu de porter un jugement formel sur les vertus et les états de Sœur Sainte-Cécile de Rome. Mais, il est loisible de s'édifier de ses pensées et de ses vertus. Et je ne puis que vous remercier et vous louer d'avoir favorisé cet objet par un livre qui mettra en lumière la vie intérieure de l'une des chères filles du diocèse de Québec, laquelle paraît avoir été, à Sillery, un joyau caché de l'Institut des Religieuses de Jésus-Marie dont je connais singulièrement le zèle et les mérites, et que je suis heureux de bénir en même temps que vous-même.

Agrez mes très pieux sentiments en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

† J.-M.-Rodrigue, Card. VILLENEUVE, O.M.I.,
Arch. de Québec.



Préface

Une âme consumée dans la souffrance et dans l'amour de Notre-Seigneur : voilà ce que raconte l'ouvrage que l'on va lire.

Cette âme est celle d'une religieuse canadienne. Elle a vécu tout près de nous, parmi nous, dans notre ville de Québec, puis dans ce couvent de Jésus-Marie, à Sillery, où elle s'est offerte en holocauste, où elle s'est toujours davantage sanctifiée dans les commerces avec Dieu, et où, à travers les ombres de nos lumières terrestres, elle s'est plongée dans les ravissements de la très sainte Trinité.

Il faut être reconnaissant aux Religieuses de Jésus-Marie d'avoir voulu faire mieux connaître cette sœur qui vécut avec elles, et qui les édifia par ses vertus héroïques. Maintenant que la mort a brisé la porte de son cloître, elle peut, elle doit aller par le monde répandre le bienfait de son exemple, et celui-là, très précieux, de sa doctrine spirituelle.

Notre société a vraiment besoin qu'on lui fasse connaître des âmes qui lui rappellent le sens de la vie, des âmes toutes prochaines qui lui montrent, vivantes et nécessaires, des vertus qu'elle croit superflues ou impossibles à pratiquer.

L'on dirait, d'ailleurs, que Dieu, quand il paraît plus délaissé par un monde qui cherche davantage hors de Lui son bonheur, se plaît à multiplier les saints et les saintes,

ceux-là qui cherchent en Lui leurs meilleures joies, et qui paraissent, qui sont vraiment et complètement heureux. Notre Province de Québec, notre pays du Canada en est lui-même tout rempli de ces âmes supérieures, trop ignorées de la foule, qui édifient de leurs vertus précoces les témoins de leur vie quotidienne. En ces derniers temps, partout autour de nous, nous avons vu surgir la merveille des jeunes saints : jeunes gens, jeunes filles, jeunes religieux, jeunes religieuses, enfants même, qui n'ont vécu que pour aimer et servir Dieu. C'est la grande merveille des lys ! la merveille des âmes vierges qui se sont offertes comme des fleurs parfumées sur l'autel aussitôt brisé de leur matinal sacrifice, et dont l'odeur de sainteté purifie déjà l'atmosphère de la vie contemporaine.

Marie Sainte-Cécile de Rome fut l'une de ces âmes privilégiées. Née pour la vie religieuse, pour le don total de soi-même à l'Époux mystique des vierges, elle parut aussi pour être un exemple, pour faire rayonner, au cloître d'abord, et jusque dans le monde ensuite par la renommée de sa vertu, l'idéal surnaturel dont le monde a tant besoin. Éclore au sein de l'une de nos familles si profondément chrétiennes de Québec, transplantée, à vingt-quatre ans, aux parterres spirituels du couvent de Sillery, elle fut vraiment la fleur mystique qui convient aux autels de Jésus et de Marie ; elle fut surtout une âme recueillie, immolée, victime, une âme comme il en faut aujourd'hui pour réagir, par le spectacle de la vertu, contre la dissipation, l'égoïsme et la volupté.

Peut-être que ce spectacle lui-même n'eût été offert qu'à Dieu et aux anges, si Marie Sainte-Cécile de Rome n'avait reçu un jour de sa supérieure l'ordre de raconter ses états de vie spirituelle. Elle se soumit à l'ordre donné, malgré les profondes répugnances de son humilité; et cet acte d'obéissance nous a valu l'autobiographie dont on lira dans ce livre d'abondants extraits. Notre-Seigneur lui-même lui avait dit un jour que par ses écrits elle ferait beaucoup de bien dans le monde. Ce sont, en effet, ces écrits qui ont révélé au monde le secret de sa vie, l'enseignement de sa doctrine.

Entre tous les enseignements qui se dégagent des cahiers de Marie Sainte-Cécile de Rome, il y a surtout celui-ci : l'appréciation souveraine qu'il faut faire des valeurs spirituelles.

Si nous le signalons d'abord, c'est qu'il est le plus opportun de tous ceux que l'on peut rappeler à notre société frivole, chercheuse de biens temporels, oublieuse des richesses, des valeurs éternelles.

Marie Sainte-Cécile de Rome a voulu par-dessus tout posséder Dieu. Ce fut l'immense fortune qu'elle n'a cessé d'accroître, cherchant par la méditation et la contemplation à augmenter en elle ce don de Dieu. "Je possède les richesses de l'Infini par Notre-Seigneur substitué à mon être," écrivait-elle un jour. Elle est allée jusque-là, en effet, dans son union à Dieu, et dans ce don de Dieu à elle-même; elle est allée jusqu'à la substitution doucement éprouvée et constatée du Christ à elle-même. Elle rejoint

ainsi saint Paul qui exprimait comme l'on sait le phénomène de son incorporation mystique à Notre-Seigneur : " Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi." Et Notre-Seigneur dira un jour à Marie Sainte-Cécile de Rome : " Tu ne me posséderas pas plus au ciel, car je t'ai absorbée tout entière."

Posséder Dieu, s'anéantir en Lui, lui faire prendre toute la place dans nos âmes, c'est bien l'état le plus élevé de la perfection chrétienne; c'est bien aussi la richesse la plus précieuse que nous puissions convoiter. C'est d'ailleurs ce que le monde ne comprend guère, occupé qu'il est à poursuivre de ses appétits les biens matériels, les biens qui passent, et qui laissent aux âmes des traces si profondes de déception.

Cette richesse surnaturelle, Marie Sainte-Cécile de Rome ne voulut pas en jouir en égoïste. Et l'on trouve dans ses cahiers la doctrine si intéressante de l'utilisation de Dieu.

Elle utilise d'abord son union à Notre-Seigneur pour rendre gloire à la sainte Trinité, pour répondre, par cette offrande de l'amour de Jésus, brûlant son cœur, à l'éternelle charité des trois Personnes divines. Elle utilise Dieu aussi, pour obtenir de lui sa propre perfection, et le salut, la sanctification des autres âmes. Elle se complait, comme notre Marie de l'Incarnation, dans les contemplations de la Trinité sainte, mais c'est, comme elle aussi, pour transformer aussitôt en apostolat surnaturel ces mouvements de son âme vers l'auguste Divinité.

Et si cet exemple et ces leçons ne sont pas généralement accessibles aux personnes du monde, ils le doivent être aux personnes consacrées à Dieu, à celles qui voudront lire et relire l'autobiographie de Marie Sainte-Cécile de Rome.

La jeune religieuse enseigne à ces personnes consacrées à Dieu, comme aussi aux personnes du monde, la pratique de l'apostolat de la souffrance. Cette mystique fut une grande victime de la douleur. Et elle oppose ainsi à l'avidité des jouissances sensibles, qui est la soif désordonnée des âmes d'aujourd'hui, le désir de souffrir, l'acceptation des épreuves qui crucifient la chair.

Marie Sainte-Cécile de Rome avait demandé comme cadeau, à Jésus, le jour de sa vêtue, un calice spirituel contenant les instruments de sa Passion. Au jour de la profession religieuse, Notre-Seigneur lui donna ce calice splendide, débordant des trésors, des mérites de la Passion, et dans lequel elle devait verser elle-même sa propre souffrance. A partir de ce moment, elle participa aux souffrances du Cœur de Jésus agonisant, et elle accepta avec le sourire des victimes de l'amour divin, toutes les douleurs que sa vie brève, pénible, broyée, devait lui apporter.

Comme il est bienfaisant, à notre époque de sensualisme, de naturalisme païen, ce spectacle d'une âme qui expie, et qui trouve dans l'expiation, dans l'acceptation des épreuves, la joie que d'autres cherchent dans les décevants excès de la jouissance !

C'est par ce spectacle, comme par tous les autres de sa vie religieuse, que Marie Sainte-Cécile de Rome est un modèle que l'on peut proposer à tous les âges de la vie.

La pieuse enfant de la paroisse de Jacques-Cartier de Québec, qui fut l'ornement précieux du foyer familial, l'élève du couvent de Bellevue, qui demandait à Dieu en entrant au pensionnat la grâce suprême de n'y jamais commettre la moindre faute vénielle volontaire, la jeune artiste qui, à New-York, sut accorder avec sa piété jamais diminuée les exigences de ses études musicales, la religieuse de Jésus-Marie qui devint une si grande mystique, l'une des vierges du cloître qui ont pénétré le plus avant au cœur de l'Époux : tous ces personnages qui successivement prennent forme dans la vie de Dina Bélanger, sont assurément des modèles qu'il est bon d'offrir en imitation aux enfants, aux jeunes filles, à toute jeunesse chrétienne, à toutes personnes du monde, et très spécialement aux âmes consacrées à Dieu.

Ce fut d'ailleurs pour ces âmes que Marie Sainte-Cécile de Rome pria davantage. Ce fut pour suppléer à leurs insuffisances qu'elle s'offrit si généreusement en sacrifice. Elle apprit de Notre-Seigneur lui-même combien la tiédeur, la négligence, la dissipation, le manque de recueillement et de méditation de ceux-là que Jésus a choisis pour être ses ministres ou ses épouses, l'ont souffrir son Cœur. Puissent les âmes sacerdotales et religieuses apprendre, en lisant ce livre, à mieux servir un Maître à qui elles se sont données ! Puissent-elles se souvenir, au spectacle des joies si profondes

de cette élue, que c'est en Dieu qu'elles doivent chercher elles-mêmes, et tout à la fois, l'efficacité de leur apostolat et le bonheur de leur vie.

Que Marie Sainte-Cécile de Rome, qui revit dans les pages du livre qu'on va lire, soit parmi nous mieux encore qu'un lys virginal qui parfume les cloîtres et le monde, qu'elle soit un exemple qui rappelle toujours le sens surnaturel de la vie, qui exalte la Beauté infinie vers laquelle doivent monter toutes les âmes qui cherchent le bonheur.

Camille Roy, ptre.



Avant-propos

Dans une brochure publiée en 1929, nous écrivions:

"La sainteté est comme une montagne aux cimes radieuses, baignées dans la lumière du paradis; nous admirons les êtres privilégiés établis pour toujours sur les sommets; mais ce qui nous intéresse par-dessus tout, c'est de savoir comment ils y sont arrivés, quels chemins ils ont suivis. Nous ouvrons donc la "Vie" de ces bienheureux personnages; mais, souvent, quelle déception! Ils ne sont point "arrivés" sur les sommets de la sainteté: ils y ont toujours été. De chemin pour aller les retrouver, il n'y en a point; ils n'ont pas eu d'ascension à faire, ou bien leur point de départ est déjà inaccessible pour nous; ils se sont toujours mus sur les hauteurs... Alors, beaucoup referment mélancoliquement le livre en concluant: "Rien à faire! Ce n'est pas même la peine d'essayer..."

Nous repensions à ces lignes un jour de septembre 1933, en revenant de Québec, où nous étions allé faire une enquête sur Marie Sainte-Cécile de Rome. Nous avons recueilli en différents milieux des témoignages manifestement sincères et désintéressés, qui concordaient pour attester chez cette âme une si constante et si parfaite fidélité à la grâce, que nous sentions s'écrouler une de nos opinions, à savoir que les auteurs de "Vie de Saints" avaient peut-être pu exagérer

un peu les vertus de leurs personnages, taire leurs fautes, jeter le voile sur quelques-uns de leurs défauts...

En effet, dans toute la vie de cette jeune religieuse, nous n'avions pu réussir à apercevoir l'ombre d'un péché véniel délibéré. Elle nous donnait l'impression d'une continuité de vertu et même d'héroïsme que, jusqu'alors, nous n'eussions pas crue possible à ce degré, tellement que, lorsque nous lisions, dans certaines "Vies de Saints", la description d'une de ces vertus sans défaillance, nous restions un peu sceptique.

Ce qui nous étonnait davantage, c'était de constater que l'impression produite par une telle vie n'était point décevante, comme nous nous l'imaginions à priori. Nous constatons au contraire que cette perfection, attestée par tant de témoins, par tant de souvenirs encore tout palpitants de vie, excitait dans les cœurs une puissante componction, un immense regret de n'avoir pas mieux servi le Seigneur dans le passé, et un vif désir de rattraper le temps perdu, en courant sur les traces de cette âme.

Son autobiographie nous avait grandement édifié; mais le témoignage unanime que portaient sur elle tous ceux qui l'avaient connue nous touchait encore davantage, et nous trouvions ses vertus beaucoup plus admirables que ses écrits. Ce sont elles que, pour le moment, nous voudrions essayer de mettre dans le relief qu'elles méritent. Nous allons nous efforcer de le faire sans artifices littéraires, sans verbiage inutile.

Notre-Seigneur a promis à Mère Sainte-Cécile de Rome qu'elle ferait du bien par ses écrits, et nous croyons à cette promesse; c'est pourquoi nous utiliserons le plus largement possible l'autobiographie, en la citant telle qu'elle est. Elle a été écrite au courant de la plume et n'a pas été revue, ce qui explique les incorrections qu'elle renferme par-ci par-là.

Ne se relisant pas, d'ordinaire, en écrivant par obéissance tout ce qui se passait en elle, Mère Sainte-Cécile de Rome s'est souvent répétée, et elle est entrée dans des détails qui rendent parfois un peu fatigante la lecture de son manuscrit.

Après avoir pris conseil, nous avons tâché de remédier à cela en supprimant quelques répétitions et quelques longueurs. Cependant, nous donnons, à très peu de chose près, toute l'autobiographie.

Dina Bélanger eut toute sa vie la passion de la vérité et de la précision, au point d'interrompre parfois quelqu'un pour rectifier, par un terme plus juste, une parole qui venait d'être dite. Elle s'accusait de cela comme d'un défaut; mais on voit que c'était plutôt l'excès d'une qualité, et cela donne à l'autobiographie une valeur exceptionnelle. Tous ceux qui ont connu Mère Sainte-Cécile de Rome ont loué en elle le souci de l'exactitude, l'habitude d'apprécier toutes choses en termes mesurés et exempts de toute exagération, et cela nous garantit qu'elle nous a bien décrit sa vie intérieure.

Il nous semble qu'elle a une double mission: une pour les âmes consacrées, et une pour toutes les autres âmes.

Notre-Seigneur s'est plaint à elle, avec insistance, de l'insuffisante fidélité des âmes consacrées, — prêtres, religieux et religieuses, — de leur indifférence, de leur tiédeur. Qui osera dire que ces reproches sont immérités?

Reconnaissons-le loyalement: nous, prêtres, religieux et religieuses, nous nous contentons trop facilement d'une vie régulière et honnête, mais nous sommes loin, en général, de tendre à la perfection, à la sainteté, avec toute la générosité désirable.

Les paroles dites de nous à Marie Sainte-Cécile de Rome par Notre-Seigneur ne sont que trop vraies; recevons-les, profitons-en, et apprenons de celle qui nous les transmet à mieux suivre le Christ et à vivre dans son intimité, à vivre pour Lui seul, comme il convient à des âmes qui lui sont entièrement consacrées.

Pensons à ce que signifient ces mots: être entièrement consacré au Christ. Que faire pour mener une vie conforme à cette consécration? Lisons la vie de Marie Sainte-Cécile de Rome et nous le verrons par ses exemples qui peuvent être suivis par tous les prêtres, tous les religieux et toutes les religieuses, car ils consistent surtout dans une attitude d'âme et des dispositions intérieures qui conviennent à tous.

Au fond, le message qu'elle adresse spécialement aux âmes consacrées est pour toutes les âmes, car toutes sont appelées

à la perfection, qui est la plénitude de la vie du Christ en elles.

Faire place au Christ en nous, laisser sa vie absorber en quelque sorte la nôtre, "utiliser" le Christ pour rendre à Dieu, par Lui, une gloire parfaite; offrir le Christ à son Père en nous offrant avec Lui, pour la réparation de tous les péchés du monde et la sanctification de tous les élus; s'offrir, se donner à Lui pour qu'il achève en nous son œuvre rédemptrice, pour que s'accomplisse en nous ce qui manque à sa Passion, voilà l'idéal que Mère Sainte-Cécile de Rome rappelle au monde.

Il y a plus de saints qu'on ne s'imagine, mais il n'y en a pas encore assez, parce qu'une foule d'excellentes âmes ignorent trop le mystère du Christ, le trésor inépuisable qu'elles possèdent en Lui, le moyen qu'elles ont, en Lui, de rendre à la Trinité un culte parfait et de satisfaire les plus vastes aspirations qui puissent s'épanouir dans le cœur humain.

Marie Sainte-Cécile de Rome nous rappelle, suivant l'heureuse formule du révérend Père Alphonse Tremblay, C.S.S.R., "notre vocation dans le Christ", tout ce que nous sommes appelés à faire par Lui, avec Lui, et en Lui.

En d'autres termes, elle nous apprend à glorifier la sainte Trinité par le Christ, avec le Christ, dans le Christ.

Véritablement, le Christ a complété sa Passion en elle et l'a fait participer d'une manière étonnante à son agonie, à

tel point que si elle était canonisée, nous l'appellerions "la sainte de l'agonie de Jésus".

Elle a été suscitée par Dieu, nous semble-t-il, pour provoquer dans le monde une réaction contre la piété beaucoup trop superficielle qui sévit de nos jours, et pour montrer aux âmes de bonne volonté le côté profond et essentiel de la religion, trop ignoré d'un grand nombre de chrétiens.

Et ce qui nous garantit la valeur de son message, c'est la perfection de ses vertus, attestée par tous les témoins de sa vie.

Sa mission, elle l'a remplie sans se le proposer, sans poursuivre de but déterminé, si ce n'est celui d'être une parfaite religieuse de Jésus-Marie. Elle n'a voulu que cela; et la pratique fidèle de sa Règle, dans toutes les circonstances où elle s'est trouvée, a suffi pour la conduire au point où elle est parvenue.

Il s'est trouvé des personnes pour dire: "C'est une sainte âme, mais elle ne saurait être le modèle des religieuses: elle a toujours été malade."

Nous nous contenterons de demander: "N'a-t-elle pas été novice? N'a-t-elle pas ensuite travaillé et enseigné pendant quelques années? En faut-il tant à une religieuse pour donner la mesure de sa vertu et montrer comment elle observe la Règle?"

Les communautés sont d'une extraordinaire clairvoyance, et le plus petit manquement à la Règle ne saurait y passer inaperçu.

Dans le monde, on canonise facilement une personne pieuse, et l'on dit assez vite: "C'est une sainte." Dans les communautés, c'est bien différent; à cause de la séparation d'avec le monde et de l'absence d'événements, tout est remarqué, et quand les religieux disent d'un confrère qu'on ne l'a jamais vu manquer à la Règle, c'est un témoignage d'une valeur extraordinaire, et, selon nous, pratiquement infaillible.

Marie Sainte-Cécile de Rome passa quelques années à l'infirmerie et s'y comporta avec la même perfection que dans ses emplois, ce qui, à notre avis, est bien plus difficile que d'être fidèle quand on est en bonne santé.

L'Imitation de Jésus-Christ nous dit avec raison qu'on se sanctifie rarement dans les longues maladies. C'est encore bien plus vrai pour les religieux, assujettis habituellement à une Règle qui est un joug pour la nature, et exposés, par conséquent, à se relâcher davantage. Nous ne parlons pas ici des points de Règle dont les malades sont évidemment dispensés, comme le lever de nuit, le jeûne, etc., mais des autres prescriptions, comme celle du silence, et des points auxquels les malades restent tenus.

L'expérience montre que la maladie est, d'ordinaire, pour les religieux, l'occasion de se relâcher en une foule de

choses estimées peu importantes. Or, Mère Sainte-Cécile de Rome ne l'a jamais fait, comme nous le montrerons par plusieurs témoignages autorisés.

Pour qui a l'expérience de la vie religieuse et sait la difficulté qu'il y a à ne pas manquer de temps en temps à la Règle, ne fût-ce que par faiblesse ou par surprise, cette fidélité paraîtra merveilleuse, à peine croyable.

Nous donnerons à la fin de ce volume un extrait du "Directoire des Religieuses de Jésus-Marie". Chacun pourra le parcourir et constater ainsi que Marie Sainte-Cécile de Rome a réalisé de la façon la plus parfaite l'idéal de sa Mère Fondatrice, qu'elle avait en si grande vénération.

Il nous semble que cette "Vie" est un appel de Dieu aux âmes, et qu'elle en attirera beaucoup dans le chemin de la sainteté.

Nous croyons aussi que c'est une gloire et une grande bénédiction pour le Canada: Marie Sainte-Cécile de Rome est une des plus belles fleurs de la Nouvelle-France.

Béni soit Dieu dans ses anges et dans ses saints!

St-Benoît-du-Lac, 1er novembre 1933.

Autobiographie et Témoignages

THE UNIVERSITY OF CHICAGO



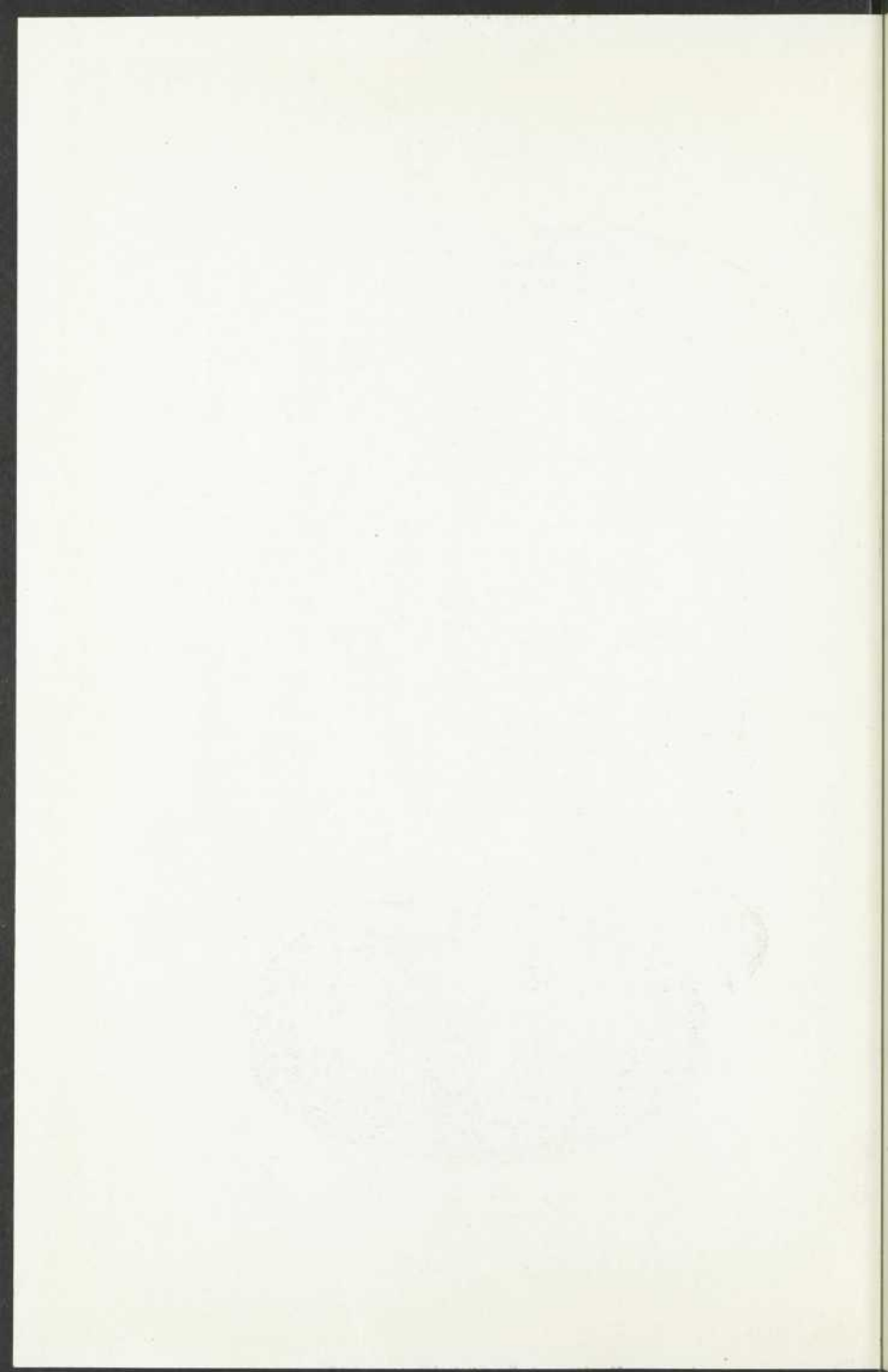
M. O. BÉLANGER.



MAISON NATALE DE DINA,
168, RUE NOTRE-DAME DES ANGES,
QUÉBEC.



MME O. BÉLANGER.



Généalogie de Dina Bélanger

La race des justes sera bénie.
(Ps. cxi, v. 2.)

Le premier Bélanger venu au Canada fut *François*, né en 1612, à Touque, en Normandie, et marié le 12 juillet 1637, à Québec, avec Marie Guyon, née en 1618. Ils eurent treize enfants.

Viennent ensuite :

Nicolas Bélanger, fils du précédent, né en 1638, marié le 11 janvier 1660 à Marie de Rainville, à Beauport, et inhumé à Beauport, le 20 octobre 1682. Ils eurent douze enfants.

Nicolas Bélanger, né le 17 janvier 1672, marié le 2 novembre 1699 à Marie Magnan, à Charlesbourg. Ils eurent dix enfants.

Joseph-Marie Bélanger, né le 7 décembre 1716, marié en 1750 à Geneviève Toupin, à Charlesbourg, et en 1763 à Louise Trudel.

Pierre Bélanger, marié en 1791 à Louise Bourret, à Charlesbourg.

Jacques Bélanger, marié en 1827 à Angélique Auclair, à Charlesbourg, en 1831 à Luce Paquet et en 1842 à Marguerite Chartré(1).

(1) M. l'abbé F.-X. Bélanger, ancien curé de Saint-Augustin, naquit de ce troisième mariage en 1851 et reçut l'ordination sacer-

Olivier Bélanger, fils de Jacques Bélanger et de Marguerite Chartré, marié à Neuville en 1869 à Dina Belleau.

Octave Bélanger, fils d'Olivier Bélanger et de Dina Belleau, né le 27 avril 1871, marié à Neuville à Séraphia Matte, le 22 juin 1896.

Dina Bélanger, fille d'Octave Bélanger et de Séraphia Matte, née le 30 avril 1897.

Du côté de sa mère, Dina Bélanger appartenait à la famille Matte, établie à la Pointe-aux-Trembles, au comté de Portneuf, en 1702. (Cette paroisse a reçu depuis le nom de Neuville, pour la distinguer d'une autre paroisse du diocèse de Montréal qui portait le même nom.)

Nicolas Matte de Saint-Cyr, au diocèse de Rouen, vint le premier au Canada. Il épousa en 1671 Madeleine Auvray.

Voici sa descendance jusqu'à Dina Bélanger :

Nicolas Matte, marié en 1705 à Marie-Angélique Cocquin ;

Nicolas Matte, marié en 1749 à Marie Godin ;

Nicolas Matte, marié en 1771 à Marie-Geneviève Faucher ;

Nicolas Matte, marié en 1799 à Angélique Mercure ;

Nicolas Matte, marié en 1833 à Nathalie Létourneau ;

Joseph Matte, marié en 1860 à Virginie Delisle ;

en 1877 à Phébée Langlois ;

en 1887 à Philomène Delisle ;

dotale en 1878. Il fut d'abord prêtre auxiliaire au séminaire de Québec, fut nommé, en 1880, vicaire à la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Québec, en 1888, aumônier des sœurs de la Charité, à Québec, et en 1889, curé de Saint-Augustin. Il mourut en août 1896 et fut inhumé à Saint-Augustin. Il était grand-oncle de Dina Bélanger, parent au quatrième degré avec l'abbé Charles-Edouard Bélanger, ancien missionnaire à Somerset, et au troisième degré avec l'ancien curé de Deschambault.

Séraphia Matte, née le 3 avril 1870, fille de Joseph Matte et de Virginie Delisle, mariée le 22 juin 1896 à Octave Bélanger.

Dina Bélanger, fille de Séraphia Matte et d'Octave Bélanger, née le 30 avril 1897.

Cette longue lignée de "Nicolas" Matte fait penser à Nicolas-Augustin Matte, sculpteur français auquel le grand dictionnaire Larousse consacre une notice biographique. Il est possible qu'il soit un cousin des Matte, du Canada, mais nous n'en avons pas la preuve.

*
* *

Milieu natal — Les premières années

*Instruis l'enfant selon la voie qu'il
doit suivre,
Et même lorsqu'il sera vieux, il ne
s'en détournera pas.*

(Prov. xxii, 6.)

Olivier Bélanger, ayant épousé à Neuville Dina Belleau, vint s'établir à Québec. Il y prit un commerce d'épicerie dans la partie de la ville connue aujourd'hui sous le nom de Saint-Malo. Ce fut là que naquit et grandit Octave Bélanger.

Lorsque celui-ci fut en âge d'étudier, on voulut l'orienter vers le sacerdoce et le faire entrer au séminaire; mais il résista, parce que ce n'était nullement sa vocation. Tout jeune, il savait parfaitement ce qu'il voulait: il avait le goût des chiffres et avait décidé d'être comptable. Il le devint en effet, après de bonnes études commerciales. Il est aujourd'hui auditeur: on appelle ainsi, dans la province, un comptable public chargé de vérifier les comptes des maisons de commerce, des banques et

établissements similaires. Nous avons vu qu'il avait épousé, le 22 juin 1896, Mlle Séraphia Matte.

Dina Bélanger devait donc venir au monde dans la plus catholique des villes de langue française, et au sein d'une famille qui nous offre l'exemple de cette vive piété chère encore à la plupart des Canadiens-Français.

Elle subit parfaitement l'influence du milieu familial et s'assimila tout ce qu'elle put trouver de meilleur dans ses parents, le petit cercle d'amis choisis qu'ils fréquentaient, l'école religieuse, la vie paroissiale, la vie de sa ville et celle de son pays.

Toutefois, elle ne devait pas être de ceux qui subissent passivement toutes les influences : elle acceptait les unes et repoussait énergiquement les autres ; nous le verrons plus tard, notamment à l'occasion de son séjour à New-York.

Elle tenait de ses parents de précieuses qualités. Comme son père, elle savait ce qu'elle voulait, et elle le voulait avec une inébranlable persévérance. Comme lui, elle avait le goût de l'ordre, de la précision, de la mise au point. Cette qualité apparaît dans ses lettres et dans son autobiographie. Elle décrit sa vie intérieure avec une précision qui ne laisse rien à désirer.

De sa mère, elle avait la tendre piété, la réserve, l'abnégation, et cet ensemble de qualités qui sont l'ornement de la femme chrétienne.

Peut-être faudrait-il, pour les lecteurs des "vieux pays", décrire un peu Québec ? Quelques mots suffiront :

Qu'on imagine une vieille ville de la province française : Chartres, le Puy, Aix-en-Provence, Poitiers surtout, avant la révolution ; une ville très catholique qui aurait échappé à l'ambiance des "immortels principes de 89". Qu'on se figure des catholiques français qui n'auraient point été "formés" à l'école laïque, au milieu d'institutions neutres, et n'auraient point subi l'influence d'une presse athée, tout en s'assimilant ce qu'il y a de bon dans notre civilisation moderne. Qu'on s'imagine tout cela, et l'on aura une assez bonne idée de Québec et de ses habitants.

Quand, de plus, on aura lu les témoignages des personnes qui ont connu Dina Bélanger, on connaîtra assez bien l'âme des Canadiens-Français.

Du reste, Dina Bélanger semble avoir résumé en elle toutes les vertus de sa race, dont elle est une incarnation très parfaite.

Les parents de Dina Bélanger sont encore vivants, et bien vivants, ce qui nous oblige à remettre à beaucoup plus tard une foule de détails intéressants et édifiants. Notons cependant que les familles Bélanger et Matte, de temps immémorial, ont toujours été fidèles à leur foi, assidues aux offices religieux, à la récitation de la prière en famille et à toutes les belles traditions chrétiennes encore si vivaces au pays de Québec.

En 1896, M. Octave Bélanger, s'étant marié, s'installa avec sa femme au n° 168 de la rue Notre-Dame-des-Anges, et c'est là que, dix mois après, le 30 avril 1897, naissait une petite fille qui fut baptisée le même jour sous les noms de Marguerite-Marie, Dina. On sait que ce dernier prénom était celui d'une fille du patriarche Jacob et de Lia; mais il n'avait été porté par aucune sainte; il fut donné à l'enfant en souvenir de sa grand'mère paternelle.

Notons en passant que l'on trouve au martyrologe romain quatre saintes du nom de Digna: quatre vierges, dont trois martyres, qui eussent pu servir de patronnes à Dina Bélanger. Du reste, le premier prénom de l'enfant, Marguerite-Marie, lui assurait, dans le ciel, une protectrice certaine, dont l'influence devait être manifeste dans l'avenir.

La maison où naquit notre héroïne existe encore au moment où nous écrivons ces lignes (novembre 1933).

Dina montra tout de suite un caractère tenace. On devine déjà ses tendances volontaires dans une photographie qui la représente à l'âge de trois mois: elle a un regard décidé et tient ses petits poings fermés; mais ses parents eurent soin, dès le début, de ne jamais céder à ses caprices.

L'éducation chrétienne commença tout de suite: "Alors que l'enfant n'avait que six mois, nous dit sa mère, je plaçais sa main dans la mienne et je lui faisais tracer le signe de la croix; bien vite, elle apprit ce geste, et elle le répétait seule quand je la déposais pour la nuit dans son berceau."

Elle grandissait seule: un petit frère lui était né, dix-sept mois après elle, mais il n'avait vécu que trois mois. Depuis,

malgré le désir et les prières des parents, aucune autre naissance ne vint réjouir le foyer.

M. et Mme Bélanger ne cessaient de veiller sur leur fille, afin qu'elle ne fût point gâtée et ne devint ni égoïste ni exigeante, comme il arrive à la plupart des enfants uniques lorsqu'on n'y prend pas garde.

Dina, durant ses quatre premières années, se montra obstinée : elle se mettait souvent en colère quand on la contrariait, mais elle apprit vite à obéir.

Toute petite, elle avait déjà des goûts très marqués. Ainsi, alors qu'elle était encore au berceau, elle aimait extraordinairement les fleurs et demandait instamment à sa mère de lui en cueillir de gros bouquets, qui étaient toujours pour la Sainte Vierge.

En 1899, la famille alla demeurer au n° 311½ de la rue Saint-Joseph; elle devait y rester sept ans.

Dina se rappelait ces heureuses années de son enfance et, par obéissance, elle en a consigné le souvenir dans son autobiographie. Nous lui laisserons la parole, après avoir indiqué l'origine de son autobiographie.

ORIGINE DU CANTIQUE D'ACTION DE GRACES "

Témoignage de la Supérieure de Sillery

"Au cours d'une conversation, nous causions de l'ordre qui fut donné à certaines âmes saintes d'écrire l'histoire de leur vie; la pensée de Mère Sainte-Cécile de Rome me traversa l'esprit; à l'instant même, une religieuse se tourne vers moi et me dit tout bas: " Pourquoi Mère Sainte-Cécile de Rome n'écirait-elle pas la sienne? "

Depuis, l'idée m'obsédait; je la soumis au "conseil". Notre Mère Provinciale, étonnée d'une proposition aussi étrangère à nos coutumes, me répondit: "Et son humilité?" Je n'insistai pas.

Quinze jours après, pour obéir à ma conscience, je revins à la charge et la permission fut accordée.

C'est donc au début de mars 1924 que, pendant son entretien spirituel, je dis à notre privilégiée: "Vous allez écrire votre vie, ma chère sœur." Je crois que ce fut dans son âme une surprise et un moment d'angoisse; mais rien ne parut au dehors.

Elle répondit: "Vous le voulez, ma Mère?" Après lui avoir exprimé de nouveau mon désir, je l'entendis me répondre comme toujours: "Oui, ma Mère, je ferai ce que vous me demandez."

Elle obéit si simplement que je ne devinai pas alors son héroïsme.

Quelque temps avant sa mort, Mère Sainte-Cécile de Rome, rappelant cette obédience, me dit: "J'ai fait là l'acte qui m'a le plus coûté dans toute ma vie."

EXTRAITS
DU CANTIQUE D'ACTIONS DE GRACES

II

Prime enfance

Premiers chants. — Un rêve salulaire. — Dévotion à l'Angélus. — Joies familiales et corrections méritées. — Apprentissage de la charité. — Premières leçons de catéchisme et de lecture. — Pieux attrails. — Le portrait du petit Jésus.

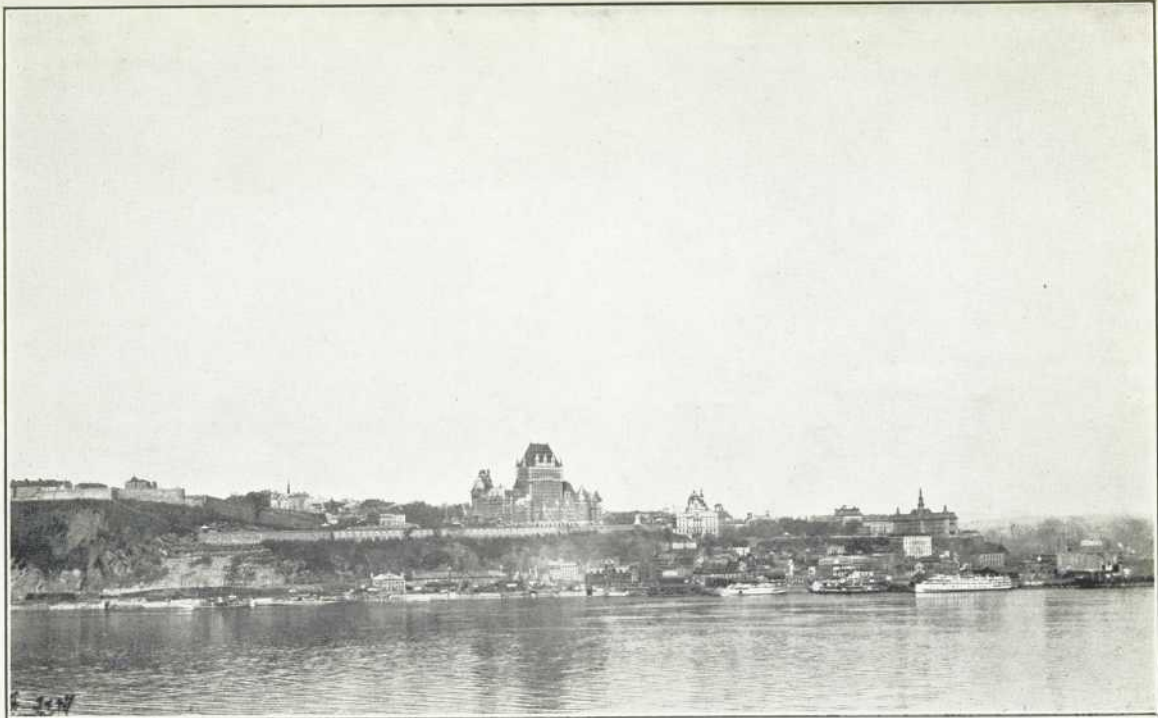
*Croissez comme la rose au bord d'une
eau courante;
Répandez comme l'encens votre suave
odeur;
Faites éclore votre fleur, comme le
lis;
Exhalez votre parfum et chantez un
cantique de louanges.*

(Eccli. xxxix, 13, 14.) (1)

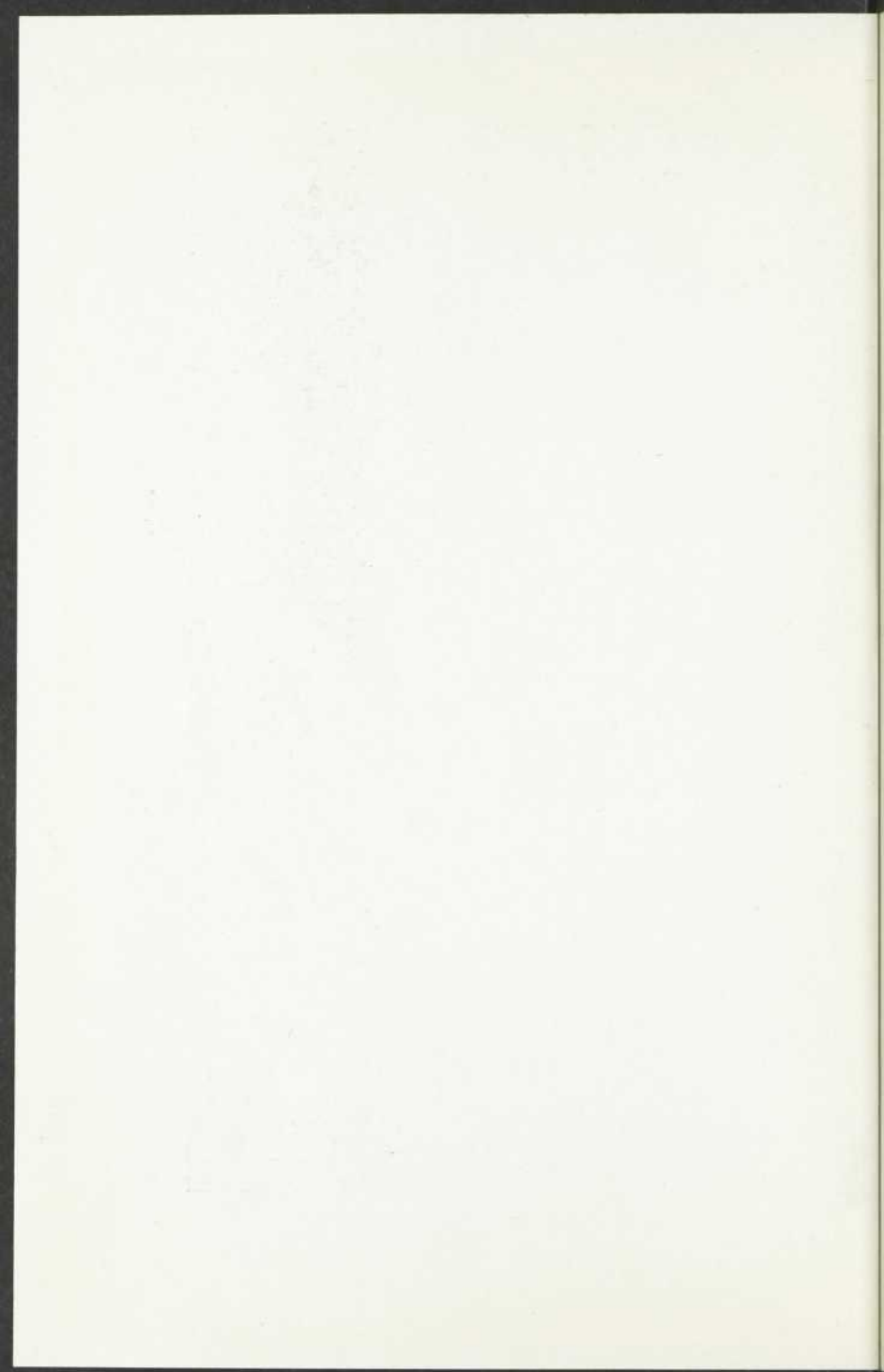
“ Aussitôt que ma langue se délia, maman m'apprit à prier. Elle chantait souvent durant la journée et c'étaient surtout des cantiques. Dès que mon oreille put saisir un son, elle me fit chanter avec elle, sur ses genoux, en me berçant, alors que je la caressais, ou bien tout près d'elle,

NOTE.— Nous prévenons le lecteur que ces pages écrites au crayon, et souvent avec beaucoup de difficulté et de fatigue, par une malade, n'ont été ni relues ni corrigées par elle. On y remarque des incorrections assez nombreuses. Nous n'avons pas voulu les faire disparaître, afin de respecter le texte de cette autobiographie. Nous avons également laissé les majuscules employées par Marie Sainte-Cécile de Rome pour les pronoms qui désignent Notre-Seigneur.

(1) Les sommaires des chapitres et les textes en exergue ne font pas partie de l'autobiographie.



VUE DE QUÉBEC ET DU FLEUVE SAINT-LAURENT.



en m'amusant. Je ne la quittais jamais. Je devrais plutôt dire: elle ne savait pas vivre sans me voir à ses côtés.

Les premières paroles chantées que je me rappelle sont les suivantes :

Mon petit Jésus, bonjour,
Mes délices, mes délices,
Mon petit Jésus, bonjour,
Mes délices, mes amours.
J'ai rêvé cette nuit
Que j'étais en paradis :
Mais c'était un songe,
Un si beau mensonge
Que mon âme est attristée.

Cette mélodie, je l'ai modulée dans tous les tons d'innombrables fois. Mes premières délices et mes premières amours, c'était Jésus.

Les premiers cantiques dont j'ai souvenance sont :

Le voici l'Agneau si doux,
Le vrai Pain des anges...

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours...

Jésus et Marie ne se séparent pas dans l'histoire des grâces divines que j'ai constamment reçues.

Je n'avais pas trois ans lorsque maman commença à m'emmener à des cérémonies religieuses. Outre la messe, je me rappelle surtout les assemblées des dames de la Sainte-Famille: je semblais perdue au bout d'un grand banc de six places, au jubé, près de l'orgue.

Je me suis amusée une fois. Pendant le sermon, je sors de ma poche une toute petite poupée, longue d'environ deux pouces, que j'avais apportée à dessein. Maman me regarde :

"Serre ça," me dit-elle. Il m'en coûtait, je la trouvais si belle; j'obéis. Cinq minutes plus tard, je glisse furtivement ma main et le jouet apparaît. Maman la met dans sa sacoche. Déception! Au retour, je reçois une gronderie.

Vient l'instruction suivante. Quelques moments avant le départ, la poupée disparaît; j'en avais plusieurs autres, mais, par caprice, je ne voulais pas me passer de celle-là. Maman avait cru la cacher en lieu sûr. Je me mets à sa recherche. O bonheur! je la découvre, et, en silence, l'enfouis encore dans ma poche. Que j'étais heureuse de ma conquête! Je n'en parlai pas le long du chemin. Au milieu de l'instruction, Valéda (c'était le nom du bijou) survient. Surprise de maman! double joie pour moi! Mais à peine a-t-elle montré sa petite tête de pierre entre mes doigts qu'elle m'a déjà échappé... Cette fois, la remontrance me toucha et je n'apportai plus de jouets à l'église.

Un jour, — j'avais environ quatre ans, — je fus vivement impressionnée. C'était durant une neuvaine à saint François-Xavier. Le prédicateur parla de l'enfer. La nuit suivante, je vis en rêve des démons terrifiants, rouges comme le feu, qui montaient et descendaient en grande précipitation d'un long train de chemin de fer. Ils étaient toujours en mouvement et très agités. Il m'est impossible de décrire la peur que je ressentis. Cette image est aussi vivante aujourd'hui, après vingt-trois ans, que si je l'eusse rêvée la nuit dernière. Je fus terrifiée. Au point de vue physique, j'en souffris durant plusieurs années: je ne pouvais demeurer seule quelques secondes, et, le soir, l'obscurité me faisait trembler; je donnais pour raison: "J'ai peur." Oui, j'avais bien peur; je revoyais les nombreux diables effrayants de mon rêve. Oh! qu'ils étaient laids, terribles, vilains, repoussants! Je voudrais inventer l'épithète la plus méprisable pour les

qualifier. Je considère ce rêve comme une grande grâce : une si horrible peur du démon m'inspira une haine égale pour le péché, suggestion diabolique. Maman n'assista plus ensuite aux autres instructions de cette neuvaine, parce qu'elle me vit trop saisie.

J'avais une dévotion particulière à la récitation de l'Angelus. Au premier son de la cloche, je cessais de prendre mon repas, si j'étais à table, ou bien de jouer. Souvent, à cette heure-là, je m'amusais, sous le regard de maman, en bas, dans la cour, attendant papa qui revenait de son travail. Au premier son de la cloche, je montais l'escalier en courant, et j'étais fidèle à répondre : "Amen." Comme mes parents récitaient cette prière en latin, longtemps ce mot fut toute ma science.

Quelle joie lorsque mon père rentrait à la maison, le soir ! il ne pouvait que très rarement venir le midi. Il me prenait dans ses bras, m'embrassait, me caressait, parfois longtemps, avant son souper, alors qu'il devait être si fatigué. J'étais son adoration. Il passait des heures à jouer avec moi, à répondre à mes innombrables questions. Son bonheur était de me fournir quelque surprise agréable : une promenade, un objet quelconque, chapelet, statuette, jouet, bijou. A propos de ce dernier mot, les premiers bijoux dont je me souviens sont un petit cœur en or et une petite croix. Un cœur : symbole de la donation du mien à Jésus, de mon amour pour Lui ; et une croix : signe de l'amour de Jésus pour moi.

Si mon père et ma mère me choyaient si tendrement, ils savaient être fermes pour me corriger, et j'avais souvent besoin de l'être. Je n'aimais pas à être reprise, j'étais tenace dans mes volontés. Comme je remercie mes bons parents d'avoir su m'aimer dans toute la vérité de ce terme ! car,

l'amour réel suppose la correction. Que serais-je devenue au gré de mon orgueil, de mon opiniâtreté, de mes fantaisies, de mes espiègleries répréhensibles? J'aurais été d'autant plus maussade et insupportable que j'étais élevée seule, jamais contrariée par d'autres enfants; et, plus tard, je n'aurais pu m'entendre avec personne ni me laisser supporter sans faire souffrir tout le monde à mon insu. Mon Dieu, je vous rends grâce de ce que mes parents m'aient enseigné à leur obéir!

Malgré la formation complète que j'ai reçue, j'ai été et je suis souvent cause de souffrance pour les autres. Dois-je dire que ce n'est pas volontaire? Oh! non, mille fois non, je ne veux pas faire la moindre peine à qui que ce soit! Mes bévues et mes paroles piquantes sont une preuve de mon néant.

Je fis une colère un jour; je n'avais pas quatre ans. Je refusai d'abord d'obéir à maman. A son nouveau commandement, je me fâche, me mets à trépigner, à pleurer et à danser. Alors, papa se lève et me dit avec calme, me prenant par la main: "Oui, viens, je vais t'aider à pleurer et à danser, cela finira plus vite." En entendant mon père m'imiter dans mes cris et mes sanglots de dépit, je cesse sur-le-champ: mon orgueil était piqué. Je ne voulais plus danser; néanmoins, il fallait continuer à sauter à deux, c'était là ma punition, et comme elle me faisait mal dans mon petit intérieur malin! Je n'ai pas oublié cette leçon fort douce, et pourtant, si salutaire que je fus guérie à jamais de l'envie de battre en cadence mon mécontentement.

J'accompagnais maman dans ses visites de charité. Toute ma vie, j'ai vu mes parents ouvrir leur main bien grande pour secourir les pauvres, donner d'abondantes aumônes à droite, à gauche, consoler par leurs paroles religieuses et

encourageantes, par des visites multipliées et prolongées, par les soins les plus empressés et combien de fois les plus vils et les plus repoussants, consoler, dis-je, et secourir les affligés, les malades, les souffrants. La misère cachée, le besoin inconnu, augmentaient, si possible, leur dévouement. Leur bonheur a toujours été de donner dans le silence, dans le secret. Je les ai entendus dire bien souvent : " Ne mettez pas mon nom," ou encore : " Ceci, c'est pour vous, n'en parlez pas;" et combien d'envois anonymes ! Les hommes peuvent ignorer leurs bienfaits, mais le bon Dieu sourit avec plus d'amour à la générosité qui s'exerce dans l'ombre. Mon père et ma mère auront, je crois, d'agréables surprises au jour du jugement. Ils ne soupçonnent pas, eux, la valeur de leur abnégation pour tous et pour n'importe qui ; et, de plus, ils oubliaient au fur et à mesure leurs bonnes œuvres ; mais la main divine les a pesées, le doigt infiniment juste les a écrites et les grave sans cesse en caractères d'or.

Soigner les malades est une mission pour maman ; et la part de mon père n'est pas moins large, puisque, en l'approuvant et en l'aidant dans ses courses charitables, cela a supposé pour lui, en maintes occasions, des sacrifices héroïques. Que de promenades manquées, de projets détournés, pour secourir telle ou telle famille, parente ou étrangère, le jour ou la nuit, dans le voisinage ou non, que le besoin fût immédiat ou seulement probable !

Durant un mois, j'allai avec maman chez une cousine qui est morte après plusieurs semaines de maladie. J'avais cinq ans. Chaque matin, nous déjeunions de bonne heure, l'ordre se faisait hâtivement, et, vite, je prenais maman par la main, puis, en route ! Nous allions presque toujours à pied ; il fallait marcher au moins un quart d'heure. La matinée au moins se passait là ; le retour avait lieu quelquefois le soir.

Mes parents aimaient à donner aux autres enfants des gâteries, des douceurs, bonbons, fruits, etc. Ils m'habituèrent à partager avec eux ce dont je jouissais, à leur prêter joyeusement mes jouets. Ils voulaient tant ne pas m'élever en égoïste. Ils m'enseignaient à prendre un soin minutieux des objets à mon usage, — et si j'en avais! — à garder ou à remettre tout en ordre. Je devais apporter une grande attention à ne rien briser ou casser. Quand l'heure du jeu était finie, je remettais moi-même tout à sa place. Quand je m'oubliais, un mot de maman me le rappelait.

Après quinze ans et plus, j'ai donné, en état convenable, des jouets fragiles avec lesquels je m'étais amusée. Il m'arrivait bien des accidents que je n'oubliais pas vite.

Maman fut ma première maîtresse de catéchisme, assistée de papa. En répondant à mes mille "pourquoi", ils savaient rapporter le bien au bon Dieu, me parler de la Sainte Vierge, des anges, des saints. Ce fut elle aussi, ma mère, qui m'apprit à lire couramment avant mon entrée à la classe. J'apprenais avec facilité et avec beaucoup de goût.

J'avais la dévotion des images et m'érigeais des "chappelles"; je chantais la messe ou faisais la procession.

Agée de cinq ans, je fis un voyage à Montréal avec mes parents. Ce ne furent pas les choses profanes qui me frappèrent; non, mais les églises, les statues. Je le reconnais maintenant, Jésus m'a mise sur la terre pour ne m'occuper que de Lui. Il m'a aimée d'un amour de prédilection. Ce sont mes misères, par leur nombre et leur étendue, qui ont attiré ses regards et sa compassion et nourri sa prodigalité. Je comprends un peu ce travail divin dans mon âme depuis quelques mois seulement. Jusque-là, j'ignorais les merveilleux bienfaits dont Dieu m'a favorisée pour me garder à Lui. Oh! comme je sens ma faiblesse excessive, et comme

je me vois anéantie dans mon néant ! Vers ce temps-là, j'assistai à une cérémonie religieuse à l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang. Une de mes cousines se donnait à Notre-Seigneur. Je fus attentive à tous les mouvements qui se firent dans le cloître. Afin de me permettre de mieux voir, — la foule étant nombreuse, — mes parents m'élevèrent dans leurs bras. On offrit à maman de monter avec moi dans la chaire. Elle accepta avec reconnaissance. J'avais les yeux rivos par delà les grilles noires, et que tout me paraissait beau !

Ayant plusieurs parentes religieuses, j'allais avec ma mère leur rendre visite dans différents couvents. J'observais, je parlais peu, mais je me souvenais ; je feignais de ne pas comprendre la conversation surtout lorsqu'on disait de moi : " Je souhaite qu'elle fasse une religieuse plus tard. " Personne n'était plus renseigné si l'on m'adressait la question directement. La réponse affirmative, — car, j'ai senti l'attrait dès mes premières années, — je la gardais pour Notre-Seigneur.

Je me rappelle ma première confession. Après m'avoir préparée, maman me dit de me présenter au prêtre de la paroisse avec lequel je me sentais le plus à l'aise, tout en me pénétrant qu'au confessionnal il faut voir le bon Dieu et non le prêtre lui-même. " Je vais aller à M. l'abbé X, lui répondis-je, parce que je le connais. " Je me souviens de quelques-unes de ses bonnes paroles.

Dès cet âge, je fus reçue d'un scapulaire de la Sainte Vierge. Je me sentais à l'abri en portant la livrée de ma Mère du ciel.

Je donnais au démon un nom bien original, nom que j'avais inventé pour le mépriser ; je l'appelais : " le Capidule ".

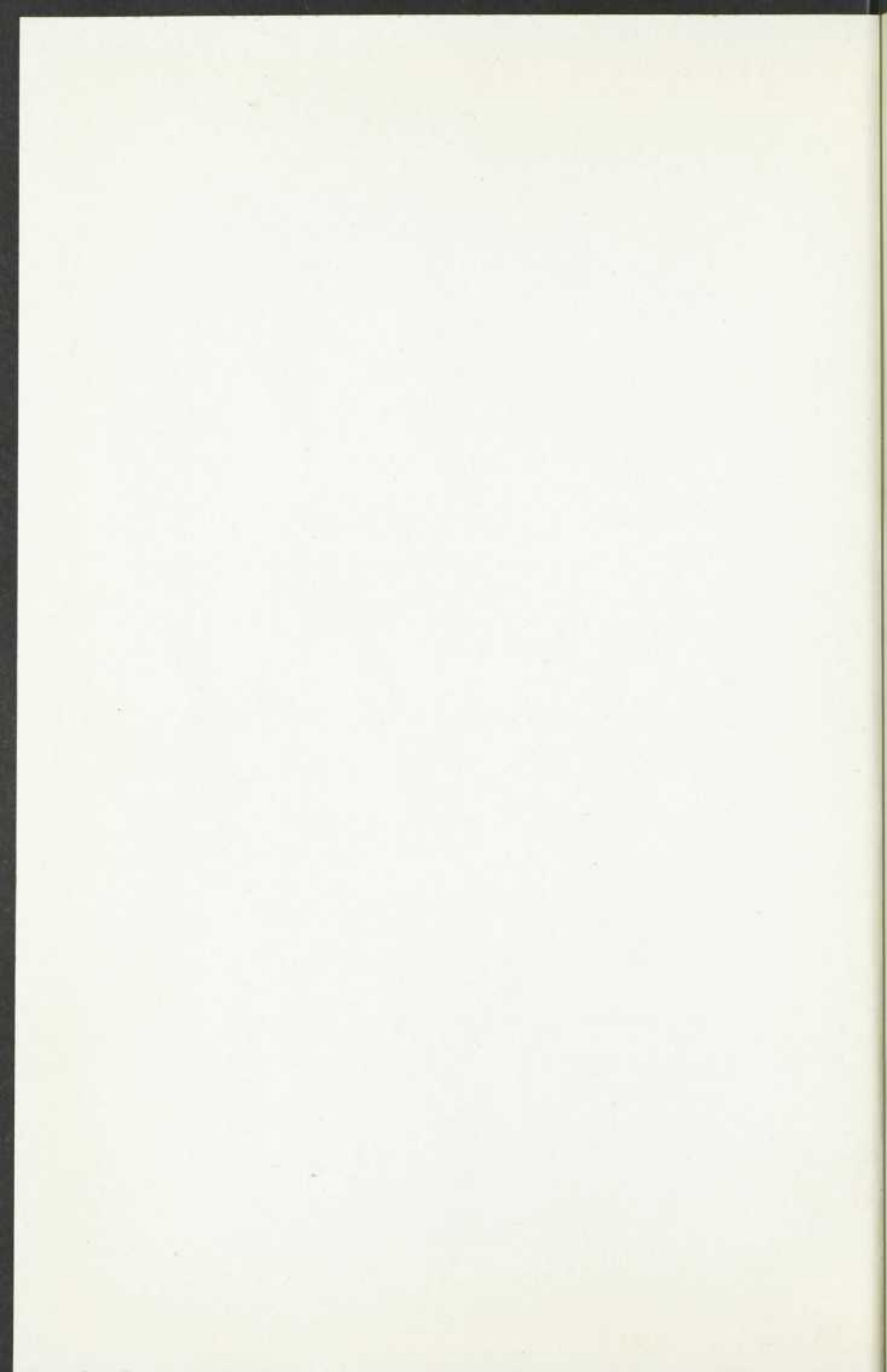
Jésus multipliait ses délicatesses pour moi. En voici un

exemple. C'est encore un rêve; je le raconte néanmoins. Vers le même âge, — cinq ans, — une nuit, durant mon sommeil, je vis le petit Jésus, ayant quatre à cinq ans, d'une beauté ravissante, se tenir debout, les bras ouverts, au-dessus du pied de mon lit. Je le contemplais. Il me dit en souriant: "Que veux-tu? — Voulez-vous me donner votre portrait?" lui répondis-je naïvement; je le trouvais si beau, et il l'était aussi. Mon rêve s'évanouit; mais il me causa une grande joie, et maintenant encore, son souvenir est embaumé de paix et d'amour.

Je n'oubliais pas ma demande et j'étais sûre d'être exaucée. La fête de Noël approchait. Après la messe de minuit, je trouve comme cadeau du ciel une jolie petite étable de Bethléem en carton colorié. Le petit Jésus, couché dans sa crèche, souriait, les bras ouverts. Aussitôt, je m'écriai: "Je savais bien qu'Il m'enverrait son portrait!"



DINA ENFANT.



III

Premières années d'études

De six à dix ans (1903-1907)

Entrée en classe. — Générosité dans l'obéissance. — Amour de la prière et du silence. — Choix des amies. — Formation à la discrétion. — Humilité. — Formation de la volonté par la pratique des petits sacrifices. — Amour de la liturgie. — Premières aspirations à la vie religieuse. — Horreur de la critique et des conversations contre la charité.

*J'ai plus d'intelligence que les vieillards,
Car j'observe tes commandements.
Je retiens mon pied loin de tout sentier mauvais,
Car c'est Toi qui m'as instruit.*

(Ps. CXVIII, v. 100-101.)

Quand j'eus atteint l'âge de six ans, mes parents songèrent à m'entrer à la classe. Deux semaines avant septembre, maman me surprit à compter sur le calendrier avec mon doigt. "Que fais-tu? — Je veux savoir combien il y a de jours avant que j'aïlle au couvent. — Pourquoi? as-tu hâte? — Oh! non, j'ai peur de m'ennuyer. — Tant mieux alors, tu aimeras cela."

Je commençai et poursuivis mes études chez les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame. Attention délicate de la Sainte Vierge qui voulait me faire recevoir ma formation en dehors du foyer familial, au sein d'une congrégation qui lui est particulièrement dévouée. Et je remarque, en passant, que je suis née et qu'avec mes parents j'ai toujours demeuré dans une paroisse consacrée à l'Immaculée Conception. J'entrai "quart-pensionnaire" au couvent de Saint-Roch. La prophétie maternelle se réalisa pleinement. Je m'intéressai aux leçons dès le premier jour, et me mis à l'étude non seulement avec ardeur, mais avec passion.

J'étais fort timide et sensible: un rien provoquait mes larmes. D'une ambition soutenue, je visais la première place; si je la perdais, je travaillais vite à la reprendre. L'obéissance m'était facile. Je me soumettais à la moindre recommandation aussi fidèlement et aussi promptement qu'aux plus sévères ordonnances. Je ne profitais pas des exceptions; preuve: mes cheveux bouclaient naturellement, dans ce cas on permettait de les attacher, mais je sacrifiai mes boucles et les fis tresser pour suivre le règlement commun.

Un désir de ma maîtresse, c'était une loi pour moi. Un soir, à quatre heures, avant le départ, cette dernière nous distribua le *Bulletin Eucharistique*, revue mensuelle, dans lequel était écrit, avec la musique, un cantique à saint Joseph; elle ajouta: "Si vous saviez ce cantique, vous le chanteriez demain." Cette manière de parler me fut aussi impérative qu'un ordre. J'arrivai à la maison; après le premier bonjour, je demandai à maman de m'apprendre pour le lendemain: "Remplis d'une sainte allégresse", — si ma mémoire est fidèle. — Je voulais le savoir parfaitement; ce que j'en versai de pleurs! je craignais tant l'oublier durant la nuit!

La prière avait beaucoup d'attraits pour ma jeune âme.

Chez nous, à cette heure bénie, c'était facile de me recueillir ; j'étais habituée à joindre les mains, à fermer les yeux, et je n'entendais aucun bruit autour de moi. Au couvent, mes compagnes étaient nombreuses, quelques-unes bougeaient bien un peu en parlant au bon Dieu. Le midi, nous disions le chapelet. Afin de n'être pas distraite, les yeux fermés, c'est entendu, je pris l'habitude de placer une main devant ma figure. Ainsi, je me sentais à l'aise : je ne voyais personne et ne voulais pas être vue. Mais la bonne maîtresse aimait l'ordre et ne pouvait accepter ma singularité. Je la remercie aujourd'hui. Elle m'interpella et me fit signe de me tenir comme les autres. Ce fut un sacrifice ; j'obéis.

Le silence ne m'apportait aucune contrainte. Je me gardais de dire un seul mot après le signal donné. Que le bon Dieu m'a favorisée en m'accordant la force de me laisser façonner dans mon enfance et dans ma jeunesse ! Je découvre à peine de quelle multitude de grâces Il a dû me combler pour réaliser ses desseins d'amour en moi.

A sept ans, je suivis la retraite annuelle des enfants. Je compris qu'il me fallait apporter beaucoup de sérieux et une grande attention durant cette série d'exercices pieux. Notre-Seigneur m'attira à Lui d'une manière sensible. Le troisième jour, je l'aimais tant, mon petit Jésus, j'avais tant hâte de le voir et de le posséder que je le priai avec instance, avec toute la ferveur dont j'étais capable, de m'emmener dans son beau paradis, ce soir-là même. Ce désir me poursuivait. Durant la nuit, j'étais surprise de m'éveiller encore sur la terre, et le lendemain matin, je fus fort désappointée de n'avoir pas été exaucée.

J'étais très exacte à suivre mes classes. La fatigue, la mauvaise température, une promenade, un voyage, si attrayant fût-il, ne pouvaient m'être une cause d'absence ou de retard.

Quant au choix de mes amies, je me montrais difficile; elles étaient peu nombreuses; je suis restée fidèle à celles avec qui je sympathisais. Maman me permettait toujours de les recevoir chez nous. Elle les invitait pour moi, car j'aimais naturellement la solitude. Elle ne me permettait que très rarement d'aller m'amuser en dehors de sa surveillance, quand même elle me savait chez d'excellentes familles. Mère chrétienne et généreuse, elle veillait sur sa frêle plante avec une sollicitude et un amour jaloux. Elle m'habitua à la discrétion; je recevais en même temps cette culture au couvent. Je ne devais rien dire en classe ou ailleurs de ce qui se passait dans ma famille. A la maison, je ne pouvais rapporter que les excellentes actions des élèves. Toutefois, jamais au détriment de la vérité. Oh! non, comme mes parents m'inculquèrent de bonne heure l'horreur du mensonge! Lorsqu'on me posait des questions curieuses ou indiscrètes, je me taisais ou parlais d'autre chose.

Me rendre à l'église m'était un bonheur. Nous en étions à quelques pas. Le soir, j'allais à la prière. Souvent, sur semaine, mes parents ne pouvaient y assister. Maman me surveillait de la fenêtre; elle suivait de même mes allées et venues au couvent.

Les éloges et les compliments avaient peu d'emprise sur mon cœur. D'ailleurs, mon père et ma mère m'apprenaient si bien à rapporter mes succès d'enfant et mes avantages au bon Dieu, qu'ils ternissaient au fur et à mesure les mirages orgueilleux qui auraient pu m'éblouir.

Un jour, ma maîtresse me demanda si je connaissais ma patronne. "Non, lui répondis-je. Est-ce que j'en ai une? — Je le pense, me dit-elle; je vais y voir." Elle chercha en vain. La fille de Jacob s'appelait ainsi, mais impossible de trouver une sainte canonisée par l'Eglise. Je me dis en moi-même :

Eh bien ! je serai sainte, je donnerai une patronne à celles qui porteront mon nom. N'était-ce pas là une inspiration divine orientant mes efforts vers un but ? Ce fut mon premier idéal.

A huit ans, je commençai l'étude du piano sous la direction d'une maîtresse privée qui s'intéressa beaucoup à moi. Elle vint chez nous durant quatre ans. Pendant ces années, je me livrai à ce travail avec goût, toutefois avec modération, par ménagement pour ma santé.

Les enfants alors ne faisaient leur première communion qu'à dix ans. A neuf ans, j'étais de taille plus élevée que les fillettes de mon âge. Je comprenais suffisamment le catéchisme pour recevoir le Pain du ciel. Maman se présenta avec moi au presbytère et demanda à M. le curé la faveur de m'admettre à la sainte table. Ce saint prêtre jugea prudent de refuser, cette permission étant exceptionnelle à la coutume établie. Oh ! que j'aurais été heureuse d'un si grand privilège ! Notre-Seigneur voulait être désiré davantage par mon pauvre cœur. Il demanda une année de plus de préparation et d'attente.

Quand on me parlait de petits sacrifices, cela ne m'effrayait pas ; j'éprouvais une joie si intime d'en offrir quelques-uns à Jésus. J'essayais de les dérober à qui que ce soit, même à mes parents. Je commençais à dissimuler mes sentiments intérieurs de piété et de dévotion. Mon âme allait se concentrer en elle-même pour ne s'ouvrir pleinement qu'à son Créateur.

Les offices religieux m'impressionnaient. Je me rappelle qu'un soir, au temps de la Passion, je sortis tout ce que je possédais de rubans noirs et violets, les suspendis aux meubles, les attachai en boucles à mes jouets. En apercevant cette décoration funèbre, maman me demanda de m'amuser

d'une manière moins triste. J'obéis. J'avais agi de la sorte par piété. Je me disais : Notre-Seigneur est mort pour nous ; je veux lui témoigner mon chagrin par tous les signes de deuil.

Les manuels de piété ne me satisfaisaient pas toujours. J'écrivais mes sentiments envers Jésus sous forme de prière.

J'aimais beaucoup la grande sainte Thérèse. J'avais pour elle une dévotion qui s'accroissait avec les années.

Les fleurs me ravissaient. Je les chérissais toutes. Quand j'allais à la campagne, on ne pouvait m'offrir de plus joli cadeau. En voir une seule m'élevait vers le bon Dieu. Je cassais celles des champs, surtout les marguerites, et je tressais des couronnes. Ces couronnes, je les voulais fournies et bien faites. J'affectionnais les lis, les roses et les sabots de la Vierge, ces derniers à cause de leur nom qui rappelait ma Mère du ciel.

Je sentais l'attrait pour la vie religieuse. Une parente ayant raconté, en ma présence, la journée d'une carmélite, je me hâtai, après son départ, d'en écrire le détail. Je lisais et relisais ce règlement avec admiration.

J'avais une horreur indicible de la critique, des jugements sur la conduite des autres. Ayant entendu émettre la vérité suivante : " Dieu vous jugera dans la mesure où vous aurez jugé votre prochain... Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés," je fus frappée. C'était une lumière divine, et je reçus en même temps la force de prendre la résolution de toujours juger les autres favorablement, force qui me permit de rester fidèle jusqu'à ce jour à ma détermination. Comment admirer la puissance de la grâce ! Dans mes pensées, j'ai attribué les meilleures intentions à tout le monde, que les actions fussent bonnes ou répréhensibles. Si la culpabilité paraissait évidente, j'ai trouvé des excuses. Dans mes pa-

roles, j'ai vengé les absents ; comme j'ai souffert quand j'ai été dans la nécessité de me taire ! Si on les attaquait en ma présence, mon visage devenait sérieux ; j'essayais par mon silence de désapprouver les propos médisants ou malins, et j'épiais le moment favorable pour glisser un mot et détourner la conversation. Oui, j'ai été et je suis très sévère pour moi-même sur ce point de la charité fraternelle. Je tenais plus à la réputation d'autrui qu'à la mienne. Cela suppose des sacrifices : le mépris du respect humain, du qu'en-dira-t-on, le courage de soutenir une opinion dissemblable. C'est pourquoi je comprends la seule action divine en moi et par moi. D'une nature gênée et timide, m'aurait-il été possible de braver au dehors les paroles peu charitables ? Non, je ne l'aurais pu, mille fois non. Dieu seul luttait. Cette lumière et ce secours d'en haut sont aujourd'hui ma consolation et mon espoir. Je ne crains pas les sanctions de l'éternel Juge, car je ne me rappelle pas, depuis cet âge tendre, avoir jamais jugé personne volontairement. O Jésus, je t'en supplie, continue de m'accorder ce précieux don, et, au moment où mon âme s'envolera à jamais vers Toi, elle pourra s'abîmer de confiance en ta miséricorde, malgré la multitude de ses misères.

IV

Quelques témoignages relatifs à la naissance et à l'enfance de Dina Bélanger

*Que votre lumière brille devant les
hommes, afin que, voyant vos
bonnes œuvres, ils glorifient votre
Père qui est dans les cieux.*
(S. Matth., v. 16.)

Témoignage de sa mère, Mme Octave Bélanger.

Dès qu'il fut question au foyer de préparer un berceau, chaque matin, à la messe, entre les deux élévations, je demandais à Dieu que cet enfant, fille ou garçon, devint un saint religieux ou une sainte religieuse.

Toutes les souffrances maternelles étaient offertes pour le salut de son âme.

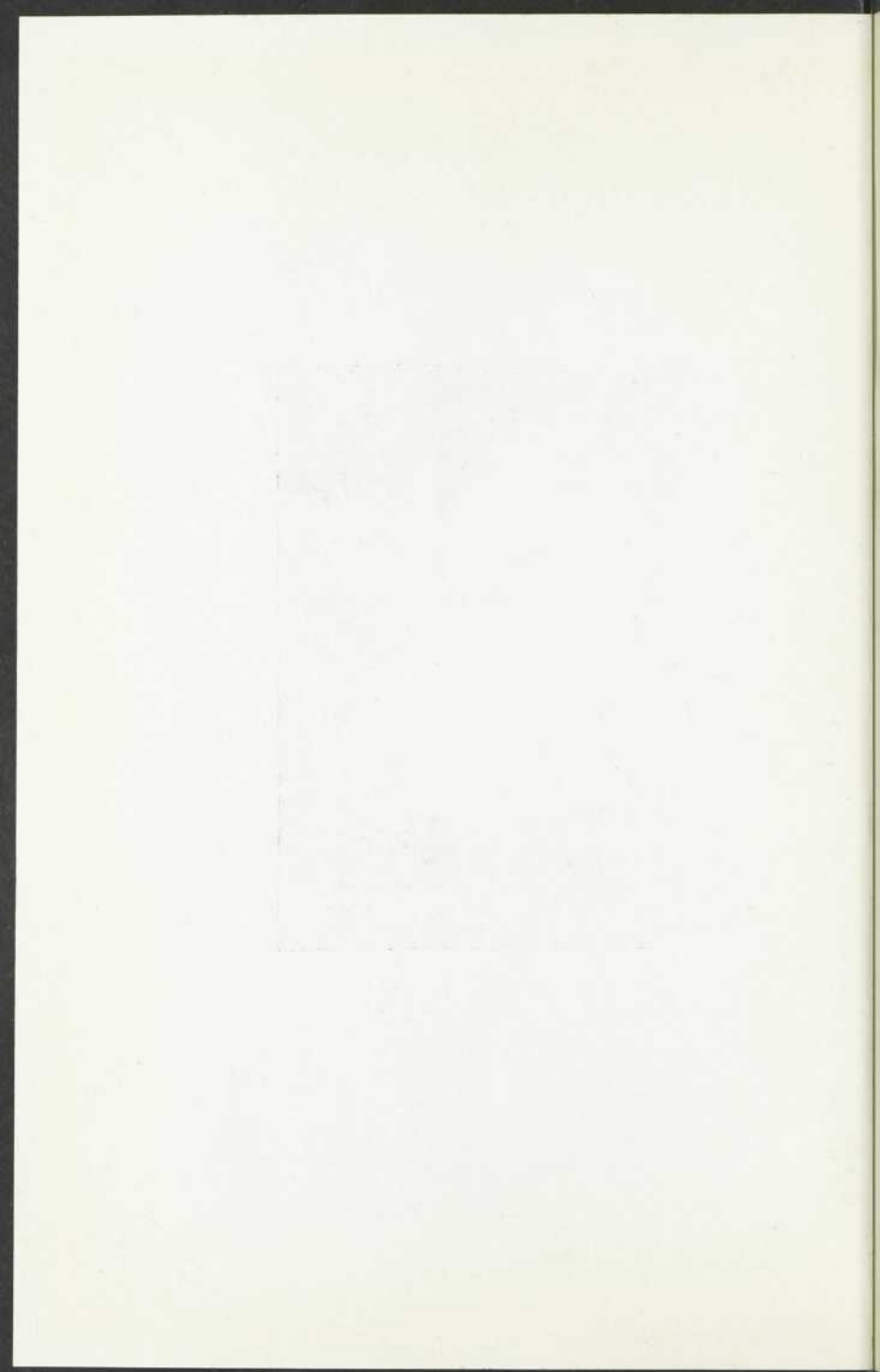
Le 30 avril nous arrivait une fille qu'on appela Dina.

Déjà, à six mois, sa petite main traçait seule le signe de la croix.

Chez nous, comme ailleurs, le bonheur ne pouvait durer. L'épreuve entra dans la maison par un revers de fortune. Dina avait alors quatre ans. Elle me dit un jour, à ma grande surprise: "Maman, je vous entendais toujours chanter; à présent, vous pleurez souvent; pourquoi donc?" Je lui expliquai que c'était une question d'argent, et que nos économies étaient perdues. Elle me répondit: "Le bon Dieu a peut-être permis cela; qui sait si vous ne seriez



DINA EN PREMIÈRE COMMUNIANTE.



pas devenue fière, soit pour votre toilette, soit pour la maison?" Cette leçon me donna à réfléchir.

A six ans, elle commença à aller en classe; elle lisait déjà couramment. Elle tenait à faire ses devoirs en rentrant à la maison, pour avoir l'avantage d'aller à la prière du soir, à l'église, dont nous étions tout près. A la maison comme à l'église, jamais la prière ne l'ennuyait.

Elle grandissait, et nous trouvions que, sans être parfaite, elle était pieuse, charitable pour ses compagnes, et semblait déjà vouloir travailler à sa perfection par les mortifications et les sacrifices qu'elle s'imposait elle-même, soit à table, soit dans ses habits. Elle ne demandait jamais rien; quand venait le temps de changer de toilette, c'était moi qui lui en parlais. A vingt ans comme à six, c'était toujours notre goût qu'elle suivait, jamais le sien.

Elle avait une dévotion pour les images pieuses; elle me surveillait, chaque mois, quand j'échangeais les billets de l'Apostolat de la prière; il fallait les lui donner; elle les découpait et mettait les images dans une boîte pour avoir le plaisir de les regarder de temps à autre.

Elle se couchait en mettant son oreiller à côté d'elle.

Un jour, elle avait à peu près huit ans, nous étions allés à Sainte-Anne-de-Beaupré et nous visitons la Scala Sancta; nous nous trouvions devant un autel au-dessous duquel se trouve le corps de Notre-Seigneur, de grandeur naturelle, avec la couronne d'épines, les mains et les pieds percés. Elle fut tellement impressionnée que je m'en aperçus; elle devint toute pâle; j'en fis la remarque à mon mari. Je demandai à l'enfant si elle était malade. "Non, me dit-elle, j'ai de la peine que les péchés du monde le fassent souffrir comme cela." Elle avait déjà une grande dévotion à la Passion de Notre-Seigneur.

Malgré ses qualités naturelles et ses vertus naissantes, Dina avait son caractère, et, quand on la piquait, elle le sentait vivement; elle rougissait.

Sa charité pour le prochain était grande. Elle était bonne pour ses parents et pour les pauvres.

Jamais elle ne perdait une minute; malgré ses études de classe et de musique, elle trouvait le moyen de m'aider dans les travaux de la maison.

Témoignage de Sœur Saint-Euloge, C. N. D., première maîtresse de

Dina Bélanger.

Chargée alors au couvent de Saint-Roch de la première année du cours d'étude, j'ai eu le bonheur de compter la petite Dina au nombre de mes élèves durant l'espace d'un an. La chère enfant s'est montrée toujours douce, affable, pieuse, obéissante, très appliquée, attentive à toutes les recommandations et soucieuse de les mettre en pratique jusqu'au moindre iota.

Témoignage de M. le docteur J.-Émile Fortier, médecin de la

famille Bélanger.

Dina avait cinq ou six ans quand je l'ai connue; j'étais alors élève au séminaire de Québec. Nos deux maisons étaient voisines et nos mères s'occupaient d'œuvres religieuses paroissiales.

Je ne manquais pas de la voir très souvent, et, plus tard, comme médecin de sa famille, j'ai pu l'admirer et l'observer de près dans son milieu.

Enfant, elle était calme et plutôt d'un caractère tranquille, ne s'intéressant que très peu aux jeux habituels. Toujours, ses amusements étaient paisibles.

Chaque année, Dina subissait une transformation vers un état de perfection surprenant pour son âge, alors que la condition du milieu où elle se développait aurait pu lui fournir les amusements, les relations et la considération que procurent l'aisance et la générosité des parents.

Témoignage de Mme Alexandre Boisjoly, née Marie Matte.

Ma cousine, Mère Sainte-Cécile de Rome, enfant, venait avec sa mère à la campagne chaque année. Pour faire plaisir à toute la

nombreuse famille, Mme Bélanger ne demeurait qu'un jour ou deux chez nos parents. Mes petites sœurs et moi regrettions le départ de Dina : nous nous entendions si bien avec elle, si douce et de caractère si facile.

L'année de la mort de Léon XIII, — Dina pouvait avoir six ans, — elle me demande à moi son aînée de quatre ans : "Quand le Pape meurt et que son remplaçant n'est pas encore nommé, si l'on prie à ses intentions, gagne-t-on les indulgences quand même?" La question dépassait ma science ! Je n'ai pas oublié cette pensée sérieuse chez une enfant de son âge. Elle m'a fait prier, depuis, aux intentions du Souverain Pontife.

Témoignage de Mlle Clara Bédard.

A deux ans, elle connaissait toutes les lettres de l'alphabet ainsi que les chiffres, et ses prières qu'elle récitait debout, les mains jointes, appuyée sur les genoux de son papa, la tête penchée et le dos tourné pour se dérober aux regards. Sa gêne était si grande qu'elle ressemblait à de l'effroi.

Témoignage de Mme Camille Lessard, née Yvonne Drolet.

Nous avons une parenté commune, et c'est ce qui, peut-être, me l'a fait connaître tout enfant. Du plus loin qu'il me souviennne, je revois Dina à l'âge mignon de quatre à cinq ans ; j'étais son aînée de deux ans seulement, et, sur l'invitation de sa mère, j'allais quelquefois jouer avec elle à la poupée. Je me rappelle encore combien de petites choses elle me sacrifiait pour me faire plaisir. Son bon cœur s'affirmait déjà.

Chacune, de notre côté, nous commençâmes nos études. Ici, aucun fait précis, sinon le souvenir que, très souvent, à la maison, on me la citait comme modèle d'enfant sage et bien disciplinée, ce que je n'acceptais pas beaucoup alors, ne trouvant aucun terme de comparaison entre une fille élevée seule et une autre élevée avec cinq garçons. Souvent, plus tard, nous avons ri de cette petite épreuve d'amour-propre.

Témoignage de Mme Aimée Vachon, née Aimée Masson.

Dina et moi étions écolières chez les religieuses de la Congrégation, à Saint-Roch. Nous avions sept à huit ans. Elle était toujours à la tête de la classe. Je tenais généralement la dixième ou douzième place. Très paresseuse à cet âge, je l'avoue, il y avait cependant une matière à laquelle je m'appliquais, sans aucun succès : c'était la calligraphie. Nous avions chacune un cahier d'application avec, au haut de chaque page, un modèle. Nous nous exercions à copier ces modèles dans un cahier brouillon ; et, lorsque Mère Saint-Euloge jugeait la copie digne du cahier d'application, nous avions la permission d'écrire dans le fameux cahier. A mon grand désespoir, je ne parvenais que bien rarement à cet honneur. Je n'en étais qu'au C majuscule, je crois, quand Dina Bélanger avait presque fini l'alphabet. Afin de comprendre un pareil succès, je la regardai bien attentivement, un jour, pour voir comment elle s'y prenait. Je la vis, avant de tracer ses premières lettres, faire si dévotement un grand signe de croix que j'en fus tout impressionnée. Sur l'heure, j'avais son secret. Je l'imitai, et, cette fois, j'eus le grand bonheur de pouvoir écrire dans mon cahier d'application.

Bien souvent, au cours de mes études, j'ai renouvelé, en pensant à elle, le geste de Dina Bélanger, geste qui avait tant édifié ma petite enfance.

Quoique je ne fusse pas son amie, — les paresseuses ne pouvaient l'être, — j'ai toujours gardé de cette petite compagne un souvenir très vivace ; je n'eus le bonheur de la revoir qu'une fois aux examens de l'Académie de musique. Pourtant peu gênée, je m'étais trouvée intimidée, ou plutôt, je m'étais sentie très inférieure à elle, sans en comprendre la raison. Je la sais maintenant : son intimité avec Dieu mettait comme une distance entre elle et moi.

Témoignage de Mlle Jeanne Lavoie.

Dina (c'est ainsi que je la nommais toujours), à l'âge de huit ans, fut la première de la classe durant toute l'année. Sa volonté ferme, secondée par une ambition, une intelligence et une mémoire assez

remarquables, me priva quotidiennement de la joie d'occuper cette première place, si enviée en ces années scolaires.

Trois ans après, rencontrée dans une autre classe, j'eus le même désappointement à ses côtés, mais cela n'altéra pas notre jeune amitié.

Bien des détails véridiques étant connus par son autobiographie, je dois passer outre et dire tout de suite que la parfaite et permanente sérénité de sa physionomie, dès l'âge de sept ans, jusqu'à sa mort, est gravée en moi comme le signe de son intime et intense union avec Dieu.

Témoignage de Mme Narcisse Matte, née Léona Lachance.

J'ai connu Mère Sainte-Cécile de Rome enfant et jeune fille. Elle était si peu expansive que, tout en l'admirant beaucoup, je n'aurais pu deviner la supériorité de son âme. Une grande humilité, l'amour absolu du devoir, l'obéissance à l'autorité, une piété édifiante la caractérisaient. Gracieuse et souriante, elle m'accueillait toujours avec amabilité.

De dix à douze ans (1907-1909)

Première communion et confirmation. — Progrès dans la piété. —
Epreuve des scrupules. — Premières méditations. — Attraites de
la grâce. — Premières paroles de Jésus. — Amour de la soli-
tude. — Tentations de vanité et d'impatience.

*Je me rappelle, et à ce souvenir mon âme se fond en elle-même,
Quand je marchais entouré de la foule
Et que je m'avançais à sa tête vers la maison de Dieu,
Au milieu des cris de joie et des actions de grâces
D'une multitude en fête.*

(Ps. xli, 5.)

La retraite préparatoire à ma première communion arriva. Je redoublai de recueillement. J'avais entendu dire : "La première communion bien faite est un billet pour le ciel; mal faite, elle est presque toujours un billet pour l'enfer." Je voulais prendre le train du paradis. Avec quel soin minutieux je préparai ma confession ! J'avais l'intention de ne rien omettre, pas la moindre faute. Mon Dieu ! la liste de mes nombreuses infidélités était bien longue ! Merci d'avoir tout oublié. Cependant, je dois chanter avec les accents de la reconnaissance la plus émue la protection amoureuse de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge ; car, je possédais la robe de mon baptême. Jésus m'avait gardée,

je le répète, Il m'avait gardée si bien que, lorsqu'un jour le démon jaloux avait déchaîné sa rage contre moi, je n'avais pas soupçonné l'effroyable danger. Bon Maître, ma Mère, merci, merci éternellement !

Le matin solennel se leva. C'était le 2 mai. Les choses extérieures ne m'occupaient pas, je pensais à Celui qui allait devenir mon Hôte sacré. Je me souviens d'une seule distraction involontaire ; je l'avouai à maman le jour même. Comme j'approchais de la table sainte, le démon me représenta une montre-bracelet en argent qu'on m'avait donnée en cadeau. Je méprisai cette image par un acte de désir et d'amour, et le diable ne revint pas à l'assaut. Mon bonheur fut immense. Jésus était à moi et j'étais à Lui. Cette première union intime laissa dans mon âme, entre autres grâces, la faim de son Corps et de son Sang, faim qui allait s'accroître à chacune de ses visites dans l'avenir.

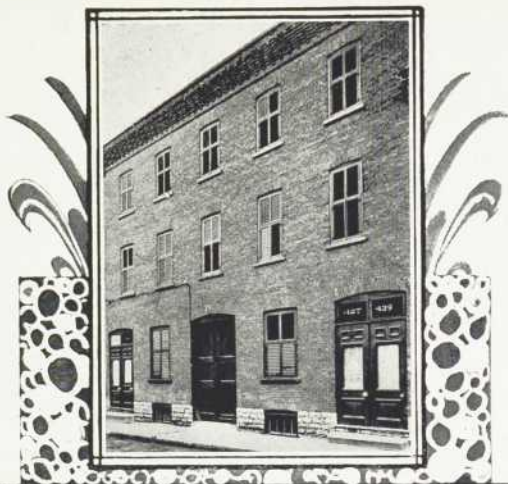
Ce jour-là, je fus reçue des scapulaires bleu et noir, et je devins soldat du Christ par le sacrement de Confirmation. Après l'onction sainte, je me sentis prête à tous les combats. Ce furent des heures de réjouissances pour mes parents et plusieurs autres membres de la famille réunis chez nous. Le soir, Notre-Seigneur se servit d'un petit incident pour m'accorder encore une grâce insigne. J'étais parée, non de ma robe de communiant, laquelle était fort simple, mais d'une toilette blanche de soie et de dentelles. Par un mouvement maladroit, je la déchirai. Je n'éprouvai pas le moindre regret. Jésus me fit penser à Lui : quels moments de tendresses, de délices ! Je compris la fragilité des parures et des biens du monde. Quelques minutes plus tard, je me retirais afin de me reposer. Oh ! que j'étais heureuse de m'éloigner du bruit, de converser, dans le silence, avec mon Trésor céleste !

Je devins beaucoup plus recueillie dans mes prières, au point d'éviter, à l'extérieur, tout mouvement inutile, de ne pas lever les yeux quand je lisais dans mon livre de piété. Ma conscience était d'une extrême délicatesse; le plus léger souffle me faisait trembler, de peur de causer de la peine à mon Jésus; les petites choses me paraissaient dignes d'une grande fidélité. Une épreuve m'attendait : celle des scrupules. Le bon Dieu m'envoya un directeur saint et éclairé qui guida mon âme à partir de cette année, durant treize ans(1). Je ne puis dire tout ce que je dois à ce prêtre dévoué. Notre-Seigneur lui paiera la dette qu'il me serait impossible d'acquitter. Pour revenir aux scrupules, ie souffris beaucoup et plusieurs mois. Je trouvais la paix dans l'obéissance.

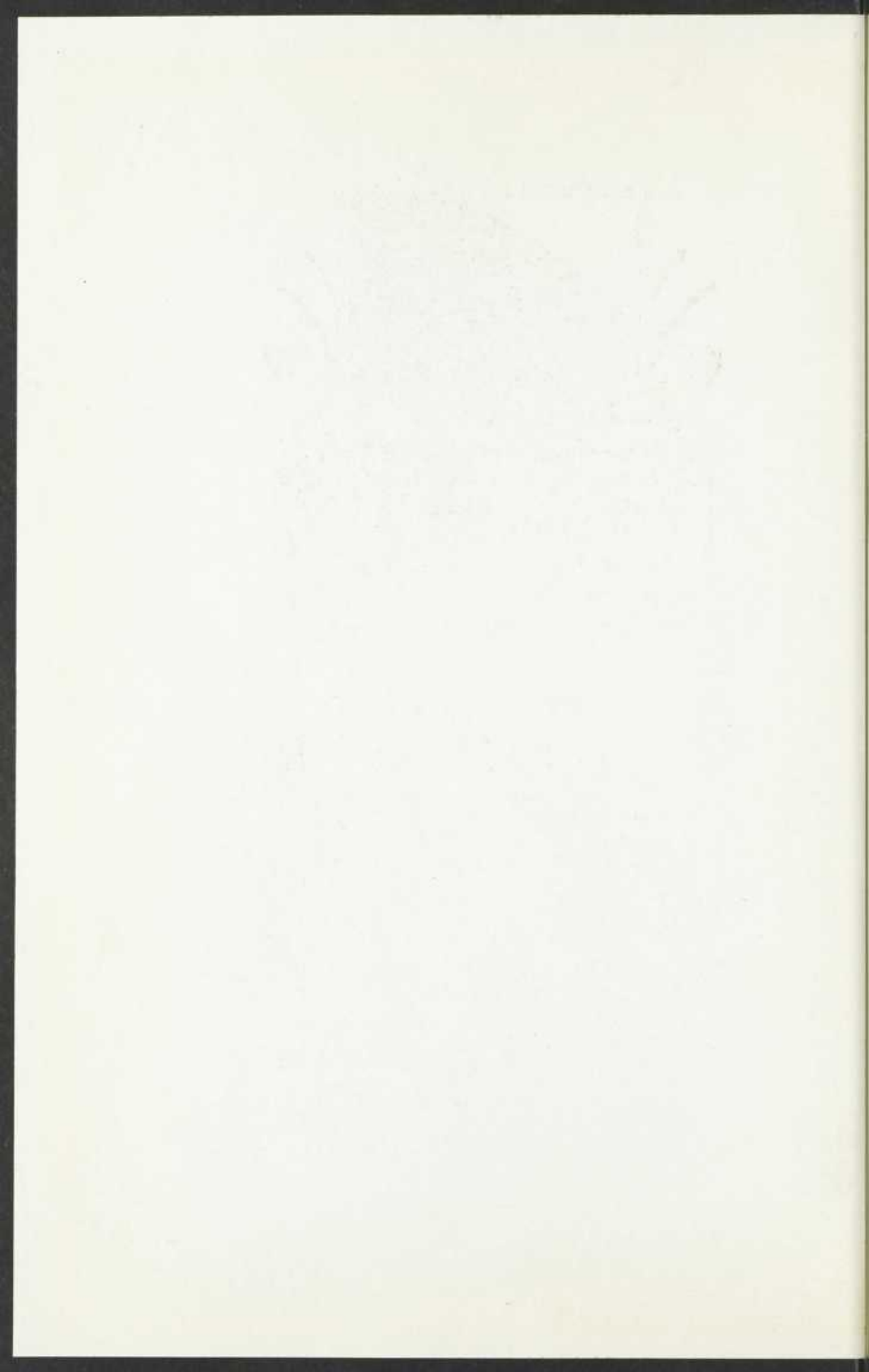
Jésus au tabernacle m'enseigna le premier à méditer. Un après-midi, sur la fin du jour, j'étais seule à l'église; tandis que je priais, je sentis un grand désir de la méditation. J'avais sous les yeux, dans mon livre de prières, les mots : Seigneur, mon Dieu ! Alors mon esprit se perdit en réflexions pieuses sur ces titres divins; j'oubliai les instants, et le Maître m'éclaira durant une demi-heure.

Une autre fois, Lui-même, dans son ostensor d'or, captiva tout mon être. Je le regardais fixement, sans bouger; je lui disais intérieurement : Jésus, je sais que c'est Vous qui êtes là dans l'Hostie. Oh ! montrez-vous donc aux yeux de mon corps; je désire tant vous voir ! Je le contemplai très longtemps. Le désir de le voir m'enflammait. Le doux Prisonnier répondit à ma supplique naïve par une grande augmentation de foi en sa présence réelle au Saint Sacrement. Ce fut une grâce de choix.

(1) M. l'abbé J.-F.-P. Cloutier, actuellement curé de Saint-Augustin de Portneuf.



MAISON DE M. O. BÉLANGER,
429, RUE DU ROI, QUÉBEC.
COUVENT DE N.-D. DE JACQUES-CARTIER.



Quand j'avais communiqué le matin, je ne craignais rien des événements extérieurs. Le premier vendredi du mois de juillet, j'étais à la campagne, en promenade chez une tante. Le matin, je reçus le Pain des forts. L'église était située loin de la maison. Après le dîner, la voiture n'ayant pu nous attendre, ma petite cousine et moi, il fallut retourner à pied. Durant le trajet, une tempête horrible se prépara. Ce fut en effet un des orages les plus désastreux. Je lui dis: " Nous n'avons pas à craindre, nous avons communiqué ce matin, le bon Dieu est avec nous, Il va nous garder." La confiance en Lui m'enlevait la peur. Il nous protégea visiblement, car, à peine avions-nous franchi le seuil de la maison que l'ouragan se déchainait.

Je recherchais les petites mortifications volontaires. Afin de ne rien laisser paraître, je les accomplissais surtout le soir ou la nuit. Que j'aurais voulu un oreiller moins doux pour prendre mon repos!

La pensée de la mort me revenait souvent. Durant ce même mois de juillet, j'en fus poursuivie toute une journée. Ce n'était pas un sentiment de terreur, mais une réflexion salutaire. Notre-Seigneur a multiplié dans ma vie de telles grâces de préparation à mon union éternelle avec Lui.

La vie du monastère m'attirait de plus en plus. Je songeais au jour de mon entrée, de ma prise d'habit, de ma profession. Dès lors, il me semblait que le vingt-cinq mars et le quinze août, fêtes de l'Annonciation et de l'Assomption de la Sainte Vierge, seraient pour moi des jours à jamais mémorables. Le bon Dieu l'a voulu ainsi. Ce sont, jusqu'à présent, les deux dates les plus solennelles de ma vie religieuse, les plus embaumées des parfums divins, les plus enveloppées des célestes enivrements.

Pendant que Jésus travaillait en mon âme, mes chers parents ne cessaient de multiplier leurs tendresses et leurs gâteries à mon égard. Je dis: "gâteries", dans le sens de douceurs, de prévenances, d'attentions délicates, comme seuls peuvent en inventer le cœur d'un père et celui d'une mère. J'étais choyée par eux dans la force du mot, mais, non gâtée, dans le sens regrettable.

Cette année-là, probablement parce que j'étais sage et silencieuse, mes compagnes, au couvent, se mirent à m'appeler sainte Dina. Si elles savaient comme elles m'ont fait souffrir! J'étais reconnaissante de leur indulgence, mais je comprenais qu'elles se trompaient si grandement. Aujourd'hui, mieux que jamais, je vois que je n'avais aucun mérite à être silencieuse: je nageais dans l'abondance des grâces divines. D'un autre côté, je savais dissimuler mes défauts et mes manquements sans nombre.

Dès le mois de juin qui suivit ma première communion, je commençai la série des neuf premiers vendredis du mois. Au neuvième et dernier, en février, le démon, mécontent, essaya de me troubler par un scrupule. Jésus me donna la force de mépriser la tentation, — c'en était vraiment une, — et je communiai. J'étais certaine, après cela, d'obtenir la faveur de la persévérance finale(1).

Le 25 mars suivant, Jeudi Saint, et de plus, jour de l'Annonciation, pendant mon action de grâces après la communion, Notre-Seigneur se communiqua à mon âme par une lumière nouvelle. C'était la première fois que je comprenais aussi bien sa voix, intérieurement, c'est entendu, voix douce et mélodieuse qui m'inonda de bonheur.

(1) Il ne s'agit pas d'une certitude absolue, mais simplement d'une persuasion fondée sur la pieuse croyance en l'efficacité de la communion des neuf premiers vendredis du mois.

Le démon essaya de me prendre dans un nouveau piège : l'habitude vaniteuse de me regarder dans une glace. L'habile trompeur eut à enregistrer, hélas ! victoires sur victoires. Jésus prit en pitié ma sottise et me donna la force de travailler à me vaincre. Il arma ma volonté pour tuer cet affreux défaut. Grâce à son puissant secours, j'en vins à rompre le filet séducteur jusqu'à la dernière maille. Que mon tendre Maître a été bon ! Malgré mes infidélités, Il réitérait ses avances ; sa main se présentait à moi plus ouverte et plus forte pour me relever et me soutenir. Merci, mon Jésus, et pardon !

Quelques mois plus tard, — j'avais alors onze ans, — j'obtins un diplôme de piano : *Intermédiaire*. Autour de moi, j'entendis des compliments à mon adresse. Le divin Ouvrier gardait mon cœur ; ces petits succès n'y soulevèrent aucune brise prétentieuse.

Je passai l'été à la campagne avec mes parents. La nature avec ses beautés et ses richesses variées : crépuscule, clair de lune, plantes, fleurs, fruits, ruisseaux, rivières, papillons, chants d'oiseaux, etc., me jetaient dans une sorte d'extase. La tiède haleine des vents, le murmure jaseur des feuilles, le grand silence du soir, le sourire des étoiles m'enivraient. Cette rêverie était à mon insu une méditation pieuse. Elle allait devenir de plus en plus profonde, s'appeler bientôt une contemplation, me rendre muette et même inconsciente d'admiration, m'enflammer de reconnaissance et d'amour envers l'Infini, me consumer du désir de Le posséder, Lui, Beauté idéale.

Mon repos était la solitude. Quand j'en avais l'avantage, je dérobaï des livres de piété concernant la vie religieuse ; je lisais peu, mais je réfléchissais ; je copiais quelques lignes qui me frappaient.

Dans l'automne, je reçus la grâce d'assister à une prise d'habit chez les Carmélites de Montréal. La journée de la cérémonie me parut une journée du ciel.

On ne pouvait m'offrir de plus précieux cadeau que des objets ou des livres pieux. Je désirais posséder la vie de sainte Thérèse afin de pouvoir la lire; je ne la demandai pas.

A douze ans, je quittai le couvent de Saint-Roch, parce que dans ma paroisse on venait d'ouvrir celui de Jacques-Cartier dirigé aussi par les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame. A ce moment-là, maman songea à me faire continuer mes études chez les Mères Ursulines. Leur établissement était situé loin de la maison; la sollicitude maternelle redouta le long trajet, et j'allai à l'Académie nommée plus haut.

Le démon essaya, vers ce temps, de me blesser par une autre ruse: l'habitude de perdre patience à propos de tout et pour des riens, quand j'étais seule. Où cette manie m'aurait-elle conduite? A quelque défaut vilain, au moins. Jésus me fit reconnaître vite le plan de l'ennemi. Mon divin Maître m'accorda sa grâce et, après une série de luttes, de défaites, hélas! et de victoires, grâce à Dieu, je me corrigeai.

Ainsi, Notre-Seigneur veillait sur mon âme d'un œil attentif; et si j'avais la faiblesse de mettre un obstacle à son action sainte, Il me donnait un secours plus puissant ou Il daignait attendre avec sa patience inlassable le retour plus soutenu de ma bonne volonté. Ah! si les âmes savaient combien Il est miséricordieux, notre Sauveur, combien Il aime à pardonner, comme elles iraient toujours à Lui avec une confiance sans limites! Nos misères ne détournent pas son amour, c'est sur elles qu'il bâtit l'édifice de notre sanc-

tification. Il ne demande que nos bons désirs, notre repentir et le recours à sa mansuétude. Je voudrais dire, et, pour cela, il me faudrait comprendre moi-même, de quelle indulgence Il a usé envers moi toute ma vie!

VI

—

De douze à quatorze ans

(1909-1911)

—

Paix intérieure. — Horreur croissante de toute faute vénielle. — Communion quotidienne. — Enfant de Marie. — Abandon total à la Sainte Vierge. — Une note médiocre. — Attrait croissant pour la vie religieuse.

*Heureux celui qui n'a pas péché par les paroles de sa bouche,
Qui n'a pas été meurtri par le remords des fautes commises!*
(Eccli., xiv, 1-2.)

Après avoir surmonté, par la grâce d'en haut, ces astuces diaboliques, je me trouvai dans une grande paix intérieure. Je lisais clairement dans mon âme, et rien ne me troublait. L'horreur de toute faute vénielle s'accentua, et Jésus mit dans mon cœur et dans ma volonté le désir et la résolution de n'en commettre aucune volontairement afin de Lui plaire. Que l'action divine a de douceurs, et puis en même temps, qu'elle a de puissance! Je m'excitais à la contrition parfaite avec beaucoup de soin, et sollicitais ce don avec une grande ferveur. J'ose dire que, dès cette époque, je pense l'avoir obtenu, ce pur regret de mes fautes; car je ne visais qu'à aimer Dieu pour Lui seul; j'étais prête à tous les sacrifices afin de Lui prouver davantage ma fidélité: je voulais l'aimer d'un amour parfait. Le grand Ouvrier de mon âme me faisait poursuivre mon premier idéal de sainteté en y ajou-

tant une lumière nouvelle : la soif de l'aimer parfaitement.

J'obtins la permission de profiter du magnifique décret de Sa Sainteté Pie X, concernant la communion fréquente et quotidienne. C'était mon bonheur le plus doux que de m'approcher, chaque matin, de la sainte table et de m'unir à Notre-Seigneur. Combien de fois ai-je surmonté pour cela une excessive faiblesse physique ! mais je retrouvais là des forces nouvelles. Un jour vint où l'on ne voulut pas me permettre une sortie aussi matinale. Jésus sait combien j'ai souffert d'avoir jeûné tant de fois ! c'est Lui qui le demandait. Ce sacrifice augmenta ma faim et ma dévotion eucharistiques.

Au couvent, le succès continuait à encourager mon travail laborieux. Le bon Dieu, sans doute, me l'accordait parce qu'il voyait que je n'aurais pas eu la virilité de ces âmes fortes qui savent peiner constamment sans goûter de délicieux fruits. En classe, au piano, — je l'étudiais à l'Académie, depuis septembre, — tout me souriait. Je rapportais cela à Celui qui couronnait mes efforts, je le remerciais, je demandais son assistance et je n'éprouvais pas la moindre tentation d'orgueil. Un jour, après un concours très long et fort important, où j'arrivai première, mes compagnes, — j'admire ici leur délicatesse et leur cœur généreux, — mes compagnes, dis-je, vinrent me féliciter. Je leur répondis : " Je vous remercie, mais je n'en ai pas le mérite, c'est le bon Dieu qui fait cela et je ne suis que son instrument." J'étais très sincère en parlant ainsi, et je n'avais pas à lutter contre la prétention. Je me sentais si incapable par moi-même. Quelle précieuse lumière je recevais, laquelle me tenait dans la vérité !

Le 1er mai suivant, — j'avais treize ans, — j'étais admise dans la société des Enfants de Marie du couvent. Je goûtai une joie pure en renouvelant, d'une manière solennelle, la consécration que j'avais faite à ma Mère le jour de ma première communion. Peu de jours après, je choisis pour devise : **plutôt la mort que la souillure**. Cette devise, je la gardai jusqu'à l'aurore de ma vie religieuse.

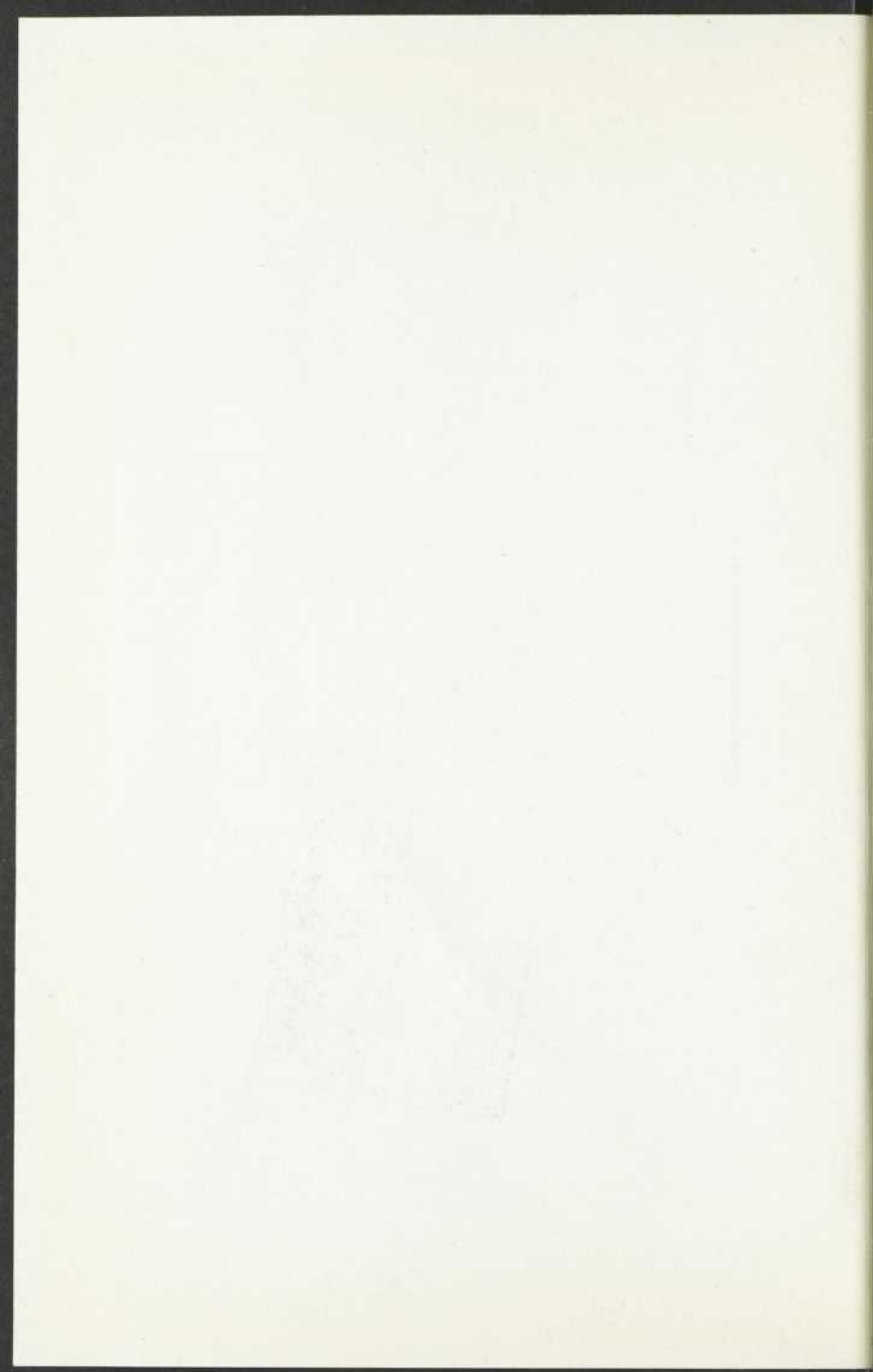
Vers ce temps-là, je me livrai entièrement à la Sainte Vierge par la pratique de la Dévotion parfaite, dite Secret de Marie, selon l'esprit du bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort. Cet abandon total de moi-même et de mes biens à la Reine du ciel me donna beaucoup de consolations. C'est maintenant que je comprends un peu combien ma bonne Mère m'a dédommée au centuple de cette offre sans réserve. C'est au ciel que je saurai combien il m'a été avantageux de m'abandonner à sa conduite si sage ! Je voudrais lui consacrer toutes les âmes, car c'est elle qui nous conduit à Jésus, c'est elle qu'il faut laisser vivre⁽¹⁾ en nous pour que le Christ se substitue à notre néant, c'est elle qui est le chemin le plus sûr, le plus court, le plus parfait pour nous élever jusqu'à l'Infini, nous unir à l'Amour incréé jusqu'à nous perdre en Lui, nous abimer dans la source du bonheur éternel. O douce Vierge, Mère de l'humanité, livrez aux âmes, sans en excepter une seule, votre sublime secret ; donnez-leur la lumière pour le comprendre et la générosité pour l'embrasser. Au nom de toutes, je vous renouvelle ma donation parfaite et je vous remercie.

Jésus m'enseignait à accepter avec joie les petits contre-temps, les petites humiliations. Le Jeudi Saint, alors que

(1) C'est-à-dire agir.



EGLISE DE N.-D. DE JACQUES-CARTIER.



la température était très belle, j'avais mis, pour la première fois, un costume nouveau. Une foule considérable, ce jour-là, faisait la visite des repositoires. La neige fondait. Par un faux pas, je tombe dans l'eau et la boue. J'avais une mine amusante. Je n'étais pas du tout chagrine; au contraire, cela me réjouissait, puisque c'était la volonté du bon Dieu. Et, avant d'entrer chez nous, je me mis à genoux dans les marches de l'escalier et je le remerciai de cet incident, puis je baisai le sol. Vraiment, que j'étais heureuse!

Baiser la terre et prier les bras en croix m'étaient deux pratiques bien favorites, mais toujours à la dérobée; je voulais que mon divin Maître fût le seul témoin de mes tendresses intimes à son égard.

En classe, chaque élève recevait chaque semaine sa note de conduite et d'application. Depuis l'âge de six ans, mes maîtresses m'avaient toujours accordé un bulletin parfait. Or, voilà qu'un jour, je mérite seulement la note **bien** au lieu du **très bien** habituel, pour avoir été lente à prendre mon **rang** à la leçon de grammaire. Si j'en éprouvai des regrets! J'implorai le rachat de mon manquement, mais en vain: le mauvais point ne s'effaça pas; surtout, il resta à jamais gravé dans ma mémoire. Je garde une vive reconnaissance à ma bonne maîtresse d'alors pour avoir agi de cette manière-là. C'était un moyen sûr de ne pas me laisser contracter l'habitude de la lenteur dans l'obéissance. De plus, cette note discordante me fut une salutaire humiliation, car, pendant le reste de mes études, je ne lui donnai pas de compagne.

A la fin de ma deuxième année, au couvent de Jacques-Cartier, — j'avais quatorze ans, — je demandai à mes parents la faveur d'aller au pensionnat. Mon vœu leur im-

posait un grand sacrifice : celui de la séparation. Toujours généreux, ils ne surent pas me refuser, sachant aussi que cette vie nouvelle me serait très avantageuse au point de vue de ma formation. Ils décidèrent que j'entrerais au pensionnat de Bellevue, dirigé de même par les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, au mois de septembre suivant.

Durant les vacances, dans l'été, mes désirs de vie religieuse s'accrochèrent fortement. J'eus, avec mon directeur, une entrevue sérieuse à ce sujet, le 15 août, encore en la fête de l'Assomption de la Sainte Vierge. Je ressentais un ennui profond dans le monde, je l'aurais quitté volontiers. Pourquoi ? Avec mes parents, le vrai bonheur m'offrait la coupe la plus délicieuse ; au point de vue humain, l'avenir s'offrait à moi brillant et plein d'attraits. Pourquoi ? Néanmoins, les affections les plus pures et les plus ardentes ne pouvaient étancher ma soif ; au dehors, tout me paraissait vide, insipide, et je répétais : " Vanité des vanités, tout n'est que vanité ! " Pourquoi enfin ? Dieu seul pouvait me satisfaire. Ce n'était là que le prélude d'une aspiration que Jésus allait cultiver dans mon âme sans la rassasier pleinement, durant de longues années, puisqu'Il me voulait dans le siècle dix ans encore.

Je commençai, par obéissance, à écrire quelques-uns de mes sentiments intimes. J'ai déchiré et brûlé ces notes avant mon entrée au noviciat. Sur la première page du cahier, j'écrivis : " Dieu seul ! Comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu ! Mon Dieu, je souffre de ne pas souffrir ! je meurs de ne pas mourir ! " Ce ne fut ensuite qu'une série d'actes d'amour et de désirs de posséder Jésus, mon Tout.

Jamais, jusqu'à ce jour, je n'ai vu aussi clairement combien Notre-Seigneur m'a aimée. Je suis une pauvre enfant qu'Il

a comblée de ses grâces de choix. Comment aurais-je pu détourner de Lui mes regards et mon cœur alors qu'Il les captivait par sa puissance et m'accordait la faveur de prédilection de ne trouver le bonheur qu'en Lui ! Auprès des créatures, mon âme reconnaissante pour leurs tendresses et leurs prévenances, mais insensible à leurs louanges, goûtait l'amertume de la terre ; auprès de Dieu, elle buvait à longs traits le vin de ses douceurs, elle s'enivrait des délices du ciel.

VII

Quelques témoignages sur les années d'études au couvent de Jacques-Cartier

*Tout ce qui est vrai, tout ce qui est
honorabile, tout ce qui est juste,
tout ce qui est pur, tout ce qui
est de bonne renommée, s'il est
quelque vertu et s'il est quelque
louange, que ce soit là l'objet de
vos pensées.*

(Philipp. iv, 8.)

Témoignage de Sœur Sainte-Mathilde, C. N. D., alors Supérieure
à Jacques-Cartier, maintenant Provinciale de la
Congrégation de Notre-Dame, Montréal.

Comme supérieure, je ne l'ai pas suivie dans le détail, mais dans mes visites aux classes et surtout à l'assemblée hebdomadaire des Enfants de Marie, je la trouvais si candide, si attentive, si recueillie, que j'avais l'impression d'être en présence d'une âme n'ayant jamais souillé la robe de son baptême. Pendant la récitation du petit office de la Sainte Vierge, sa figure me paraissait illuminée.

C'était une élève exemplaire : pieuse, docile, très appliquée à l'étude, d'une nature sensible et d'une exquise délicatesse. Mais en elle, aucune singularité. Rien dans sa conduite ne dévoilait l'âme privilégiée qui vient de se révéler. Elle est passée chez nous sans bruit, y laissant le souvenir d'une écolière tout à fait à son devoir... Timide, peu communicative, elle ne se livrait pas.

Je connais intimement son excellente mère et je sais avec quel soin assidu elle a veillé sur son unique enfant. Ce fut un grand sacrifice de s'en séparer, mais en mère chrétienne et vraiment éducatrice, elle comprenait le bien que sa fillette retirerait d'un stage au pensionnat. Seule au foyer, comblée par ses parents de toutes les tendresses et de toutes les douceurs, eût-elle été préparée aux luttes de l'avenir?... Ainsi raisonnait cette bonne mère, me confiant un jour sa décision.

Après sa sortie du pensionnat, Dina ne fut pas une mondaine. Toujours, elle se distingua par sa simplicité, sa réserve, sa modestie, sortant peu, trouvant son bonheur dans les relations familiales.

Témoignage de Sœur Sainte-Marie-Lætitia, C. N. D.

J'ai connu Mlle Dina Bélanger à Notre-Dame de Jacques-Cartier alors qu'elle fréquentait l'Académie dirigée par les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, et, en qualité d'externe, elle suivit mes leçons durant les années 1909 à 1911.

Douée d'une belle intelligence, très assidue à la classe, attentive aux moindres explications, d'une application soutenue, très soigneuse de son travail scolaire, se prêtant volontiers à rendre service, elle fut une élève modèle et toujours classée parmi les premières de son cours. C'était un plaisir de l'enseigner.

A l'étude du catéchisme, elle apportait un soin particulier. Elle suivait aussi régulièrement les catéchismes du dimanche, à l'église, dont elle rédigeait à la perfection les résumés; et, dans un grand concours de fin d'année, elle eut l'honneur d'atteindre le plus haut nombre de points et de remporter le prix.

Bien que je n'aie pu suivre l'enfant en dehors des heures de classe, j'ai toujours remarqué chez elle une piété profonde, bien au-dessus de celle que manifestent les fillettes de treize à quatorze ans; et sa belle candeur d'âme se reflétait sur sa jolie physionomie.

Avec cela, sa dignité de manières, sa politesse exquise, sa déférence pour les religieuses, son amabilité pour ses compagnes, inspiraient le respect.

Témoignage de Sœur Sainte-Edmée, C. N. D.

En septembre 1909 s'ouvrit notre académie Notre-Dame de Jacques-Cartier. M. et Mme Bélanger, les vertueux parents de Dina, nous confièrent leur fille unique qui suivit nos classes jusqu'en 1912, je crois. J'eus l'avantage de lui enseigner le piano et le solfège pendant ce temps, et je restai en relations suivies avec elle jusqu'au mois d'août 1921, alors qu'elle vint m'annoncer son entrée chez les révérendes Mères de Sillery.

Je regardais Dina comme une enfant pieuse, réservée, discrète, fidèle au devoir, même dans les moindres choses, constante au travail, appliquée à son étude de piano dans laquelle elle réussissait très bien, désireuse de faire plaisir à tout le monde, surtout à ses parents et à ses maîtresses. Modeste, timide, prudente, elle parlait peu de ce qui la concernait, et jamais je n'aurais soupçonné l'intensité de son esprit de recueillement et de sacrifice.

Témoignage de Sœur Saint-Ignace de Loyola, C. N. D.

J'ai été sa compagne de classe pendant une année seulement au couvent de Notre-Dame de Jacques-Cartier. Mlle Dina Bélanger était une élève irréprochable dans toute l'acception du terme. Je me souviens que je l'admirais alors comme le type achevé de la jeune fille distinguée.

Un peu plus âgée qu'elle et d'un cours plus avancé, je louais sans envie ses succès, avec d'autant plus de sincérité que je les savais mérités par une intelligence brillante et une application de tous les instants.

Sa parfaite politesse, son sérieux précoce, sa discrète réserve, m'étonnaient parfois. Toujours la même tenue soignée, le même langage correct, le même calme, la même bienveillance pour toutes, le même sourire aimable: c'était pour moi l'idéal. J'attribuais cette dignité charmante à une parfaite éducation.

Pourquoi ne pensais-je pas alors à une vertu extraordinaire? Sans doute, je trouvais Mlle Bélanger sincèrement pieuse, et je lui aurais attribué toutes les vertus que je connaissais à seize ans; mais n'ayant

jamais causé intimement avec elle, ne sachant rien de sa vie intérieure, je ne songeais nullement à la canoniser. Je l'admirais sincèrement comme un chef-d'œuvre d'éducation.

Je me demande pourquoi et comment je n'ai pas su deviner les merveilles que la grâce opérait en elle. J'ai dit tant de fois : quelle belle âme ! Aujourd'hui, à la lumière des ans écoulés, je n'hésite pas à dire : quelle sainte âme !

UN DEVOIR DE DINA

Québec, 15 mai 1910.

Mademoiselle Cécile Tremblay,
503, rue Saint-Vallier,
Québec.

Bien chère cousine,

Le malheur qui, il y a quelques mois, vint frapper à la porte de ton cœur, est une épreuve bien grande et bien cruelle ; il jeta dans le deuil et la douleur les nombreuses personnes qui ont connu et admiré ta bien-aimée mère, en ne nous laissant que le souvenir, bien consolant, de sa vie exemplaire.

Oui, chère Cécile, cette séparation est pour toi très douloureuse ; elle te demande un sacrifice énorme ; car la perte d'un être chéri fait au cœur une large blessure, bien difficile à guérir. Mais il ne faut pas te désoler outre mesure, car, puisque la divine Providence a voulu la ravir à l'affection de ceux qui lui étaient chers, elle n'a cependant pas voulu la laisser impuissante aux chagrins de ses enfants de la terre ; et c'est alors que, du haut du ciel, elle te protégera et t'aidera à bien remplir ta nouvelle mission. Peut-être la monotonie de la vie jettera-t-elle dans ton âme un profond ennui ; mais il faut faire revivre ces quelques rayons d'espérance qui soutiennent notre faiblesse et réconfortent notre courage ; chaque jour, je demanderai

à la Sainte Vierge de te protéger et de répandre sur toi et ta famille ses nombreuses faveurs, ses abondantes bénédictions.

Allons donc, courage, et, en te montrant la digne fille d'une fervente chrétienne, tu honoreras sa mémoire en faisant refl fleurir ses vertus.

Ta cousine qui t'embrasse affectueusement,

Dina Bélanger.

AUTRE DEVOIR DE DINA (même cahier).

POURQUOI J'AIME LES VIEILLARDS ET LES PAUVRES

Lorsque je me rappelle ce tendre vieillard à cheveux blancs dont le front, ridé par les nombreuses années, sait encore porter bien fièrement sa dignité, mon cœur ne peut retenir cet élan d'admiration et de respect: ô vieillesse, que tu es noble et belle! oui, que tu es noble et belle! Car qu'y a-t-il de plus grand et de plus admirable parmi les créatures que le vieillard? Son doux et paisible visage, son maintien digne, sa main toujours prête à se lever pour bénir et pardonner, en un mot, sa présence nous inspire le respect et en même temps la confiance: partout où il passe, l'on goûte les suaves parfums de sa vertu ferme et solide, l'on admire les grandes idées dont son âme est animée pour Dieu. Aussi le cœur de l'enfant s'épanche-t-il bien doucement dans celui du vieillard, et que de leçons il en retire! Car celui dont les années se sont écoulées nombreuses depuis l'enfance, saura préserver cette âme encore frêle et délicate de bien des écueils et des périls; il saura réchauffer son cœur par de douces et suaves paroles.

Le vieillard a encore droit à notre amour, parce que nous ne devons voir en lui qu'une image frappante de la bonté et de la prévoyante sagesse de la Providence, et nous devons aussi remercier ce souverain Seigneur d'avoir mis sur la terre des êtres si chers à notre affection et à notre reconnaissance.

Et les pauvres?... Dès qu'on prononce ce mot, un sentiment de pitié et de compassion naît dans notre cœur. Oh! si nous pouvions

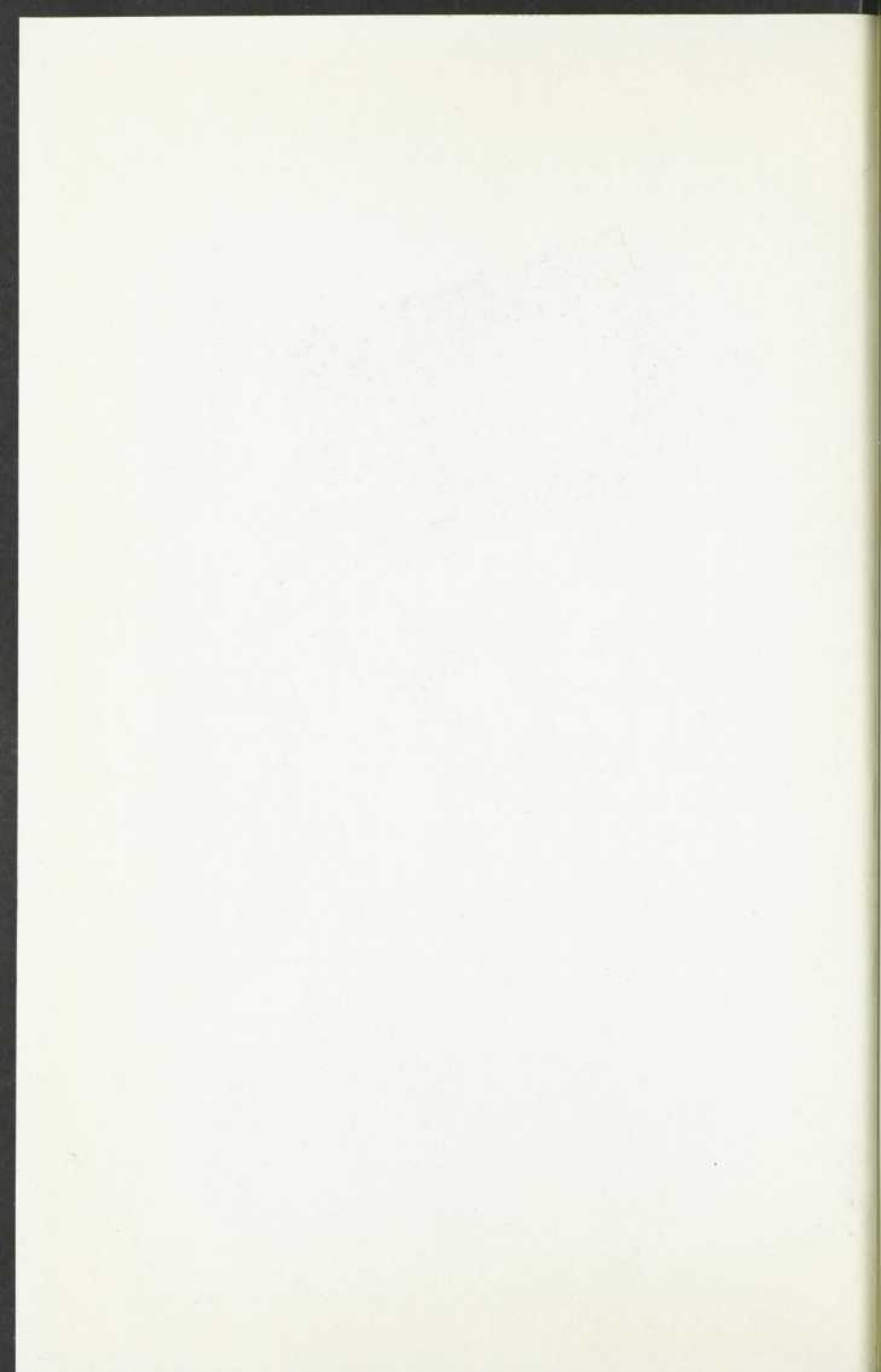
CURÉS DE N.-D. DE JACQUES-CARTIER :



MGR OMER CLOUTIER.

MGR PAUL-EUGÈNE ROY.

MGR ADJUTOR FAUCHER.



connaître toutes les misères et les souffrances qu'ils endurent, comme nous serions touchés et aussi comme nous les aimerions, ces délaissés de l'humanité ! Combien de scènes émouvantes se passent dans ces pauvres chaumières où tout manque : le feu, la nourriture, les vêtements, etc. Voyez, ici, c'est une mère tout en pleurs : le modeste salaire du père ne peut suffire à donner à ses enfants en très bas âge les soins que nécessite leur état. Aussi, la maladie règne dans ce foyer ; les figures pâles et livides annoncent la plus grande misère. Tous ces pauvres sont là presque impuissants devant une si cruelle épreuve. Et combien de scènes, parfois plus navrantes que celles-ci, se répètent bien souvent !

Préférons-les donc à notre égoïsme, ces représentants de Notre-Seigneur, et aimons à leur faire un peu de bien ; alors notre cœur sera heureux d'avoir semé quelques joies au milieu de tant de pleurs

VIII

De quatorze à seize ans

(1911-1913)

Entrée au pensionnat de Bellevue. — Prière pour éviter toute faute vénielle volontaire. — Ennui. — Effort d'adaptation. — Promesse de virginité. — Effort pour connaître Dieu et le servir. — Désir de se connaître. — Amour de l'ordre. — Passion des sciences. — Deux lectures. — Prudence croissante. — Désir du ciel. — Volonté de passer inaperçue.

Que tes demeures sont aimables, Seigneur!
(Ps. LXXXIII, 2.)

Le moment du départ pour le pensionnat arriva. Je sentis mon cœur se déchirer. La douleur que je causais à mes parents en les quittant avait son écho dans mon âme, et, si je m'éloignais d'eux, ce n'était pas pour satisfaire ma nature, mais pour répondre à la grâce. En apercevant les murs bénis de ma nouvelle demeure, alors que nous montions l'avenue, je dis intérieurement la prière suivante: **O mon Dieu, accordez-moi, pendant mon séjour ici, de ne pas vous offenser par la plus légère faute vénielle volontaire.**

Je connus l'ennui. Le premier dimanche après mon entrée, laquelle avait eu lieu le mercredi, je pleurai toute la journée; pendant la messe, je sanglotais, j'étouffais, et de même au parloir, dans l'après-midi. Mes parents étaient bien émus et papa m'offrit de sortir: "Non, je vous remercie, lui répondis-je, je vais m'habituer." Je versai des larmes quatorze soirs

consécutifs; ensuite, pendant quelques semaines, tous les deux ou trois soirs; enfin, ma volonté se fortifia et je me consolai. Mes compagnes étaient toutes très gentilles et prévenantes pour moi, mais que la vie commune me paraissait difficile(1)! Je voulais sourire à toutes et j'aurais tant désiré l'isolement! Un soir, après la cloche du repos, ma maîtresse entra dans mon alcôve. Je pleurais. "Je sais que vous souffrez, me dit-elle, vous ne sympathisez pas avec vos compagnes, vous êtes trop bonne, elles ne vous comprennent pas!" Ce mot: "Vous êtes trop bonne," me frappa grandement; moi, trop bonne! Oh! non. Il me fallait travailler à devenir meilleure afin d'être plus aimable.

Le premier vendredi du mois d'octobre, pendant que le pensionnat entraînait à la chapelle pour la visite au Saint Sacrement, je fis une offrande à Notre-Seigneur: je lui consacrai entièrement et pour toujours ma virginité; et j'ajoutai: en autant que cette promesse pouvait lui être agréable. Elle plut sûrement à mon bon Maître, car je me sentis prise par les liens les plus doux. D'ailleurs, cette inspiration ne pouvait venir que de Lui; cet acte me désaltérait un peu de l'ardente soif que j'éprouvais de me livrer à son amour.

Je brûlais du désir d'être martyr. Souvent, je disais: Jésus, vous êtes mort pour moi; non, jamais mon amour ne sera satisfait si vous ne m'accordez la grâce de mourir martyr! Aucun tourment, aucun supplice ne m'effrayait; qu'est-ce que cela auprès des souffrances et des tortures du divin Agneau flagellé, immolé, crucifié! L'ardeur de mon souhait devint de plus en plus intense avec les années. Jésus va me refuser le martyr du corps; pour celui-là,

(1) Elle dit un jour à sa mère, qui était venue la voir: "Maman, ce n'est pas drôle de vivre avec les autres!"

mes désirs lui suffissent ; mais Il va me favoriser du martyre d'amour. O bienfait de prédilection ! Ah ! mon âme, que rendrai-je au Seigneur ? O miséricorde de mon Dieu qui répondez à mon indigence parce que vous êtes infinie ! A genoux, ô mon Epoux, je te remercie de cette marque ineffable de tendresse. Oui, au ciel, je chanterai mon cantique d'actions de grâces la palme à la main.

J'apportais la plus grande attention aux sermons, aux cours de catéchisme et d'instruction religieuse. Toute parole pieuse tombée de la bouche du prêtre ou de mes maîtresses me paraissait aussi digne de respect qu'une parcelle de la sainte Hostie ; j'écoutais le bon Dieu me parler lui-même par l'autorité. Il va sans dire que pendant les jours de la retraite, qui avait lieu au commencement de chaque année, j'oubliais facilement ce qui se passait autour de moi afin de mieux comprendre la voix de Notre-Seigneur.

A l'anniversaire de ma quinzième année, pendant mon action de grâces, je demandai un cadeau de fête à Jésus présent dans mon cœur : je sollicitai la croix ; une souffrance, une épreuve quelconque, je comprenais que c'était le présent choisi du Bien-Aimé. Je ne fus pas exaucée à la manière que je réclamaïs ; la douleur apparente ne se dressa pas devant moi ; mais je souffrais de ne pas souffrir ; je sentis combien j'étais indigne de recevoir de telles faveurs.

Les jours de congé m'étaient un fardeau, et de même les récréations prolongées. Il fallait me soumettre à un grand effort de volonté pour me livrer avec entrain aux jeux bruyants, à tel point que, physiquement, j'en ressentais une grande fatigue.

Néanmoins, à certaines heures, pendant le silence, le démon de la dissipation rôdait ; il essayait de me distraire avec des plans dont l'exécution aurait amusé mes compagnes.

Dieu merci, je n'ai pas faibli dans la lutte et je suis restée fidèle au règlement. J'étais d'une nature "extrémiste": je me livrais au bien, alors j'étais décidée à monter jusqu'au sommet. Si, un jour, la grâce m'abandonnant à moi-même, j'avais dit: je m'arrête sur le chemin du devoir, je n'aurais plus connu de bornes. Que le Maître infini a été bon de m'enchaîner à sa suite!

Pendant le carême, je marquais les petits sacrifices journaliers. Mon ambition visait à un chiffre élevé. Le jour de la fête de saint Joseph, j'exprimais ma dévotion et ma reconnaissance à ce grand Saint par une offrande plus généreuse de petits renoncements.

A Pâques, je faisais l'addition et j'offrais le tout à Notre-Seigneur comme une gerbe d'amour. Les fleurs étaient modestes, mais pour Lui seul.

Je retournai une deuxième et dernière année au même pensionnat. C'était l'année de ma graduation. Faire un cours d'études complet était la réalisation d'un de mes plus chers projets. En octobre, maman devint sérieusement malade. J'avais une parente très dévouée auprès d'elle; toutefois, je sentais que si j'eusse été là, ma seule présence eût adouci ses douleurs. J'eus la permission de sortir pour la voir; alors, je lui demandai de ne pas retourner au couvent pour lui tenir compagnie et lui prodiguer mes soins. "Non, me répondit-elle avec la générosité d'une mère, non, je ne veux pas." La séparation, pour elle, était doublement pénible. Je faisais un sacrifice en m'éloignant. J'en avais offert un premier en renonçant à terminer mes études, au moins cette année-là. Le bon Dieu reçut toutes ces souffrances et, bientôt, Il guérit ma chère maman.

Dans ma vie, jusqu'à présent, il en a été de même: au moment de réaliser mes projets sérieux, importants, desquels

parfois dépendait mon avenir, Jésus m'a demandé le sacrifice de mes désirs. Que d'angoisses j'ai éprouvées à certains moments ! Qu'il m'a fallu une grâce puissante pour renoncer avec joie, afin de répondre à la volonté divine, à tel ou tel espoir ! Et quand j'avais offert mon acte de soumission, les événements changeaient ou n'étaient plus des obstacles, et, chaque fois, dans des circonstances multiples, je suis parvenue au but proposé. Je vois surtout en cette conduite la bonté et la tendresse du grand Ouvrier de mon âme. Il m'apprenait à me laisser manier par Lui comme l'instrument inconscient ; à m'abandonner aveuglément à son action quand, à mes yeux humains, les plus saintes espérances m'échappaient ; à ne rechercher que sa gloire et ses intérêts ; à déposer indifféremment à ses pieds, pour Lui plaire, les plus nobles aspirations ; à lui offrir, comme un bouquet de myrrhe, une appréhension cruelle. Mon âme déborde de reconnaissance envers la sagesse et la miséricorde divines. Ce sont là de grandes lumières et des grâces puissantes que j'ai reçues. Après m'être détachée de mes désirs intimes, de mes sentiments intérieurs, après m'être haïe moi-même, il m'était facile et naturel de mépriser les objets extérieurs et périssables.

J'aimais à connaître mes défauts ; je demandais à mes maîtresses de classe et de section de m'en avertir. L'une d'elles me dit un jour que j'avais manqué d'humilité en recevant une remarque, parce que, sur mon visage, avait paru une impression d'indépendance. Comme elle avait raison ! et ses paroles charitables m'étaient salutaires. Oui, cette fille de l'orgueil, l'indépendance, me donnait fort à lutter à maintes reprises avec mon goût d'isolement et de paix égoïste. Dès qu'un défaut se montrait la tête, je voulais aussi vite le détruire ; j'étais si fermement résolue d'éviter

tout ce qui pouvait déplaire à Notre-Seigneur. Je visais en tout au plus haut point. L'ordre parfait me paraissait nécessaire, aussi bien dans les détails facultatifs que dans les devoirs obligatoires. J'étais poursuivie de cette idée que l'ordre de mon intérieur, de mon âme, était en rapport étroit avec celui de l'extérieur, au même niveau que l'arrangement plus ou moins soigné des objets à mon usage.

J'avais la passion de toutes les sciences sans en excepter une seule. Cela s'explique d'autant plus aisément qu'aucune d'elles ne m'offrait de déboires. Le succès m'attendait, me prévenait en tout. Pourtant, lorsqu'il me fallait paraître dans les séances publiques, dans les concours en présence des parents, où la louange allait m'être adressée, oh ! comme il m'en coûtait ! Il arriva un jour que, à la dernière minute, je ne pus prendre part à un fameux concours de diction, à cause d'une extinction de voix, et quelles actions de grâces je rendis au bon Dieu ! Jésus me favorisait de la répugnance pour l'honneur afin de me tenir dans l'humilité et la vérité, de développer ma volonté. Il multiplia les circonstances où je dus me vaincre moi-même et me rendre maîtresse de ma timidité naturelle.

Durant mes deux années de pensionnat, je n'ai lu qu'un seul livre de bibliothèque. Tout mon temps libre passait à l'étude ; d'un autre côté, j'avais toujours le dictionnaire à la main, et je lisais très, très lentement. Je réalise maintenant que ce n'était pas une lecture à laquelle je me livrais, mais une méditation. Ce livre était un roman évangélique, et je me glorifie de pouvoir dire que c'est l'unique roman que j'aie connu dans ma vie. Et quand je le lisais, je me demandais pourquoi c'était un roman.

Outre ce livre de bibliothèque, j'ai parcouru, grâce à la complaisance d'une de mes bonnes amies, la vie charmante

de la bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la sainte Face, sa vie écrite par elle-même. Je retirai de ces pages, feuilletées à la hâte, un immense profit pour mon âme. L'angélique Rose embauma mes actions d'un amour plus ardent; elle m'obtint des lumières plus vives sur l'heureuse science de l'abandon.

Jésus développait en moi la prudence, comme une digue aux nombreux écueils que j'allais rencontrer bientôt dans le monde: une prudence ferme et délicate, par la retenue des yeux, la mortification des sens, de la curiosité, par l'attention continuelle et vigilante sur mon être entier.

L'ennui du ciel, la nostalgie de la véritable patrie, me poursuivait toujours. La nature avec ses beautés me captivait davantage. Un soir, pendant la récréation, deux de mes compagnes et moi, nous admirions le coucher du soleil qui descendait derrière les grands arbres et dont les derniers feux rayonnants empourpraient leurs vertes branches. Soudain, je n'entendis plus rien de la conversation autour de moi; mes deux compagnes, l'une à ma droite, l'autre à ma gauche, m'appelèrent en vain; élevant la voix, elles réussirent à me tirer de mon admiration. Elles me taquinèrent justement. En vérité, j'étais devenue inconsciente sous le charme du magnifique tableau qui se déroulait sous nos yeux. Après avoir contemplé ainsi le merveilleux et vivant pinceau du Créateur, la terre me paraissait bien sombre; j'aspirais aux magnificences éternelles, je me sentais plus près de Dieu et je L'aimais plus et mieux.

Avec mes compagnes de cours, je fis, un après-midi, une visite au couvent de Sillery. C'était la première fois que je voyais les religieuses de Jésus-Marie. Pendant que nous circulions dans la maison, un groupe de postulantes passa. Je les observai et fus édifiée de leur recueillement. Je gardai le



COUVENTS DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME:
SAINT-ROCH ET BELLEVUE.



meilleur souvenir de ma promenade. Chacune des religieuses que nous avons vues avait été si bonne et si prévenante ! Les élèves, de même, nous avaient reçues très aimablement. Toutefois, j'étais loin de penser que le divin Maître m'appellerait plus tard dans cette enceinte bénie, et que je serais moi-même postulante de Jésus-Marie. Non, je ne supposais pas que la vie religieuse m'ouvrirait son paradis, là !

Au mois de mai, encore avec mes compagnes de cours, — nous étions sept, — et sous la surveillance d'une maîtresse, je fis un voyage de quelques jours à Montréal dont le but principal était de nous permettre d'assister à la cérémonie religieuse, profession et vêtue, à la maison-mère de la Congrégation de Notre-Dame, et de nous donner en même temps, à chacune, de nouvelles lumières sur notre vocation. Je dis : de nouvelles lumières, parce que nous venions de terminer, les élèves graduées, une retraite dont le seul motif était de connaître les desseins du bon Dieu sur nous dans l'avenir. Le pensionnat de Villa-Maria nous accueillit avec cordialité. Quant à la cérémonie de la maison-mère, elle produisit une impression froide et sèche sur mon âme. On eût dit que mes sentiments de pieux enthousiasme étaient éteints. Je ne m'arrêtai pas à cela, et ma décision, d'entrer prochainement à ce noviciat, se confirma. Jésus allait me conduire dans un sentier dont j'ignorais l'issue.

J'arrivais au terme de ma vie de pensionnat ; mes maîtresses manifestèrent le désir de me recevoir une autre année comme élève libre ; surtout, elles auraient voulu me faire poursuivre des études plus hautes à leur École supérieure de Montréal. La séparation avait été si pénible pour mes parents, qu'ils aimaient justement à me garder auprès d'eux. Ils redoutaient trop les dangers de l'éloignement et d'une certaine liberté pour m'envoyer dans une ville éloignée ;

d'ailleurs, ils jugeaient le cours d'études ordinaire suffisant pour entrer dans un état de vie quelconque, plus tard. La Providence permettait et dirigeait les événements.

Je fis donc mes adieux à mon Alma Mater. J'avais respiré dans ces murs le bonheur et la paix. Souvent, on nous disait : " Les années de pensionnat sont de belles années dans la vie ; vous, élèves, vous ne le croyez pas maintenant, vous le comprendrez plus tard." Je pensais en moi-même : oui, je le comprends ; je suis heureuse, dans le calme et près de mon Dieu, à l'abri des pièges du démon. Vraiment, j'ai joui autant que cela se peut de cette vie douce. En partant, j'emportais une maxime profondément gravée dans mon cœur : " La jeune fille bien élevée doit chercher partout à passer inaperçue ". Je voulais être fidèle à tous les conseils que l'on m'avait prodigués avec tant d'amour maternel, de charité, de patience. N'était-ce pas ainsi, envers mes maîtresses dévouées, avec mes prières à leurs intentions, la meilleure preuve de ma reconnaissance ? . . .

Je recommandais à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère l'existence nouvelle qui s'offrait à moi. Ces quelques années passées en dehors du foyer familial m'avaient été d'un grand secours pour la formation de mon caractère. J'avais puisé plus d'énergie et d'oubli personnel dans la vie commune. J'avais été forcée, en maintes occasions, de sortir de moi-même. Voici un défaut qu'une de mes maîtresses avait eu la bonté de me signaler dès les premiers mois de mon pensionnat : ne pas communiquer, ne jamais manifester au dehors mes impressions, mes désirs ou mes sentiments, les garder tous pour moi, alors qu'en les exprimant, parfois, les autres pouvaient y trouver du profit. En un mot, j'avais été dans l'occasion de combattre l'égoïsme et d'essayer à faire du bien. J'avais connu la jouissance de la

régularité en tout, bienfait que j'avais goûté surtout au point de vue de mes exercices pieux : de la méditation, chaque matin, — c'était court dix minutes, mais c'était un sourire de Notre-Seigneur pour la journée, — de la récitation du petit office de la Sainte Vierge, chaque dimanche; oh! quels moments délicieux, sans parler de la sainte messe et de la sainte communion, chaque matin!

Je retournais auprès de mes parents l'âme plus aimante et plus forte, et toute imprégnée de la culture solide et religieuse que Jésus avait développée par son action et sa grâce, et par l'intermédiaire des personnes consacrées qui m'avaient éclairée. O mon Alma Mater, sois bénie à jamais, par la main divine, pour les fleurs que tu as fait éclore en mon âme dans ta chaude serre!

Quelques témoignages sur le séjour de Dina Bélanger à Bellevue

*J'ai prié, et la prudence m'a été donnée;
J'ai invoqué, et l'esprit de sagesse est venu en moi.
Je l'ai préférée aux sceptres et aux couronnes,
Et j'ai estimé de nul prix les richesses auprès d'elle.*

(Sagesse, VII, 7-8.)

Témoignage de M. l'abbé Gelly, aumônier de Bellevue.

Il y a vingt ans, lors du séjour de Dina Bélanger à Bellevue, j'étais aumônier externe; j'allais chaque matin au couvent pour les offices et je retournais ensuite en ville où je prenais pension; je n'avais donc avec les élèves d'alors que des rapports très éloignés; c'est pourquoi mes souvenirs particuliers sont peu nombreux.

Je rencontrais cette bonne enfant au confessionnal tous les quinze jours, à la sainte table, tous les matins, et à la lecture des notes, une fois le mois.

Comme elle était d'un caractère timide, d'une grande simplicité et d'une profonde humilité, elle ne faisait rien pour attirer les regards. Dans le temps, je ne l'ai pas remarquée d'une manière particulière, car, parmi les élèves de cet âge, dans nos couvents, il y en a tant qui sont admirables par leur piété et leur candeur.

Cependant, je me rappelle bien qu'elle faisait la sainte communion tous les matins, et avec une piété vraiment angélique.

A la lecture des notes, chaque mois, jamais la moindre remarque sur sa conduite et son travail. A cette occasion, c'était la coutume

à Bellevue de dire en public la raison pour laquelle une élève avait perdu des points ou mérité des mauvaises notes au pensionnat ou en classe. Jamais rien de répréhensible sur le compte de Dina.

Comme elle avait un talent facile, elle était presque toujours première en classe et en musique. Ses succès la laissaient toujours humble, bonne, aimable et sans aucune prétention. Conduite exemplaire en tout et modèle parfait : voilà Dina telle que je l'ai connue autrefois.

Témoignage de Sœur Sainte-Marie-Germaine, C. N. D.

Elève très bien douée, d'une piété solide, d'une conduite irréprochable, elle était en même temps d'une réserve, d'une timidité telles que nul ne pouvait soupçonner les grâces et les lumières dont sa jeune âme était déjà inondée...

Témoignage de Sœur Sainte-Adolphine, C. N. D.

J'ai connu et admiré Mlle Dina Bélanger au couvent de Bellevue. C'était une jeune fille modèle, simple, délicate, pieuse, intelligente, et très appliquée à ses études couronnées du plus heureux succès. Elle n'a pas été mon élève ; j'ai eu peu de rapports avec elle, mais je sais que ses maîtresses et ses compagnes l'estimaient beaucoup.

Témoignage de Sœur Sainte-Marie-Lætitia, C. N. D. (suite).

...Avec cela, sa dignité de manières, sa politesse exquise, sa déférence pour les religieuses, son amabilité, inspiraient le respect. Aussi avait-elle non seulement la confiance de ses maîtresses, mais celle de ses compagnes et jouissait en même temps de leur amitié.

Timide, réservée, sensible, elle parlait peu, écoutait beaucoup, savait toutefois dire son mot à propos et se prêter pour rendre service.

A mon humble avis, Dina Bélanger fut une élève parfaite que je ne dus reprendre en rien. Tout était, chez elle, marqué au coin de la sagesse, du bon sens, de la discrétion, du désir de la perfection, conséquence de la belle et bonne éducation reçue auprès de ses vertueux parents, tous deux si excellents chrétiens.

Plus tard, j'ai revu Mlle Bélanger qui, après ses années au pensionnat de Bellevue, revenait à sa modeste académie voir ses anciennes maîtresses; elle nous témoigna toujours les plus délicats sentiments.

Après ses études musicales poursuivies à New-York, assez souvent, j'ai eu l'occasion d'admirer sa belle simplicité, sa modestie, sa bienveillance. Pour faire plaisir à ses anciennes maîtresses, elle venait avec sa compagne, Mlle Bernadette Létourneau, aujourd'hui Mère Saint-Omer de Luxeuil, religieuse de Jésus-Marie au couvent de Sillery, exécuter ses plus belles pièces de musique. Quel plaisir esthétique nous goûtions à l'entendre!

Tout était charmant en elle, parce que tout était pur et tendait à monter vers les sublimes sommets.

Voilà quelques traits de la physionomie morale de la gracieuse fillette à qui j'ai eu le bonheur de communiquer quelques notions du savoir humain. J'ai touché une âme sainte... Je le pressentais, mais j'ignorais alors qu'un si grand sens surnaturel animait déjà toutes ses actions.

Témoignage de Sœur Saint-X..., C. N. D.(1)

J'ai eu Dina Bélanger pour élève du mois de septembre 1912 à la fin de juin 1913; elle faisait son cours gradué à notre pensionnat de Bellevue, Chem'in Sainte-Foy, Québec.

C'était une jeune fille de quinze ans, grande, intelligente, gracieuse, aimable et si parfaite!... Rien de guindé ni d'étudié dans ses manières; aucune singularité dans sa conduite. On la trouvait toujours fidèle à tous les points du règlement des pensionnaires. Ses actes comme sa tenue et ses devoirs de classe étaient marqués au coin d'une perfection irréprochable. Dans ses compositions sur n'importe quel sujet, il ne manquait ni point, ni virgule, ni accent. Ordinairement, il fallait inscrire le maximum des points alloués. Ses cahiers d'arithmétique, en particulier, constituent une merveille. A dessein j'emploie le verbe au présent, car elle-même, la chère enfant, m'ayant

(1) Pour déférer au désir exprimé par cette religieuse, nous ne la nommons pas.

dit un jour que sa mère conservait tous ses petits travaux d'écolière, je suis certaine qu'il vous serait possible de les voir et d'en juger par vous-même, si vous le désirez. Il importe de savoir que ces cahiers contiennent des problèmes faits rapidement, comme exercices de tous les jours.

Contrairement aux autres élèves, Dina n'avait aucune amie particulière parmi ses compagnes ou ses maîtresses. Elle paraissait les aimer toutes également, et toutes le lui rendaient à plein cœur. Je ne me rappelle pas avoir entendu une seule réflexion désagréable sur son compte.

Il va sans dire qu'il n'était jamais question de la réprimander. Cependant, comme il fallait la préparer pour les luttes de la vie, je tâchais de profiter des moindres occasions pour sonder cette âme qui me paraissait une énigme à cause de sa grande perfection.

Figurez-vous, mon révérend Père, une jeune fille de quinze ans, qui, au cours d'une année de pensionnat, ne laisse jamais paraître un signe d'impatience ou de moins bonne humeur, n'a jamais non plus de ces accès de joie habituels à la plupart des écolières, ni de ces saillies légères qui, après tout, ne déplaisent pas toujours à cet âge.

Cette complète possession de soi, cet empire absolu sur toutes ses impressions, voilà ce qui m'intriguait dans cette chère enfant. Sous les petits coups de contradiction par lesquels je trouvais moyen de l'exercer une fois ou deux, la chère âme n'a rendu que des sons de vertu. Dans l'ignorance totale de sa vie intérieure intense, de son intime union avec Dieu, j'attribuais cette conduite admirable à l'excellente éducation reçue dans sa famille et à son caractère plutôt timide et réservé.

...Un jour, Mgr Bruchési, venu à Québec pour une réunion du Conseil de l'Instruction publique, ayant annoncé sa visite à Bellevue, je préparai une petite adresse de bienvenue et j'appelai ma Dina, qui était toujours prête à faire les honneurs du pensionnat. Je m'étais sans doute mal expliquée, car, malgré sa parfaite bonne volonté, ma grande fille n'avait pas écrit l'adresse en question au moment où la cloche avertit les élèves de se réunir à la salle de

réception. J'étais loin d'être contente et je ne le cachai pas... Sans s'émouvoir, Dina s'appuie sur la table la plus proche, écrit rapidement sa page et, en même temps que Mgr, par une autre porte, elle entre et s'acquitte de sa tâche honorable avec un calme et une grâce dont je fus étonnée après la petite scène qui venait d'avoir lieu.

Au cours de l'année scolaire, Dina Bélanger fut prise de la grippe. La maîtresse de santé lui prodigua ses soins, mais le mal semblait vouloir durer; alors, il fut proposé à Mme Bélanger d'emmener sa fille chez elle pour la guérir plus rapidement. Quand Dina apprit qu'il fallait partir: "Et mon assiduité? fit-elle, je vais perdre ma première place..." "Il n'est pas nécessaire que tu sois toujours première, reprend la mère, une autre aussi sera contente d'être première à son tour." Sans rien répliquer, Dina se prépare et s'en va. A son retour, elle dut en effet se mettre au dernier rang de sa division, tout en continuant de mériter les plus hautes notes de sa classe et sans faire paraître la moindre contrariété.

Une autre fois que les élèves de la première classe avaient critiqué les compositions de la deuxième classe, Dina fut chargée de mettre au point tous ces devoirs. Au cours d'une séance littéraire où lecture fut faite des compositions et des critiques, elle dut critiquer en dernier ressort. Les remarques très justes, brèves et un peu malicieuses qu'elle fit d'un air parfaitement aimable et si gracieux, amusèrent fort toute l'assistance.

Témoignage de Sœur Sainte-Julie, C. N. D.

Vingt années ont passé depuis mes relations avec cette chère Mère Sainte-Cécile de Rome, et ma mémoire est plutôt médiocre.

Pendant ses deux années de pensionnat, Mlle Bélanger a été une écolière accomplie et le modèle de ma division. Pour ma part, je ne la rencontrais qu'aux heures de musique. Une demi-heure, deux fois la semaine, nous rapprochait pour la leçon de piano, et c'était si court qu'il ne restait aucun moment pour une petite confidence. Cette jeune fille à la physionomie souriante et si bienveillante était peu expansive; elle paraissait gênée, timide; il nous fallait prendre l'initiative.



DINA PENSIONNAIRE À BELLEVUE.



En récréation, elle avait un livre ou un tricot; les jeux, pour Dina, n'avaient aucun attrait; le bruit la fatiguait.

C'est Mme Bélanger, sa mère, qui me tenait au courant des dispositions de sa petite bien-aimée.

Après sa sortie du couvent, elle est venue me voir quelquefois, élégante, mise avec goût, jolie et aimable. Nous causions de choses indifférentes, mais surtout de musique; elle avait alors, me disait-elle, de grandes ambitions; même le prix d'Europe miroitait à l'horizon. Aujourd'hui, je comprends bien autre chose; cette prétendue ambition était factice: déjà l'amour du bon Dieu était son unique objectif. Depuis longtemps, Mlle Bélanger pouvait dire: "Ma vie a son secret, mon âme a son mystère", lequel a été bien gardé.

Témoignage de Mlle Béatrice Kirouack.

Mlle Bélanger personnifiait le **devoir** et occupait les premières places. Nous, nous ne cherchions qu'à nous amuser et restions à l'arrière-plan. Notre esprit si léger demeurerait indifférent aux qualités de cette jeune fille que tout le monde aimait... Cette chère Dina possédait l'énergie de volonté qui caractérise les saints.

Témoignage de Mlle Martha-S. Nessanger.

J'aimais particulièrement Dina; compagnes de classe, nous avons vécu de belles heures au cher vieux Bellevue. J'admirais la douceur de caractère, la distinction de mon amie. Parmi les élèves, on l'estimait hautement...

Témoignage de Mlle Marie-Marguerite Laberge.

Que vous dire à son sujet? Les grandes admirations sont muettes... et, quand on a eu comme moi le privilège de vivre en relation intime avec une telle sainte, on se sent incapable d'exprimer ce que l'on éprouve à son endroit... Jamais, à ma connaissance, elle n'a prononcé un mot contre la charité.

Ma bonne amie était mon ange conducteur... Avec mon tempérament, seule une sainte pouvait ne pas s'impatienter. Que de sollicitude et d'indulgence de sa part, à mon endroit! Et que d'efforts il lui fallait faire (cela, je l'ai remarqué maintes fois) pour ne pas répondre à mes taquineries. Douée d'une grande vertu, elle savait se renoncer en revenant à moi la première, alors que j'étais la seule coupable. Ainsi, lorsque je boudais, Dina venait à moi avec son beau sourire et nous faisions la paix. Pour me bien prouver qu'elle me pardonnait mes sottises, elle me donnait une image et je prenais la résolution de ne plus la chagriner.

J'ai remarqué aussi sa promptitude à obéir au moindre désir exprimé par sa bonne mère. Je trouvais parfois que Mme Bélanger était trop sévère pour sa fille, car, malgré toutes les sottises que je lui faisais, j'aimais de tout cœur ma chère Dina.

Je me souviens d'un après-midi où j'étais sortie avec elle. Il faisait ce jour-là une chaleur torride. Nous revenions, Dina et moi, bien fatiguées. En rentrant, nos deux mères nous reçurent à bras ouverts. Heureuses de nous revoir chez nous, nous enlevâmes nos chapeaux avec l'intention bien arrêtée de nous reposer. Mais à peine avions-nous déposé sur la table des fleurs champêtres que nous rapportions, que Mme Bélanger demande à sa fille d'aller à un mille de chez nous chercher une chopine de crème. Un "oui maman", accompagné de son plus beau sourire, fut toute la réponse de la chère enfant; et moi, tout bas, je rageais, sachant Dina exténuée de fatigue...

Dina vivait aussi dans une sainte indifférence. Je ne l'ai jamais entendue exprimer le désir de s'habiller à son goût; elle s'en remettait toujours aux décisions de sa mère. Et, je le devinais, leurs goûts étaient parfois bien différents. Dina se soumettait joyeusement.

A table, c'était encore le même procédé: point de goût particulier: tout était également bon pour elle. J'en étais bien étonnée, me trouvant moi-même si loin de la voie où elle courait déjà.

Le jour de son entrée à Sillery, elle m'a reçue intimement, et là, elle m'a révélé avec un accent vraiment maternel des travers et des

habitudes qui me retenaient loin du devoir. Je fus très humiliée de la savoir au courant de mes secrets de conscience, et, malgré tout, je sentis le besoin subit de lui avouer toutes mes faiblesses.

Après avoir entendu ma "confession", elle me dit en souriant avec tristesse: "Je savais cela. Ne vous découragez pas. Obéissez aveuglément à votre directeur. Il veut votre bien. Je vais prier pour vous au couvent. Et je pourrai vous aider là-bas mieux qu'ici."

Comme je pleurais, elle ajouta en souriant: "Mais vous m'aimez et vous pleurez mon bonheur?" Elle me consola de son mieux. Et lorsque nous nous quittâmes, elle était rayonnante, et moi, j'étais consolée. Je ne l'ai plus revue.

Témoignage de Mme Camille Lessard (suite).

A chaque visite à l'Alma Mater, j'entends des louanges faites par les maîtresses de cette parfaite élève.

Dans le monde, je ne rencontrais pas souvent Dina; d'ailleurs, elle ne semblait pas chez elle au milieu du bruit. Je la voyais plus souvent sur le chemin de l'église. Pendant la messe surtout, elle en imposait par son attitude toujours recueillie.

"Celui qui ne pêche pas par la langue est un homme parfait." Je n'ai souvenir d'aucune parole malveillante de Dina. Toujours indulgente et bonne dans ses jugements, elle manifestait donc une grande bonté de cœur.

Les succès dus à son talent musical ne semblaient pas l'atteindre: je la trouvais apathique; elle ne vivait peut-être que d'humilité.

Témoignage de Mlle Clara Bédard (suite).

A seize ans, le langage, la conversation de Dina, permettaient d'entrevoir qu'elle deviendrait une femme supérieure. Jamais une parole pour faire de la peine; elle craignait toujours de blesser. Elle cachait son savoir avec des gens moins instruits.

Le matin, son père partait vers huit heures; elle n'allait pas le reconduire aux chars comme le faisaient les jeunes filles de son âge. A son retour, elle l'embrassait simplement.

Le soir, quand la conversation languissait, nous faisons une partie de cartes et elle y mettait beaucoup d'entrain. Une fois, en jouant avec son père, celui-ci lui fit un reproche; mais il s'aperçut ensuite de son erreur. Dina avait amèrement senti l'observation. Je l'avais constaté par le douloureux soupir qu'elle avait exhalé sans proférer une parole.

Elle aimait tant la musique que les plus grandes chaleurs de l'été ne pouvaient l'empêcher d'étudier. Nous allions au couvent, car il n'y avait pas de piano à la maison. Elle avait soin de m'enfermer à la chapelle, avec défense d'en sortir. Etant sur le même étage, je pouvais écouter à mon aise ses beaux exercices.

Ses études terminées, Dina passait par la chapelle, faisait une course au jardin, revenait par la cuisine pour taquiner la servante, mais si délicatement! Un échange de bons mots avec les religieuses en vacances, et nous reprenions le chemin de la maison...

...Quand il s'agissait de défendre les intérêts de M. Bélanger, la gêne de Dina tombait: elle s'exprimait avec fermeté et précision.

...Si, à table, quelque chose ne pouvait se partager, il n'y avait aucun moyen de le lui faire accepter.

Le soir de sa mort, dans un rêve, je la vis avec trois autres vierges.

Témoignage de Mlle Marie-Blanche Matte.

Il faudrait une autre plume que la mienne pour faire connaître le charme des vertus qui émanaient de Dina lors de nos trop courtes rencontres. Néanmoins, je veux essayer de dire à ma manière ce que fut Dina dans ses rapports avec ma famille.

De toutes mes cousines, — et elles étaient nombreuses, — pas une n'égalait celle-ci pour être modeste en tout, partout et toujours. Avec mes frères, elle était d'une réserve absolue, sans rien perdre pour cela de sa belle humeur. Elle était bien, bien joyeuse.

Jamais, à ma connaissance, elle n'a dit la plus petite trivialité; pourtant, c'est chose bien commune dans le monde. J'ai remarqué

bien des fois combien elle imposait le respect. Quand Dina arrivait au milieu d'un groupe de cousins et de cousines, les conversations devenaient plus sérieuses, plus charitables. Elle était spirituelle, et n'hésitait pas à détourner la conversation si le prochain était attaqué.

Je la trouvais très obéissante: elle obéissait promptement. Un jour, nous étions trois cousines au jardin, à manger des fruits. Sa mère, craignant qu'elle ne se rendit malade, lui dit qu'elle en avait assez mangé; la phrase n'était pas finie qu'elle était déjà hors du jardin et répondait: "Oui, maman!" Je restai surprise, car je pensais que cette obéissance n'existait qu'au couvent.

J'ai toujours remarqué qu'elle priait mieux que les autres. Jamais, dans l'église, sauf une fois, je n'ai vu Dina parler ou rire, ce qui se fait fréquemment.

Avec tout le monde, elle était très aimable, empressée et toujours joyeuse. Une seule fois, j'ai vu ma cousine changer d'humeur, et cela fut très court; elle ne dit aucune parole blessante; quelques petits mots piquants et ce fut tout.

Elle recherchait toujours la moindre place et ce qu'il y avait de moins bon. Elle faisait toutes ses actions avec une grande simplicité, s'étudiant à passer inaperçue.

Je la crois bien sainte et j'ai bien confiance en elle.

Témoignage de Mme J.-Yves Dionne, née Jeanne Jobin.

J'ai connu Dina vers l'âge de sept ans. J'ai été très liée avec elle jusqu'à son entrée en religion, et je puis vous dire que jamais, au cours de cette longue amitié, je n'ai reçu d'elle un seul exemple moins vertueux. J'ai toujours été entraînée au bien par sa conduite et ses bonnes paroles. Je la voyais assidûment durant les sept années que nous suivions les mêmes classes, chez les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, à Saint-Roch d'abord et ensuite à Jacques-Cartier; j'allais fréquemment faire mes devoirs avec elle dans sa famille; quelquefois, elle venait chez nous. Je ne l'ai jamais prise en défaut; jamais elle ne perdait son temps; jamais elle ne parlait

mal de son prochain. Elle était très studieuse, très bonne, très douce, cherchant toujours à excuser les torts de ses compagnes; très modeste, ne tirant jamais vanité de ses succès scolaires. Somme toute, c'était une élève modèle en qui on ne voyait pas de défaut.

Voici un petit fait qui montre bien son esprit de sacrifice. Dina devait aimer les bonbons, comme les autres enfants de son âge, et pourtant, quand Mme Bélanger en mettait de beaux plateaux à notre disposition, Dina en prenait un, sur les instances de sa mère et pour lui faire plaisir, et n'y retournait pas.

Quand elle était pensionnaire à Bellevue et que j'allais la voir, quand plus tard j'allais lui rendre visite chez sa mère, rue du Roi, ou à leur maison de campagne, à Beauport, toujours, je n'ai eu qu'à remercier Dieu d'avoir une aussi bonne amie, dont l'influence était si bienfaisante. Quand j'avais conversé quelques instants avec elle, je sortais de ces entretiens, encouragée, fortifiée dans la voie du bien, attirée vers le mieux.

Après son entrée en religion, je l'ai vue rarement, mais chaque fois que j'ai eu le privilège de la visiter, j'ai eu l'impression de causer avec une sainte. Ce qui me frappait chez elle, c'était son esprit de foi, sa résignation à la volonté du bon Dieu. Un jour que je lui offrais de prier pour elle, elle me répondit à peu près en ces termes: "Ne demande pas ma guérison; je suis heureuse de faire la volonté du bon Dieu."

Je la revois encore, sur le haut du palier, me disant avec une expression de bonté quasi surnaturelle: "Je vais multiplier les *Ave* avec les milles qui nous séparent."

Témoignage de Mlle Adrienne Drouin.

Au couvent de Bellevue, à l'ouverture des classes, en septembre 1911, je fis la connaissance de Dina Bélanger. J'ai vécu deux années avec elle; je puis dire avec sincérité que Dina était une élève exemplaire, toujours fidèle au règlement, aimable et complaisante pour toutes ses compagnes. Brillante en classe, ses succès étaient tels qu'elle arrivait presque toujours première.

Témoignage de Mlles Allain.

Nous avons connu Dina à Bellevue. Elève exemplaire, humble, remarquable par sa constante application et sa piété angélique.

Très minutieuse, elle apportait un soin extrême à ses études musicales, à ses classes, à ses ouvrages d'art; toujours la même ardeur, le même enthousiasme et le même empressement à quitter le travail quand la cloche appelait à un autre emploi: c'était une élève modèle, toujours fidèle au devoir.

Sans manifester aucune préférence, elle se montrait également aimable pour toutes ses compagnes.

Peu expansive, délicate, toujours un peu distante. L'expression craintive de ses beaux yeux nous l'avait fait appeler, pour la taquiner, "notre petite gazelle", ce qui l'amusait.

Témoignage de Mme J.-M. Dagneau, née Marguerite Fortier.

J'ai toujours éprouvé pour Dina une amitié mêlée d'admiration. J'ai passé mon enfance et ma jeunesse avec elle; plus que d'autres, j'ai pu constater sa perfection en tout. Jusqu'à l'âge de sept à huit ans, nous étions voisines. Nous nous amusions bien souvent ensemble.

Je me rappelle qu'un jour, étant allée la voir, je la trouvai jouant avec des petites poules mécaniques qui mangeaient dans un tas de sable. Voyant l'intérêt que je prenais à ce jouet, elle voulut absolument me le donner, geste qui montre combien elle savait déjà se renoncer pour faire plaisir. Elle quitta mon voisinage et je ne la vis plus que rarement, jusqu'à ce qu'elle vînt pensionnaire avec moi, à Bellevue.

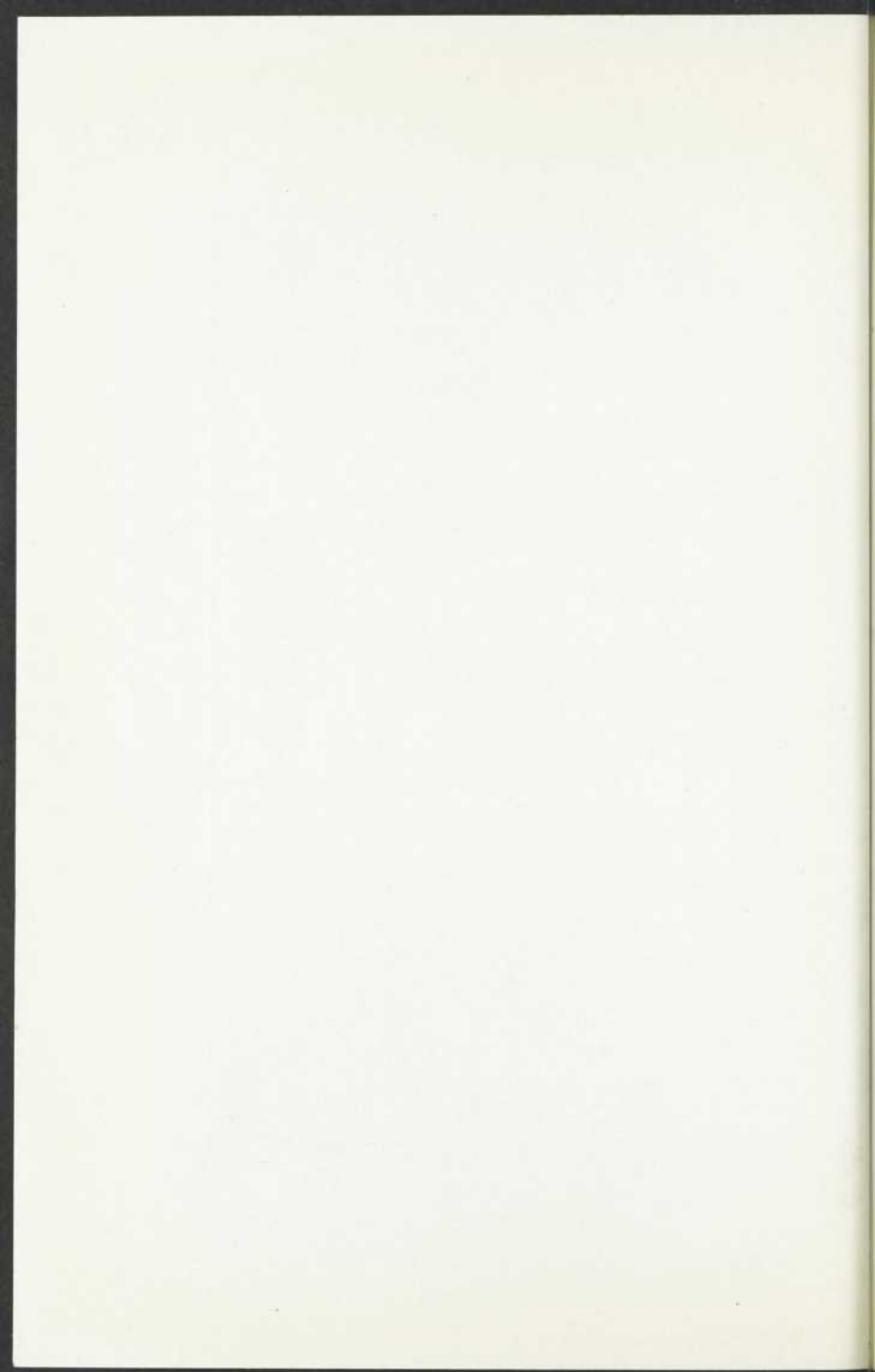
Au pensionnat, elle fut, — toutes se plaisent à le dire, — une élève sage, gaie pendant les récréations, docile et obéissante. Elle était le modèle de ses compagnes. Assidue au travail, elle le faisait avec perfection. Toujours favorisée par le succès, elle n'en tirait pas vanité. Il me semble qu'elle priait mieux que nous; elle avait toujours une bonne parole pour élever l'âme. Les élèves la disaient sainte; pour la taquiner, on la surnommait: la "divine" Dina.

Mais quand elle refusait de se mêler à nos espiègleries, — ce qui se répétait chaque fois que l'une ou l'autre proposait de jouer un bon tour, — nous n'hésitions pas à la qualifier de "simple". Je sais maintenant pourquoi nous ne pouvions pas la comprendre : elle était déjà si loin de nous.

Voilà mes quelques souvenirs sur Dina : aucun fait extraordinaire, si ce n'est l'impression laissée par sa vie toujours orientée vers le bon Dieu, vers le désir de lui plaire.



LES COMPAGNES DE DINA, À BELLEVUE,
ANNÉE 1913.



De seize à dix-neuf ans
(1913-1916)

Rentrée dans le monde. — Règlement de vie. — Piété cachée. — Vie dans l'intimité de Jésus. — Désir de la vie religieuse. — Délai imposé. — Amour et pratique du renoncement. — Relations sociales. — Dangers évités. — Le vœu héroïque.

C'est une grande sécurité pour l'âme de ne rien désirer des choses du siècle. Une fois que l'esprit est solidement fixé dans le désir de la patrie céleste, il est bien moins sujet à se troubler pour les choses de cette vie. Evitant alors tout mouvement, toute agitation extérieure, il se retire en lui-même comme dans une retraite très secrète; et là, s'attachant à l'Etre immuable et s'élevant au-dessus de toutes les créatures si changeantes, il se trouve, grâce au calme de sa quiétude, hors du monde sans avoir quitté le monde. Ainsi, en s'élançant vers les biens célestes, il laisse au-dessous de lui tous les biens inférieurs.

(S. Grégoire le Grand, *Morales sur Job*, Liv. XXII, ch. XVI.)

Je puis moduler mon cantique d'actions de grâces sur deux thèmes différents. D'abord, la note religieuse.

Ma devise : **Plutôt la mort que la souillure**, m'apparaissait comme un devoir impérieux. Auprès de mes parents si chrétiens et sous leur surveillance étroite, je me trouvais à l'abri du danger ; tout favorisait ma piété ; le milieu était des plus choisis. Tout de même, c'était la vie du monde, j'entraais vraiment dans les relations extérieures de la société. Que cela me pesait ! Je voulais ne contrister Jésus en rien, et que d'occasions difficiles ! Le bon Maître a vu mes soupirs, entendu mes accents. Tous ces désirs qui se tournaient vers Lui, n'en était-il pas le seul auteur ?

Je me traçai un règlement. Prières du matin et du soir, messe, sainte communion, chapelet, au moins dix minutes de méditation chaque jour ; confession chaque semaine, comme j'en avais l'habitude depuis l'année de ma première communion. J'écrivis aussi dans ce règlement mes devoirs envers le prochain, envers moi-même. Je puis tout résumer en disant : la mort avec toutes les cruautés possibles plutôt que mon consentement à la plus légère faute vénielle ; pour atteindre ce but, prier et ne jamais reculer devant le renoncement.

L'examen de conscience chaque soir m'était alors d'un grand secours pour me garder dans la paix ; par lui, je lisais clairement dans ma conscience et je maintenais l'ordre.

J'aurais voulu pouvoir faire une retraite d'un jour chaque mois et dire le petit office de la Sainte Vierge au moins une fois par semaine. Je n'y tins pas. Voici pourquoi : durant les huit années que j'ai passées dans le monde, c'est-à-dire depuis ma sortie du pensionnat jusqu'à mon entrée au noviciat, je n'ai jamais voulu, aux yeux de mes parents, paraître plus pieuse que toute excellente jeune fille, et dévoiler l'action intime de la grâce en mon âme, mes attrait prononcés, mes goûts exclusifs pour la piété. Je l'ai déjà dit : j'étais natu-

rellement très concentrée; mais il me semblait que le travail de Notre-Seigneur en mon âme ne devait être connu de personne si ce n'est de mon directeur à qui, malgré ma bonne volonté, je ne pouvais, à certaines heures, tout confier. Je reconnais maintenant que Jésus le désirait ainsi. C'est Lui qui était le Maître et l'Ouvrier en mon intérieur. Il m'enseignait, m'éclairait, taillait, ciselait. Pour me livrer à la méditation et prolonger mes prières, je prenais sur mon temps de repos. Dans la solitude de ma chambre, rien n'y paraissait. J'étais d'une grande attention à ne pas rompre le silence, afin de ne pas éveiller un soupçon. Cependant, on me reprochait quelquefois d'être lente dans mes mouvements, le matin et le soir; cela tournait à la taquinerie, et je m'arrangeais de quelque autre manière, mais sans négliger la part que le bon Dieu réclamait de moi.

Je souffrais beaucoup de l'irrégularité causée nécessairement par mon silence. Mes bons parents m'auraient accordé tant de loisirs et de facilité si je leur eusse émis mes désirs et mes tendances. Sans doute, ils s'en seraient réjouis, eux qui m'accordaient déjà tant de liberté sur ce point dont, en apparence, je ne voulais pas abuser.

Quand on parlait en ma présence de vie intérieure, de vie ascétique, je dissimulais ce que je comprenais dans les sujets sérieux que l'on traitait. Jésus, par un rayon de sa lumière, me pénétrait, en un instant, de la vérité, beaucoup mieux que les longues conversations des langues humaines.

Pendant l'action de grâces après la communion, à la visite au Saint Sacrement, à la méditation, mon divin Ami m'éclairait souvent. Toutefois, la sécheresse, les distractions, ne ralentissaient pas mon ardeur. Pendant quelque temps (j'étais peut-être un peu plus jeune), je me souviens avoir été dans un état de si grande aridité, d'insensibilité, que

j'appréciais plus par raison, par volonté, que par amour sensible, même la grâce ineffable du saint Baptême. Je ne trouvais rien à dire à Notre-Seigneur; je me sentais dans une indifférence absolue à l'égard des choses religieuses. Dans ces moments où la nuit m'enveloppait, je gémissais aux pieds du bon Maître, je lui offrais ma pauvreté et mes misères.

Je lisais très peu; si peu qu'il serait peut-être aussi juste de dire que je ne lisais pas. "Beaucoup de saints, avais-je appris quelque jour, ont puisé leur science dans la contemplation de leur crucifix." Je n'éprouvais pas le besoin de demander aux livres l'aliment spirituel dont mon âme était pourtant si avide. Non, c'est que Jésus me le donnait Lui-même. Il se faisait le grand Livre où rayonnaient à mes yeux, en gros caractères, le secret du bonheur et la science de l'amour.

Je demandai la permission d'entrer au noviciat sept mois après ma sortie du pensionnat, c'est-à-dire au mois de février suivant. Quelle grâce puissante il a fallu pour m'ouvrir les lèvres et soumettre mes désirs à ma chère maman! Je savais que je déchirerais son cœur et celui de mon tendre père. Ma mère me répondit tout en larmes, — et moi-même, je sanglotais, — qu'elle ne voulait poser aucun obstacle à ma vocation, seulement qu'elle allait y songer quelques jours, vu mon jeune âge, puisque je n'avais que seize ans. Le bon Dieu éclaira mes supérieurs et, d'après leur avis, je demeurai dans le monde. Il était trop tôt pour moi d'abandonner mes parents. Notre-Seigneur me laissa à leur affection de nombreuses années encore. Quant à moi, Il me garda pour Lui seul tout de même; et le chemin que je croyais être le mien n'était pas celui dans lequel Il allait

me conduire. Mon Dieu, merci du bonheur accordé à mes parents; merci d'avoir éclairé pleinement mon âme.

Je remis mes désirs à Jésus. N'ayant pas à me reprocher un manque de générosité, je me reposai en paix dans l'obéissance.

Le renoncement m'apparut avec de nouvelles beautés, me découvrant ses charmes réels. Si l'on connaissait le bonheur pur et doux de la mortification offerte joyeusement! C'est une des faveurs de choix dont j'ai été comblée. Plus je donnais à Jésus, plus je désirais lui donner; plus je recherchais le sacrifice et moins j'en ressentais les épines. La parole de saint François de Sales: "Je ne suis jamais si bien que lorsque je ne suis pas bien," m'apporta un heureux moyen de me satisfaire, en m'étudiant à ressentir les effets consolants de la mortification extérieure ou intérieure. Les petites suggestions que je recueillais ici et là me paraissaient toutes bonnes pour moi; même, la grâce était si forte en moi que j'aurais cru manquer de reconnaissance envers mon doux Maître en lui refusant de si petites choses. Je n'assaisonnais pas les mets, je buvais le thé et le café pas sucrés, j'acceptais moins de sauce avec la viande, etc.; je disais que, à mon goût, je préférais ainsi. Rien de plus vrai, mais à mon goût du sacrifice pour Jésus. Quel bonheur d'offrir de petites fleurs cachées, et je ne puis écrire la répugnance que j'éprouve à les sortir de l'ombre. Oh! non, je me reprends, c'est une joie de les dévoiler dans l'obéissance pour chanter la seule action divine!

Je tenais surtout mes yeux en grande réserve: je me privais d'un grand nombre de jouissances légitimes afin de ne m'exposer à aucun regret.

J'acceptais tout, ne fût-ce qu'une épingle, jolie ou abîmée; je recevais ce que l'on m'offrait avec une profonde gratitude.

Je ne demandais rien à moins qu'on m'y obligeât. C'est facile de ne rien demander quand on nage dans l'abondance. Sûrement, c'est si facile que c'est presque naturel. Néanmoins, par un bienfait du ciel, je trouvais matière à sacrifice. Mes parents ne savaient quels cadeaux multiplier pour satisfaire leur amour à mon égard. Et, malgré moi, je ne pouvais m'attacher à rien.

Que dire des toilettes et des parures?... Quel tourment ! Les teintes éclatantes, les bijoux superflus me répugnaient ; j'en ai porté de toutes sortes et souvent. Oui, c'était une torture que de revêtir, en maintes occasions, ornements et brillants, et les circonstances ne m'ont pas manqué. Ici, à deux genoux, je redis mon hymne d'amour. J'ai dû me parer de tissus soyeux, j'ai dû suivre la mode dans ses caprices de couleurs et de garnitures, mais j'ai fui constamment ses exigences sottes et répréhensibles, et ma conscience est libre de l'ombre d'un remords sur ce point. Les pensées de vanité étaient loin de mon esprit ; elles étaient incompatibles avec le mépris que j'éprouvais pour moi-même. Je songeais souvent combien c'était triste, dans le monde, de se voir obligé à gaspiller le temps si précieux pour orner son corps misérable, lequel deviendra la proie du tombeau ; combien c'était triste de dépenser beaucoup d'argent quand un si grand nombre de pauvres ont faim et froid, quand les institutions religieuses, les missions, manquent de secours pécuniaires et voient, trop souvent, pour cette cause, leurs efforts paralysés.

On me disait : " Vous ne connaissez rien de la souffrance, jamais l'épreuve n'a frappé chez vous." Ces gens-là avaient raison en émettant leur jugement sur les apparences, d'après ma situation extérieure et les tendances ordinaires de notre nature. Il était impossible de supposer, au dehors, que mon

bonheur ne fût pas exempt de la moindre peine. Seulement, ce qui ravissait le monde me torturait : les honneurs, les plaisirs, bien que légitimes, plongeaient mon âme dans l'ennui. D'autre part, ce que le monde redoutait et craignait : la souffrance, le renoncement, je l'aimais avec passion, parce que Jésus me communiquait ses sentiments.

Et les réunions sociales?... J'étais reconnaissante que l'on m'invitât ; l'amitié ou la courtoisie de mes connaissances m'étaient sensibles. Pour un léger prétexte, je refusais. Si j'acceptais, je ressentais un certain dégoût.

Et les réunions familiales ou intimes?... (Je veux parler des parents alliés à ma famille ou des amis à qui ordinairement on donne ce titre). J'ai passé des heures bien douces en leur compagnie. Que de souvenirs charmants et agréables je pourrais évoquer!...

Un an après ma sortie du pensionnat, au mois de juin, je fus reçue zélatrice de l'Apostolat de la Prière. Ce petit travail mensuel augmenta ma dévotion envers le Sacré-Cœur. J'étais dans les conditions les plus favorables pour entendre parler du règne du divin Cœur : maman se dévouait avec un zèle inlassable, une activité soutenue à cette œuvre.

J'étais entrée à l'Ouvroir des Tabernacles. A certains jours déterminés, j'allais aider à la couture ou à la broderie des ornements d'église. A ces réunions, se faisait une lecture spirituelle de dix minutes, laquelle m'était profitable.

Au début de la grande guerre de 1914, je m'offris à Notre-Seigneur, entièrement, corps et âme, en esprit de réparation et d'amour, afin de Le consoler un peu et de sauver des âmes. J'étais affligée surtout du mal moral qui menaçait le monde. La lumière était si vive que je ne pouvais être heureuse en voyant Jésus tant souffrir et ne pas essayer de sécher une de ses larmes par les faibles moyens en mon

pouvoir. Je sentis intérieurement que mon intention lui était agréable. Que ne pouvons-nous comprendre la mansuétude, la bénignité du divin Cœur ! Il agréa nos seuls désirs. Encore, pour que nos désirs soient bons, il faut que son Esprit nous les suggère, et, quand nous sommes fidèles à l'inspiration sainte, Il les accepte comme un cadeau de notre part. Mystère d'humilité infinie ! Je recueille, ô Jésus, la multitude des désirs que ton amour peut produire, et, par ton Cœur sacré et celui de Marie, ma Mère, je les offre au Père céleste.

Le démon n'avait pas déposé les armes à mon endroit. Certes, non. Mais la main de Jésus était si prévenante et si forte qu'elle m'empêchait de glisser sur la pente dangereuse. " Tout tourne à bien pour ceux qui cherchent Dieu ". Je l'ai expérimentée, cette parole. J'ai passé à côté de l'abîme et je ne l'ai pas vu. Le péril était grand et je ne m'en suis pas aperçue au moment même. Que le Maître est bon pour les âmes qui L'aiment ! Plusieurs fois dans ma vie, je me suis trouvée aveuglée, sans le soupçonner, en face du danger. Les ténèbres étaient si épaisses que je n'y voyais rien. O délicatesse divine ! ô amour infini ! comment te chanter ! Mon Dieu, merci à jamais d'avoir gardé mon âme, d'avoir entendu mes bons désirs !

Je songeais à la mort. Je ne craignais pas ce moment décisif. Je me disais : pourquoi redouter le passage à la vie éternelle ; je fais tout mon possible pour servir mon Jésus. Je ne voudrais pas recommencer ma vie, je n'agirais pas autrement. Il me semblait que j'aurais pu ouvrir mon âme jusqu'en ses derniers plis et ne craindre en rien les jugements humains. Hélas ! que de fautes, de manquements, d'imperfections dont j'étais coupable ! C'est que Notre-Seigneur,

RELIGIEUSES DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME,

MAÎTRESSES DE DINA.



R. SŒUR SAINTE-EDMÉE.

R. SŒUR SAINTE-MATHILDE.

R. SŒUR SAINTE-JULIE.

R. SŒUR SAINTE-MARIE-LÆTITIA.

R. SŒUR SAINTE-ALBINE.

R. SŒUR SAINTE-MARIE-GERMAINE.



dans sa miséricorde, purifiait tout dans son amour, oubliait mes faiblesses et me traitait en enfant privilégiée.

J'entendis parler un jour de l'acte par lequel une âme se livre entièrement à l'amour divin en qualité de victime. A peine cette donation, appelée héroïque, me fut-elle connue, qu'aussitôt je m'offrais; je m'abandonnais totalement au vouloir de Jésus comme sa victime. Je réitérais l'offrande de moi-même faite depuis longtemps; je sentais cette fois que cela impliquait plus de sacrifices, de réparations. Les moyens dont les autres se servaient pour plaire au Maître infini et Le consoler, pouvais-je refuser de les employer? Non. D'ailleurs, quand j'apprenais une pratique généreuse, quand je recevais une lumière céleste, j'étais toujours favorisée d'une grâce si puissante qu'il me fallait suivre l'inspiration: j'étais entraînée par un courant irrésistible; l'effort aurait été plus pénible de m'y soustraire que de me laisser emporter par ses effluves salutaires.

De seize à dix-neuf ans

(suite)

—

Un second père. — Etudes musicales envisagées surnaturellement. — Une source d'humiliations et de sacrifices. — Projet d'études à New-York.

*Louez le Seigneur sur la harpe et la cithare;
Louez-le avec les instruments à cordes et le chalumeau.*

(Ps. cl.)

Je reprends mon hymne de gratitude à ma sortie du pensionnat, mais à un point de vue différent. Si la mélodie est plus profane, elle n'est pas moins rythmée sur les divines largesses.

A mon retour auprès de mes chers parents, le bon Dieu me donna un second père dans la personne de M. l'abbé X, alors curé de ma paroisse, aujourd'hui Mgr X... (1), Protonotaire Apostolique et Vicaire-Général. La reconnaissance de mon âme envers ce prélat dévoué et distingué ne peut se traduire. A lui aussi, le Christ éternel paiera mes dettes. Que le Cœur du Maître le dédommage à l'infini, des conseils, de la sollicitude, des libéralités dont il a été prodigue envers moi! De ses conseils qui, tant de fois, m'ont apporté la lumière, ont éclairé mon esprit, réchauffé

(1) Mgr Omer Cloutier, P.A., décédé en 1933.

mon cœur, attisé la flamme de l'amour divin et de l'amour envers la Vierge Immaculée ! De sa sollicitude, expression de sa paternelle bonté, qui jamais ne s'est lassée de me témoigner des marques d'intérêt, d'entourer mes efforts de multiples encouragements ! De ses libéralités, dont chacune trahissait une main généreuse et toujours ouverte, un cœur dont " le bonheur le plus délicat est de faire celui des autres ", une âme apostolique, éprise d'art et de poésie, vibrante comme la plus sensible des lyres !

Suivant l'intention de mes parents et sur l'avis de ce père zélé, je poursuivais mes études de piano sérieusement. Aussitôt après les vacances de l'été, en septembre, je m'y livrai avec ardeur, je devrais dire avec passion. En janvier, j'obtins le diplôme de *classe supérieure* ; en juin, celui de *lauréat* ; un peu plus tard, celui de *professeur* ou d'*enseignement*. Ce travail musical me rapprochait du bon Dieu ; je lui offrais chacune des notes jouées comme autant d'actes d'amour parfait. Mes études devenaient souvent un temps de méditation, surtout, lorsque les pièces avaient un caractère lent et quelque peu recueilli. J'étais d'une exactitude minutieuse à donner chaque jour les heures déterminées pour ce travail. Pas une minute de moins, quand c'était possible. Je trouvais en cela un heureux prétexte pour des rapports plus réservés avec le monde, des sorties moins fréquentes. Par contre, vinrent les concerts, les œuvres de charité qui sollicitèrent mon concours, et je dus paraître en public.

Avant de livrer mes impressions sur l'acte de me produire en présence d'un auditoire, je veux dire ce que je pensais de mes efforts personnels.

Les obstacles, les difficultés, ne me décourageaient pas. Au dehors, un certain succès m'entourait souvent. En cela,

je n'éprouvais que vide et ennui. Les louanges que l'on m'adressait ne servaient qu'à me convaincre de mon incapacité. Je voulais reconnaître en moi les talents divins, mais je regardais un sommet si élevé, un idéal si sublime, que je savais bien ne pas mériter tant d'éloges. Je les recevais avec gratitude vis-à-vis des gens, comme provenant de leur indulgence, de leur bon cœur, ou comme de bienveillants encouragements. En moi-même, je me sentais dépourvue : manque de sûreté et, de là, incorrections sans nombre, manque de tempérament, jeu nerveux, sec et froid, défaut de mémoire parfois. Je n'ignorais pas mes faiblesses. Chaque note fausse que je frappais m'allait droit au cœur, et je pensais : voilà ce dont je suis capable. Mon âme concentrée, gardant ses chaudes émotions pour elle, laissait courir mes doigts glacés sur le clavier sans éveiller les cordes chantantes et vibrantes. Je n'avais pas le souffle de l'improvisation, le don de l'accompagnement. Je savais cela, et combien d'autres insuffisances ! Je demandais souvent à Notre-Seigneur : pourquoi tant d'études ?... quel peut en être le but ?... Je me sens si peu douée !... J'invoquais sainte Cécile. Un jour, — il n'y avait pas encore un an que j'étais sortie du pensionnat, — après avoir pleuré sur mes imperfections musicales, je suspendis à mon cou la médaille de cette douce patronne et reine de l'harmonie et résolus de la porter toujours. Je lui demandai, à sainte Cécile que j'aimais tant, envers qui j'avais une dévotion si tendre et si forte, de me prendre sous sa protection d'une manière spéciale. Je lui recommandai mon labeur avec une affection pleine de confiance. O noble vierge, tu m'as protégée dans le monde, ton sourire m'a consolée maintes fois, merci ! Par une délicatesse divine, tu t'es inclinée vers moi, et tu m'as donné le baiser fraternel en me cédant ton nom, lis

sans tache et rose d'amour ! Que le Christ, notre Epoux, soit loué ! A jamais sois glorifiée, et rends-moi digne d'être appelée comme toi, ô Cécile !

Mes convictions intimes augmentaient mon ardeur. Puisque mes guides me dirigeaient dans le chemin de l'art musical, j'offrais au bon Dieu mes sentiments d'incapacité, je le remerciais des événements et je m'acharnais à l'étude. Cette grâce de ténacité m'apparaît extraordinaire aujourd'hui. Je vois à côté d'elle deux autres grâces non moins grandes : l'une a fortifié ma volonté, l'autre m'a tenue dans l'humilité. Telle allait être désormais la conduite aimante de Jésus en mon âme. Les faveurs de choix qu'il m'a accordées dans la carrière artistique sont au-delà de la compréhension humaine. J'en signale une surtout : le bienfait ineffable d'être comprise de Jésus seul. Nul ne pouvait soupçonner le martyr, oui, je ne crains pas d'appuyer sur ce mot, le martyr que j'éprouvais au milieu des fleurs et des applaudissements. Ce que je dis ici, dans cette période de ma vie, je l'appliquerai encore davantage, et ce sera plus étonnant, dans quelques années, alors que j'aurai une certaine réputation, du moins, que mon nom s'affichera comme celui d'une pianiste. Non, personne ne pouvait supposer ce que je pensais de moi. Comme c'est vrai, dans mon cas, de répéter qu'il ne faut jamais juger d'après les apparences ! Ce que j'écris, dans le moment, est une chose presque invraisemblable ; pourtant, c'est la vérité. C'était l'action du bon Maître envers une enfant privilégiée. Je n'étais jamais satisfaite de moi. Humainement parlant, que j'ai souffert ! Selon le doux langage spirituel, que j'ai joui ! Jouer au piano pour des auditeurs m'était souvent un supplice. Je remercie mes parents de m'avoir appris, dès mes premières années d'études, à ne pas refuser, généralement, la demande

des hôtes, de m'avoir habituée à accepter aimablement, de bonne grâce. C'était là une heureuse culture de ma volonté, un salutaire détachement de mon égoïsme. Je ne refusais donc pas, à moins de raison réelle, l'invitation des gens. Ici, j'éprouve un vif regret. J'aurais pu procurer à mon père et à ma mère plus de jouissance à leur goût. Il me semble que, trop souvent, j'ai suivi mes inclinations personnelles dans l'exécution des morceaux pour eux. J'étais d'un caprice excessif dans le choix de mes morceaux. Oui, j'ai manqué en des circonstances sans nombre. Pourtant, je ne voulais contrister en rien ceux qui me donnaient tant et se donnaient eux-mêmes pour moi; loin de moi cette pensée ingrate; mais c'est une nouvelle preuve de mon amour-propre, c'est la liste de mes sottises qui s'allonge. Si, vraiment, il m'eût été possible d'être plus désintéressée, que le bon Dieu les dédommage de mon égoïsme par ses douceurs, afin que ceux que j'aime tant puissent dire: heureuses faiblesses qui nous valent tant de consolations!

Il me fallut monter sur l'estrade, attirer l'attention d'un auditoire. Jésus, par sa grâce, me donnait tellement de maîtrise sur moi-même, aux yeux de mes parents, que je ne voulais pas fatiguer par de justes inquiétudes, qu'ils pouvaient dire de moi: "Cela ne l'impressionne nullement de jouer en public." S'ils avaient pu lire mes émotions intérieures, ils n'auraient pas pensé ainsi. Leur croyance m'amusait, puisqu'elle tempérerait leurs appréhensions. Après ces séances, mes oreilles et mes yeux se fermaient vite aux éloges et aux roses; avais-je réellement entendu ceux-là et vu ces dernières? Mais mon cœur se dilatait d'ennui.

Une fois, je reçus le bienfait d'une joie pure, la joie d'un petit insuccès. Mon Dieu, merci! En présence d'une vaste salle remplie, je devais clore au piano la soirée littéraire et

musicale par l'hymne national connu de tous : " O Canada ". La dernière phrase est répétée ; par maladresse, je jouai la phrase finale dès la première fois. Tout le monde s'en aperçut. Je fus bien reconnaissante au bon Dieu de cette légère humiliation. Elle était meilleure à lui offrir que les gerbes magnifiques dont on m'avait chargée.

Les œuvres diverses de charité trouvaient large part dans l'emploi de mon temps. En cela, je ne faisais que seconder ma mère qui se dévouait à droite et à gauche.

Vers la fin de l'année 1915, la question de me faire étudier le piano dans un Conservatoire, à l'étranger, commença à devenir sérieuse. New-York était la ville désignée, et la maison des religieuses de Jésus-Marie : " Notre-Dame de la Paix " (Our Lady of Peace), la pension idéale. Mes bons parents hésitèrent longtemps. Leur sollicitude s'alarmait. Ils examinèrent avantages et dangers. Mgr X... les conseillait fortement. De plus, j'aurais deux compagnes québécoises et je serais confiée à la surveillance de religieuses dévouées. En février, mon père et ma mère me donnèrent leur consentement et me promirent le généreux cadeau de deux années d'études ; les cours dureraient près de huit mois, chaque année. La séparation et l'éloignement étaient de nouveaux sacrifices, et surtout une source d'inquiétudes pour eux. Leur ambition première était de me garder bonne. Ils me permettaient d'aller vivre loin de leur vigilance, dans un pays qui m'était inconnu : je ne pus sûrement pas deviner leurs angoisses. Je sais qu'ils m'abandonnèrent au bon Dieu, lui demandant de me protéger, puisqu'ils croyaient se soumettre à sa volonté. Ils répondaient en effet au désir divin.

Pour moi, je rendis grâce à Notre-Seigneur de cet immense avantage. Au début, la nature, plutôt le démon,

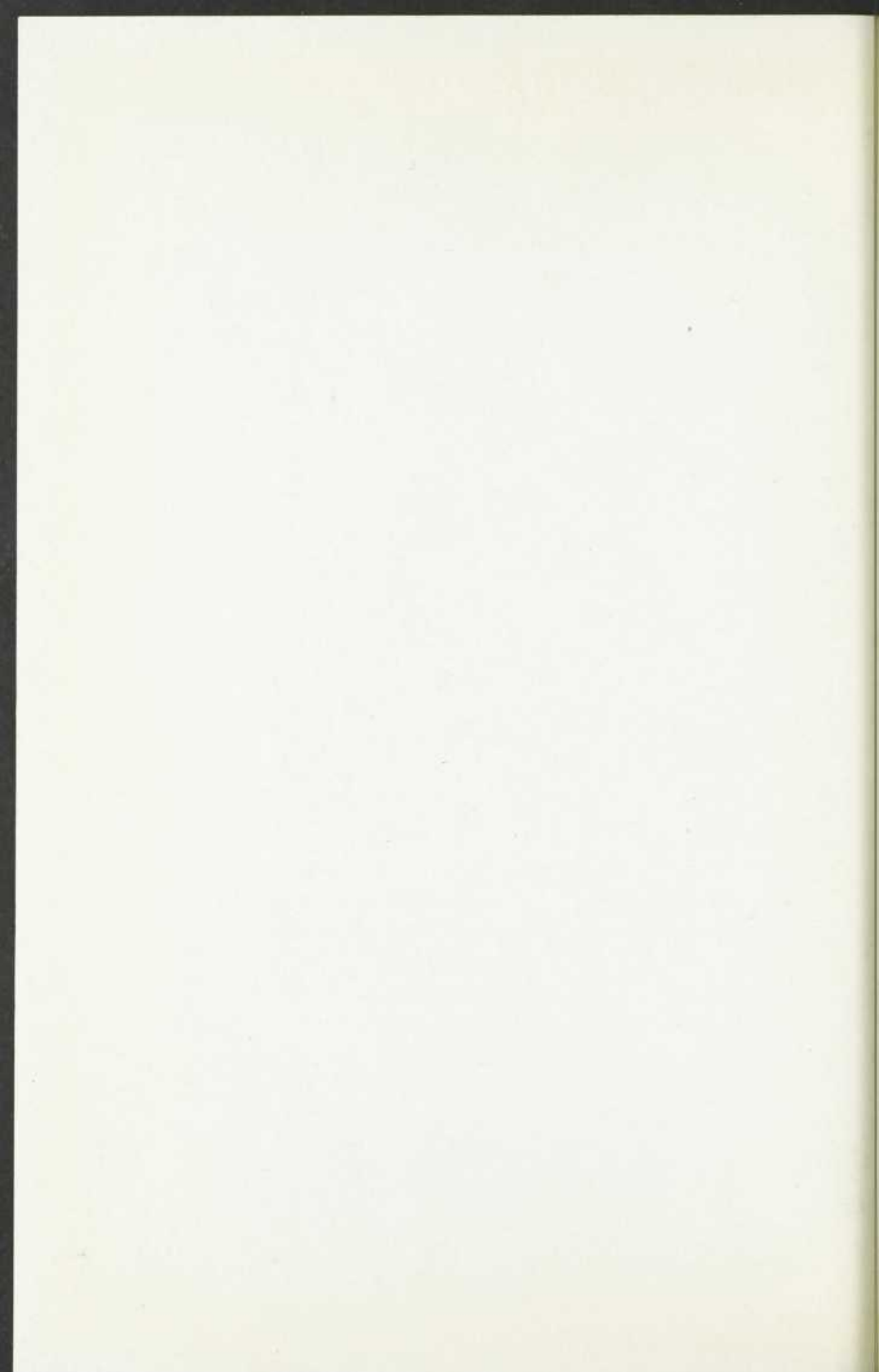
se présenta avec des pensées de complaisance, de vanité, de prétention, par le dessein et la réalisation d'un tel projet. Jésus veillait sans cesse en mon cœur. Il ne permit pas que les mirages ennemis pussent me tromper. Je conservai à mes propres yeux mes convictions d'insuffisance; tout en reconnaissant que le bon Dieu m'avait douée d'un certain talent, je ne me crus pas moins imparfaite parce que j'allais être élève d'un grand Institut américain.

Avant l'acquiescement de mes parents à ce sujet, je priai afin d'obtenir la lumière céleste à la plus grande gloire divine. Le plan me souriait: j'étais si passionnée de l'art et du beau; je visais avec tant d'enthousiasme au plus parfait. Je prévoyais pour mon père et ma mère des larmes et des ennuis, fruits de mon absence, mais je caressais l'espoir de leur faire oublier les heures sombres par des consolations et des jouissances futures. J'avais soif d'étendre mes connaissances afin d'être, dans l'avenir, un instrument moins inhabile au service du Maître. Cependant, je suppliai Jésus de ne pas permettre mon séjour à l'étranger si, par malheur, je devais l'offenser là, par la moindre faute. Je m'en remis entièrement à son vouloir, réitérant mes promesses d'amour et ma résolution de lui plaire toujours. Quand mon départ fut décidé, je le remerciai, lui offris ma vie à l'étranger afin de lui gagner des âmes. La pensée que je pouvais travailler à sa gloire sur une terre lointaine inondait mon âme de bonheur et de consolations; je voulais, pour Lui, faire du bien.

J'avais commencé l'étude de l'harmonie. Dès la première leçon, je sentis un attrait spécial pour cette branche de la musique. Dans la suite, par tendance, j'aurais négligé le piano pour enchaîner mes accords. En février de l'année 1916, je m'y livrai avec un peu plus d'assiduité, en préparation aux cours du Conservatoire. Avant chacune de mes



NOTRE-DAME DE LA PAIX, NEW-YORK.



études d'harmonie, longue ou très courte, depuis ce temps lointain jusqu'à ce jour, j'ai récité, avant de lire un seul mot ou d'écrire une seule note, un *Veni Sancte* et un *Ave Maria*. Je ne me rappelle pas avoir manqué une fois à mon habitude pieuse. Si mes compositions musicales sont nulles au point de vue artistique, — c'est là ce que j'en pense, — elles sont une chaîne de prières. Pour cette raison, j'éprouve une consolation; autrement, je croirais avoir perdu mon temps. Ainsi, je suis assurée que l'Esprit-Saint et ma douce Mère ont béni de quelque façon inconnue mes humbles efforts.

Le départ devait avoir lieu à l'automne. Le 25 mai précédent, de cette année 1916, ma chère maman fut victime d'un grave accident; elle fut frappée par un automobile, et c'est vraiment une protection divine qu'elle ait échappé à la mort. Aussi, le but de sa démarche, au moment où la lourde machine la terrassa, n'était-il pas à la gloire du Sacré-Cœur? En tout cas, la chute était très sérieuse; et qu'allait-il advenir? J'ai déjà dit qu'à la veille de réaliser un projet important, le bon Dieu m'en demandait le sacrifice. Délivrance de sa part: m'accorder le bonheur de lui offrir un acte de renoncement, et ensuite accéder à mes désirs.

Maman guérirait-elle?... Incertitude! Puis, nous gardions, depuis quelques mois, une charmante enfant de deux ans et demi dont la mère était malade; cette petite, combien de temps l'aurions-nous? nous l'ignorions. Elle était fort gentille, mais il fallait s'occuper d'elle. En un moment, ma mission avait changé du tout au tout. Absorbée que j'étais dans les études, j'étais frappée subitement d'une épreuve, et je devenais maîtresse de maison. Mon abandon à Notre-Seigneur fut total. L'heure était douloureuse. Il est vrai que l'espoir consolant de la guérison de maman

s'accroissait de jour en jour avec des progrès heureux et sensibles. J'ai reçu quand même une grande grâce de résignation. La sainte indifférence que Jésus cultivait en moi, Il m'apprit à la pratiquer en cette circonstance pénible. La nature ressentait le poids de la souffrance ; la soumission à la conduite divine dominait, et je gardais la paix.

La Providence rendit ma mère à la santé. O mon Dieu, merci ! Aux angoisses succédèrent la joie et les actions de grâces. Qu'ils furent doux les moments où, pour la première fois, après ces émotions, nous étions réunis, tous trois, mes parents et moi, à la table de famille ! Le doigt tout-puissant, qui nous avait frappés, guérissait nos blessures avec sa douceur infinie.

Durant l'été, nous remettions à ses parents l'aimable petite fille dont je viens de parler. Les obstacles s'évanouissaient. Je pouvais partir pour New-York.

Lorsqu'il s'agissait d'événements sortant quelque peu de la vie ordinaire et commune, comme ici, de mes études à l'étranger, mes parents ont toujours été d'une discrétion prudente. Je recevais d'eux des exemples admirables. Aussi longtemps que possible, au dehors, ils enveloppaient de silence les projets dont certaines gens, parfois, tirent une vanité irréflechie. Je suis donc confuse de n'avoir pas été meilleure dans les conditions exceptionnelles et si favorables où le ciel a voulu que je grandisse ! Pourtant, mes désirs et mes pensées s'élevaient vers Dieu seul. Mes actions demeuraient criblées d'imperfections pour me convaincre de l'unique vérité : le bien en moi était le travail de Jésus, le parfait Ouvrier, et les lacunes sans nombre étaient le pauvre résultat de ma faiblesse.

XII

De dix-neuf à vingt et un ans (1916-1918)

New-York. — Trois amies. — Fidélité au règlement de vie. — Travail acharné. — Conviction de son infériorité. — Humilité de jugement. — Commencement d'une longue épreuve. — Colère vaincue.

Il arrive souvent que l'âme est élevée par l'Esprit divin jusque dans les hauteurs, et que cependant la chair lui livre de pénibles assauts. Au moment même où elle est amenée à la contemplation des choses célestes, des représentations d'actions illicites se présentent à elle, et l'aiguillon de la chair se fait douloureusement sentir à celui qui était élevé au-dessus de la chair par la sainte contemplation. Il semble que le ciel et l'enfer soient là resserrés ensemble, puisque la même âme se trouve à la fois éclairée des lumières de la contemplation et enténébrée par d'importunes tentations.

(S. Grégoire le Grand, *Morales sur Job*, Liv. x, ch. x.)

Je partis pour New-York au commencement d'octobre. Mon père m'accompagnait. Il voulait connaître lui-même quelques-unes des personnes avec qui je serais en rapport,

l'endroit où je vivrais, les distances qu'il me faudrait habituellement parcourir. J'avais deux compagnes; notre but était le même: nous allions étudier l'art musical au même Conservatoire, et nous nous dirigions à la même pension. L'une d'elles que je nommerai B... se rendait pour suivre les cours une deuxième année. Je la connaissais; nous avions été compagnes de concert un an, et surtout parce que nos familles avaient des relations dans les œuvres paroissiales. L'autre que j'appellerai A... ne m'était pas étrangère; je l'avais rencontrée quelquefois dans les cercles musicaux.

En quittant ma mère, je ne pus retenir mes larmes. A la gare, plusieurs personnes avaient eu l'amabilité de venir nous saluer: je ne fus pas plus brave. Le voyage fut heureux et joyeux. Mon père et chacune de nous dérobiaient nos émotions intimes, et la gaieté régna pleinement à l'extérieur.

En me voyant dans la populeuse cité américaine, et, surtout, en apercevant "Our Lady of Peace", le cœur me battait bien fort. Les religieuses de Jésus-Marie nous offrirent l'accueil le plus bienveillant; elles nous obligèrent à deviner par cette réception la sollicitude maternelle dont elles entoureraient leurs trois petites québécoises.

Vint la question des chambres. La grande maison n'avait de libres qu'une chambre simple et une chambre double. Déception! Nous pourrions obtenir chacune une chambre, seulement un peu plus tard. C'était permission divine. Mlle B... et moi, sur l'avis de mon père, nous offrons la chambre simple à Mlle A... et nous acceptons toutes deux la chambre double. Ma compagne B..., sans doute, à ce moment-là, a offert un sacrifice égal au mien. Elle a eu trop de délicatesse pour jamais me l'avouer. Nous ne nous connaissions pas intimement. Je la savais charmante; on m'avait dit qu'elle était si bonne. Mais j'étais habituée à

la solitude; mon goût, mon caprice d'isolement, trouvait alors un sujet de mortification. J'ignorais les joies et les secours que j'allais recueillir de cet incident providentiel. En novembre, à peine un mois après notre arrivée, nous avions l'avantage de réaliser notre désir primitif. Qu'arrivait-il? Notre réponse s'accorda: rester ensemble, ne pas nous séparer. C'est un des bienfaits choisis que le bon Dieu me réservait.

En effet, Il voulait me donner en cette compagne une amie véritable, me faire goûter et comprendre la parole pieuse: "Celui qui a trouvé un ami possède un trésor." Notre vie intime et commune, en pays étranger, nos joies et nos ennuis partagés, nos fréquents rires provoqués mutuellement, de même nos larmes adoucies, en un mot, la vie fraternelle, l'abandon et la confiance de deux sœurs, allaient nouer le lien de l'amitié noble, tendre et précieuse. Jésus Lui-même était déjà le nœud qui unissait nos deux âmes. Maintenant, Il me démontre par l'évidence qu'il les a fondues ensemble dans son divin Cœur, puisqu'il nous appelle l'une et l'autre ses épouses et religieuses de Jésus-Marie! O Christ éternel, sois à jamais béni d'avoir placé à mes côtés, sur la terre lointaine, un ange visible, alors que la distance empêchait mes parents de veiller sur moi! Sois à jamais remercié de m'avoir introduite en l'arche de bonheur où tu conviais cette âme délicate! Sois à jamais glorifié de mon amour pour elle et de ma gratitude envers son dévouement! Daigne lui multiplier à jamais tes sourires et tes regards d'Époux afin de lui rendre ma reconnaissance!

Je reviens à mes premiers jours aux États-Unis. Quand mon père me quitta, j'éprouvai un violent choc intérieur. Je commençai les cours au Conservatoire. Il fallait parler anglais, écouter, comprendre, étudier en anglais! C'était

amusant, surtout au début. Heureusement que les pianos possèdent la même sonorité dans les différents pays, bien que le nom des notes suive le caprice linguistique. J'étais heureuse de demeurer dans un couvent. Quelle œuvre excellente accomplissent ces institutions religieuses ! Dans ces murs, je me sentais gardée des nombreux dangers qui m'étaient inconnus. Le bienfait suprême, c'était de jouir d'une chapelle où le Maître vivait et veillait constamment, où la sainte messe était célébrée chaque matin, où enfin avaient lieu les cérémonies liturgiques. Je ne pouvais jamais entrer ni sortir sans passer à côté de Jésus, — c'était l'unique chemin, — je devrais plutôt dire, sans Le saluer. Notre-Seigneur a voulu se placer en cet endroit, je pense, justement pour mieux attirer les âmes. J'ai été favorisée de lumières et de grâces dans cette jolie chapelle où le cachet profondément pieux invite au recueillement. Que de fois, dans la soirée, à une heure tardive, à la pâle lueur de la lampe du sanctuaire, me suis-je avancée bien près de Jésus, appuyée sur la balustrade, pour entendre sa voix et poursuivre mes confidences !

La bonté des religieuses, leur charité, les attentions délicates dont j'étais l'objet de leur part, m'édifiaient ; leurs exemples de patience, d'abnégation, me portaient au bien.

Mon autre compagne, A..., était très aimable et fort gentille. Elle savait mon amour. On croit souvent qu'il est très difficile à trois personnes de toujours s'entendre parfaitement, et l'on se plaît à répéter : " Ah ! la troisième gâte tout ! " Pour nous, cette parole est fausse. Nous avons vécu de longs mois, mes deux compagnes et moi, dans l'accord le plus heureux. Nos relations étaient continuelles. L'entente joyeuse aurait pu nous offrir d'autant plus d'obstacles que nous poursuivions le même but. L'humilité, le bon esprit, la délicatesse de B... et de A..., m'étaient de pré-

cieuses leçons. L'Amant divin avait aussi marqué cette chère A... du sceau des privilégiées. Depuis plusieurs années déjà, Il l'a admise dans le paradis de la vie religieuse. O Jésus, prodigue à son âme tes caresses et tes faveurs de choix!

Si l'on avait raison de craindre que la liberté, l'éloignement, des études qui, nécessairement, lancent dans des cercles inconnus, dans un monde nouveau, que cette culture fût un filet redoutable pour toute jeune fille, le bon Dieu nous a donné une preuve magnifique de sa puissance et de son amour.

Je n'avais rien changé à mon règlement au sujet des exercices de piété. S'il y avait certaine modification, c'est que je prolongeais ma méditation. J'éprouvais, de la prière, un besoin d'autant plus intense que je redoutais des écueils plus nombreux. C'était le vouloir de Notre-Seigneur. Les études, durant quelque temps, me déprimèrent physiquement. Par un motif charitable, on me conseilla de ne pas assister chaque matin à la messe afin de me reposer davantage. Je consultai le saint prêtre à qui je m'adressais alors, et, sans que je lui eusse témoigné le sacrifice immense qu'il m'imposerait en me soumettant au jeûne eucharistique(1) et à celui de la sainte messe, il refusa de me soustraire une seule fois au banquet sacré. Sa décision me combla de joie. Je la reçus comme une preuve évidente du désir de Jésus-Hostie; je fus touchée de cette marque d'amour pour moi; je compris que rien ne pouvait m'éloigner de Lui. En réalité, les forces que je puisais durant le sacrifice sacré et dans l'ineffable communion étaient bien supérieures à celles que m'aurait procurées un repos prolongé. D'ailleurs, aurais-je pu me reposer, loin de Jésus?

(1) Elle veut certainement dire: en me privant de l'Eucharistie.

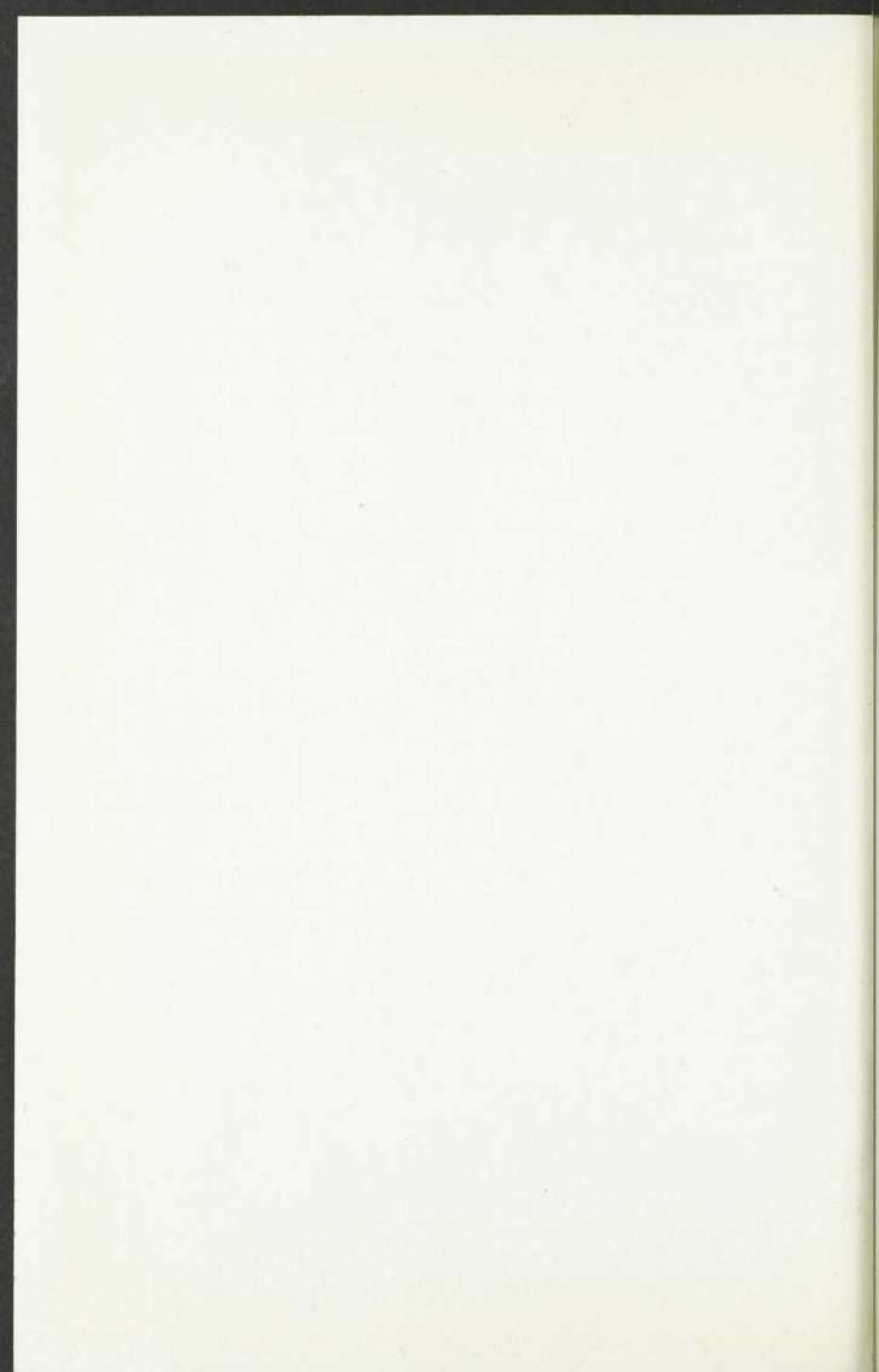
J'étais en plein milieu de jouissances artistiques. J'en profitais sans aucun abus. J'étais d'une prudence sévère pour assister aux concerts ou à quelques séances. Si j'avais quelque doute, je prenais alors renseignements et conseils de personnes sages. Aussi, je goûte la joie de ne m'être exposée, par ma faute, en nulle circonstance.

Je sortais peu dans le but d'une promenade; encore, ces distractions se revêtaient-elles d'un motif scientifique. Je m'acharnais à l'étude. Perdre une seconde me paraissait gaspiller une mine d'or. Ma volonté était en jeu continuellement.

J'étais pénétrée d'une grâce extraordinaire que je puis définir: la conviction de l'infériorité. J'ose dire qu'il faut avoir vécu ces sentiments pour les comprendre. A tel point que, maintes fois, mes raisonnements n'ont pu que paraître faux. J'étais sincère. Le travail intérieur que Jésus a daigné accomplir en mon âme, alors, est si délicat, si intime, qu'il m'est impossible de l'analyser par des mots; il est d'une valeur si précieuse qu'en le considérant je suis prise d'admiration pour la conduite divine. Il me faudrait une plume de feu pour tracer un merci moins indigne. De plus, cette faveur était doublée du bienfait que je nomme: le voile de ma conviction intime. Je suis émue en songeant aujourd'hui à ce que Jésus permettait. Mes études musicales étaient bruyantes, nerveuses; le jeu, désagréable, fatigant. Cela pouvait-il trahir autre chose que la prétention? A l'extérieur, je paraissais me croire musicienne. La vérité est que j'essayais de marcher en boitant le moins possible dans la carrière où j'étais lancée. Mon divin Maître prenait le chemin le plus court pour me faire arriver bientôt au désir des humiliations et des mépris. Ce n'était pas, de sa part, le geste d'un moment, d'une journée, d'une semaine, mais



CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE LA PAIX, NEW-YORK.



un ouvrage incessant, un jugement qui s'infiltrait dans mon esprit, une vérité qui s'ancrait dans mon cœur pour n'en pas sortir. C'étaient des ressources sans prix par lesquelles j'apprenais à chérir l'humilité comme une perle inestimable, et je désirais l'acquérir un jour. Il me rendait indifférente à l'appréciation du prochain sur mon compte. Oh ! la nature, en ce qu'elle a de terrestre et d'humain, avait à lutter : combattre quand le Sauveur manie les armes, c'est une joie. Je revenais souvent à la pensée : " Je n'ai de valeur que ce que je vaux devant Dieu." Jésus ne voulait pas que je jouisse de mes efforts, et il permettait que, par ma manière d'agir, les autres ne puissent pas supposer ce qui se passait en moi. La page que j'écris dans le moment peut paraître bien obscure : l'action divine est si profonde que je suis impuissante à la traduire.

Le mérite des autres était grand à mes yeux ; leurs qualités, leurs succès, augmentaient mon bonheur en proportion de la gloire qui en revenait à Celui qui dispense ses talents comme Il lui plaît. J'aimais à les féliciter, à les louer.

Le bon Dieu m'accordait un autre genre d'humiliation. J'y suis encore soumise ; je le remarque à ce temps de ma vie, parce qu'il me revient des souvenirs si nombreux. C'était, dans la conversation, de dire un mot plus choisi que celui qui venait d'être employé très correctement, ou de glisser une parole piquante : ces deux procédés étaient involontaires ; je désirais tant ne causer la moindre peine à qui que ce soit. Ma langue tournait, c'était trop tard. Pour moi, je subissais justement et avec profit ma propre misère. Pour les personnes à qui je m'étais adressée tant de fois, lesquelles ne pouvaient m'être plus chères, je souffrais d'amers regrets.

J'avais beaucoup de difficultés à communiquer mes impressions. Mon air embarrassé aurait pu faire croire que je

prenais plaisir à les dissimuler. Dans une question indifférente, quand il se présentait divergence d'opinions, j'admettais toujours en moi-même, comme étant la meilleure, l'idée des autres. Il m'arrivait d'être gauche ici encore, et si j'avais voulu contester parfois, je n'aurais pas mieux réussi.

Mon esprit d'observation et mon imagination se développaient rapidement au contact de gens de toutes nationalités et de choses variées. Naturellement, j'étais portée à des paroles ou des gestes moqueurs pour m'amuser ou pour amuser les autres. Il me fallait surveiller non seulement ma langue pour qu'elle ne se déliât pas, mais encore mon esprit, mes pensées. Ce que je remarquais de répréhensible, je ne m'y arrêtais pas ; ce qu'il y avait d'original et qui ressemblait tant soit peu à une imperfection, ressortissait, à mon jugement, au domaine de la charité ; alors j'empruntais les lunettes de cette vertu pour considérer les personnes et les événements.

Je revins, ces deux années, passer les vacances de Noël auprès de mes bons parents. La joie de la réunion égalait la douleur de la séparation. Au printemps, eux-mêmes venaient vivre quelques jours à l'étranger ; la deuxième année, mon père vint seul.

Au mois de mars 1917, commençait une épreuve intérieure qui continua à peu près sans répit environ six ans. C'était la rage ennemie qui allait déchaîner sa violence, multiplier ses assauts et ses ruses, au plus intime de mon âme. Jésus m'a comblée de milliers de grâces pour me garder tout à Lui durant ces combats terribles. Le démon avait résolu de vaincre ; que n'a-t-il pas inventé pour obtenir une victoire ! Mon divin Maître veillait, me dirigeait, Il luttait pour moi, me consolait. Sa douce Mère était là, écrasant le dragon

infernale(1). J'éprouvai des angoisses indicibles; il y eut des heures de ténèbres profondes, de grands renoncements. Dieu triompha. Par son bras puissant, Il fut vainqueur et je n'eus rien à me reprocher. O Jésus, merci de m'avoir rivée à Toi par cette souffrance! Merci, ô Vierge bénie, de votre protection! Ces années, à elles seules, suffiraient pour me prouver l'amour de prédilection de Notre-Seigneur et l'abîme insondable de mon néant.

Le Conservatoire fermait ses portes dès les premiers jours de juin. Ma malle se bouclait sans tarder. Sur la fin de l'été, peu de temps avant mon départ, la seconde année, ma mère tomba de nouveau malade. Elle guérit assez vite et je retournai aux études.

Notre-Seigneur se plaisait à me faire accepter des sacrifices à l'avance. Je me sentais portée à lui offrir l'issue pénible, au point de vue humain, d'entreprises qui n'étaient pas terminées. L'abnégation m'attirait davantage: j'aimais à ressentir les effets du froid, du vent, à me priver de friandises.

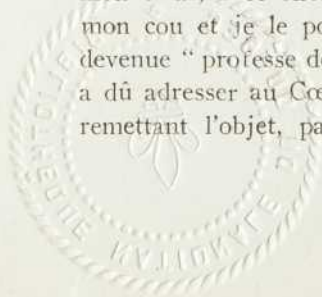
Le jour de l'Immaculée Conception, je connus les religieuses du Sacré-Cœur à leur couvent de Manhattanville. Elles surent me charmer. Après avoir visité le pensionnat, j'assistai dans leur chapelle à la bénédiction du très Saint Sacrement. J'éprouvai de vives émotions, presque des attractions. La piété des religieuses m'édifia. L'ordre et la bonne tenue des élèves me frappèrent.

(1) Il pourrait sembler que la Sainte Vierge est présentée comme plus puissante que Notre-Seigneur: mais ce n'est sûrement pas la pensée de Mère Sainte-Cécile de Rome. La Vierge Marie a la mission spéciale d'écraser le démon; mais c'est Dieu qui lui en donne le pouvoir. Plus précisément, c'est Notre-Seigneur, car c'est lui, le véritable vainqueur du démon.



La nature prompt et colère que j'avais à quatre ans n'était pas morte. Je la sentais bouillonner. Un jour, je soutins une grande lutte. Une personne tout à fait supérieure m'adressa charitablement une remarque que je méritais depuis longtemps. Je fus surprise. Je remerciai et montai à ma chambre. Le bon Dieu seul sait ce qui se passa dans mon intérieur. Au dehors, mon visage était blanc comme de la chaux et je tremblais; une demi-heure plus tard, les larmes coulaient. Pourquoi? Parce que ma nature désirait se fâcher et que ma volonté refusait le moindre murmure. Dans mon jugement, je disais: cette personne a raison, l'avis est juste. Il m'en coûtait de repousser les pensées contraires, de tenir dans la vérité mon orgueil et ma susceptibilité. La grâce triompha; avec elle, la paix et la joie de n'avoir pas causé de peine à mon doux Maître. Cela prouve combien j'étais faible dès que la main divine semblait m'abandonner rien qu'un peu à moi-même. J'aurais dû, dans cette circonstance, facile à la vérité, me réjouir en recevant le conseil; si j'ai aimé l'humiliation, c'est que Jésus a voulu accomplir le travail immense en me prêtant ses sentiments, et en forçant mes désirs orgueilleux à se taire.

Au mois de juin suivant, je quittai la pension en étant très reconnaissante envers les religieuses de Jésus-Marie. Chacune et toutes avaient été si bonnes pour moi. Elles me remirent généreusement une médaille du Sacré-Cœur. L'une d'elles me dit: "Portez-la, cette médaille." Ce mot me parut un ordre. Il résonna à mon oreille, et mieux encore à mon cœur, avec onction. Je suspendis le souvenir pieux à mon cou et je le portai jusqu'au moment béni où je suis devenue "professe de Jésus-Marie". Cette sainte religieuse a dû adresser au Cœur de Jésus une prière fervente en me remettant l'objet, parce que sa phrase pénétra dans mon



âme avec une heureuse puissance. A ce moment, je ne songeais pas du tout à devenir un jour membre de cette Congrégation

Je retournais jouir auprès de mes parents de la vie de famille. Ma liberté, loin de leur surveillance, n'avait pas été une cause de refroidissement à ma piété. Non, j'étais plus fervente. Le brillant de l'or, l'éclat des richesses, n'avaient servi qu'à me détacher ; les occasions multiples de jouissance et de luxe avaient accentué mon désir d'abnégation ; l'empresement des foules affairées m'avait éclairée davantage sur le prix du temps ; l'erreur et la sottise des gens, trop nombreux, qui ne savent pas l'apprécier, encore moins le bien employer, sur la valeur de l'unique affaire importante : celle du salut. La course aux honneurs et à la réputation m'avait démontré que le vrai mérite d'une personne est celui qu'elle possède aux yeux du souverain Juge. En un mot, Jésus s'était constitué le gardien jaloux de mon âme ; que pourrais-je ajouter ? Et quand Jésus est présent, Il ne reste pas inactif.

XIII

Lettres de New-York

*...une race pétrie d'invincible allégresse,
et que rien ne peut empêcher de rire.*

(Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*.)

Mlle Dina Bélanger passa à New-York quatre cent soixante-dix jours, et, durant ce temps, elle écrivit à ses parents deux cent quatre-vingts lettres et cartes, ce qui fait plus d'une tous les deux jours.

Le seul aspect des enveloppes de ces lettres est révélateur : l'adresse est claire et complète, la ponctuation, soigneusement mise. Au verso, on lit l'adresse de Dina, non moins soigneusement indiquée. Bien que les lettres fussent toutes destinées à son père et à sa mère, elles étaient adressées une fois à M. et l'autre fois à Mme Bélanger, alternativement.

Ces lettres sont très affectueuses, et surtout débordantes d'entrain, d'enthousiasme, de gaieté, d'optimisme. Les quelques extraits qui suivent en donneront une idée.

Lettres de Mlle Dina Bélanger à ses parents, lors de son séjour à New-York en 1916, 1917 et 1918.

Montréal, 3 octobre 1916.

BIEN CHÈRE MAMAN,

Nous sommes à la gare Windsor et tous **très gais**. Je regrette déjà d'arriver demain à New-York, tant j'aime le voyage ! La tem-

pérature est idéale. Avez-vous vu la lune? Cet après-midi, de bonne heure, papa nous l'a fait remarquer. Nous aurons un "state-room", ce soir, et sans doute, beaucoup de plaisir.

Amitiés à Blanche.

DINA.

New-York, 5 octobre 1916.

MA CHÈRE MAMAN,

Enfin, une lettre aujourd'hui! Jusqu'à présent, les occupations ont été fort nombreuses. Comment allez-vous, surtout? Votre carte reçue ce matin a été accueillie avec joie et me donne d'agréables nouvelles.

Je reprends le voyage à mardi soir. Dans le "state-room", nous avons joué aux cartes et ri, mais ri, pour ma part, comme jamais depuis dix-neuf ans. La nuit a été très bonne. A sept heures et vingt-six, nous entrons en gare. Hier matin, déjeuner à l'hôtel Wallick. C'est splendide, l'intérieur de cet édifice. Papa a pris chambre là. Ensuite, retournés à la gare "Grand Central", un petit contretemps nous survient au sujet des malles. Ce n'est pas long; hier soir, les voilà à leur place. Il fallait cet incident fâcheux, car, c'était la **perfection**. Aller à New-York donnait l'**illusion** d'une promenade au paradis. A dix heures et demie, arrivée au couvent. On nous reçoit très bien, et nous causons de chambre. Quelle joie pour moi! Une chambre double pour Bernadette et Dina! cela vous va-t-il? Toutes deux nous acceptons. Cette pièce est spacieuse: dix-huit pieds de longueur, douze de largeur et onze de hauteur; elle possède trois fenêtres donnant sur la 15^e rue, chacune de trois pieds par sept, deux tables, deux chaises ordinaires et deux autres très grandes; dans une de ces dernières, je suis tentée parfois d'inviter une autre personne à s'asseoir avec moi; que voulez-vous, être d'une taille comme la mienne! Je continue la description: un placard, un écrioire, une bibliothèque, un pupitre, un chiffonnier et un lavabo. Je suis près de ma bonne amie plus que je ne l'avais pensé, et à ma satisfaction. Mlle Marquis saura demain le numéro définitif de sa chambre. La nôtre est au deuxième étage et porte numéro 202.

A midi et quart, dîner. La table est excellente. Nous sommes toutes trois ensemble, la quatrième chaise est libre. L'appétit de mes compagnes aiguise le mien. A deux heures, p. m., course à la banque et aux magasins. Je m'achète un costume d'automne, couleur prune, rouge très foncé (vingt dollars); je l'aime réellement. Puis, promenade en autobus, Riverside drive, au deuxième étage, en partant de la 14^e rue. Nous revenons à six heures et demie, heure à laquelle le trafic est considérable; vous ne pouvez l'imaginer ni concevoir l'ordre qui règne. Il faut le faire exprès pour être victime d'un accident d'auto, de voiture ou de tramways, dans New-York.

Le soir, sortie inattendue pour avertir papa au sujet des malles. Je ne vous ai pas parlé du "subway"; une personne nerveuse un peu ne se défend sûrement pas d'une seconde d'effroi en entrant dans ces chars, mais on se rassure vite.

La nuit dernière, je me suis bien reposée. Ce matin, audition de la messe chez les Pères Assomptionnistes; à sept heures et demie, entrevue avec M. Bélanger; le connaissez-vous?... puis, étude pendant une heure sur un piano à queue, "Steinway", et très bon. Cet après-midi, sortie et occupations au sujet des malles.

Je ne suis sûrement pas pour m'ennuyer: d'abord, nous sommes trois, et c'est trop beau. Ici, la plupart des dames et demoiselles cherchent à causer avec les Canadiennes. Demain matin, je me rendrai au Conservatoire. J'ai foule d'autres choses à vous raconter: seulement, je veux me coucher à dix heures, et alors, je me hâte. Je vous reviendrai ces jours-ci, demain, si possible. Veuillez donner mes amitiés à Blanche et un bon baiser américain. Je vous embrasse bien affectueusement à la "canadienne-française".

DINA.

New-York, 7 octobre 1916.

Monsieur l'abbé J.-O. Cloutier, curé,
Presbytère de Jacques-Cartier.

BON PÈRE,

Tout de suite, je vous remercie de m'avoir envoyée à New-York. Hier, je me suis rendue au Conservatoire, et j'ai trouvé les pro-

DINA



L'AMIE B.



L'AMIE A.



MARIE SAINT-OMER DE LUXEUIL,
R. J. M.

MARIE SAINTE-CÉCILE DE ROME,
R. J. M.

SŒUR SAINT-FRÉDÉRIC-MARIE,
C. N. D.



fesseurs tout à fait gentils. Quant à l'examen de piano, j'ai joué presque tout l'allegro et commencé la fugue. M. Damrosch me demande ensuite quelque mélodie. Là-dessus, rien sous les doigts! "Bien, me dit-il, c'est fort pour les pièces brillantes, et, d'un autre côté, il y aura beaucoup à faire pour les mouvements lents. Vous avez de bons doigts et une bonne technique." Comme professeur, il hésite à me donner ou M. Newstead ou M. Friedberg, et finalement écrit les noms des deux sur le papier d'inscription. Ces maîtres succèdent à M. Ganz et parlent français.

Pour l'harmonie, on me demande les devoirs faits pendant l'étude de cette science, et me voilà plus forte que le premier cours et pas assez pour le deuxième. On me laisse libre de choisir l'une ou l'autre de ces classes, mais le professeur se dit sévère, et tout s'enseigne en anglais. Je réfléchis... me sentant l'oreille peu cultivée, et, désireuse de donner plus au piano qu'à l'harmonie, je choisis le premier cours; ai-je bien fait?

Ici, la température est idéale; j'aime beaucoup le couvent, la table, ma chambre double, surtout partagée avec Bernadette. J'ai une compagne très charmante en Mlle Marquis.

Veillez agréer, bon Père, mes respectueux sentiments de gratitude.

DINA.

New-York, 9 octobre 1916.

...Hier soir, Mlle Marquis et moi avons joué au salon devant les religieuses et les dames fort désireuses de nous connaître. Je leur ai fait entendre, de mémoire, Caprice-Valse et Allegro Appassionato de Saint-Saëns. Elles se sont montrées charmantes pour nous. Bernadette a exécuté la Prédication aux Oiseaux de Liszt. Hier matin, nous sommes allées à la grand'messe à l'église Saint-François-Xavier. Le chant est très beau, j'y retournerai si possible. Dans l'après-midi, promenade au parc Central. Le dimanche s'est écoulé très rapide, c'en est étonnant.

J'ai eu un porte-musique. Demain nous retournerons chez Macy. Tenez, là, j'ai vu des escaliers roulants: papa aurait eu du plaisir à monter ainsi. Quel magasin immense! quelles richesses! quelle beauté!

Je veux tenir ma résolution de me coucher de bonne heure et je ne veux pas perdre mon teint rose; ici, on me dit que je n'ai pas des couleurs de New-York.

A bientôt, je vous embrasse tous trois.

DINA.

New-York, 13 octobre 1916.

...Le matin, je vais à la messe chez les Pères Assomptionistes, à sept heures et demie; je n'ai plus qu'une journée à dormir si tard. J'ai un appétit inconnu jusqu'à ce jour! Sûrement, vous ne me reconnaitrez pas à Noël. Nous jouons à la balle et nous rions, oui, nous rions. Si les Américains jugent par nous les Canadiens-Français, ils sont bien obligés de leur reconnaître la **vertu de gaieté**.

Je vous embrasse fort, bien chers parents.

DINA.

New-York, 15 octobre 1916.

...Cet après-midi, nous commençons nos études par l'audition d'un récital à Acolian-Hall, donné par M. Rudolph Ganz, ancien professeur de Bernadette; je ne puis dire assez combien j'ai hâte.

Nos jours se passent gaiement. N'ayez pas peur d'un travail excessif. Le soir, — ceci a été adopté à l'unanimité, — pas une minute d'étude; le jour, à l'œuvre. C'est de la sagesse, cela? Maman, pratiquez bien cette vertu, vous aussi. A mon retour, vous devrez peser deux cent cinquante livres (peut-être moins cent). Vite, hâtez-vous, déjà deux semaines à soustraire du chiffre douze! Le temps passe vite à nous en donner le vertige.

DINA.

19 octobre 1916.

...Parlons du Conservatoire. Le programme ne m'est parvenu que mardi; cette semaine, il faut me rendre à la 122e rue tous les jours, six fois donc, et pour les cours réguliers et pour

les leçons manquées lundi. Les lettres adressées à Bernadette et à moi étaient parties depuis vendredi dernier. Comme professeur de piano, j'ai M. Newstead; leçon, lundi, onze heures à midi. Pour l'harmonie, M. Richardson; jeudi, dix à onze heures, et jeudi, midi à une heure. Pour les conférences, M. Tapper; samedi, midi à une heure.

Mardi, j'ai connu M. Newstead, je l'ai trouvé bien gentil. Après m'avoir fait jouer le Prélude de Bach: "Vos doigts sont bons et bien cultivés, dit-il; maintenant, il faut user davantage du poignet, de l'avant-bras et du bras, quand c'est nécessaire." Ensuite, il me demande l'allegro. Après le dernier accord, il se lève et me dit d'un ton pas décourageant du tout en me frappant sur l'épaule: "Vous avez du talent." Et quelques minutes plus tard: "Je pense que vous ferez une bonne année." Comme travail, il me donne: Etudes journalières de technique de Beringer; Prélude et Fugue de Bach en do mineur, Sonate de Beethoven, opus.31, no 3, en mi bémol; Valse-Impromptu de Lispounow. Pas de temps à perdre! Mon professeur est un Anglais et ne veut pas parler français: "Je l'ai parlé, dit-il, il y a longtemps, et l'ai quelque peu oublié." Ça ne fait rien, je vais m'ouvrir la tête et la saurai leur langue! Je me tire d'affaire pas trop mal, c'est encore curieux(1).

Dimanche dernier, j'ai entendu M. Ganz, ancien professeur de Bernadette. Ah! que c'est beau! Un concert comme celui-là vaut plusieurs leçons et nous fait jouir longtemps.

Je cesse la conversation: neuf heures et vingt minutes, et, je l'avoue, les yeux commencent à me fermer. Bonsoir, chers parents, je vous embrasse fort.

DINA.

New-York, 29 octobre 1916.

...Le temps passe vite, c'en est regrettable. Toutes trois, nous disons la même chose de bon cœur. En dehors de nos heures d'étude, nous rions et nous rions. Pas trop d'ennui, n'est-ce pas? Preuve,

(1) "C'est encore curieux", expression canadienne qui signifie: c'est assez étonnant.

nous prenons de l'embonpoint: deux livres pour ma part cette semaine! A Québec, si je gagne cela, il me faut des mois.

Ensuite, que les cours sont intéressants au Conservatoire! Non, vous ne savez pas tous les avantages qu'on retire en venant ici. Chaque jour, je fais des découvertes. Puis, je vais entendre des artistes. Mlle Brazier, secrétaire de l'Institut a eu l'amabilité de nous offrir des billets à Carnegie Hall, pour hier après-midi et aujourd'hui: Rose et Ottilie Sutro. Hier, Mme Olga Samaroff; ses qualités sont nombreuses; surtout beaucoup de force et, sous ses doigts, le piano chante! Nous avons aussi acheté des billets pour le concert de **Paderewski**, dimanche prochain. Nous n'avons pas cela à Québec.

DINA.

New-York, 1er novembre 1916.

...Tout va bien dans mes études. J'étudie cinq heures par jour le mardi, le mercredi et le vendredi; le lundi, quatre heures; le jeudi, trois; le samedi, quatre; et le dimanche, une heure et demie. Je suis en très bonne santé, et je mange, ah! sûrement deux fois plus qu'avant mon départ de Québec. Encourageant, cela, n'est-ce pas?

J'aurais encore des pages à écrire!... Impossible, l'heure avance trop vite.

Bonsoir, chers parents, bonne nuit, beaux rêves, baiser affectueux.

DINA.

New-York, 5 novembre 1916.

CHERS PARENTS,

J'arrive du concert de Paderewski. Ça vaut la peine de partir de Québec pour entendre cet artiste. Il passe actuellement pour le premier dans le monde. Il joua huit pièces en rappel, parmi lesquelles la 2e Rhapsodie de Liszt. La foule était en délire; la grande salle

du Carnegie, remplie. Non, non, vous ne savez pas comme c'est beau d'être à New-York!

DINA.

3 décembre 1916.

... Ici, je travaille autant que possible; je suis en très bonne santé, soyez sans inquiétude. Un de ces jours derniers, nous avons bien ri: nous nous sommes pesées, mes deux compagnes et moi. Devinez quel poids pour moi?... 121 livres! Toutes, nous avons eu peu de confiance en la balance.

Au piano, je fais des progrès **épatants**. J'acquiers une force extraordinaire! Savez-vous ce qui m'est arrivé hier? En étudiant la Rhapsodie d'Auvergne, j'ai cassé un marteau: le support en bois d'un des marteaux frappant les cordes. L'accordeur doit venir mardi. Probablement, j'aurai des nouvelles de sa visite...

DINA.

New-York, 17 décembre 1916.

... J'ai enfin reçu le paquet en question! Hier, il est arrivé pendant mon absence. Il était enregistré, et je n'ai rien payé. Ne demandez pas si j'avais hâte de l'ouvrir. Ah! quelles belles surprises! Des diamants! des diamants! Tout était en ordre; les sept morceaux sont **ravissants**. Hier soir et cet après-midi, j'ai mis ma parure de cou; elle est toute délicate, et je ne puis dire assez combien je vous remercie! Et les deux épingles? je redis le même refrain: elles sont belles, délicates, et je vous remercie. Je les ai données à mes charmantes compagnes hier soir après le dîner. Si elles ont paru contentes (avec raison)! Elles dansaient, riaient, m'ont sauté au cou, embrassée, m'ont donné pour vous des remerciements. Elles vous ont trouvé du goût, de la générosité, de la bonté... Vous

auriez ri de nous voir. L'épingle toute blanche est revenue à Aline, et l'autre, à pierres bleues, à Bernadette.

DINA.

Montréal, 3 janvier 1917.

BIEN CHERS PARENTS,

...Comment allez-vous, maman? Il est sept heures et vingt-cinq minutes. Nous nous sommes fait conduire ici avec nos billets de correspondance, de Montréal à New-York. J'ai terminé mon souper, il est maintenant huit heures moins dix minutes. Avez-vous écrit à Neuville? Je le suppose. Ne prenez pas froid. Faites plutôt des impolitesses bien pardonnables aux visiteurs. N'allez pas les reconduire dans le passage. Quand vous m'écrirez, dites-moi bien la vérité; comme cela, je ne suis pas inquiète.

DINA.

New-York, 22 janvier 1917.

...Bernadette et moi avons beaucoup de difficultés à nous accorder dans la même chambre. Hélas! nous pleurons souvent, mais... en riant de nos folies réciproques. Je leur donne du plaisir à mes deux compagnes. Ici, c'est-à-dire au couvent, spécialement à notre chambre, les parquets sont huilés et vous pouvez supposer que parfois je tombe, et, souvent, je manque tomber!

DINA.

7 février 1917.

...Bonjour, bien chers parents. Dormez paisiblement encore une fois; si les Allemands approchent, je ne resterai pas pour leur faire face. Puis, comme le Canada et les Etats-Unis sont alliés, les communications resteront faciles. Comme nous sommes des jeunes filles, on ne supposera pas que nous désertons le pays pour ne pas servir dans l'armée. Moi, je suis bien tranquille.

Je vous embrasse affectueusement.

DINA.

New-York, 12 février 1917.

...Je suis en très bonne santé. Je mange maintenant comme trois ! Vous riez, et doutez... Le matin, régulièrement, excepté le vendredi, je mange un morceau de bifteck (grandeur ordinaire) et quatre rôties, oui, oui, quatre "toasts" ! Chacun de ces morceaux de pain a à peu près trois pouces carrés. Souvent, dans l'avant-midi, je mange un fruit. La peur de la guerre ne m'a pas enlevé l'appétit. Soyez sans inquiétude autant que je le suis.

Bonjour, bien chers parents. J'emplis ma lettre de baisers. Regardez dans l'enveloppe de peur qu'il n'en sorte quelques-uns.

DINA.

New-York, 22 février 1917.

...J'ai dû faire une très grosse dépense: je me suis acheté des bottines. Celles que j'avais au jour de l'an s'étant dé cousues, je les ai fait réparer; mais elles n'étaient pas bien propres, pas assez pour le Conservatoire. Je porte encore mes noires dans la maison. Les neuves, je les ai payées \$4.40, elles sont très foncées et à talon demi haut.

Tout est bien cher ici. Le prix des pommes de terre est monté de \$2.50 à \$10. la poche, c'est affreux !

DINA.

New-York, 16 avril 1917.

...Enfin, enfin, j'ai entendu Caruso, dans Martha. Je suis revenue tout enthousiasmée: j'avais un libretto avec la musique des principales romances, et, très souvent, je me surprends à chanter ces grands airs. Quelle voix, quelle voix il possède, Caruso ! Il faut l'entendre pour bien le savoir. J'étais suspendue... je respirais à peine. L'opéra se termine cette semaine.

Maman mange du sucre d'érable à la cabane, ces jours-ci ? Moi aussi j'en ai mangé, et pas seulement du sucre d'érable canadien,

de la tire! Aline en a reçu de M. Marquis. La tire, sur le dessus, commençait à tourner en sucre. Il fallait la manger tout de suite. Imaginez la fête. C'était donc bon! Je n'ai pas manqué de suivre l'exemple de mes compagnes, j'ai dû prendre de l'eau chaude pour éviter une petite indigestion. C'était si bon!

Le jour de Pâques au soir, de même, grand régal! Durant le carême, pas de bonbons (excepté une fois, du sucre à la crème de chez nous). Aline avait justement du sucre. Bernadette et M. Gravel, du chocolat; Bernadette avait de plus des pistaches et de la tire de Québec; et moi, des bonbons au coco. Le sucre d'érable fut vite cassé. Tous, un morceau à la main, nous nous levons et disons: "Vive le Canada! en l'honneur de notre Québec!" Nous avons bien ri; vous auriez encore plus ri de nous voir!

La soie de ma robe verte est usée. J'ai acheté du ruban vert fleuri pour la réparer.

Au sujet de la guerre, pour nous, pas de changement. A la salle à manger, les dames américaines ont tenu à décorer leur table d'un pavillon américain; on compte les tables qui n'en ont pas. Nous, qu'avons-nous fait? Nous nous sommes procuré un beau petit pavillon français, un américain de même grandeur, et nous les avons mis dans le vase à fleurs sur notre table. Aline a fait venir de Québec trois petits pavillons français: trois boutons-épingles; nous y ajouterons ces jours-ci un insigne américain.

Je vous écris une épître, n'est-ce pas? Bonsoir, bien chers parents. Bonne nuit, beaux rêves. Je vous embrasse fort.

DINA.

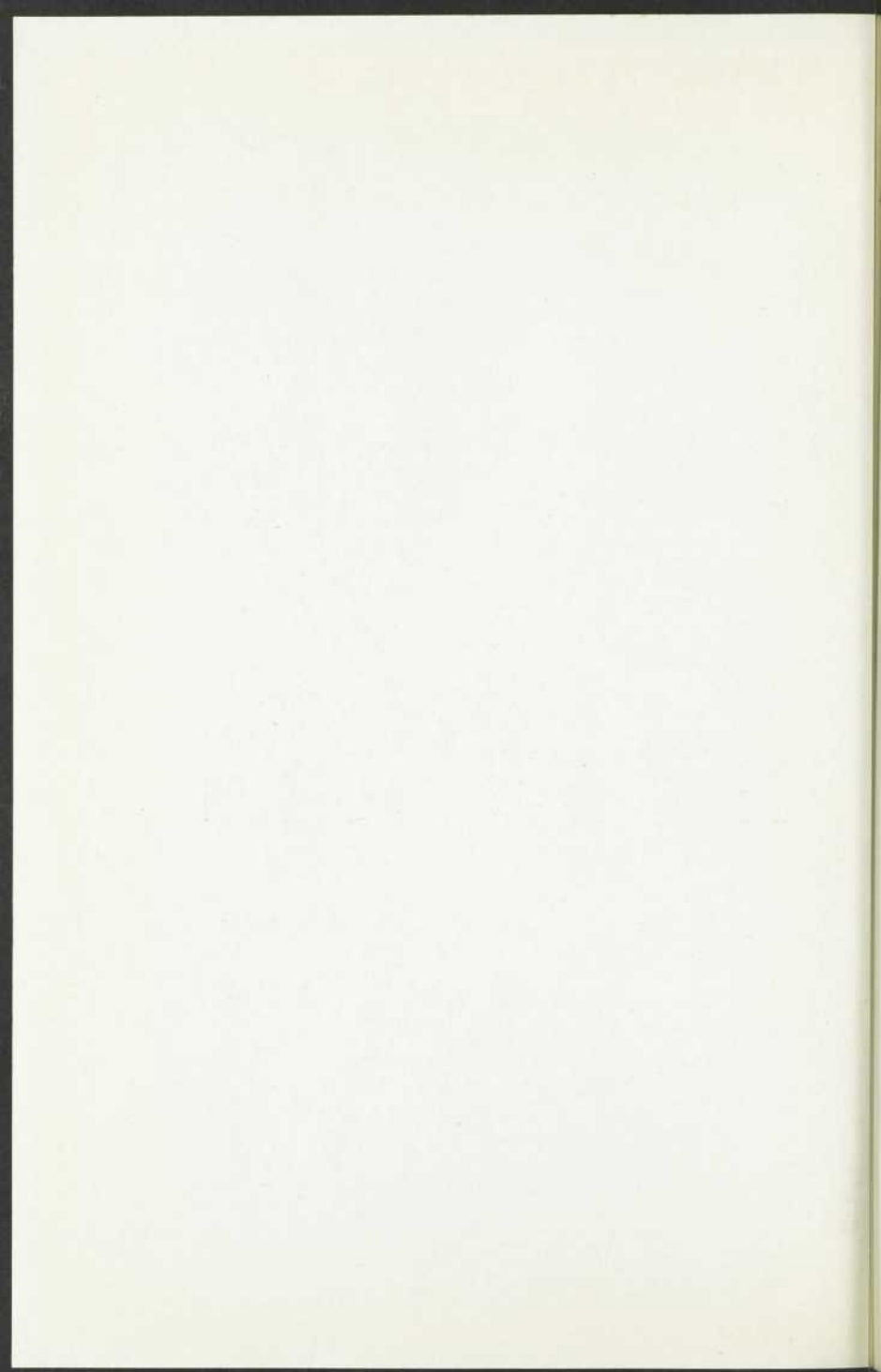
New-York, 28 avril 1917.

..."Ti-Jeanne" est-il mieux? Il fait froid ici, il vente, ce n'est pas très beau. Je cesse ma conversation, l'heure passe si vite; je veux écrire mes deux autres lettres, faire mon chemin de la croix et me coucher de bonne heure. J'ai un fameux devoir d'harmonie pour lundi. Bonsoir, bien chers parents, j'espère que maman va se remettre assez vite, je vous embrasse affectueusement.

DINA.



CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE LOURDES, QUÉBEC.



New-York, 12 mai 1917.

... Notre nouvelle organiste est en très bonne santé et toujours de bonne humeur. Quand Aline et moi nous avons reçu la nouvelle, mardi dernier, elle était au Conservatoire. Vite, sans perdre une minute, dans notre chambre, nous lui élevons un trône; au-dessus de ce trône, une cloche faite avec un panier et un chapeau. Nous avons bien peu de choses pour décorations si ce n'est une très belle robe de voiture appartenant à Aline: kimonos rouges, rubans français et autres, pavillons, tout a été sorti. Imaginez la surprise de Bernadette en entrant dans la chambre. Cet après-midi-là, j'allais chez le dentiste; à mon voyage, je compose quelques vers, dix, chacun commençant par une lettre du nom de Bernadette. Cela nous a aussi amusées, malgré les rimes pauvres et incorrectes.

DINA,

New-York, 22 mai 1917.

J'ai passé mon examen de piano samedi dernier, à trois heures. Je suis très contente; je n'étais pas nerveuse du tout; pas de défaut de mémoire. J'ai joué vingt des variations: onze pages. D'abord, M. Damrosch et M. Newstead suivaient dans mon cahier; ensuite, ils sont venus à côté de moi aussi près que possible, et ils ont regardé les mouvements des mains, des doigts, des bras, etc.; ils se parlaient et cela aurait pu facilement me distraire, mais non, ça ne me gênait pas. Puis, M. Damrosch me fit arrêter et me donna deux tapes sur l'épaule en disant: "Oh! vous avez un très beau talent! Vous avez fait beaucoup de progrès depuis que je vous ai entendue; je vois que vous travaillez beaucoup (c'était le trois février). Je suis très content de vous." Ensuite, il m'a pris la main et la regardant, il dit à M. Newstead: "Sa main est très longue et étroite; avec une main comme celle-là, elle peut avoir beaucoup plus de force et elle peut l'étendre encore beaucoup." Et, parce que j'ai la main étroite, il ajouta: "Elle (en parlant de moi) n'a pas acheté cette main sur le marché, elle a dû la prendre telle qu'elle était." J'ai ri! Cela prouve qu'on s'intéresse bien à nous au Conservatoire.

Hier, j'ai pris ma leçon de piano. M. Newstead a paru satisfait. Il m'a dit: "M. Damrosch a été surpris de vous, il est très satisfait de votre travail." C'est plus encourageant comme cela. Ensuite, il a parlé de l'année prochaine, et j'ai dit en le laissant: "Si je reviens l'année prochaine..." "N'allez pas dire une chose pareille," me répondit-il.

Si l'on me dit toutes ces belles phrases pour m'encourager, on réussit très bien; vous comprenez, cela donne de l'ardeur au travail. Je suis très bien...

DINA.

New-York, 30 mai 1917.

...Ce soir, imaginez, nous allons acheter nos billets de retour pour Québec; nous le croyons à peine! J'ai commencé ma malle aujourd'hui. Il est sept heures et quart, p. m. Nous allons d'abord à la bénédiction, au mois de Marie à sept heures et demie.

DINA.

New-York, 1er juin 1917.

BIEN CHERS PARENTS,

Je ne sais pas si ma lettre vous arrivera à temps. Hier, j'ai acheté ma robe: elle est en voile bleu. Elle n'a qu'un défaut, elle est trop belle: \$15.! Nos billets sont achetés: \$14.50 d'ici à Québec. Nous partons demain soir à sept heures et quarante-cinq minutes; nous serons à Montréal à sept heures et quarante, a. m. dimanche; nous prenons le Rutland. Comme je vous l'ai dit l'autre jour, s'il n'y a pas de train laissant Montréal à une heure et demie, dimanche après-midi, je vous télégraphierai, et voudrez-vous téléphoner à M. Létourneau et à M. Marquis, s. v. p.?

Au plaisir de vous voir, bien chers parents; chose extraordinaire, nous sommes de **bonne humeur**. Je vous embrasse fort.

DINA.

New-York, 7 octobre 1917.

BIEN CHERS PARENTS,

Nous avons passé une très bonne nuit; nous sommes allées ce matin à la messe de six heures et demie et ensuite à la grand'messe à Saint-Frs.-Xavier. Cet après-midi, tout de suite après le diner, nous sommes parties pour Bronx Park. Il y avait beaucoup de monde, même trop, on ne pouvait tout voir facilement; les animaux sont encore bien intéressants; nous sommes revenues à six heures moins vingt minutes. J'ai soupé, et nous irons à la bénédiction à sept heures et demie. J'ai reçu ce matin ma musique par l'express. Tout est en ordre. Ça marche sur des roulettes bien rondes. Nous nous couchons de bonne heure. Et vous êtes en bonne santé? Merci de la bonne lettre de maman. Bonsoir, chers parents, bons baisers.

DINA.

New-York, 10 octobre 1917.

BIEN CHERS PARENTS,

Et la santé est bonne? Maman continue-t-elle à prendre du mieux? J'arrive de mon étude, j'ai fait une heure et quart depuis le matin; il est onze heures moins dix minutes a. m., et j'ai écrit une lettre à grand'mère. Nous allons à la messe de six heures et demie; mais à neuf heures et demie, le soir, nous sommes dans nos lits.

Hier, j'ai garni mon chapeau noir, cela a du bon sens(1). La journée est sombre, je veux dire le temps, cependant, je pense qu'il fera beau cet après-midi.

J'ai hâte de recevoir mon programme du Conservatoire, cela ne sera pas avant la fin de la semaine. Bonjour, bien chers parents. Je vous embrasse bien, bien fort.

DINA.

(1) "Cela a du bon sens", expression canadienne signifiant ici: cela fait bien, c'est réussi.

New-York, 13 octobre 1917.

BIEN CHERS PARENTS,

J'ai reçu ensemble ce matin les deux cartes de maman. Merci beaucoup. Vous avez de très beaux sujets. C'est charmant! J'ai reçu mon programme du Conservatoire, je vous écrirai cela demain, je suis très contente. Nous sommes allées à confesse cet après-midi à Saint-Frs.-Xavier; nous sommes encore catholiques! Je descends dans quelques minutes à la bénédiction du Saint Sacrement; je vais chanter au chœur. Vous avez passé une bonne journée? Enfin, le soleil a paru aujourd'hui. Bonsoir, bonne nuit, bien chers parents, faites de beaux rêves. Affectueux baisers.

DINA.

New-York, 14 octobre 1917.

BIEN CHERS PARENTS,

Mon programme du Conservatoire est donc arrivé. Voici: pour le piano, on m'a laissé M. Newstead; leçon, jeudi, de trois heures à quatre, p. m. Harmonie: M. Richardson, le même que l'an dernier, et j'en suis contente; leçon, jeudi, de deux heures à trois. Culture de l'oreille: Mlle Whiley; leçons, lundi, de trois heures et demie à quatre et demie, et jeudi, de quatre heures à cinq. Conférences: M. Pratt; lundi, de deux heures et demie à trois et demie.

Je suis tout à fait satisfaite de mon programme. D'abord, je n'irai au Conservatoire que deux fois par semaine, quelle économie de temps! Vous vous souvenez, l'année dernière, j'y allais trois fois et je prenais trois repas là. Cette année, je prendrai tous mes repas du midi au couvent, aucun déjeuner en dehors. Quelle différence! Ce sera beaucoup moins fatigant. Miss Brazier a été d'une sagesse inouïe!

Demain, je recevrai mes premières leçons. Quant à M. Newstead, je le verrai jeudi. En attendant, je lui prépare quelques études.

Mon cousin de Montréal est de passage à New-York. Il est très, très gentil; il me sait très occupée et ne me dérange pas du tout. Comme il est aimable!

Hier soir, à neuf heures et quart, nous étions couchées. Ça, c'est sage, n'est-ce pas? Nous avons des figures reposées, aussi.

La blouse blanche que maman m'a passée, celle que je lui ai apportée l'hiver dernier, est réellement trop grande. Les épaules sont trop larges, les manches trop longues, en un mot, elle est grande, et je crains de la réparer.

Je suis bien encouragée(1), ça sera une bonne année, il me semble, que celle qui s'ouvre. La température est très belle aujourd'hui.

Je vous embrasse **excessivement** fort, chers parents.

DINA.

New-York, 20 octobre 1917.

...Bonsoir, bien chers parents. Si j'écris trop souvent, dites-le-moi. Je remplis ma lettre des plus affectueux baisers.

DINA.

New-York, 22 octobre 1917.

BIEN CHERS PARENTS,

J'arrive du Conservatoire. J'ai reçu ce matin la lettre de maman. Merci beaucoup. Mme Tanguay part ce soir. Germaine vous téléphonera en arrivant à Québec, m'a-t-elle dit. Je suis contente de vous savoir bien. Moi, je suis tellement forte, il me semble que je pourrais porter la ville de New-York sur mes épaules, y compris le Woolworth! Je suis très encouragée.

Ma Polonaise de Chopin est belle, mais belle!... A Noël, vous l'entendrez. Veuillez donner des salutations à tous ceux qui s'informeront de moi, je n'ai pas le temps de faire beaucoup de correspondance. Un bon bec à Ti-Jeanne. Bonne nuit, bien chers parents. Bons baisers.

DINA.

(1) "Je suis bien encouragée", expression canadienne signifiant: je suis pleine de courage.

New-York, 23 octobre 1917.

...Mille, mille, mille, mille remerciements multipliés par une infinité de mille remerciements, et autant de baisers...

DINA.

New-York, 25 octobre 1917.

BIEN CHERS PARENTS,

Je suis allée au Conservatoire cet après-midi. Pour mon harmonie, j'ai un beau "A", c'est la meilleure note. Pour le piano, ça va très bien. Avez-vous vu la lune? Ce soir, je lui ai donné une commission; regardez-la, elle vous fera de grands saluts de ma part. Avez-vous fait de beaux rêves la nuit dernière? Il a fait soleil, aujourd'hui. Je descends au mois du Rosaire. Bonsoir, bien chers parents, je vous embrasse fort.

DINA.

New-York, 26 octobre 1917.

...Depuis deux jours, nous avons un petit pensionnaire, un joli papillon: gros, d'un beau brun foncé avec des taches bleues et du jaune pâle. Il s'est réfugié dans une fenêtre. Ce matin, je lui ai donné à manger des miettes de biscuit. Savez-vous que je ne voudrais pas le voir mourir, il est tellement fin(1)!

DINA.

New-York, 31 octobre 1917.

Mon petit pensionnaire me tient encore compagnie. Il emploie ses journées à dormir ou à observer les gens qui passent dans la rue. Et la conscription, qu'en dit-on?... Je descends dîner, je suis contente, car, j'ai faim. Mes amitiés à Ti-Jeanne. Mes plus affectueux baisers pour vous.

DINA.

(1) "Fin", expression canadienne signifiant ici: joli, intéressant.

New-York, 1er novembre 1917.

BIEN CHÈRE MAMAN,

Octobre est donc fini. Déjà une journée de passée en novembre. Ça ne va pas trop mal, n'est-ce pas? J'ai reçu votre lettre ce matin. Merci. M. le curé va donc partir de la paroisse? C'est incroyable. Où donc l'envoie Son Eminence? Il se rapprocherait de nous? Je vais à confesse, plutôt, nous allons à confesse au révérend P. Young: un Français d'Alsace, dit-on. J'ai reçu une lettre de papa, ce soir; je lui répondrai tout à l'heure, c'est pourquoi je ne vous envoie qu'une carte. Nous voulons nous coucher de bonne heure. Demain matin, nous serons debout à cinq heures et demie: jour des morts, trois messes à la chapelle, la première à six heures. J'écirai à Marthe-S. demain. J'ai eu ma leçon de piano cet après-midi; ça va très bien; je commencerai un concerto: Fantaisie hongroise de Liszt. C'est un arrangement, pour deux pianos, de la 14e Rhapsodie hongroise de Liszt. Je suis bien satisfaite. M. Newstead m'a manifesté encore aujourd'hui son désir de me faire jouer au Conservatoire dans un récital (il m'en avait parlé un peu l'autre jour); il tiendrait à la Polonaise de Chopin; mais c'est une pièce difficile, et, au Conservatoire, ce n'est pas un jeu d'enfants, de sorte que ce n'est pas encore fait. Je travaille, pas à me faire mourir, je suis sage. Bonsoir, bien chère maman. Bonne nuit, affectueux baisers.

DINA.

New-York, 4 novembre 1917.

... Ici, le soleil est radieux. Ce matin, j'ai fait de l'harmonie, et, à mes côtés, le petit papillon voltigeait. Il est tellement fin!... Nous parlons de lui donner un nom. Demain, s'il fait beau, je prendrai son portrait et vous l'enverrai.

DINA.

New-York, 6 novembre 1917.

BIEN CHERS PARENTS,

Jour d'élection ici aujourd'hui! Imaginez s'il y a de la vie dans la ville de New-York!

Depuis quelques jours, nous avons des mouches. Peut-être avaient-elles droit de vote aujourd'hui?... Pas d'autre nouveau. Ah! mais oui, le papillon s'appelle "Bon ami". Dimanche, nous lui avons donné chacune un nom: Bernadette, "Bon ami", et moi, "Mignon". Lequel choisir? Nous avons tiré au sort, et "Bon ami" a été victorieux.

Vous avez passé une bonne journée, je suppose. J'ai étudié et fait de l'harmonie. C'est toujours très intéressant. Bonsoir, bien chers parents, je vous embrasse fort.

DINA.

New-York, 7 novembre 1917.

BIEN CHERS PARENTS,

Grande nouvelle ce matin dans la ville: les femmes ont obtenu droit de vote! "Bon ami" est mort. Pauvre papillon! J'ai reçu une lettre de ma tante Valéda et une de ma tante Eva. Papa est de retour de Montréal, j'en suis contente. Bonsoir, bien chers parents. Bonne nuit, de beaux rêves. Affectueux baisers.

DINA.

New-York, 27 novembre 1917.

...Très beau temps aujourd'hui, encore froid.

Je descends dîner dans quelques minutes; ensuite, j'aurai un peu de couture à faire; la doublure de mon manteau de costume rouge se déchire; j'ai acheté de la soie de même teinte et je vais le réparer.

Je n'écris pas autant à mes amies que l'an dernier. Ce n'est pas par négligence: mes minutes libres sont si rares.

Bonsoir, bien chers parents, affectueux baisers, plus que la lettre n'en contient.

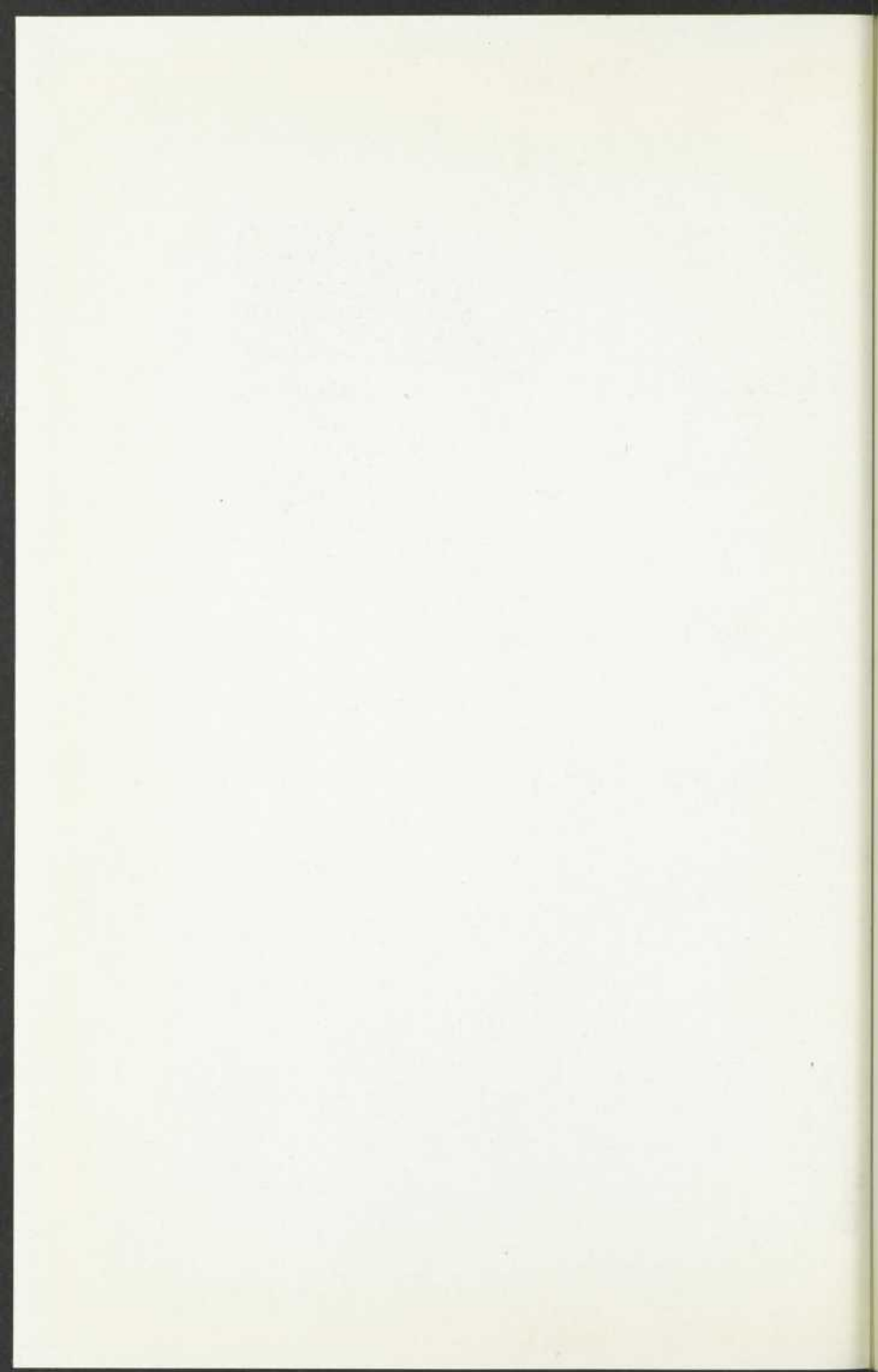
DINA.

New-York, 21 janvier 1918.

...Hier, pendant mon cours au Conservatoire, Bernadette et moi avons eu une grande invitation: celle d'assister à un bal: c'était



CHAMBRE À COUCHER DE DINA.



seulement une soirée de danse. Bernadette, en mon nom, a refusé. Nous avons bien ri.

DINA.

New-York, 22 janvier 1918.

Il a neigé depuis ce matin de bonne heure jusqu'à vers trois heures cet après-midi. Peu de nouveau aujourd'hui. Je suis toujours en parfaite santé; j'ai très bon appétit. A midi, B... était au Conservatoire et Mlle C..., sortie; j'ai joué à la balle toute seule, personne ne m'a contredite.

Bonne nuit, bien chers parents. De beaux rêves et bons baisers.

DINA.

New-York, 12 février 1918.

BIEN CHERS PARENTS,

Dimanche soir, je suis donc allée à l'Hippodrome. Au commencement du concert, on vient nous annoncer que Galli Gurci ainsi que Roso Raisa, qui, dit-on, est bonne cantatrice, étant malades, ne chanteraient pas. On ajoute: "Nous espérons que le public prendra cela en bonne part." Alors, le public se mit à siffler, à crier: non; d'autres, beaucoup plutôt, applaudirent. J'ai ri.

Peu de nouveau aujourd'hui. Ce soir, mardi gras, soirée au grand salon; mais B..., Mlle Chollet et moi, nous allons faire une marche.

Bonne nuit, bien chers parents. Affectueux baisers.

DINA.

New-York, 21 avril 1918.

Il a plu toute la journée. Je ne suis pas sortie. J'ai étudié et fait de l'harmonie. Ce soir, j'irai à Vêpres à Saint-Frs.-Xavier, à sept heures et demie. J'aime à entendre le plain-chant. Bonsoir, bien chers parents. Bonne nuit, je vous embrasse fort.

DINA.

New-York, 6 mai 1918.

L'été, l'été! Et la chaleur nous surprend. J'ai pris l'autobus pour revenir du Conservatoire. Sur Riverside, il ventait, il faisait bon. J'aurai un examen de conférences dans deux semaines. Celui de piano, je ne sais quand.

Je vous embrasse affectueusement.

DINA.

New-York, 12 mai 1918.

... Journée tranquille. Ce matin, harmonie et piano. Cet après-midi, de trois heures à six, nous avons travaillé sur le toit pour l'examen des conférences. Au souper, j'avais une faim de loup; j'ai fait honneur aux plats.

Vous êtes toujours en bonne santé, je suppose.

Bonsoir, bien chers parents. Bons baisers.

DINA.

New-York, 24 mai 1918.

BIEN CHERS PARENTS,

Nous sommes allées choisir le piano cet après-midi. J'ai vu M. Joiuer. Les pianos que nous avons vus l'autre jour, papa et moi, ont été vendus. Aujourd'hui, ils en avaient trois; ils venaient de recevoir celui que nous avons choisi. Je l'aime beaucoup, la couleur est brune, si je me rappelle bien. En tout cas, je vous envoie ci-inclus la carte de M. Joiuer portant le numéro du piano. Que je suis donc contente!

Bernadette a terminé avec succès ses examens. La voilà graduée pour le piano et pour l'orgue. Tant mieux pour elle!

Bonjour, bien chers parents. Je vous embrasse fort.

DINA.

NOTE:

Il faut avouer que ces lettres, à première lecture, ne rendent pas tout à fait le même son que l'autobiographie. Cependant, il n'y a aucune contradiction entre les deux documents.

Dina Bélanger était toujours ce qu'elle devait être. En 1916-1918, elle était une jeune fille, une vraie jeune fille, pleine de vie, et elle tenait à ne paraître que cela. Du reste, dans ses lettres de cette époque, il est visible qu'elle donne libre cours à sa gaieté naturelle pour rassurer et réjouir ses parents. C'est à dessein qu'elle plaisante et qu'elle insiste sur les côtés amusants de sa vie.

Elle et ses deux compagnes vivaient déjà de l'espoir de réaliser prochainement leur idéal, mais elles n'en parlaient point, rien n'étant plus secret qu'une vraie vocation religieuse; et, durant ces années d'attente, elles se laissaient aller sans contrainte à cette joie exubérante que la paix d'une bonne conscience procure aux cœurs de vingt ans.

Cependant, il y avait dans ces âmes un côté profondément sérieux, une vie spirituelle d'autant moins affichée qu'elle était plus intense.

Chez la religieuse, quelques années plus tard, la joie ne sera pas moindre; au contraire, elle atteindra son maximum d'intensité; mais elle sera, par le fait même, plus paisible et s'exprimera avec plus de sérénité. Du reste, Mère Sainte-Cécile de Rome écrira alors par l'ordre de Dieu et pour Lui seul, et ne songera pas à prendre pour cela le ton d'aimable badinage d'une jeune fille de vingt ans qui écrit à ses parents pour les réjouir et les consoler d'une longue séparation.

On remarquera qu'il n'y a dans ces lettres aucune plainte, aucune critique; on n'y trouve pas l'ombre d'une médisance ni d'une malice, et il en est de même dans les quelque trois cents lettres que l'on possède de Dina.

Témoignages de New-York

Tous les témoignages des religieuses qui ont vécu à New-York pendant les deux années d'études de Mère Sainte-Cécile de Rome se résumeraient en deux phrases concises, mais éloquentes : "Toujours elle s'effaçait; elle souriait toujours."

Elle semblait vivre à l'ombre de sa compagne d'études, cherchant à passer la dernière partout.

Par besoin d'effacement et par discrétion, elle ne cherchait pas à lier connaissance avec les religieuses; celles-ci, de leur côté, un peu étonnées d'une si extraordinaire modestie et n'ignorant pas que Mlle Bélanger se destinait à la vie religieuse, observaient à son égard la plus prudente réserve, afin de ne pas l'influencer. Personne n'eut donc avec elle de rapports intimes ou fréquents.

Nos religieuses auxiliaires se rappellent sa mise distinguée, sa charité constante, sa mortification.

Un jour que Mlle Bélanger revenait à sa chambre, malade, elle resta une bonne demi-heure dans le corridor pour éviter de déranger la ménagère qui ne l'avait pas aperçue. La fièvre devait la retenir, cette fois, plusieurs jours au lit. Mais il n'était pas moins facile de la soigner que de la servir à table: elle trouvait qu'on se donnait toujours trop de peine pour elle.

Joyeuse, pleine d'entrain avec ses compagnes de la salle à manger, elle saisissait les occasions d'être utile, de servir d'interprète au besoin, pour tirer d'embarras une Sœur qui ne comprenait pas encore suffisamment l'anglais, ou pour lui éviter une erreur mortifiante. Déjà, sa digestion la faisait souffrir, mais elle aurait voulu se contenter du menu commun. A qui lui offrait autre chose, elle répondait timidement: "Ce n'est pas nécessaire, merci. Ne faites pas un autre voyage pour moi." Et lorsqu'on lui apportait quand même ce qu'elle n'avait pas osé demander, elle manifestait une vive reconnaissance.

Il fallait voir plus tard quel accueil chaleureux Mère Sainte-Cécile de Rome, novice ou professe, réservait aux chères religieuses rencontrées à New-York, lorsqu'elles arrivaient à Sillery!

Les dames pensionnaires n'ont remarqué chez Mlle Bélanger que son exquise politesse et sa charité. On entendit l'une d'elles qualifier un jour sa patience d'héroïque...

La révérende Mère Supérieure du couvent de New-York résume en ces quelques mots son témoignage sur Dina Bélanger: "Rien de saillant, — que l'ordinaire accompli de façon extraordinaire. Elle raconta ce petit trait: "Je me trouvais avec un groupe de dames réunies au salon. Mlle Bélanger fut priée de se faire entendre au piano. Elle avait refusé et refusait encore. Son amie, Mlle B. L., lui glissa ces mots: "Dina, joue-nous quelque chose pour faire plaisir au bon Dieu." Aussitôt, avec amabilité, Mlle Bélanger se leva et se rendit au piano."

La révérende Mère Supérieure de New-York devait revoir Mère Sainte-Cécile de Rome, professe à Sillery, et lui entendre exprimer son bonheur dans toute la sincérité de son âme: "Que nous sommes bien à Jésus-Marie, ma Mère!"

En 1926 ou 1927, elle eut l'occasion de lui dire: "Puisque vous écrivez pour nos maisons, Mère Sainte-Cécile de Rome, il faudra faire quelque chose pour "Notre-Dame de la Paix" où vous avez connu Jésus-Marie, n'est-ce pas? Vous le lui devez bien un peu. — C'est vrai, répond notre chère malade, je le ferai avec plaisir." Les années passèrent et rien ne vint.

Le 4 septembre 1929, vers huit heures du matin, on crut que Mère Sainte-Cécile de Rome vivait ses derniers moments. Mère Supérieure de "Notre-Dame de la Paix", de passage à la maison provinciale, se rendit au corridor de l'infirmerie, près de la chambre de la mourante qui l'aperçut et lui fit signe d'entrer. Elles échangèrent ces mots: "Vous allez bientôt voir le bon Dieu, chère Mère Sainte-Cécile de Rome, vous en coûte-t-il de mourir? — Oh! non, dit-elle, le visage illuminé... **aller voir le bon Dieu!** Mais, je vous dois quelque chose, ma Mère. — Non, chère petite Sœur, vous ne me devez rien! — Oui, oui, je vous avais promis d'écrire quelque chose pour New-York et je n'ai pas pu le faire. Ma Mère, voulez-vous me rendre ma parole?"...

Aucun détail n'échappe à la délicatesse des saints!

De vingt et un à vingt-quatre ans (1918-1921)

Voix et conduite de Jésus. — Suite de la grande épreuve. — Nuit de l'âme. — Une mission. — Fidélité dans l'aridité. — Importance de la fidélité parfaite. — Désir de l'humiliation. — Attrait pour la souffrance, le martyre, la sainteté. — Désir du vœu du plus parfait. — Prière universelle. — Tertiaire de S. Dominique. — Une grâce de Noël.

Le cœur qui aime véritablement ne peut être satisfait s'il ne consacre à son Bien-Aimé tout ce qu'il est, tout ce qu'il a et tout ce qu'il peut avoir, tout ce qu'il vaut et tout ce qu'il peut valoir; plus tout ce qu'il donne est grand, excellent et précieux, plus il est heureux de le donner.

(S. Jean de la Croix, *La Vierge Flamme d'Amour*, Strophe III, Explication.)

Je me vois dans un océan de grâces de choix en entrant dans cette période de ma vie. Je vais d'abord chanter le travail divin à l'intime de moi-même, lequel, en majeure partie, je n'ai jamais dévoilé. Cela se passait entre Jésus et moi seule, et je conservais et méditais nos colloques comme les secrets du Maître.

Je redis que, durant ces trois années, l'épreuve terrible dont j'ai parlé dans les pages précédentes persistera. De

plus, je serai habituellement dans un état d'aridité, de sécheresse intérieure. Après la lumière vive, reviendront aussitôt les ténèbres. Exercices de piété, audition de la sainte messe, actions de grâces après la communion, méditations, ne seront très souvent que des heures de distractions et de luttes; et je suis restée fidèle à les accomplir; au contraire, j'ai senti le besoin de les multiplier. Je donnais vingt minutes, puis une demi-heure à la méditation, chaque jour: je n'avais pas la permission de prolonger davantage; au moins, dix minutes à la lecture spirituelle: je tirais fréquemment un chapitre de l'Imitation. Il n'était pas rare d'égrener aussi mon rosaire, chaque jour, ou de réciter le petit office de la Sainte Vierge, au moins d'en dire quelques heures. Les oraisons jaculatoires: "Mon Jésus, miséricorde," se comptaient parfois par centaines. Je prenais nécessairement sur mon repos. La fatigue, l'heure tardive ou la nuit, n'étaient pas une raison pour me dispenser de mes prières. Le chemin de la croix avait sa place: c'était facile, à la visite au Saint Sacrement.

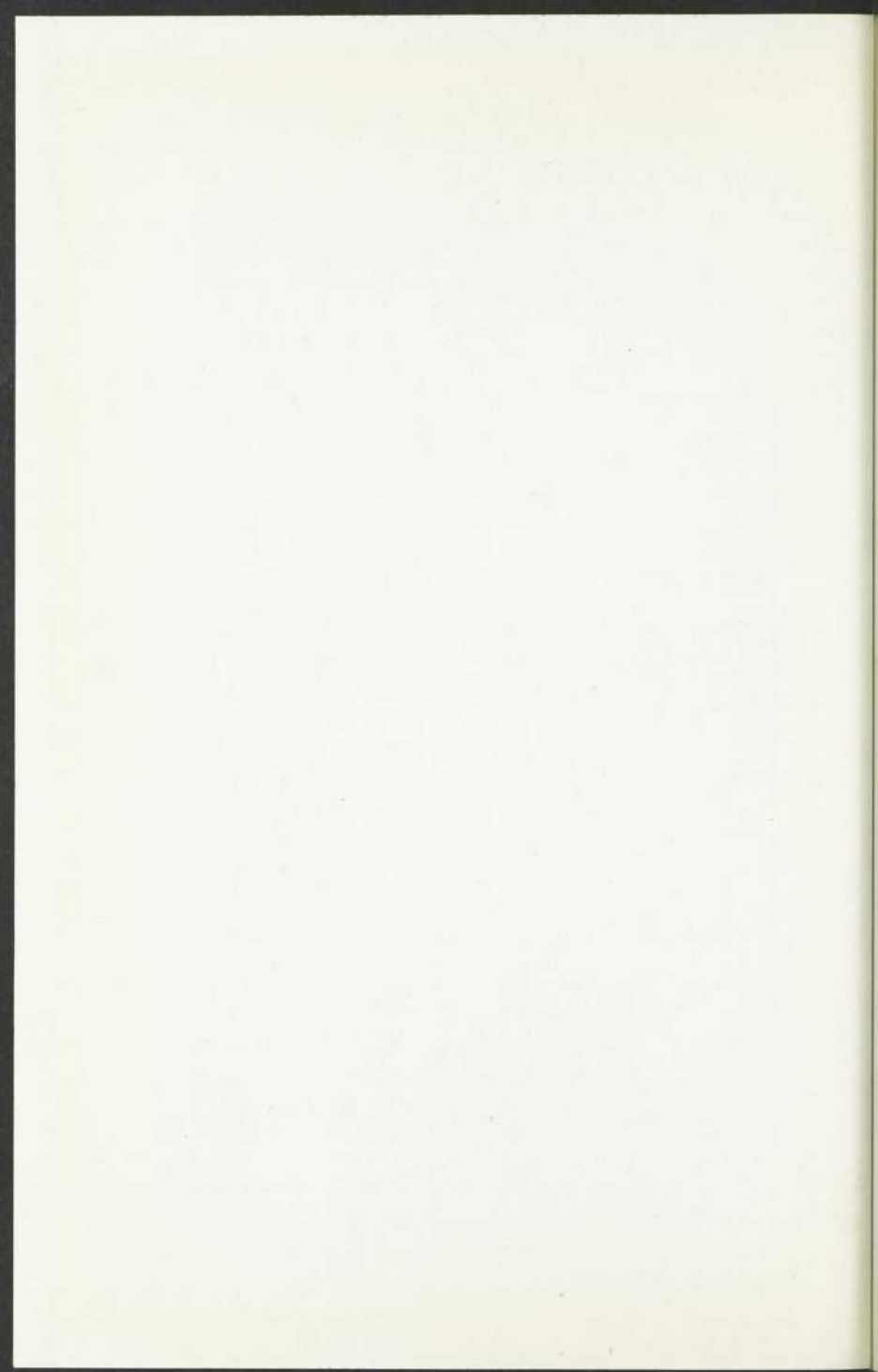
A certains moments, la voix de Jésus se faisait entendre au fond de mon cœur. Sa lumière présentait aux yeux de mon imagination des tableaux que je ne connaissais pas. Au sujet de cette voix et de ces tableaux, j'ai prié beaucoup. J'étais assurée que c'étaient là les enseignements de mon divin Maître; ce qui parle d'obéissance, d'humiliation, de renoncement, ne peut venir que de Lui. La faveur que j'implorais était de ne pas me laisser prendre aux pièges du démon qui est capable d'inventions si rusées et si habiles; de ne pas être victime des chimères de mon imagination. Je renouvelais à Notre-Seigneur mes désirs ardents et sincères d'amour pur, de confiance en sa bonté qui ne pouvait me voir tomber dans l'illusion, contre ma volonté.

Je remarquais que Jésus ne parlait à mon cœur que dans le calme absolu. Si je ne possédais pas la paix parfaite, Il m'y établissait par sa grâce, m'excitait à des sentiments d'humilité, à la contrition de mes fautes; ensuite, je comprenais son mystérieux langage. Un jour que je lui demandais avec instance de ne pas permettre que je sois trompée par un artifice du diable, Il me dit comment reconnaître sa parole, quelle est la différence entre sa voix divine et celle du démon qui veut jouer le rôle d'imitateur et de trompeur. C'est que le Sauveur ne se fait entendre que dans le recueillement, la paix, le silence. Sa voix est si douce que, en l'âme, tout doit se taire: c'est une mélodie suave. Le langage satanique est bruyant: c'est l'agitation, la précipitation, le trouble, la brusquerie. Ainsi, on ne peut se méprendre. J'ai expérimenté plusieurs fois ce moyen. Après un colloque avec Notre-Seigneur, Satan essayait de me prendre en continuant le même sujet de causerie intérieure, mais dès les premiers mots, il trahissait son hypocrisie par sa manière d'agir.

Jésus me donna pour guide et pour lumière: l'**Hostie** et l'**Etoile**. L'Hostie, c'était Lui-même; l'Etoile, c'était sa sainte Mère. Il me représenta un chemin d'épines dans lequel Il était passé le premier et où il désirait me voir marcher. D'abord, les épreuves étaient peu nombreuses; elles se multipliaient à mesure que j'avais; pour être fidèle, je ne devais pas m'arrêter à la souffrance qu'aucune d'elles me causait. Le sentier était étroit; il se rétrécissait d'autant plus que les épines l'encombraient. Ces dernières devaient venir si touffues, si hautes et si piquantes qu'elles allaient m'entourer de toutes parts. Il fallait toujours les écarter; qu'est-ce que déchirer ses membres quand on s'en va au ciel! Et je voyais sans cesse l'Hostie et l'Etoile, qui figu-



DINA EN TOILETTE DE CONCERT.



raient Jésus et Marie, au-dessus de ma route, un peu en avant de moi. Au terme du chemin qui montait toujours, comme au sommet d'une montagne, une porte bienheureuse : celle de la patrie sainte ! Là, le Sauveur et la douce Vierge me l'ouvriraient dans peu d'années, et quels flots de délices, alors !... Il me semblait entrevoir quelques reflets des pures clartés, entendre quelques échos des mélodies angéliques.

Cela se produisait dans mon imagination ; le tableau était net, clair. Aux heures où Jésus me le présentait, je l'apercevais plus fidèlement que je voyais une image matérielle avec les yeux de mon corps. Je me suis vue de nombreuses fois dans ce chemin de prédilection. Maintenant, je ne sens plus les épines, l'amour les émousse et les consume.

Je m'explique une fois pour toutes au sujet des expressions que j'emploierai, telles que : **je voyais . . . Jésus me dit . . .** et autres semblables. Cela signifie : je voyais dans mon imagination ; Jésus me dit par la voix intérieure que toute âme entend au fond de son cœur au moment des consolations divines.

Notre-Seigneur m'apprit que j'avais une mission à remplir. Il me fit prier beaucoup pour cette mission, me démontra la nécessité et l'importance de m'y préparer. Il ne me la découvrit pas. Je compris que le salut d'un grand nombre d'âmes y était attaché.

Par une lumière très vive, Il m'enseigna la valeur inestimable, — parce qu'elle est un don de Dieu, — de la moindre des grâces. Aucun des bienfaits divins ne peut être appelé petit, mais notre langage humain est si pauvre que lorsque nous avons parlé des faveurs extraordinaires et frappantes que sont les grandes grâces, il nous reste des termes moindres pour les grâces journalières qui se multiplient à chaque seconde. Je vis la multitude des dons que je recevais comme

une chaîne précieuse composée d'anneaux; une infidélité cassait un anneau et coupait la chaîne. Et là, Jésus me dit que mon manque de correspondance à une seule grâce pourrait me faire manquer ma mission. Je saisis comment le plus léger refus pouvait me priver d'une immense quantité de grâces : après un premier manquement, la volonté a moins de résistance; au prochain acte de générosité, si elle chancelle encore, sa faiblesse s'accroît et ainsi, après avoir glissé sur la pente, elle tombera peut-être d'abîme en abîme. Par contre, la correspondance à l'inspiration sainte attire un autre secours du ciel; la miséricorde du Seigneur récompense la fidélité à celui-ci par un don plus libéral, et ainsi de suite. Je ressentis une responsabilité indéfinissable. Par ma faute, il m'était possible de compromettre ma mission. J'éprouvais plus que jamais le sentiment de ma liberté. J'ignorais à quelle grâce le manque de correspondance pouvait trahir la cause du Tout-Puissant; il me semblait que cette grâce était attachée à une toute petite chose. Je vis que, peut-être, je serais en enfer si j'avais le malheur de faiblir au moment marqué par le bon Dieu. Et toutes ces âmes qui attendaient la lumière, de ma fidélité!... Je renouvelai à Jésus ma ferme résolution de répondre à ses désirs. J'étais confiante en son amour, en sa bonté, et confondue en ma misère extrême. Mon doux Maître me dit : *Je veux me servir de toi parce que tu n'es rien, je veux prouver ma puissance par ta faiblesse.* Cette dernière phrase, Il me l'a répétée en d'autres circonstances par des mots qui reviennent toujours à cette idée : *C'est justement parce que tu es incapable et faible que je me sers de toi, afin que mon action seule apparaisse.* Il mit en mon cœur le désir ardent et sincère du mépris, de l'humiliation, ces biens sans prix que le monde abhorre parce qu'il n'en connaît pas la valeur cachée. Seigneur, la nature,

en face de l'humiliation, c'est déchirer sa main en cassant une dure noix ; mais c'est découvrir et goûter l'amande délicate de la joie pure. Chaque matin et chaque soir, je disais la supplique suivante : Mon Dieu, accordez-moi la grâce d'être méprisée et humiliée autant que vous pouvez vouloir que je le sois ; et que tous ceux qui me mépriseront et humilieront ne soient pas coupables. Si vous voulez que je n'aie plus de joies sur la terre, je vous demande de n'en plus goûter aucune. Je pensais d'abord que cette prière était celle du renoncement total à la jouissance ici-bas ; ce fut tout le contraire. Juste à partir du moment où mon âme ne souhaitait que le sacrifice, elle fut enivrée de bonheur. C'est ici le secret de l'amour divin. Je me trouvai dans une sainte indifférence à l'égard de tout. La volonté divine était ma nourriture, je bénissais la manière dont elle se manifestait.

Jésus me familiarisait avec l'idée de la souffrance. Il se servit encore d'un tableau : sa main tenait une croix. Une première fois, Il entra le pied de la croix dans mon cœur. Plus tard, Il l'enfonça davantage. Enfin, Il la plaça en entier, avec les deux bras, en l'entrant profondément ; il avait fallu déchirer. Ce dernier acte figurait que le Sauveur, avec sa croix, régnait en moi. Puis, il entourait mon cœur d'une couronne d'épines, symbole de la sienne.

C'était généralement à l'église que mon doux Maître daignait m'éclairer. Le vendredi, et spécialement le premier vendredi du mois, alors qu'Il était exposé en son ostensor, semblaient ses jours préférés. Toutefois, Il a voulu choisir aussi d'autres moments.

Il m'initia à la vie d'union avec Lui. Au commencement, il me semblait qu'Il était à mes côtés, qu'Il marchait près de moi. Ensuite, je Le trouvai en moi. J'aimais à causer intérieurement avec Lui quand je sortais seule dans la rue. Puis,

Il me donna son esprit pour remplacer le mien, son jugement afin que j'apprécie les objets, les événements, les personnes, à la manière qu'Il désirait. Ensuite, Il mit sa volonté à la place de la mienne; je ressentais alors une force puissante qui me poussait au bien, qui m'obligeait à ne rien Lui refuser.

J'éprouvais la passion de la sainteté. Au moins deux fois par jour, matin et soir, j'implorais la grâce d'atteindre au plus haut degré de perfection que le bon Dieu pouvait vouloir. Je désirais réaliser l'idéal divin en moi; parfois, je disais à Notre-Seigneur: si c'est votre gloire que je sois la dernière dans le ciel, j'en suis heureuse et satisfaite; s'il vous est agréable que je sois élevée très haut, je veux, par votre secours, monter jusqu'où vous daignez m'attendre; je n'entends pas rester en deçà d'un seul degré. L'idéal divin m'apparaissait comme exigeant de moi que je devienne une très grande sainte. Je n'étais pas capable de désirer moins.

Jésus commença ainsi à me brûler de ses flammes d'amour. Dans un colloque, il embrasa mon cœur par l'une d'elles; plus tard, par une autre; puis une troisième fois, dans une circonstance, par plusieurs à la fois. Ces grandes faveurs me détruisaient moi-même de plus en plus. La réparation envers le Cœur divin outragé, le zèle du salut des âmes, me devenaient deux devoirs impérieux.

Un premier vendredi du mois, pendant que je faisais mon heure de garde au pied du Saint Sacrement exposé, dans un grand silence, il me semblait voir une multitude de pauvres âmes qui couraient à leur perte, qui s'en allaient vers la damnation éternelle. Je compris, par une grâce, que je devais consoler Notre-Seigneur et prier pour l'amendement de ces âmes aveuglées.

Il va de soi que ma soif du martyre augmentait et, avec elle, la passion du renoncement. J'avoue quelques-uns des petits sacrifices qui me procuraient une jouissance indicible; je les avoue, parce que l'obéissance me demande de chanter tous les bienfaits de Jésus en mon âme. Soustraire une note aux accords de ma reconnaissance serait ne pas rendre justice à l'Ouvrier infini et ajouter à mes misères une ingratitude nouvelle. Ne jamais plus témoigner de goût pour telle ou telle friandise ou douceur; quand je passais devant une confiserie, le démon, je pense, s'amusait à me représenter que ceci ou cela me serait agréable au palais, je me disais aussitôt: non, non, c'est trop bon pour moi; afin de plaire davantage à Notre-Seigneur, je détournais ma vue, lui offrant aussi le plaisir qu'éprouvaient mes yeux. Pourtant, à table, chez nous, je pouvais satisfaire caprices et fantaisies; et, de plus, mes parents me demandaient sans cesse de leur faire connaître mes goûts. Quand cela ne paraissait pas, je répondais à leur délicatesse au profit de la mortification. J'acceptais des bonbons lorsqu'on m'en présentait, évitant de me servir moi-même quand j'étais seule. Ressentir la soif en ne buvant pas d'eau, dormir la tête sur un oreiller plus bas ou plus dur, ne pas croiser même les pieds, etc.; voilà des petits moyens que le bon Dieu me suggérait pour vaincre ma nature. Chacun de ces riens que j'offrais à Jésus, par amour, était accompagné et récompensé d'une grâce si forte qu'il ne m'était pas possible de refuser un seul renoncement.

Donner me soulageait d'autant plus si c'était pour une bonne œuvre. Je visais au bien. Moins je possédais, plus je me sentais libre. Jésus me préparait à l'heureux détachement de la vie religieuse.

J'entendis parler un jour, par une personne du monde, que sainte Marguerite-Marie avait fait le vœu du plus parfait.

Je reçus à ce moment une grande lumière. Je ne fus nullement surprise de la générosité d'un pareil acte; cela me paraissait naturel. L'amour peut-il se livrer jamais assez pour se satisfaire? Je résolus donc de m'appliquer en tout au plus parfait. Donner moins, pour moi, me semblait de l'amour tiède. Je ne pouvais songer au bonheur de me lier par une promesse formelle, mais j'offrais à Notre-Seigneur ma décision bien arrêtée, mon désir ardent.

Les bonnes actions du prochain étaient revêtues à mes yeux d'un grand mérite; ses faiblesses ne m'étonnaient pas. Je revenais souvent à cette vérité que le bon Dieu dispense ses grâces et ses lumières comme il lui plaît. A cause de cela, j'étais édifiée par un grand nombre de personnes, peu favorisées en apparence, sous certains rapports, et qui accomplissaient des actes vraiment héroïques.

Matin et soir, régulièrement, je priais pour les prêtres, les religieux et les religieuses. Les personnes consacrées ont une si lourde responsabilité! Elles ont la meilleure part; elles reçoivent les grâces de choix de l'Epoux. Puissent les moissonneurs répondre en tout, partout et toujours aux vœux du divin Semeur!

Mes prières se généralisaient à toutes les intentions, à l'infini, selon la puissance et l'amour de Jésus. Je priais en union avec Notre-Seigneur et la très Sainte Vierge, et en union avec tous les êtres à qui je pouvais m'unir; pour tous les êtres, au nom de tous, en esprit d'adoration envers la Trinité sainte, de louange vis-à-vis des anges et des saints, d'action de grâces, de réparation, de demande. Mon désir était d'utiliser les mérites et les moyens infinis que Jésus met à notre disposition, Lui qui est notre Dieu, notre Rédempteur et notre Père. Je voulais les utiliser pour les créatures du passé, du présent et de l'avenir, susceptibles d'en profiter.

Jésus me réserva la faveur d'être membre d'un Tiers-Ordre: celui de Saint-Dominique. Après une année de probation, je fus admise à la profession. Je demandai le nom de Sainte-Catherine de Sienne; on hésita à me le donner. Ayant dit que l'anniversaire de ma naissance coïncidait avec la fête de cette aimable sainte, on me l'accorda aussitôt avec bienveillance: c'était un privilège. Depuis, j'ai de la dévotion pour ma patronne dominicaine.

Sainte Jeanne d'Arc recevait souvent mes élans pieux. Je réclamais son intercession pour obtenir la grâce d'être fidèle à ma mission.

Une nuit de Noël, pendant mon action de grâces après la sainte communion, je fus enivrée de consolations. Notre-Seigneur me prépara à cette visite la veille au soir. J'étais à l'église. Je souffrais beaucoup intérieurement. Un sentiment de paix, de recueillement m'enveloppa, me pénétra, et je pressentis que Jésus allait se communiquer à mon âme de quelque manière fort intime. En effet, après avoir reçu la blanche Hostie, il me semblait être, comme jadis les bergers, à l'étable de Bethléem. La Sainte Vierge me présenta l'Enfant divin, et Jésus me donna le baiser de l'amour; son Cœur parla au mien, oh! si suavement! Ce colloque avec la Famille bénie possède un cachet de bonheur ineffable qui ne se traduit pas. Les joies que nous laissons entrevoir le ciel peuvent être ressenties, mais elles échappent à la description.

Le Maître, je le répète, était jaloux de mon cœur. Il n'a pas permis que je sois dans l'occasion de détourner mes yeux de Lui, divin Amant, par quelque amitié vaine ou étrangère. Non, l'amour pour mes parents et les autres affections qu'Il avait développées en mon cœur, Il les épurait Lui-même;

celles-là étaient suffisantes ; quant aux autres qui n'étaient pas nécessaires, Il les éloignait. C'est un bienfait de choix remarquable.

O Jésus, des faveurs sans nombre apparaissent éclatantes à mes faibles regards. Sans doute, une multitude de dons que je ne connaissais pas me sera dévoilée au ciel. A jamais sois béni et glorifié !



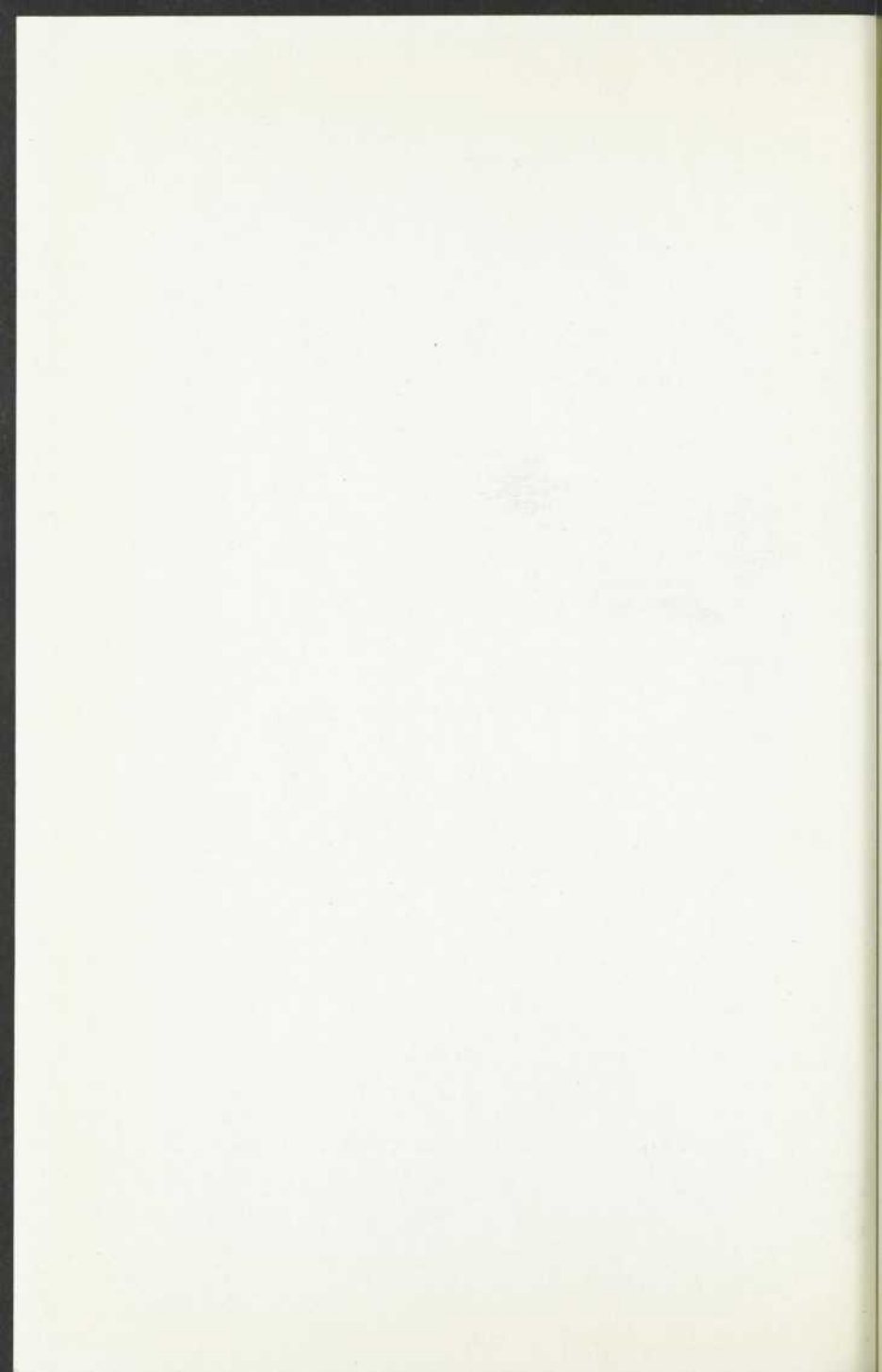
PIANO "KNABE" QUE REÇUT DINA DE SON PÈRE,

LE 2 JUILLET 1919.

"J'avais jadis une colombe bien gentille. Ma Colinette venait se poser sur le piano, m'écoutait avec plaisir; mais quand les morceaux ne lui plaisaient pas, elle s'agitait et s'envolait à tire d'ailes."

(M. SAINTE-CÉCILE DE ROME.)

(Colinette, empaillée, a trouvé sa place au musée du pensionnat de Sillery.)



De vingt et un à vingt-quatre ans

(suite)

Curiosité réprimée. — Suite des études. — Le divin Professeur. — Désir de l'insuccès. — "Tes études musicales protégeront ta vocation; mais tu feras du bien surtout par tes écrits." — Hésitations dans le choix d'une communauté religieuse. — "Je te veux à Jésus-Marie." — Douleur de la séparation. — Départ. — "Chez nous".

Ce n'est pas toutefois que le souverain bien exclue aucun être de sa participation; au contraire, il tire de son trésor inépuisable, et répand sur toutes choses, proportionnellement à leur capacité, le bienfait de ses splendeurs sacrées. Bien plus, il élève, autant que possible, à sa contemplation, à sa communion, à sa ressemblance, les pieuses intelligences qui, se précipitant vers lui avec une respectueuse ardeur, n'ambitionnent pas, dans un mouvement de fol orgueil, plus de lumière qu'il ne leur en fut départi, et ne succombent pas non plus à la tentation d'un honteux relâchement; mais qui, sans hésitation et sans inconstance, marchent vers la clarté dont Dieu les gratifie, et mesurant leur amour sur les dons célestes, suivent leur essor avec discrétion, fidélité et courage.

(Denys le Mystique, *Des Noms divins*, ch. I.)

Lorsque mon père vint me voir, à la fin de ma deuxième année d'études à New-York, il me donna, comme cadeau, un piano que je choisirais à mon goût. C'était une nouvelle preuve de sa générosité. Le choix eut lieu le 24 mai, jour de

la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, et l'instrument entra chez nous le 2 juillet, fête de la Visitation. Décidément, la Sainte Vierge le bénissait. Je passais les vacances à la campagne. Ma curiosité naturelle avait hâte de se satisfaire par la vue de l'objet nouveau. Le lendemain, je vins à la ville. A peine entrée dans la maison, je reçus l'inspiration de réprimer le mouvement naturel de ma curiosité. Je me mis à genoux et je priai avec ferveur, demandant les bénédictions de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère sur le présent dont ils étaient les premiers auteurs; je demandai aussi que chacune des cordes vibre à leur louange, que chacune des notes chante leur gloire. Durant ma prière, je sentais l'aiguillon de la mortification pénétrer tout mon être. Puis, je devins comme insensible: c'était le moment où je pouvais me livrer à ma joie, car elle était bénie et sanctifiée.

La première de ces trois années, d'octobre à juin, je continuai par correspondance les cours d'harmonie du Conservatoire de New-York. Je trouvais de la jouissance à préparer un devoir chaque semaine, à recevoir la correction. Il y avait tant d'idées, il me semblait, dans ma tête, et j'aimais à les confier aux notes et aux accords.

Au piano, j'étudiais par moi-même. Je pris Jésus comme professeur. Je préparais mon travail pour tel jour déterminé; il me semblait qu'à cette heure, Il était là spécialement pour me donner ma leçon. Aux autres heures, Il était aussi avec moi, toutefois pas de la même manière. Avant de jouer, en présence du public, les pièces que je devais exécuter, je L'invitais avec la Sainte Vierge, les anges, les saints, à les entendre. N'était-ce pas à Lui, mon doux Maître, à ma Mère, à mes protecteurs du ciel qu'il appartenait de juger, les premiers, mes efforts? J'apportais, si c'était possible, plus de soin à ce moment que pour les auditoires visibles.

Après avoir joué chaque morceau, j'écoutais intérieurement, et je recevais les avis du divin Professeur. Quand j'étudiais, je me figurais que j'étais avec les anges; j'élevais à une image pieuse le sujet profane des pièces.

Cette période fut celle des concerts proprement dits. Ce que j'ai déjà relaté, à ce sujet, s'applique ici dans un sens d'autant plus étendu que j'étais forcée de paraître dans le monde. Avant chaque concert, Jésus me demandait le sacrifice du succès et le désir de l'insuccès. Je me soumettais à son vouloir divin; je réclamaï de sa bonté, si cela lui plaisait davantage, de m'accorder la grâce de subir un échec qui parût aux yeux de tous, et pas rien qu'un manquement passager, mais un insuccès total.

Un premier vendredi du mois, alors que Notre-Seigneur se communiquait à mon âme, je lui posai la question suivante: "Quel peut être le but de mon travail musical?" Car, je gardais toujours la conviction intime que je n'atteindrais pas la supériorité, et j'étais poussée, comme par la force divine, à m'acharner à l'étude. Jésus me répondit: *Tes connaissances musicales protégeront ta vocation; mais tu feras du bien surtout par tes écrits.* Je restai dans la plus grande surprise en entendant ce dernier mot: faire du bien par mes écrits! Avais-je vraiment compris? Et Jésus continua: *Oui, au couvent, tu te livreras à un travail littéraire.* J'adorai les desseins de Dieu sur moi. Cette réponse m'enveloppait comme d'un mystère. Maintenant, l'ombre s'est évaporée, et je comprends(1).

(1) A notre avis, elle ne comprend pas et n'a jamais compris. Plusieurs passages de ses cahiers et les témoignages de ses supérieures prouvent qu'elle pensait accomplir cette prophétie par ses poésies et les compositions pieuses qu'elle rédigeait pour ses sœurs, mais nullement par son autobiographie. Or, c'est celle-ci, — l'expérience l'a déjà montré, — qui fait le plus grand bien, sans comparaison possible.

Dans l'été de 1920, mes désirs de vie religieuse s'accrochèrent encore. Le moment était venu de prendre une décision. Je me trouvais dans un état perplexe. Où entrer? Je ne le savais pas. Je ne me sentais plus appelée à la Congrégation de Notre-Dame où je pensais me diriger à ma sortie du pensionnat; non, sans aucun doute. Quand j'entrais dans un des couvents de cette congrégation qui m'était si chère et à laquelle je devais tant, les murs me semblaient froids ainsi que du marbre, et je devenais glacée. La vie contemplative m'offrait ses charmes. Au mois d'août, j'eus l'avantage de passer plus d'une semaine en pension chez les religieuses Hospitalières; j'assistai là à une prise d'habit; durant mon séjour, je crus vivre avec des anges.

Les grilles m'attiraient. D'un autre côté, mes études n'étaient-elles pas une preuve que le bon Dieu m'avait choisie pour l'enseignement? Je priai beaucoup. La première lumière me fit connaître ma voie dans la vie enseignante. De nouveau, la question: où? La prière, la réflexion, me présentèrent trois congrégations: Jésus-Marie, les Ursulines, les religieuses du Sacré-Cœur. J'aimais les Ursulines à cause du cloître, des grilles. Je me rendis demander les informations que l'on m'accorda avec une grande bienveillance. Tout me plaisait; je n'hésitais pas moins. Je recourais à Jésus, Le suppliant de m'éclairer quand l'heure serait favorable à ses desseins. Un jour, Il me dit: *Je te veux à Jésus-Marie.* — "Où vous le voudrez, mon doux Maître, lui répondis-je, vous savez que je n'ai pas de goût pour l'enseignement, mais je veux répondre à votre appel, n'importe où, selon votre bon plaisir." — *Tu n'enseigneras pas longtemps,* reprit-Il.

Le 4 septembre, Notre-Seigneur, par la voix de son ministre, à qui je me confiais, m'apprit que dans six mois,

je pourrais quitter le monde, ou tout au plus dans un an ; cette fois, c'était la limite. Une semaine après, la décision était que je m'adresserais à " Jésus-Marie ". L'envolée n'eut pas lieu après six mois ; l'attente dura près d'un an. J'effleuraï enfin la réalisation du désir de ma vie.

Il restait à causer avec mes chers parents de l'heure de la séparation. Sans douter de leur plein consentement, je devinaï leur juste douleur et leurs larmes. Mon départ brisait la vie de famille, et je les laissais seuls. Non, pas seuls, Dieu était avec eux ! Moins seuls que par le passé, puisque Jésus Lui-même se chargeait de me remplacer auprès d'eux ! Se sentir, pour son père et sa mère, la cause d'un profond brisement de cœur, c'est marcher sur son cœur à soi. Jésus me donna la force d'annoncer ma décision. Il se montra admirable dans la grâce qu'Il leur accorda. Malgré leur chagrin cruel, mes parents ne posèrent aucun obstacle à l'appel divin. Ils n'essayèrent même pas de retarder mon entrée d'une heure. Ils me répondirent en fervents chrétiens : " Puisque c'est la volonté du bon Dieu, nous désirons nous y soumettre. " Leur résignation était une douce consolation pour moi.

Pendant les derniers mois que j'avais à demeurer près d'eux, mon père et ma mère essayèrent de multiplier jouissances et douceurs autour de moi. Pouvaient-ils m'en entourer davantage ? Ils avaient agi ainsi toute mon existence. Quel abîme de tendresse que la bonté infinie du Créateur, si l'on trouve tant de délicatesse dans le cœur des créatures ! Leur but n'était pas de me détourner de mes idées pieuses, loin de là ; satisfaire leur amour, semer des fleurs sous mes pas, tel était leur noble motif. Au mois de juin, mon père me proposa un voyage aux chutes Niagara. Les heures furent courtes et délicieuses durant notre dernière promenade, tous

les trois ! Que de souvenirs charmants et amusants ! Le ciel me caressait sous tous rapports. La beauté des merveilles divines semées çà et là sur notre pauvre terre m'éleva vers la Beauté éternelle. Mon âme a joui de ce voyage magnifique, et elle en a retiré un vrai profit spirituel.

Le jour des adieux se leva... l'attente est une agonie. J'avais la certitude de quitter le toit paternel pour toujours. Cette persuasion ne m'avait pas laissée un instant depuis l'heure de la décision. J'étais convaincue que Jésus m'enchaînerait à jamais dans les liens d'amour et de bonheur qu'Il me présentait dans sa maison sainte. C'était un jeudi, le 11 du mois d'août. A ces moments d'angoisse indicible, c'est la force surnaturelle qui nous pénètre et nous transforme. Autrement, notre faible nature ne saurait avancer d'un pas pour gravir la montagne épineuse qui se dresse devant elle. Je m'éloignais de mon **chez nous** sans espérance de le revoir...

Chez nous, c'était la paix ! Heures toujours exquises
Qui m'avez enchantée à votre incessant don,
Vous m'étiez des zéphyrs, de caressantes brises,
Enveloppant mes jours de calme et d'abandon.
Epris de ces deux mots : silence et solitude,
Mon cœur se reposait au sein familial,
La jouissance douce en cette quiétude
Était bien, du futur, l'avant-goût idéal.

Chez nous, c'était vraiment la parfaite harmonie !
Pas une dissonance à l'accord du trio.
Je crois l'entendre encor, sérénade bénie,
Où s'unissaient nos cœurs avec joie et brio.
Et toi qui nous berçais au souffle du caprice,
Egrenais, inconscient, tes sons mélodieux,
N'avais-tu, pour chanter, qu'une âme factice ?
Oh ! non, non, tu vivais... piano si joyeux !...

Chez nous, c'était l'amour ! Dans l'âme de ma mère,
J'ai toujours deviné tendresse et dévouement ;
Et le ciel a voulu que le cœur de mon père
Fût généreux et bon comme il était aimant.
Cette étincelle ardente, allumée en Dieu même,
Jaillissait vers sa source, y puisait sa chaleur.
Chers parents, votre exemple était le pur emblème
De l'amour que je dois à notre Créateur.

Chez nous, c'était enfin le bonheur, l'allégresse !
Le bon Dieu n'a versé que ses meilleurs bienfaits
Pour enivrer mes jours, mes ans et ma jeunesse ;
De la vie, oui, j'ai vu tous les charmes parfaits.
Que nous étions heureux, quand nous causions ensemble,
A table ou près du feu, le dimanche ou le soir !...
Je vous entends encor, bons parents, il me semble,
Plaisanter si gaiment, ou vous ravir d'espoir...

Puisque, **chez nous**, la joie était tout mon partage,
Pourquoi suis-je partie, ai-je écrasé mon cœur ?
Qui donc pouvait m'offrir un plus grand avantage,
Me donner plus d'amour, de paix et de bonheur ?
Comment donc ai-je pu laisser couler vos larmes,
M'arracher de vos bras, m'enfuir bien loin de vous,
Être le vrai sujet de toutes vos alarmes,
O mon père, ô ma mère, âme de mon **chez nous** ?

O Christ, seul, Tu pouvais m'offrir un diadème
Dont l'éclat éternel sut toujours m'éblouir !
Chers parents tant aimés, dans votre peine extrême,
Soyez heureux aussi, vivez du souvenir.
Vous me donnez à Dieu, quelle magnificence !
Je serai son épouse, oh ! réjouissez-vous !
Nous lui prouverons mieux notre reconnaissance
Pour les bienfaits sans nombre accumulés **chez nous** !

Quelques témoignages sur la vie de Dina Bélanger durant ses dernières années dans le monde

Pour reconnaître si un serviteur de Dieu a vraiment mortifié sa volonté et l'a transformée en la volonté divine, on doit examiner :

- 1° *S'il ne veut consentir à aucun péché ;*
- 2° *S'il est disposé à pratiquer toutes les vertus que Dieu demande de lui ;*
- 3° *S'il est prêt à tout endurer pour l'amour de Dieu ;*
- 4° *S'il renonce à tout ce qui peut empêcher son union avec Dieu ;*
- 5° *S'il a continuellement pour objet et pour fin, dans tout ce qui lui arrive, l'honneur et la gloire de Dieu... Il est aisé de dire : je souhaite et je désire que la gloire de Dieu s'accomplisse en moi et dans toutes les créatures ; mais ne travailler que pour cela, par des exercices continuels, c'est ce qui est très difficile. Il n'y a que les parfaits qui en soient capables, car, étant entièrement morts à eux-mêmes, ils demeurent toujours... contents et immobiles dans l'essence immuable de la vérité ;*
- 6° *Si, persistant ainsi dans cette vérité essentielle, il se retire sans cesse dans la volonté cachée et inconnue de son Dieu et s'y dépouille tellement de la sienne propre qu'il n'en ait plus du tout, autant qu'il est possible de n'en point avoir... Et c'est là l'union suprême de la volonté humaine avec la divine, et comme l'anéantissement de l'une dans l'autre.*

(Tauler, *Institution*, ch. XXXVI.)

Témoignage de M. l'abbé P. Cloutier, curé de Saint-Augustin.

Nous n'avons pas de lui de témoignage écrit, mais nous sommes allé le voir pour l'interroger, à cause du rôle tout à fait prépondérant qu'il a joué dans la vie de Dina Bélanger, dont il a été le directeur

de 1907 à 1920. On se souvient que Dina le prit comme guide l'année de sa première communion, et qu'il fut l'instrument de Dieu pour la guérir de la terrible maladie du scrupule.

M l'abbé Cloutier semble plutôt un peu froid au premier abord. Quand il était vicaire à Jacques-Cartier, beaucoup le redoutaient à cause de cela. On disait à Dina Bélanger : "Comment peux-tu te confesser à un homme d'aspect aussi sévère?" Elle riait et ne répondait rien.

Comme nous nous y attendions, M. le curé Cloutier ne nous a pas dit grand'chose : un prêtre ne devant parler qu'avec la plus grande réserve, même pour faire son éloge, d'une personne qu'il a dirigée.

Il nous a simplement déclaré : "Comme Guy de Fontgalland, elle n'a jamais dit non." Et il a répété : "Elle n'a jamais dit non."

Il a ajouté, en insistant : "Elle était d'une grande simplicité."

Il nous a parlé de la vraie piété de ses parents et de la solide formation chrétienne qu'ils avaient donnée à leur fille. "Celle-ci, nous a-t-il dit encore, demandait à sa mère la permission pour tout."

Comme nous lui parlions de l'influence probable exercée sur elle par la vie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, il nous dit : "Elle était fidèle avant de connaître sainte Thérèse. Elle n'a jamais refusé un sacrifice. Quand elle venait demander un conseil, c'était toujours pour le pratiquer."

Il y eut cependant une chose que M. l'abbé Cloutier ne put obtenir. "Lisez donc! mais lisez donc!" disait-il à la jeune fille. "Or, me dit-il, elle n'a jamais lu. Elle était si appliquée aux études et à ses autres devoirs d'état, qu'elle ne trouvait jamais le temps de lire."

Nous avons l'impression que M. l'abbé Cloutier donna à Dina Bélanger une direction très forte et très virile. Il ne craignait pas de l'humilier parfois. Lorsqu'il fut question pour elle d'aller à New-York pour y compléter ses études musicales, il lui dit : "C'est de l'orgueil. Vous voulez égaler Mlle Létourneau." Elle ressentit ce coup, mais ne protesta pas; il fut évident pour son directeur qu'il n'y avait en elle aucune ambition humaine.

Lorsque Dina entra au couvent, M. l'abbé Cloutier ne voulut plus s'occuper de son âme et se retira volontairement après avoir dit à la jeune fille : "Vous avez maintenant un homme désigné par Dieu

Introduction
Allegro maestoso.

Ricordanza.

June 1917

Andantino

molto rit.

rit.

a tempo.

Ped.

Ped.

Ped.

G. Schirmer, New York.
Style No. 2-12 Staves.

UNE DES COMPOSITIONS MUSICALES DE DINA.

pour s'occuper de vous." En quittant M. le curé de Saint-Augustin, nous lui disons la profonde impression que nous causent les témoignages recueillis sur son ancienne pénitente; et nous ajoutons qu'en attendant le jugement de l'Eglise qui, seule, a le droit de se prononcer, nous avons, devant cette âme, l'impression très nette de la grande sainteté. Il ne nous répond que deux mots: "Moi aussi!"

Témoignage du révérend Père Paul-Arsène Roy, O.P.,
prieur des Dominicains de Lewiston.

Mme Bélanger était une fervente tertiaire dominicaine. A son retour de New-York, en 1919, Dina obtint aussi son admission dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Elles se rendaient ensemble aux réunions régulières. Dina s'adressait alors au révérend Père Paul-Arsène Roy, O.P., en résidence à Québec (M. l'abbé P. Cloutier ayant été nommé curé de Saint-Augustin de Portneuf).

Le Père Roy admirait surtout en elle cette simplicité d'esprit qui naît de la pureté du cœur. L'Écriture l'affirme souvent: "C'est avec les âmes simples que parle le Seigneur (Prov. III, 32)." "Si ton œil est simple, tout ton corps sera éclairé (Matth. IV, 22)."

Cette simplicité d'esprit ne consiste pas à dire sans façon tout ce qui nous passe par l'esprit et le cœur: c'est là, malgré certaines apparences, tout le contraire de la simplicité, et l'enfant prédestinée n'était pas une bavarde: sa simplicité de bon aloi la tenait sans cesse sur la réserve; elle préférait le silence aux conversations oiseuses.

Chez elle, la simplicité consistait plutôt à voir Dieu en toutes choses, en tous les événements heureux ou malheureux. De là cette belle unité d'esprit et d'action que l'on remarquait dans sa vie. Elle allait droit son chemin. La devise des zouaves canadiens: "Aime Dieu et va ton chemin", semblait être la sienne...

Chez elle, cette simplicité supérieure de l'esprit se manifestait déjà par une grande rectitude de vie. Elle justifiait cette parole de saint Thomas d'Aquin: "La simplicité est contraire à la duplicité, par laquelle on se montre autre que ce que l'on est intérieurement. C'est une parfaite droiture et même une certaine candeur, au bon sens du mot, qui nous porte à avouer très facilement nos défauts, parce qu'on ne cesse de voir l'unique nécessaire au-dessus de tout."

Quand elle entra au couvent de Sillery, le 11 août 1921, le révérend Père Roy venait d'être transféré au couvent des Dominicains de Lewiston, en qualité de prieur. Depuis lors, il n'eut que de rares entrevues avec cette sainte religieuse, dont il gardait cependant un souvenir ineffaçable.

Témoignage de Mère Saint-Omer de Luxeuil, r. J. M.

Loués soient à jamais Jésus et Marie qui me donnèrent en Dina Bélanger une amie, une compagne, une sœur, un modèle.

Mes rapports avec elle datent de 1916. Dès lors, elle était d'une amabilité exquise et d'une piété exemplaire. Les qualités vraiment supérieures dont elle était douée s'enveloppaient d'une humilité si caractéristique, qu'un prêtre qui la connaissait intimement disait d'elle: "L'humilité semble naturelle chez cette enfant." Avec quel empressement elle s'effaçait pour exalter le succès de ses compagnes!

C'est sans doute cette vertu d'humilité qui la maintenait dans la conviction de son infériorité musicale. Si l'idéal très élevé entrevu par Dina justifiait à ses yeux ce jugement sévère qu'elle portait sur elle-même, il n'en reste pas moins vrai qu'un travail ardu, servi par une mémoire heureuse, une exécution facile au point de vue technique, lui procurèrent un succès dont bien des pianistes seraient fières à bon droit.

Pendant les deux ans passés à New-York, ses compagnes purent constater son parfait oubli d'elle-même. Elle était cependant joviale, taquine. Avait-on un tour à jouer, le succès de l'affaire était assuré si elle était confiée à Dina; que de fois j'en ai été la victime amusée!...

Je la vois encore aux heures de délassement, à New-York, jouer, rire comme une enfant;... les trois graves élèves du Conservatoire passaient de belles heures à lancer une balle comme des fillettes de classe enfantine. La plus ardente et la plus habile aussi, c'était souvent la chère Dina.

Un soir, j'entends de grands éclats de rire chez Mlle Aline M. J'accours, et je trouve mes deux compagnes dans un fou rire inextinguible. Dina, assise sur le lit, le parapluie ouvert sur la tête, avait attendu l'absente qui, au crac du bouton électrique, avait lancé un cri d'épouvante. Toutes deux riaient aux larmes. Aujourd-

d'hui, je devine combien ces renoncements devaient coûter à sa nature avide de recueillement et de silence.

Un professeur de l'Institut me conseilla un jour d'assister à la représentation de l'Avare de Molière, qui devait se donner par d'excellents acteurs français. La permission nous fut accordée. Après la pièce, jetant un coup d'œil sur le programme, je me rendis compte qu'une autre représentation devait suivre dont le titre m'était inconnu. Inquiète, je dis à mon amie: "Allons-nous-en." Une fois hors de la salle, sans demander le pourquoi de cette sortie inattendue, elle me dit: "Que je suis contente! Moi-même je songeais à sortir, mais j'attendais votre geste."

Sa piété, pendant ces deux années d'études à New-York, fut constante, régulière. Elle portait le cachet d'une grande simplicité; je sentais en mon amie, sur ce point, beaucoup de discrétion et une prudente réserve.

Le Jeudi Saint de la deuxième année que nous passâmes à New-York, je lui demandai si elle ne voulait pas se lever la nuit pour prier. Cette proposition lui causa une joie indicible. "Il ne faudrait pas, dit-elle, que nos voisines s'en aperçoivent. Si vous le voulez bien, nous couvrirons l'imposte d'un tissu épais afin que personne ne voie la lumière dans notre chambre."

De retour à Québec, nos relations ne firent que s'accroître; invitée très souvent chez elle, j'étais l'objet des attentions les plus délicates. Je remarquais à table sa modération que j'attribuais alors à son peu d'appétit; ce n'était que le voile d'une mortification dont elle ne se départit jamais.

Je découvris un jour des livres sous son oreiller et lui demandai la raison de cette... originalité. Surprise de ma question, la seule aussi directe que je me sois permise dans un domaine aussi intime, elle me répondit: "Oui, je les mets sous mon oreiller, trop moelleux sans cela; j'ai la permission de le faire."

En 1920, invitées à Sillery aux fêtes du cinquantenaire, je profitai de l'occasion pour la mettre au courant de mon projet d'entrer à Jésus-Marie. Elle m'en félicita, ajoutant que son choix n'était pas déterminé. L'année suivante, nous entrions toutes deux au noviciat de Sillery.

Témoignage de Sœur Saint-François-Xavier,
religieuse de l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang, Québec.

Lorsque je quittai ma famille pour l'Hôtel-Dieu, notre petite Dina n'avait que trois ans. Aimable enfant qui répondait par un sourire et des bras tendus à l'appel de ses grandes cousines.

Je ne l'ai revue qu'une seule fois après son entrée à Jésus-Marie; et avec quelle édification!... Elle était déjà transformée par les célestes intimités, et le divin rayonnait de toute sa personne. Mais elle était tout de même ma chère petite Dina d'autrefois; livrée tout entière à la grâce; la grâce, sans la détruire, l'avait faite ce que nous la voyons aujourd'hui: une véritable épouse de Notre-Seigneur, un modèle de charité et de bonté. Mais toutes ces merveilles la laissaient si simple, si simple!...

Après une heure de causerie, dans une salle voisine de la chambre où se trouvait une religieuse de Jésus-Marie, je lui présentai une parcelle de la châsse de saint Jean de Brébeuf; son geste pour recevoir cette relique fut le seul mouvement qu'elle se permit durant notre entretien.

Depuis, le souvenir de cet ange me reste comme un parfum précieux; et la confiance en son intercession, comme une force au chemin des vertus qu'elle a pratiquées avec tant d'héroïsme.

Témoignage de Sœur Saint-Bernardin de Sienne,
religieuse du Bon-Pasteur.

Jusqu'à son entrée en religion (août 1921), cette bonne enfant venait de temps à autre avec sa mère, Mme Octave Bélanger, au parloir de la maison-mère du Bon-Pasteur de Québec, visiter sa grand'tante, Sœur Marie de la Nativité, décédée en novembre 1922 à l'âge de soixante-dix-neuf ans, et sa petite cousine soussignée, qui aura atteint soixante ans le 11 octobre prochain.

Toujours, toujours, Dina nous a paru être un lis immaculé par sa pureté et sa candeur charmante; de même, sa grande modestie, son besoin de s'effacer nous faisait dire d'elle: "C'est une pure violette."

Quelquefois, mais bien rarement, elle glissait un mot d'esprit, qui semblait plutôt lui échapper, et aussitôt elle reprenait son attitude de souriante attention.

Son maintien n'avait absolument rien de composé, encore moins de guindé ou de prétentieux... Au contraire, tout en elle était simple, naturel, ouvert, affable; en un mot, sa conduite révélait un esprit des mieux pondérés et une sagesse "surordinaire".

Sa visite d'adieux à notre parloir, peu avant son entrée au noviciat de Jésus-Marie, nous laissa un souvenir impérissable... Par sa dignité remarquable, elle paraissait être une reine, et sa douce et captivante modestie la montrait une humble vierge, digne des regards de l'Epoux divin...

Une de nos vénérables anciennes, Sœur Saint-Thomas d'Aquin, décédée en 1928 à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, à qui j'avais tenu à présenter ma bien-aimée petite cousine, me disait après son départ: "Ma Sœur Saint-Bernardin de Sienne, vous avez là une petite cousine qui n'est pas une jeune fille ordinaire... son regard a quelque chose de céleste... il élève l'âme... et sa modestie est ravissante... "Jésus-Marie" fait en elle une précieuse conquête..." N'a-t-elle pas prophétisé?...

Témoignage de Sœur Saint-Frédéric-Marie, C. N. D.

Avec une profonde émotion, j'ai parcouru l'autobiographie de Mère Sainte-Cécile de Rome. La relation des faveurs divines s'harmonise parfaitement avec mes souvenirs de New-York et complète la physionomie de Dina, en 1916. Très pieuse, très douce, toujours souriante, toujours aimable, elle parlait peu; mais cependant, très enjouée à certaines heures, Dina taquinait ses amies B... et A..., et riait de grand cœur lorsque celles-ci la taquinaient à leur tour.

Je conserve précieusement mémoire des bonnes heures passées à sa chambre d'infirmerie, en août 1929. Elle était rayonnante, consciente et heureuse de partir pour le ciel. Nous étions toutes les trois, "comme à New-York," disait-elle; et, toutes trois religieuses.

Témoignage de Mme Aloysius Beaudry, née Marie Auger.

Ma chère cousine se faisait remarquer par une grande douceur. Elle était d'une grâce sans égale, pieuse, aimable, très modeste, toujours prête à s'effacer, à se sacrifier, à faire plaisir. Sa présence seule était une véritable prédication, une invite à la charité, à la bonté.

Témoignage de Mlle Angéline Alarie.

Nous avons habité dix-sept ans la même maison que M. et Mme Bélanger; nous avons eu avec cette honorable famille des rapports très intimes, et c'est avec édification que je voyais se développer les belles qualités de leur chère enfant. Je remarquais la grande charité de Dina. Jamais une parole malveillante, un sourire ironique. Toujours, elle trouvait des excuses, des compensations.

Son dévouement envers les pauvres et les affligés était digne d'admiration. Notre foyer a bien souvent été visité par la maladie. Dans ces circonstances, Dina gardait pour elle les soins domestiques, afin de permettre à sa bonne maman de nous porter secours.

Son humilité voilait l'intensité de sa vie intérieure.

Toutes ces qualités s'épanouissaient en vertus, grâce à une piété forte, éclairée, discrète, rayonnante. A son contact, on se sentait porté vers Dieu.

Un jour, causant avec Mme Bélanger, je lui dis: "Si Dina meurt avant moi, je la prierai avec grande confiance."

Témoignage de Mlle Maria Blondeau.

Plus jeune que Dina, j'étais attirée par sa piété, sa modestie, ses manières distinguées.

Je la voyais appliquée à l'étude, aimable et souriante. Je me rappelle son assistance quotidienne à la messe, ses visites au Saint Sacrement. Là surtout, j'admirais son attitude recueillie, son air angélique.

Un jour, devant moi, une personne manifesta le désir de l'entendre jouer du piano. Sa mère appuya cette demande. A l'instant, Dina quitte tout pour exécuter quelques pièces de son répertoire. Je la

regardai... et j'en conclus: humilité, simplicité, besoin de faire plaisir à ses parents.

Témoignage de Mlles Bélanger.

Le talent artistique de Dina, son esprit fin et pétillant, nuancé d'une légère, très douce et joyeuse ironie, animait notre cercle.

Nous recherchions sa compagnie, où se désaltérait notre soif de vivre en beauté.

Elle était conciliante mais très ferme. Dans les discussions, appuyée sur un principe, elle s'y accrochait comme pour une résistance sans capitulation.

Les contretemps et les déceptions n'altéraient pas sa sérénité, n'effaçaient jamais le sourire qui la rendait si attachante.

De défauts chez elle, nous n'en soupçonnions pas l'ombre; pas non plus de ces imperfections que nous aurions voulu voir poindre quelquefois pour atténuer un peu les nôtres.

Enfin, Dina était l'amie édifiante, toujours. C'est maintenant que nous découvrons avec quel scrupule elle cachait ses progrès incessants vers le "parfait", qui eussent peut-être fort humilié les pauvres que nous sommes; si bien que les "révélation" sur cette vie si simple et si belle ne nous étonnent pas aujourd'hui.

Témoignage de Mlle Corinne Deslauriers.

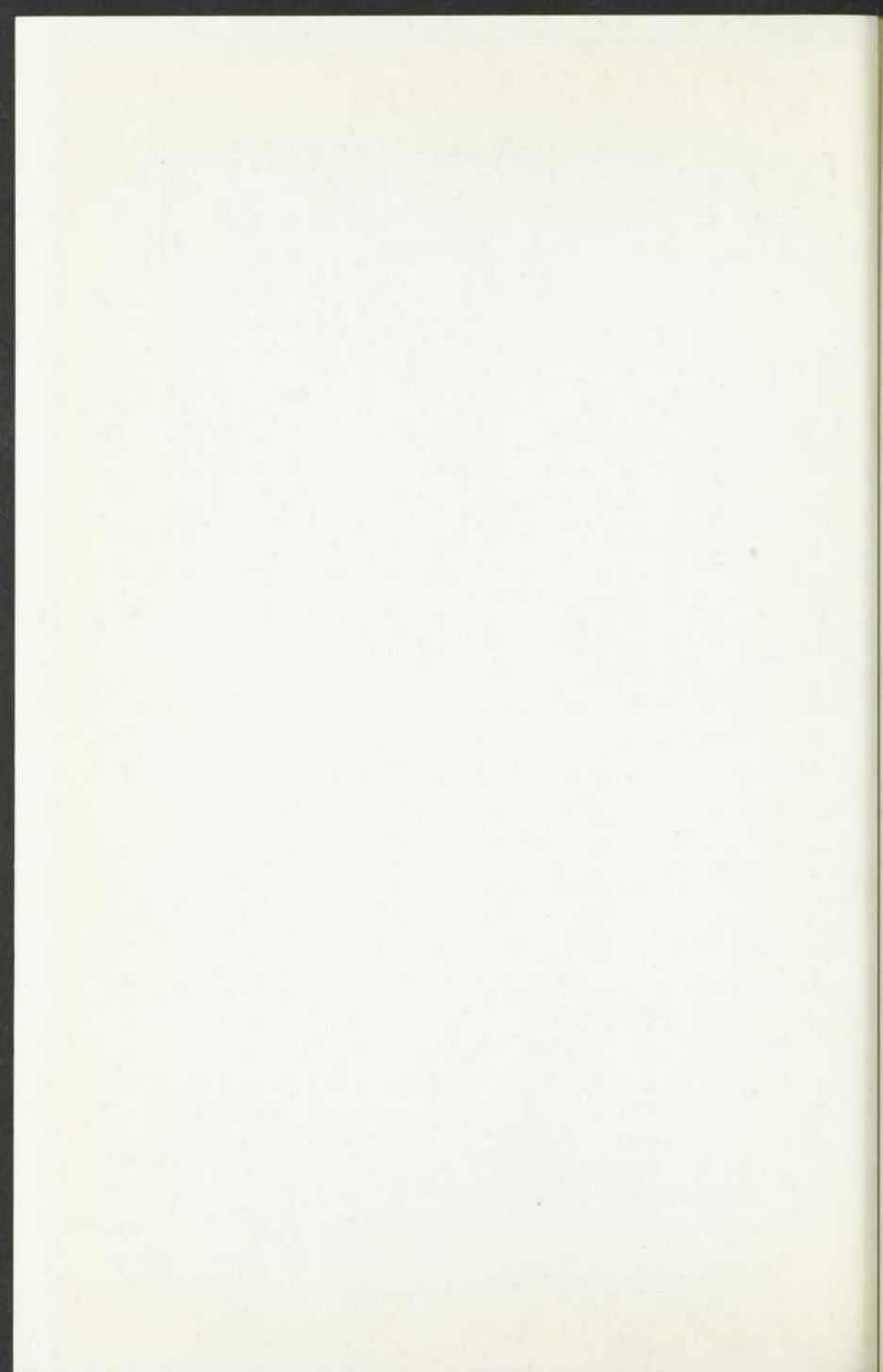
J'ai connu Dina Bélanger alors qu'elle poursuivait ses études musicales. Très bien douée au physique et au moral, elle jouissait de ces dons avec une simplicité qui ne s'est jamais démentie.

Ses manières distinguées, ses conversations aimables, nous faisaient rechercher sa compagnie. Douce et ferme, elle savait à l'occasion affirmer ses convictions, basées toujours sur la justice et la charité. De défauts, ou même d'imperfections, nous ne lui en connaissons pas.

Que de fois son talent artistique a enchanté nos réunions! De bonne grâce, toujours, elle condescendait à nos moindres désirs.



COUVENT DE JÉSUS-MARIE, SILLERY.



Sous ces apparences dignes mais simples, nous ne soupçonnions pas que germait dans son cœur cet idéal de vie intérieure qui devait la porter aux sommets de la perfection, et lui procurer l'insigne bonheur de ces relations mystiques qu'attestent ses admirables écrits.

Témoignage de Mlle Rose-Anna Cloutier.

A qui m'en parlait, je me plaisais surtout à dépeindre la sérénité de son visage. Il reflétait les sentiments d'une jeune fille pieuse, mais dont la piété n'éteignait pas la flamme du regard, n'assombrissait pas le front et n'arrêtait pas le sourire. Au contraire, elle rayonnait et jetait partout une note de gaieté sainte. Ce que j'admirais surtout en elle, c'était son obéissance prompte à ses bons parents. Voici un fait particulier. Un soir que nous étions tous rassemblés chez des amis, elle se préparait à organiser un jeu quand M. Bélanger vint annoncer : "Dina, nous partons." Sans un mot, elle salue aimablement tous les assistants et suit son père et sa mère.

Elle avait tout pour susciter autour d'elle des amitiés nombreuses. De confiance, on allait à elle ; une fois qu'on l'avait approchée, on ne pouvait s'en déprendre. Cependant, cette amie idéale avait peu d'intimes. Son amour allait à Dieu, à ses parents...

Déjà, elle faisait partie de ces âmes d'élite qui ont, avec la nostalgie du surnaturel, un tempérament d'apôtre. Elle semblait comprendre toutes les misères et vouloir guérir toutes les blessures. Elle avait un bon mot pour tous ; sa complaisance manifestait son oubli d'elle-même et sa grande charité.

Témoignage de Mme Wilfrid Allaire, née Joséphine Cloutier.

J'eus le bonheur de vivre près d'elle pendant quelques années, et je puis vous affirmer que toutes ses paroles et ses actions révélaient une âme d'élite.

J'admirais surtout sa conformité aux enseignements de l'Evangile, sa vive affection pour ses parents, sa tendresse pour les petits enfants.

Elle plaçait toujours le Seigneur entre elle et ses amitiés et, on le sentait, le Seigneur sanctifiait tout : sentiments, joies, affections.

Je me rappelle avec émotion les heures qu'elle consacrait à enseigner le catéchisme à mon fils qui se préparait à sa première communion. Je me plaisais à la citer comme modèle à mes enfants qui admiraient sa douceur et sa délicate bonté.

La prière lui était agréable. A ma connaissance, il ne se passa pas un mois sans qu'elle fit son heure d'adoration, même pendant la saison des villégiatures.

Son activité était étonnante. L'étude de la musique occupait la plus grande partie de ses journées; les autres moments de loisir s'écoulaient dans les soins du ménage ou les travaux de broderie, de couture et de tricot.

Témoignage de Mme Narcisse Matte, née Léona Lachance (suite).

A l'occasion d'une fête paroissiale, nous fûmes chargées, Dina et moi, de la partie musicale. Tout simplement, nous parlâmes de la toilette que nous porterions ce jour-là. Je dus en parler la première et décrire probablement la mienne. Là-dessus, elle me dit doucement, comme s'il s'agissait d'un détail tout à fait secondaire: "Ma robe sera blanche et unie." Je fus frappée de tant de simplicité, et je devinai qu'elle désirait, sinon passer inaperçue, du moins ne pas attirer l'attention par sa toilette, elle qui aurait pu en avoir de si belles et de si riches.

Elle m'apparaissait comme le modèle des jeunes filles et des enfants.

Témoignage de Mme A.-E. Dombrowski, née Fernande Plamondon.

Des relations amicales m'ont liée à Dina pendant l'été de 1917. Sa famille et la mienne passaient la belle saison à Parc Bellevue. Nous étions amis et voisins; je la voyais donc à peu près tous les jours, et j'ai pu constater qu'elle possédait un beau caractère, une franchise, une simplicité charmante.

Rien de remarquable dans sa manière d'agir, si ce n'est qu'elle faisait tout à la perfection. Elle partageait nos jeux avec bonne grâce, sans faire parade des dons magnifiques dont Dieu l'avait comblée. Elle n'aimait pas parler d'elle-même et, pour connaître son avis, il

fallait le lui demander. Quand elle ne partageait pas notre manière de voir, sans nullement contredire, elle disait, avec un gracieux sourire: "Vous croyez?" C'était une manière très délicate et bien à elle de montrer qu'elle différait d'opinion.

Ce que j'ai beaucoup admiré chez elle, c'était sa bonne humeur et sa constante sérénité. Je ne l'ai jamais vue soucieuse ou ennuyée. On eût dit que la vertu lui était naturelle, tant elle était bienveillante et affable envers tous. Pourtant, j'ai entendu dire que son caractère était assez volontaire quand elle était jeune enfant. C'est sans doute cette force de volonté qu'elle a su employer à se maîtriser, si bien qu'en toute circonstance elle paraissait toujours avec un visage rayonnant: sa personnalité me faisait penser à un beau matin clair, où tout est calme et bien ordonné. Nous allions souvent chez elle, et je me rappelle que nous aimions particulièrement une pièce de musique qu'elle jouait: Rapsodie d'Auvergne. Alors, à chaque **visite, nous lui demandions de l'interpréter.** C'est une pièce assez longue, et, par des jours de chaleur, ce devait être bien fatigant de toujours se prêter à notre caprice; mais, sans protester, elle se rendait à notre désir.

Jamais la moindre parole qui ne fût tout à fait charitable. Si quelqu'un était critiqué devant elle, vite, elle s'efforçait de prêter de bonnes intentions.

Un soir, son âme se révéla vraiment supérieure. Elle était à lire sur le balcon; elle nous montra le livre: c'était l'Imitation. "Que c'est beau!" dit-elle. Sa figure rayonnait d'un éclat céleste et dans ses yeux brillaient des larmes. Nous eûmes l'impression que Dina n'était pas une jeune fille comme les autres, mais bien une âme privilégiée.

Témoignage de Mme Alexandre Boisjoly, née Marie Matte (*suite*).

Un peu plus âgée, Dina venait seule visiter notre famille. C'était toujours un plaisir de la voir arriver, car elle grandissait en sagesse et en bonté. Tout le monde l'entourait d'affection et d'estime.

Dans les réunions entre cousines et amies, s'il nous arrivait de dire un mot peu charitable, elle était là pour excuser les absents et détourner la conversation.

On ne peut dire que du bien de cette petite cousine : des défauts, je ne lui en ai jamais connu.

Témoignage de Mlle Emilie Tremblay, élève de piano de
Mère Sainte-Cécile de Rome.

Penser à Mère Sainte-Cécile de Rome, c'est revoir son angélique sourire. Parler d'elle, c'est assurer qu'elle pratiquait ce conseil reçu dans l'une de ses dernières lettres (12 fév. 1929) : "Soyez joyeuse, de cette joie sainte accordée par Jésus et Marie aux âmes qui les aiment et s'appliquent à les imiter." Le sourire de ma maîtresse de piano avait attiré mon attention ; son humilité et sa bonté devaient la retenir. Jamais elle ne parlait d'elle-même ; et, comme elle savait dissimuler sa supériorité intellectuelle, son beau talent d'artiste !...

Mère Sainte-Cécile de Rome était d'une nature affectueuse, sensible et délicate à l'excès : jamais cependant je n'ai senti dans son affection le moindre mouvement qui ne fût surnaturel. Ce divin qui rayonnait de toute sa personne m'inclinait à l'aimer d'une manière spéciale. Je me rappelle lui avoir demandé si elle n'avait pas une dévotion particulière à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, tellement je trouvais d'analogie entre leurs écrits, leurs paroles et leurs actes.

L'étude sérieuse de sa manière d'agir pouvait seule fixer l'attention d'une élève sur cette religieuse dont tout le soin était de se dérober à l'admiration pour se perdre en Dieu.

A l'annonce de la mort de Mère Sainte-Cécile de Rome
(septembre 1929), une compagne de postulat écrivait :

Mère Sainte-Cécile de Rome : en voilà une vraie sainte ! Elle l'était, novice, en toute humilité. On sait quelle sensation l'on éprouve à tenir un vase fragile, une porcelaine délicate ; c'était l'impression que me faisait cette maîtresse, à mes leçons de piano. Je l'ai éprouvée chaque fois que les circonstances m'ont mise en contact avec elle. Combien j'aurais désiré l'imiter !... Combien j'enviais sa parfaite simplicité, son humilité, le charme inconscient de ses manières si douces qui ne dissimulaient cependant pas à mes yeux la fermeté de son caractère.

Après plusieurs années dans le monde, cette impression est encore bien vivace chez moi. Je la prierai pour vous, comme pour les miens. La manière dont elle a vécu, dont elle a souffert, me fait rougir de ma lâcheté; si bien, que je veux m'appliquer plus fortement à l'oubli de moi-même et de mes petites souffrances personnelles, pour ressembler un peu à mon ancienne compagne qui se survit dans un rayonnement de perfection, de sainteté. (*Traduit de l'anglais.*)

Témoignage d'une ancienne élève de Saint-Michel.

Mère Sainte-Cécile de Rome était ma maîtresse de piano à Saint-Michel. J'ai surtout été frappée de sa patience et de son humilité. Elle ne cherchait qu'à nous aider, à nous encourager. Son attitude seule portait à la piété. Je n'aurais jamais voulu lui causer la moindre peine, ni manquer à mon devoir en sa présence. Je l'ai revue souvent durant son noviciat; toujours, elle me paraissait une véritable petite sainte.

Témoignage de Mlle Lætitia Lapointe.

Autrefois, quand M. et Mme Bélanger devaient s'absenter, elle allait garder la maison et tenir compagnie à Dina.

Toutes deux spirituelles et joviales, nous disent M. et Mme Bélanger, elles aimaient à rire, à plaisanter, et chacune renvoyait finement à l'autre la monnaie de sa pièce, mais toujours sans malice.

Mlle Lapointe est alitée depuis trois ans à l'Hôpital-Général, où nous sommes allé la voir le dimanche, 29 avril 1934.

Ce qui l'a toujours frappée chez Dina Bélanger, c'est, nous dit-elle, son extraordinaire obéissance. Ce n'était pas, chez elle, passivité, manque d'initiative, mollesse, mais au contraire, vertu. Elle était plus que personne capable de se conduire elle-même; et, elle savait fort bien ce qu'elle voulait.

Dina n'agissait jamais d'elle-même. Lorsque ses parents étaient absents, elle voulait que Mlle Lapointe remplit le rôle de maîtresse de maison.

Grande jeune fille, âgée de vingt-trois et vingt-quatre ans, elle ne serait jamais sortie, n'aurait pas fait la moindre démarche sans en demander la permission à sa mère. Celle-ci trouvait la chose excessive et protestait parfois, ignorant que c'était chez sa fille un parti pris de renoncement, une volonté arrêtée de pratiquer une obéissance absolue.

Un autre souvenir de Mlle Lapointe est relatif à l'enfance de Dina : quand elle revenait de communier, elle n'avait jamais faim. Sa mère lui disait doucement : " Mange donc, ma petite fille." Elle répondait : " Je ne puis pas ; je n'ai pas faim." Les autres jours, elle avait un appétit normal.

Quand sa mère voulait lui acheter des toilettes, elle disait avec simplicité : " Maman, vas-y donc plutôt avec Mlle Lapointe."

Un jour, cette dernière voulut la féliciter de son talent musical. Dina lui répondit : " Mademoiselle, vous avez bien tort de me féliciter, car, dans la science, on est toujours au commencement."

Quand on critiquait devant elle une personne absente, gentiment elle détournait la conversation.

Mlle Lapointe ajoute que Dina, depuis sa mort, est venue deux fois l'assister visiblement à l'Hôpital-Général.

Je demande à la malade si c'est en rêve qu'elle l'a vue. Elle me répond : " Non, je l'ai souvent vue en rêve, mais ces deux fois-là, je l'ai vue de mes yeux, comme je vous vois maintenant.

— Comment était-elle habillée ? — En religieuse.

— Est-ce vous qui l'avez appelée ? — Oui, je souffrais horriblement et je l'appelais à mon secours. Je me sentais mourir et je lui criais : " Dina, vas-tu me laisser mourir ?" Elle est venue et m'a dit de prendre l'un des remèdes que j'avais sur ma table. Je l'ai pris et j'ai été soulagée. La chose est arrivée deux fois de la même façon, à quelque temps d'intervalle.

— Était-ce le jour ? — Non : une fois, c'était au commencement de la nuit, et l'autre fois, vers la fin ; mais j'étais parfaitement éveillée ; et je suis sûre de ne m'être pas trompée.

— Pourquoi ne preniez-vous pas de vous-même le remède? — Parce que je n'y pensais pas. Ce remède d'ailleurs n'était prescrit que pour le jour."

Mlle Lapointe nous dit qu'elle prie continuellement sa chère Dina et qu'elle obtient par elle bien des secours surnaturels.

Le 7 février 1929, Marie Sainte-Cécile de Rome écrivait à cette amie :

"...Notre-Seigneur vous aime tant qu'Il vous laisse toujours souffrante. S'il ne veut pas vous guérir cette année encore, je lui demande de vous continuer ses grâces d'union et de sainte joie..."

Témoignage de Mlle Berthe Béland.

Je l'ai toujours admirée pour sa douceur inaltérable et sa gaieté communicative. Je la trouvais alors très belle; je ne devinais pas que l'attrait de sa personne provenait surtout d'une vie intérieure intense. Elle était extrêmement douée, et son âme d'artiste se révélait toute limpide et pure lorsqu'elle exécutait avec brio les œuvres des grands maîtres.

Très pieuse, elle était aussi très modeste en ses toilettes.

Je me souviens des principaux traits de son caractère, du sérieux avec lequel elle accomplissait les moindres devoirs. Elle avait de l'ordre, de la méthode. Tout semblait classé, catalogué dans son esprit. Elle avait un jugement bien formé, des convictions fermes, une grande facilité à surnaturaliser toute chose.

Le rôle de la volonté dans la vie de Dina Bélanger

Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car beaucoup, je vous le dis, chercheront à entrer et ne le pourront pas.

(S. Luc, XIII, 24.)

Notons tout d'abord que les parents de Dina Bélanger ne cessèrent de cultiver chez leur fille cette faculté, si négligée aujourd'hui dans la plupart des familles et même dans les écoles, où l'on ne semble préoccupé que de cultiver l'intelligence, et surtout la mémoire.

Toute petite, Dina prit l'habitude de tendre sa volonté vers le but qu'elle poursuivait. Certains épisodes de sa vie mettent en relief cette énergie.

Ainsi, tout à fait au début de sa vie d'écolière, elle pria sa mère, un soir, de l'aider à apprendre un cantique pour le lendemain, parce que sa maîtresse en avait **exprimé le désir**. Elle y mit une telle volonté qu'elle parvint à l'apprendre en une veillée, tour de force extraordinaire pour une enfant de six ans. Une autre fois, ce fut pour une carte géographique, à laquelle elle s'appliqua tellement, toute seule, que sa maîtresse lui dit le lendemain : " Ce n'est pas vous qui avez fait cela ; ce n'est pas possible." Dina répondit : " Pardon, ma Mère, c'est moi."

Elle prenait, pour cultiver sa volonté, le moyen efficace entre tous : la pratique des petits sacrifices cachés. Cette pratique assouplit beaucoup la volonté, la rend de plus en plus forte et, finalement, capable de tous les renoncements, de tous les héroïsmes.

Cette habitude des menus sacrifices allait en se fortifiant. A partir de sa première communion, Dina devint, nous dit-elle, beaucoup plus recueillie dans ses prières, au point d'éviter, à l'extérieur, tout mouvement inutile, et de ne pas lever les yeux quand elle lisait dans son livre de piété.

On dira que ce sont là de petites choses, des "niaiseries". Erreur : ces sortes de pratiques demandent un effort de volonté beaucoup plus grand qu'on ne s'imagine : — essayez, et vous verrez ! — On peut mettre dans ces petits actes de renoncement beaucoup d'amour, car l'amour est dans la volonté, et non ailleurs. En outre, malgré leur apparente insignifiance, ces actes de mortification sont de puissants moyens d'ascèse, et même, nous ne connaissons pas d'autres moyens vraiment efficaces de fortifier la volonté et de lui donner en nous l'empire qu'elle doit avoir sur la sensibilité.

Dina insiste sur ce point. Elle nous dit qu'entre sa dixième et sa douzième année, elle recherchait les petites mortifications volontaires, et qu'afin de ne rien laisser paraître elle les accomplissait surtout le soir ou la nuit.

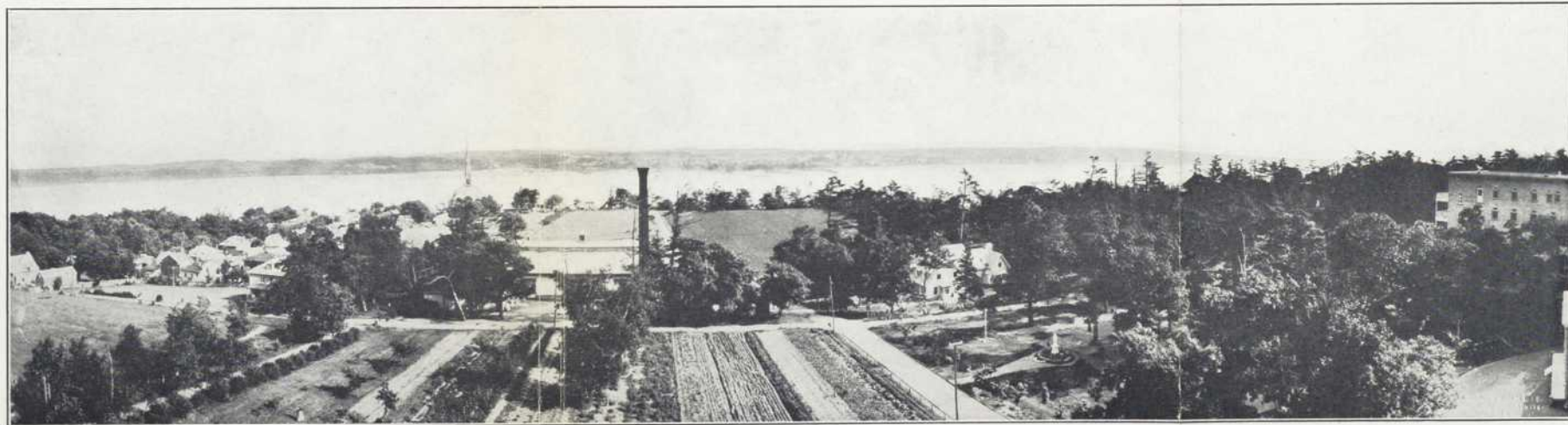
Elle avait cependant à lutter comme tout le monde ; ainsi, elle nous dit, en parlant de cette même période de sa vie : " Le démon essaya de me prendre dans un nouveau piège : l'habitude vaniteuse de me regarder dans une glace. L'habile trompeur eut à enregistrer, hélas ! victoires sur victoires. Jésus prit en pitié ma sottise et me donna la force de travailler à me vaincre... Il arma ma volonté... et j'en vins à rompre le filet séducteur jusqu'à la dernière maille." Elle avait alors dix ans.

Un peu plus tard, nous la voyons lutter contre l'habitude de s'impatienter pour rien, quand elle était seule, et vaincre, avec la grâce de Dieu, sans doute, mais aussi à force de volonté.

A quatorze ans, elle demande et obtient de ses parents la faveur d'aller au pensionnat de Bellevue. Elle y entre, et s'y ennue au point de pleurer quatorze soirs de suite. Lorsque ses parents viennent la voir, elle pleure ; les sanglots

FLEUVE SAINT-LAURENT ET RIVE SUD.

PANORAMA VU DU DÔME DU COUVENT.



VILLAGE DE SILLERY.

JARDINS DU COUVENT.

"SOUS LES BOIS".

l'étouffent. Son père, ému, lui offre de lui faire quitter le pensionnat. "Non, je vous remercie, lui dit-elle; je vais m'habituer."

Voyons-la encore, à Bellevue, tantôt faisant un effort pour se mettre, en récréation, à l'unisson de ses compagnes; tantôt, au contraire, comprimant sa nature espiègle pour ne pas tomber en faute:

"Il me fallait un grand effort de volonté pour me soumettre avec entrain aux jeux bruyants... Néanmoins, à certaines heures, pendant le silence, le démon de la dissipation rôdait; il essayait de me distraire avec des plans dont l'exécution aurait amusé mes compagnes. Dieu merci, je n'ai pas faibli dans la lutte et je suis restée fidèle au règlement."

Elle aimait à jouer des tours, nous a dit sa mère; elle était naturellement joyeuse et rieuse. Il faut qu'elle ait beaucoup lutté pour vaincre ces innocentes tendances, car cela ne paraissait guère, et l'on remarquera que les témoignages portés sur elle par les personnes qui l'ont connue ne mentionnent pas ce trait de son caractère. Mlle Bernadette Létourneau (Mère Saint-Omer de Luxeuil) en a seule parlé.

On objectera qu'il est inhumain de comprimer ainsi la nature, et qu'il vaut mieux qu'une jeune fille laisse épanouir les dons que Dieu lui a donnés, qu'elle garde la spontanéité de la jeunesse et la gaieté qui convient à son âge.

En réalité, Dina Bélanger n'étouffait nullement en elle ces dons aimables qui plaisent chez les jeunes filles; mais elle les disciplinait en ne les laissant pas se manifester quand cela ne convenait point. On a pu voir par sa correspondance de New-York que jamais fille ne fut plus gaie ni plus aimable; mais elle sut éviter tout ce qu'il y a d'excessif et de déréglé dans la joie et l'exubérance de la jeunesse.

Voici encore un petit trait de son séjour à Bellevue:

"Pendant le carême, je marquais les petits sacrifices journaliers. Mon ambition visait à un chiffre élevé. Le jour de la fête de saint Joseph, j'exprimais ma dévotion et ma reconnaissance à ce grand saint par une offrande plus géné-

reuse de petits renoncements. A Pâques, j'en faisais l'addition et j'offrais le tout à Notre-Seigneur comme une gerbe d'amour."

Quelle idée, diront certaines personnes, de compter des sacrifices ! Il faut en faire, mais ne pas les compter, ce qui peut donner de l'orgueil. Cette réflexion, qui semble juste, dénote l'inexpérience de ceux qui la font. La pratique nous apprend qu'il est très bon de commencer par compter ses sacrifices, afin de prendre l'habitude d'en faire ensuite sans compter.

"Jésus, nous dit encore Dina, développait en moi la prudence, comme une digue aux nombreux écueils que j'allais bientôt rencontrer dans le monde ; une prudence ferme et délicate, par la retenue des yeux, la mortification des sens, de la curiosité, par l'attention continuelle et vigilante sur mon être entier." On voit quelle force et quelle constance de volonté tout cela suppose...

Nous n'insistons pas ; nous avons seulement voulu faire remarquer l'intense exercice de volonté qu'a été la vie de Mère Sainte-Cécile de Rome. Nos lecteurs pourront étudier l'autobiographie à ce point de vue, et ils constateront l'effort énergique et persévérant qui s'y manifeste presque à chaque page. Ils verront qu'au fond, comme "sa sœur", sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, Mère Sainte-Cécile de Rome est une âme très virile. Toutes deux, malgré leurs "fleurs", leurs mièvreries de style, leurs idées de jeunes filles, nous donnent surtout des exemples de force et peuvent en remontrer sur ce point à beaucoup d'hommes.

Nombreux sont ceux qui tendent de toutes leurs forces, de tous leurs efforts, aux biens de ce monde. Or, il n'y a qu'un bien qui mérite et même exige toute l'énergie de notre volonté : c'est Dieu, notre souverain Bien. Lui-même nous le dit : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton esprit.* Il nous semble que Mère Sainte-Cécile de Rome a réalisé cela dans sa vie. Nos lecteurs en jugeront, en attendant le verdict, seul décisif, de la sainte Eglise.

XVIII

— “Jésus-Marie” —

*Mieux vaut un jour dans tes parvis
que mille loin de Toi.*

(Ps. 83, v. 11.)

Nous croyons nécessaire, avant de continuer, de donner au lecteur une idée succincte de la congrégation de Jésus-Marie, où Dina Bélanger allait entrer.

C'est une congrégation d'origine française. Sa fondatrice, Claudine Thévenet (en religion Mère Marie Saint-Ignace), naquit à Lyon en 1774, fut baptisée dans l'église Saint-Nizier, et reçut l'éducation donnée par les Bénédictines de Saint-Pierre-des-Terreux.

Dès son enfance, Claudine fit pressentir ce qu'elle serait toute sa vie: douce et ferme, tendre et énergique; par son esprit de conciliation, elle était l'ange du foyer, et faisait la consolation de ses parents et le charme de ses jeunes frères.

A l'époque de la Terreur, elle avait dix-neuf ans; elle se montra courageuse jusqu'à l'héroïsme, visitant, au risque de sa propre vie, ses deux frères prisonniers des révolutionnaires, suivant jusqu'aux Brotteaux le cortège qui les conduisait à la mort; assistant même à l'exécution, le cœur déchiré par la douleur, mais des paroles de pardon sur les lèvres...

Après ces tristes événements, elle se voua, pendant vingt-deux ans, aux œuvres de charité, instruisant les pauvres dans la connaissance et l'amour de Dieu. Quelques pieuses com-

pagnes, entre autres Pauline-Marie Jaricot, se joignirent à Mlle Thévenet pour la seconder dans cette entreprise d'apostolat au foyer. Le zèle pour le salut des âmes était la passion de sa jeunesse, il fut la passion de toute sa vie, ainsi qu'en témoignent les œuvres sorties de son cœur plein d'amour pour Dieu et pour le prochain.

A Lyon même, dans le quartier de la Croix-Rousse, elle fonda deux "Providences": l'une en 1817, celle-là subsiste encore, l'autre en 1818, aux Pierres Plantées, et c'est là, qu'avec quelques compagnes, elle jeta les fondements de la future congrégation de Jésus-Marie dont les membres auraient pour but leur propre sanctification et le salut des âmes.

Les années 1816 et 1818 furent témoins de ces grandes entreprises... Présidente de l'association des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie, supérieure et directrice des deux "Providences" ou orphelinats, ainsi que de sa nouvelle famille religieuse, Mlle Thévenet avançait courageusement au milieu de difficultés sans nombre, car, n'ayant pas d'autre but que la gloire de Dieu et l'accomplissement de sa sainte volonté, elle ne cherchait son appui qu'en Dieu seul, se confiant à Lui avec le plus filial abandon.

Installée en 1820 sur la colline de Fourvière avec son œuvre des orphelines et celle de l'ouvroir pour la soierie, elle y ajouta, en 1821, un pensionnat destiné à l'éducation des jeunes filles de la classe aisée.

Le 25 février 1823, avec quatre de ses compagnes, Mlle Thévenet revêtit l'habit de la congrégation et prononça ses vœux sous le nom de Mère Marie Saint-Ignace. Le lendemain, au scrutin secret, elle fut élue supérieure générale de la congrégation.

Sous la Règle de saint Augustin et les Constitutions de saint Ignace, elle développa à l'intérieur cette vie austère, mais en même temps simple et cordiale, qui est si favorable à la perfection religieuse, cependant qu'à l'extérieur toutes ses fondations prospéraient: pensionnats, orphelinats, ouvroir, etc. Le parfait accord de ces œuvres de "Marthe

et de Marie" donna bientôt à la nouvelle famille religieuse l'aspect et la réputation d'une communauté modèle. Le saint curé d'Ars disait plus tard : **C'est une congrégation qui est bien établie . . .**

Cette œuvre si vivante aujourd'hui, et dont la Fondatrice elle-même ne pouvait prévoir le magnifique développement, fut bâtie sur "l'humilité" et la "pauvreté", vertus toujours agréables à Dieu, et double héritage que Mère Saint-Ignace légua à sa famille religieuse. En effet, ses œuvres qui se soutiennent et se propagent dans cet esprit de "vie cachée", qui fut celui de la Servante de Dieu, continuent à grandir sans compter sur les moyens humains.

La révérende Mère Saint-Ignace eut beaucoup à souffrir pour conserver l'existence d'abord, l'esprit ensuite, de sa bien-aimée congrégation ; mais le courage calme et serein qu'elle puisait dans la prière et dans sa grande confiance en Dieu, vint à bout de toutes les peines et de tous les obstacles.

Les événements politiques survenus les dernières années de sa vie (1830-1837), et des difficultés intérieures, empêchèrent Mère Saint-Ignace de réaliser complètement tous ses projets sur la terre ; mais elle ne les abandonna pas, et peu de temps après sa mort, qui fut d'une émouvante et édifiante humilité (1837), elle donna des marques visibles de sa céleste protection.

Voici, en résumé, le genre de vie que l'on mène dans cette congrégation :

Dès le matin, la religieuse de Jésus-Marie, près du tabernacle, passe une heure d'intimité avec Jésus, lui exposant ses difficultés et ses besoins, lui redisant son amour, son désir de lui gagner des âmes, de contribuer à l'extension de son règne, de vivre et de mourir humble et cachée, à son divin service.

La sainte messe, entendue tous les jours, la sainte communion renouvelant son union avec le divin Epoux, sont l'aliment quotidien de sa vie surnaturelle.

Trois fois le jour, interrompant son travail, elle s'unit, par l'office divin, au concert de louanges que l'Eglise fait constamment monter vers le ciel.

Au milieu et à la fin de la journée, en deux quarts d'heure de recueillement, elle examine son âme devant Dieu pour effacer, par un acte d'amour, les fautes échappées à sa fragilité, et prévoir les écueils qu'elle pourra rencontrer.

La lecture spirituelle continue sa formation religieuse; la visite au Saint Sacrement la ramène aux pieds du Maître; la récitation du chapelet la rattache par une douce chaîne d'amour et de force à sa divine Mère. Le soir, une dernière entrevue avec Jésus guérit les blessures du jour et prépare le repos de la nuit.

Ainsi, sa vie tout entière est sanctifiée par la prière qui la dispose à l'action.

Cette action est intense dans la congrégation de Jésus-Marie, et les âmes qui ont soif de dévouement trouvent largement de quoi satisfaire leurs désirs. Selon les milieux où la Providence l'a établie, la congrégation travaille à l'éducation des enfants appartenant à toutes les classes de la société: écoles élémentaires et paroissiales, orphelinats, écoles du soir, écoles dominicales, enseignement secondaire, sont tour à tour le champ d'action offert à l'activité de la religieuse de Jésus-Marie.

Non seulement la congrégation de Jésus-Marie travaille dans son pays d'origine, mais elle a, dès les premières années de sa fondation, étendu ses ramifications sur les missions lointaines. C'est ainsi que, depuis 1842, elle s'est implantée aux Indes, où elle continue d'accepter, suivant les circonstances, les œuvres très diverses qui s'offrent à son zèle. Les couvents de Jésus-Marie sont semés, depuis les pentes de l'Himalaya jusqu'aux brûlantes plaines du Gange et aux rives de l'Océan Indien.

Dans leurs écoles, sont accueillis des enfants de toutes races et de toutes croyances. Parfois même, tel à Sardhana, à Delhi, les religieuses mènent la vie de vrais missionnaires, recueillant et baptisant les petits enfants, instruisant les adultes et les préparant à la réception des sacrements.

Accepter ainsi l'éloignement du pays natal, les souffrances d'un climat souvent meurtrier, les difficultés de la langue et

des coutumes indigènes, n'y a-t-il pas là de quoi satisfaire les âmes les plus avides de renoncement, d'immolation et de dévouement? Outre les Indes, — où les maisons de l'Institut sont nombreuses, — l'Angleterre, l'Irlande, le Canada, les Etats-Unis, l'Espagne, le Mexique, les Antilles, l'Amérique du Sud, la Suisse, l'Allemagne et l'Italie ont vu se multiplier aussi les fondations.

Depuis que les communautés religieuses ont été chassées de France en 1901, les religieuses de Jésus-Marie ont leur maison-mère à Rome. La maison provinciale et le noviciat, pour le Canada et les Etats-Unis, est à Sillery, près de Québec. Un autre noviciat, pour les sujets de langue anglaise, a été ouvert à Highland Mills, état de New-York. Un troisième se trouve à Gravelbourg, Sask.

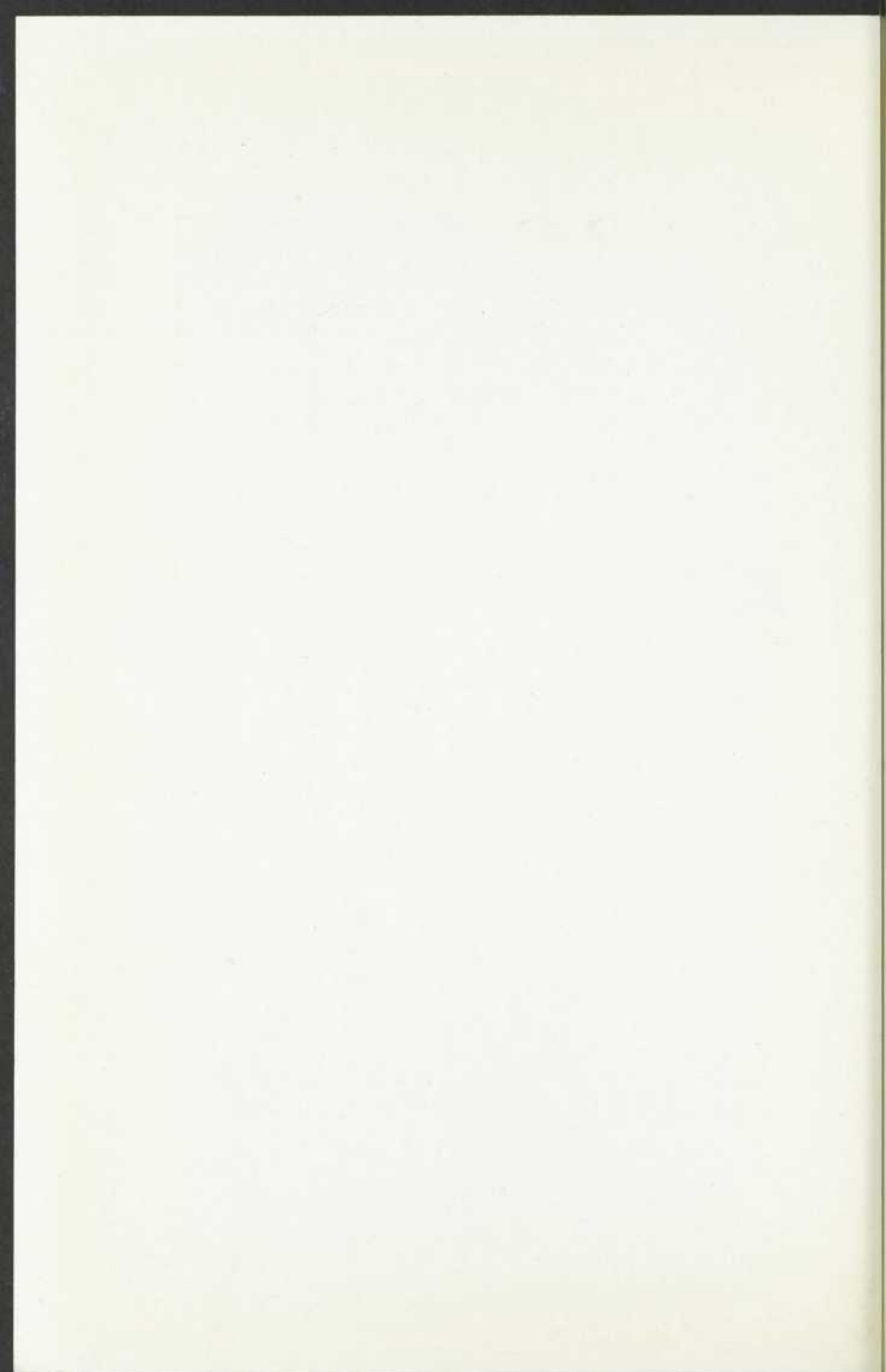
En outre, les religieuses de Jésus-Marie ont ouvert des noviciats dans les différents pays où elles se sont établies.

Les vaillantes ouvrières de la première heure sont allées depuis longtemps recevoir l'éternelle récompense. Comme il doit leur être doux de contempler leurs remplaçantes qui, sous tous les cieux, travaillent à remplir le programme tracé par la révérende Mère Fondatrice: **Former des âmes pour le ciel, par une éducation vraiment chrétienne!**

Dans la congrégation de Jésus-Marie, tous les membres ne sont pas appelés à l'enseignement. Il y a place pour toutes les bonnes volontés et toutes les aptitudes. C'est ainsi que les chères Sœurs auxiliaires, employées plus spécialement aux soins du ménage, jouent dans la communauté un rôle important et bien apprécié. Par leurs humbles travaux, par leurs prières, leurs vertus de vie intérieure, qu'elles ont tant d'occasions de pratiquer, elles ont part à tous les mérites de l'œuvre de l'éducation chrétienne. Pour elles, comme pour les religieuses de chœur, — faisons-en la remarque importante, — chaque action, faite en vertu des saints vœux, s'élève à la dignité d'un acte de la vertu de religion, et acquiert des mérites bien supérieurs à ceux que réaliserait le même acte accompli en dehors de la vie religieuse. Quelqu'un n'a-t-il pas dit: "Là où une personne



LA RÉVÉRENDE MÈRE MARIE SAINT-IGNACE
(Claudine Thévenet),
FONDATRICE DE LA CONGRÉGATION DE JÉSUS-MARIE.



du monde mérite comme salaire une pièce d'argent, une personne religieuse reçoit du divin Rémunérateur une pièce d'or."

Pour cimenter l'union entre les couvents de Jésus-Marie, le saint sacrifice est célébré, chaque matin, dans l'une ou l'autre maison de la congrégation, aux intentions de la famille tout entière. Cette série de messes, du 1er janvier au 31 décembre, fait descendre du saint autel des flots de grâces sur Jésus-Marie, sur ses bienfaiteurs vivants et défunts(1).

(1) Ce chapitre est emprunté presque entièrement à des opuscules publiés par la congrégation de Jésus-Marie.

XIX

Le postulat

(11 août-2 septembre 1921)

Entrée au couvent. — Ennui et ténèbres. — Tentations diverses. — Fidélité malgré les répugnances de la nature. — "Si tu commences, commence parfaitement". — Fidélité dans les petites choses. — Grâces de la retraite préparatoire au noviciat. — Oubli du passé. — Echange de son cœur avec ceux de Jésus et de Marie.

Comme je l'ai répété souvent, Notre-Seigneur veut que l'âme, de temps en temps, soit dans les ténèbres, privée de sa divine lumière. Je viens de passer huit jours dans cette obscurité: je ne trouvais plus en moi ni sentiment de mes obligations envers Dieu, ni souvenir de ses grâces; mon esprit était réduit à une sorte de stupidité et absorbé par je ne sais quoi. Ce n'est pas que j'eusse de mauvaises pensées, mais je me trouvais si incapable d'en avoir de bonnes, que je riais de moi-même et prenais plaisir à voir la bassesse d'une âme quand Dieu suspend en elle son opération.

(Sainte Thérèse, *Vie*, ch. xxxvii.)

Mon père et ma mère m'accompagnèrent à mon entrée. Ils venaient me remettre au Maître éternel qui, un jour, m'avait confiée à leurs soins. En mon âme, c'était la nuit, la répugnance. A peine avais-je franchi le seuil du couvent béni, oui, en entrant, la porte n'était pas encore fermée, qu'une force intérieure m'obligea à dire en moi-même:

c'est chez nous. Ces trois mots me furent une source de consolations, surtout plus tard ; ils me semblaient traduire la volonté divine ; ils augmentaient ma conviction que Jésus me garderait désormais à son service, à l'ombre de la vie religieuse. Au moment même, ces mots ne provenaient pas de mes sentiments naturels. Mes désirs de solitude, mes rêves du cloître étaient tous endormis ; alors que j'arrivais à la réalisation de mes vœux ardents, rien ne m'attirait, j'étais insensible et dans les ténèbres.

Au soir de mon entrée, lorsqu'on me remit la mantille, je la reçus avec grande piété. Je voulais depuis si longtemps être délivrée des vains apparats du siècle ; enfin, j'étais revêtue d'un costume uniforme et simple. Toutefois, je ne pouvais me livrer aux vérités pieuses que la grâce démontrait à mon âme que par un effort constant de volonté.

Le lendemain, il y avait une cérémonie : plusieurs vêtements et professions. J'étais dans la sécheresse absolue. Loin de ressentir le moindre attrait, mon cœur était froid comme le marbre, indifférent comme le roc. Une chose me toucha : en donnant le baiser de paix, les nouvelles épouses de Jésus me communiquèrent, chacune à leur tour, une émotion de joie, de paix indicible ; il me semblait qu'elles versaient en mon âme quelques gouttes de leur immense et virginal bonheur. Il en fut de même avec les nouvelles novices ; cependant, mes impressions étaient moins vives.

Avant mon entrée, je m'étais imaginé que, au couvent, la vie était une lutte incessante, un assaut continu aux goûts de la nature. Je m'en réjouissais. Le démon m'attendait. Il essaya de me décourager. Pendant mon postulat, tout me paraissait excessivement difficile et même presque impossible. La voix de l'ennemi me disait : " Tu vas vivre ici jusqu'à la fin de tes jours ? Tu vas te soumettre à ces exi-

gences qui sont autant de fardeaux?" Un jour surtout, le combat fut terrible, en ce sens qu'il me fallut une grâce puissante pour ne rien refuser à Jésus. Je considérais les religieuses les unes après les autres; j'étais dans l'admiration à la vue de leur bonheur qui se trahissait à l'extérieur, de leur recueillement, de leur vertu qui supposait l'abnégation, et je pensais: chacune d'elles est une grande sainte. Le démon me découvrait un abîme immense, iniranchissable, entre la perfection de ces âmes consacrées et ma piété. Notre-Seigneur veillait sur moi; je m'attachais fortement à son amour, le suppliant de ne pas me laisser faiblir. Aux suggestions infernales, Il opposait ses inspirations douces et puissantes; alors, je devenais courageuse en songeant: ces religieuses, pourquoi ne pourrais-je pas les imiter? ne sont-elles pas des créatures fragiles comme moi? Jésus me donnera son secours comme Il le leur accorde. Si c'est une vie héroïque, puisqu'il m'y appelle, Il soutiendra ma faiblesse. Mon divin Maître combattait pour moi, qu'avais-je à craindre? Et l'aridité persistait. Le diable est bien le père du mensonge. Ses inventions fausses et trompeuses avaient pour but de m'éloigner de la vraie jouissance. Oh! la vie religieuse, ce sont des délices! Un pieux cantique dit:

Grand Dieu...

Un seul moment qu'on passe dans ton temple
Vaut mieux qu'un siècle aux fêtes des mortels.

Et moi, je chante: O Jésus, un seul instant consacré à ton service, en ta maison sainte, est plus suave qu'une éternité aux fêtes des humains. Non, non, les siècles sans fin seront trop courts pour témoigner à l'infinie Bonté ma reconnaissance pour le bienfait et le bonheur d'une seconde de vie religieuse.

Le diable ajouta une autre chimère : la plupart des exercices de piété étant en commun, je ne pourrais plus parler intimement, dans la solitude, à Notre-Seigneur. Donc, je ne trouvais pas ce que je cherchais : l'union étroite avec Dieu, n'ayant pas le loisir d'épancher mon cœur librement dans le sien, étant soumise aux prières à haute voix et aux idées des autres. Mensonge ! mensonge ! ruse du mauvais esprit ! La vie religieuse, c'est la conversation ininterrompue de l'âme avec l'Époux ; c'est l'état d'oraison, partout : à la prière, au travail, au repos, puisque Jésus et l'âme ne font qu'un. Et les prières en commun allaient m'apporter tant de consolations en m'unissant à des âmes saintes et parfaites ! Quel précieux motif de confiance pour moi ! D'autre part, elle est immense la somme des moments libres permettant les colloques personnels avec le Maître.

Inutile d'avouer que l'ennui me poursuivait, ainsi qu'une tentation. La nuit, je veux dire le temps destiné au sommeil, m'offrait parfois des heures sombres. Si Jésus dormait, son Cœur me gardait ; et je lui renouvelais mes protestations de fidélité. Durant le jour, les distractions étaient nombreuses, et je m'efforçais de dissimuler au dehors mes impressions intérieures ; hélas ! je me trahissais souvent. Une fois, j'eus des témoins très discrets. Un après-midi, passant près du poulailler, je m'arrêtai, et, le cœur bien ému, je dis aux poules : " Ah ! chères petites bêtes, vous êtes chez vous, profitez-en ! Oui, profitez-en ! "

Je recevais la grâce de vouloir pratiquer immédiatement les recommandations qui m'étaient faites. Me soustraire à l'une d'elles volontairement me semblait abuser des faveurs divines. Quand on parla du silence intérieur, je fis aussitôt trêve avec le passé : c'était casser des fibres ténues et vibrantes, signer l'arrêt de mort à mille souvenirs ; je n'avais pas à

hésiter, Notre-Seigneur le désirait. D'ailleurs, avant mon entrée, n'avais-je pas offert le sacrifice joyeux de tout? Sacrifice aveugle, mais non moins sincère. J'avais renoncé totalement et pour toujours au travail musical, si telle était la volonté du bon Dieu, autant que si je n'eusse pas connu une note de musique.

Un soir, avec mes nombreuses compagnes d'entrée, j'eus la permission d'une visite au noviciat. Ce qui m'édifia encore là, ce fut la charité des novices, leur gaieté, leur constant sourire. Je me demandais: qu'y a-t-il? quel secret transforme une jeune fille du monde si heureusement et en si peu de temps?... Je l'ai vite compris le grand secret de l'âme qui, livrée à Jésus, rayonne la beauté et la bonté de son Bien-Aimé. En observant chacune des novices, la pensée que j'ai déjà énoncée revenait me fortifier: ce n'est pas plus impossible pour moi que pour celles-là. Quant au décor du noviciat, je vis une sentence qui m'apparut comme un ordre formel s'adressant à moi: **Si tu commences, commence parfaitement.** Je répondis à la grâce de Dieu dont j'étais favorisée par la résolution ferme de "commencer parfaitement", au moment même.

Des méditations du postulat, — avant la retraite, — celle qui me frappa davantage, parce que la lumière divine m'éclaira, fut: "De la fidélité dans les petites choses". Je fus pénétrée du fait que je n'aurais pas la force de me renoncer en des devoirs importants si je n'avais pas seulement la générosité de me soumettre à des riens.

Puis ce fut la retraite préparatoire à l'entrée au noviciat. Jésus m'attendait avec des flots de lumières, et, à certaines heures, de consolations. Mes premiers sujets de tentation s'évanouirent, et rien, rien ne m'apparut difficile. Comme

jadis, je me réjouissais de tout. Je signale les deux grâces que je crois les plus importantes.

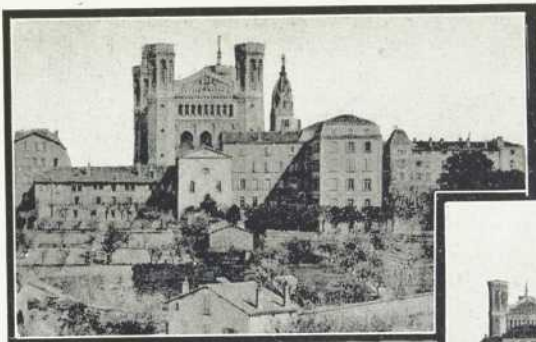
D'abord, une vie nouvelle. Je plongeai avec confiance mon existence vécue dans le précieux Sang rédempteur, et j'oubliai entièrement le passé. Je l'oubliai dans ma volonté, car souvent, après, j'ai surpris ma faible nature en flagrant délit, évoquant les souvenirs de jadis. La rupture avec mes jours d'antan fut tellement marquée qu'il me sembla subir un état de mort, et recevoir ensuite une naissance nouvelle.

Le second bienfait de l'amour divin inonda mon âme d'un bonheur indicible. C'était le dernier soir de la retraite. Pendant le temps libre qui précédait la préparation à la méditation du lendemain, je me rendis à la chapelle. L'ombre était descendue. Le silence régnait. Jésus me fit entendre sa voix mystérieuse et douce; je me sentais enivrée de pures délices, c'était la paix, l'amour. Puis, le bon Maître prit mon pauvre cœur, s'en empara, à la façon dont on enlève un objet de quelque endroit, et mit à la place, — ô don de l'infinie tendresse! — son Cœur sacré et le Cœur immaculé de Marie! Cela était encore un tableau; mais il se passa certainement en moi une opération divine que la plume ne peut décrire. J'étais abîmée dans des sentiments de reconnaissance et d'humilité. Je n'avais plus à chercher au dehors l' "Hostie" et l' "Etoile", Jésus et Marie, je les possédais dans mon intérieur. Depuis ce moment, j'ai agi, aimé, avec le Cœur de Notre-Seigneur et celui de ma sainte Mère. Dans mes prières particulières, je n'ai plus dit: mon Dieu, je vous offre mon cœur, ou autre formule analogue, non, le mien, je ne l'avais plus, j'en étais délivrée. Aux exercices en commun, quand ces mots: mon cœur, se présentaient, la pensée de mes deux trésors me revenait chaque fois; dans les conversations, je m'arrangeais de manière à ne pas

les prononcer. Il continue à en être ainsi. S'il m'est arrivé de me méprendre, je ne m'en suis jamais aperçue. Je crois que Jésus et la Vierge, dans leur amour, ont prévu ma légèreté et m'ont gardée de l'oubli. Oh! que c'est bon à une misérable créature d'être l'objet d'un pareil échange! Jouir d'un retour si auguste, c'est le ciel sur la terre(1)!

A la fin de la retraite, je résumai en trois phrases le plan de ma vie nouvelle: obéir aveuglément, souffrir joyeusement, aimer jusqu'au martyre! Je voulais fermer les yeux à tout ici-bas pour ne voir que Jésus.

(1) Il ne faut pas prendre ces paroles à la lettre. On peut, ici-bas, être uni (par la communion, par la charité) à Celui qui fera notre bonheur dans le ciel; mais ce n'est là qu'un avant-goût du ciel.



LYON

BERCEAU DE LA CONGRÉGATION DE JÉSUS-MARIE, EN FACE DE LA
BASILIQUE DE FOURVIÈRE.

La maison-mère est à Rome depuis 1901.



XX

Au noviciat

(septembre 1921-février 1922)

Difficultés de la vie commune. — Ennui et tentations de départ. — Bévues. — Effort pour sourire à tout et à tous. — Enseignement. — Travail surnaturel. — Joie de la possession de Dieu. — La croix de chaque jour. — Fleurs du ciel. — Le jeu de l'amour et le jeu de la croix. — Retraite de vêtue. — Tentations et consolations. — Le calice et le nom nouveau.

Le Seigneur... s'offre soudain aux désirs de l'âme. Il se présente tout enveloppé de la rosée des douceurs célestes, tout inondé des parfums les plus exquis; il rassasie l'âme fatiguée; Il apaise sa faim; Il rassasie ses désirs; Il lui fait oublier la terre; Il la fortifie merveilleusement de son souvenir; Il la vivifie et lui donne à la fois l'ivresse et la possession d'elle-même.

(Dom Guigues le Chartreux,
L'Echelle du Cloître, ch. v.)

La grande difficulté qui se dressa devant moi, au noviciat, fut la vie commune. Pourtant, je l'aimais la famille où l'on me recevait avec tant de charité, où, surtout, on allait me supporter avec une patience admirable. Sincèrement, j'aurais été prête à donner ma vie avec joie pour chacune de mes sœurs. La souffrance que me causaient des coups d'épingles est bien la preuve de ma sensibilité exagérée; et, je crois que le démon avait trouvé en elle, en cette souffrance, une source de tentations à m'offrir.

Je tenais à ma vocation comme à mon salut éternel. Avoir été obligée de retourner dans le monde eût été pour moi la plus cruelle épreuve, excepté celle d'une infidélité envers le bon Dieu, lequel mal est irréparable et ne saurait être mis en parallèle. Cependant, l'ennui me poursuivait encore plusieurs semaines. Parfois, seule, à la promenade, il me venait l'idée de partir, sans chapeau ni manteau; ou la nuit, de m'enfuir par une fenêtre. Je méprisais ces suggestions de l'esprit pervers, et je sentais que la grâce m'enchaînait heureusement. Et le vif regret que j'éprouve, c'est d'avoir faibli, en maintes circonstances, d'avoir laissé paraître à l'extérieur mes sentiments naturels, de m'être accordé trop souvent la satisfaction de pleurer. J'ai multiplié mes larmes par égoïsme et amour-propre. Ma conduite découvre mon orgueil et me sert d'humiliation maintenant.

Je redoublais mes sottises, une n'attendait pas l'autre; de jour en jour, je me voyais plus imparfaite. Je pensais en moi-même: j'étais bien meilleure dans le monde que je ne le suis ici. Je m'appliquais à l'observation de la Règle, aux recommandations, j'ose dire scrupuleusement, mais, à toute occasion, j'étais loin d'y être fidèle, ou je faisais juste le contraire de ce qui m'était demandé. La Règle! j'y étais attachée par le lien de la volonté divine. Je suppliais Notre-Seigneur de m'accorder la grâce de toutes les souffrances possibles plutôt que de permettre que je sois infidèle volontairement à la plus petite de ses prescriptions. Mes actes n'étaient pas l'expression de mes désirs.

Je travaillai à l'acquisition d'une aimable vertu: celle de sourire extérieurement à tout, aux événements comme aux personnes. Mon air avait toujours été mélancolique; il me fallait détruire ce vilain défaut. Car "un saint triste est un triste saint," a dit le doux évêque de Genève; cette vérité

me convenait bien. Jésus me fit comprendre que la vraie joie intérieure reflète sur le visage ; ses divines leçons m'enseignèrent le secret de savoir toujours sourire. Hélas ! le naturel l'emporte-t-il sur ma bonne volonté ? L'œil du Maître en est le meilleur juge.

On me confia l'enseignement du piano à quelques élèves. C'étaient mes débuts dans l'emploi. Le but surnaturel que je me proposais dominait autant les goûts de ma nature que le bien moral l'emporte sur l'art profane. Je considérais Jésus lui-même dans mes élèves ; je me Le représentais à l'âge de chacune d'elles venant recevoir une leçon. Qui était professeur ? Encore Jésus puisqu'il vivait en moi. Comme cela devenait facile, alors, d'acquérir ma première expérience !

Je n'aurais pas apporté plus d'application si Notre-Seigneur eût été visiblement à mes côtés.

J'essayais d'offrir à Jésus des journées pleines, c'est-à-dire de ne rien lui refuser, et de ne travailler que pour Lui seul. Je voulais faire de ma vie une oraison continuelle, en demeurant sans cesse unie à Lui dans mes prières, mon travail, mon repos. Au mois de novembre, cette vie d'union avec mon parfait Modèle devint le sujet de mon examen particulier. Que j'ai ressenti de joie en reconnaissant la main divine qui me conduisait dans cette voie ! * C'était le sujet qui répondait à mes aspirations. Dans la matinée, je devais penser à faire cinq actes, en union avec Notre-Seigneur, en l'honneur de ses plaies sacrées ; de même, dans l'après-midi. Dès mon réveil, je me hâtais de commencer par la plaie du pied droit, ensuite du pied gauche, de la main droite, de la main gauche, enfin de son Cœur. Oh ! j'avais tant hâte d'arriver à cette dernière ! Au moment de la communion, souvent, j'y étais rendue, et j'y demeurais.

Un jour, je reçus une lumière qui m'éclaira vivement sur la vérité suivante: le ciel, c'est la possession de Dieu; Dieu vit en moi, je le possède; donc, je jouis du ciel sur la terre. Depuis ce moment béni, je me renfermai davantage dans le Cœur de mon cher Maître; là, je trouvais les délices de la béatitude, avec, en plus, l'heureux privilège d'être susceptible à la souffrance. C'est un mystère d'amour de songer que, là-haut, notre bonheur sera parfait, et que nous n'aurons plus la joie de souffrir pour le bon Dieu. Si les anges pouvaient avoir quelque désir, il me semble que, avec le don de l'Eucharistie, ils nous envieraient cette faveur. Oui, sourire à Jésus dans le renoncement, que c'est doux!

J'étais si bien cachée dans ma Forteresse sacrée que, en dehors du couvent, j'aurais cru, à certaines heures, que le monde avait cessé d'exister. Je subissais les événements extérieurs, mais ils ne me distrayaient pas; c'était comme l'eau qui coule sur la pierre sans la pénétrer.

Chaque matin, pendant mon action de grâces, après la communion, je demandais à Jésus ma croix de la journée; Il me la donnait par les mains de la Sainte Vierge. Elle variait de longueur et de poids. Elle était toujours formée, pour une partie, d'un nombre d'humiliations que Lui, Jésus, me faisait accepter à l'avance et auxquelles Il me préparait dans sa délicatesse. La réalité des faits ne manquait pas de prouver l'exactitude du nombre. Le lendemain matin, avant de demander ma croix du jour présent, je remettais à ma bonne Mère celle de la veille. Elle me paraissait déformée par mes imperfections: Marie réparait mes misères avec les mérites de son Fils et les siens propres avant de la lui offrir. Et Jésus Lui-même la présentait à son Père.

Mes petites croix journalières, transformées en divers joyaux, grâce à la médiation de la Sainte Vierge, s'ajoutant

l'une à l'autre, servaient à élever une grande croix dans le ciel. Cette dernière, quand elle serait réalisée, brillerait de pierreries recouvertes des richesses d'amour de Jésus et de Marie, et servirait ensuite à l'ornement de la grande croix du Christ, comme une petite pierre glorifiée au sceptre de victoire du Rédempteur. Maintenant, je vois que la multitude innombrable des bijoux que Notre-Seigneur daigne apposer sur son trophée en laissant rejaillir sur eux l'éclat de sa puissance, les feux de son amour, la pourpre de son sang, que cette multitude se compose des âmes des élus, rachetées, sauvées et sanctifiées par sa mort et sa résurrection. Leur réunion, c'est l'harmonie parfaite et la variété infinie. O munificence et miséricorde de mon Dieu, je vous contemple en vos saints qui sont l'ouvrage de vos mains!

D'autres fois, toujours durant mon action de grâces, Jésus m'emmenait dans son parterre(1). Les fleurs du ciel ont certainement une magnificence et un parfum que nous ne soupçonnons pas. J'étais dans l'admiration et l'enivrement rien qu'à pénétrer dans le jardin du Bien-Aimé avec mes seuls yeux intérieurs. Qu'est-ce qu'un tableau auprès de la réalité? C'est l'ombre comparée à la lumière. Il y avait les plus belles gerbes de toutes nuances, surtout des roses et des lis. Jésus m'expliquait quels actes de vertu produisaient la croissance des tiges, l'éclosion et l'épanouissement des fleurs. Dans un endroit à part, où leur splendeur était beaucoup plus éclatante et leur parure plus riche, Il me dit que celles-là étaient cultivées par les âmes consacrées. Il me montra celles qu'il attendait de moi. Puis, un jour, il me fit entrer dans le parterre des âmes privilégiées. Oh! les pures délices! Au centre, était sa croix divine, à la

(1) Voir saint Jean de la Croix: *Le Cantique spirituel*, Strophe XVIIe.

teinte sombre, et de bois : les amis de Notre-Seigneur n'obtiennent ce titre de noblesse qu'à la condition du renoncement. Les fleurs superbes, à la corolle pleinement ouverte, autour de la croix, étaient l'offrande du sacrifice parfait, de l'amour pur. Elles me semblaient le sourire des "crucifiés d'amour à l'Amour crucifié." L'expression entre guillemets est de sainte Marguerite-Marie.

Au temps de Noël, la blanche Hostie me donnait Jésus tout petit. Un matin, le doux Enfant me dit :

Veux-tu, nous allons jouer à l'amour?

Moi, je me voyais petite comme Lui.

— Oh ! oui, mon cher Jésus ! lui répondis-je.

— *Eh bien ! reprit-Il, celui de nous deux qui aimera le plus gagnera.*

J'eus alors l'inspiration que j'avais le moyen puissant d'engager la partie.

— Oui, c'est bien.

— *Je t'ai créée, continua l'aimable Sauveur, je t'ai donné la foi dès les premières heures de ton existence, je t'ai entourée et prévenue de grâces sans nombre et précieuses, je t'ai rachetée, pardonnée, appelée à la vie religieuse : tout cela, c'est mon amour. Et toi?*

— Jésus, je vous aime autant que je le puis, et, pour vous prouver mon amour, je ne veux rien, rien vous refuser.

— *Je sais, mais mon amour est infini, et le tien?*

— Le mien, ô divin Enfant, il est infini comme le vôtre, parce que je vous aime avec votre Cœur !

— *Tu as raison; donc la partie est égale, nous avons gagné tous les deux!*

Un autre matin, mon charmant petit Roi me proposa :

Jouons à la croix, veux-tu?

— Oui, Jésus.

A ce jeu-là, je ne sentais pas autant de hardiesse qu'à celui de l'amour, parce qu'il me semblait être plus difficile de me soustraire à la défaite.

Celui des deux qui portera le mieux sa croix, l'un ou l'autre, gagnera.

— C'est comme vous le voulez.

— *Vois-tu, à Bethléem, je nais dans la pauvreté; en Egypte, à Nazareth, durant ma vie publique, au Calvaire, toujours et partout la souffrance et l'humiliation; depuis, dans l'Eucharistie, l'anéantissement complet; et de combien de maux suis-je victime dans le sacrement de l'amour! Et toi, que souffres-tu pour moi?*

— Jésus, je suis heureuse d'accepter toutes les petites peines que vous daignez m'envoyer, et je vous remercie d'avance pour celles que votre bonté me réserve.

— *J'ai tout subi et j'endure tout sans me plaindre.*

— Vous savez que je veux porter ma croix avec joie.

— *J'ai choisi ce qu'il y avait de plus pénible.*

Ma réponse commença à se faire hésitante.

— Mon bon Maître, vous savez bien mon désir sincère, ma volonté ferme de ne jamais être infidèle à la moindre de vos grâces. Je suis faible, mais vous connaissez ma nature. Et votre croix, je l'aime avec passion en ce qu'elle a de plus pénible.

— *Mes souffrances*, reprit enfin l'aimable Sauveur, *ont une valeur infinie. Que valent les tiennes?*

Je vis les miennes pauvres, misérables ; triste, je me tournai vers la Sainte Vierge, la suppliant de m'éclairer. La lumière ne tarda pas.

— Jésus, répondis-je avec bonheur, les miennes, je les unis aux vôtres et ainsi ma pauvreté est couverte de vos mérites infinis.

— *Eh bien!* conclut le divin Enfant, *cette fois encore, la partie est égale!*

Souvent, Jésus m'emmenait au-dessus et loin de la terre pour causer avec Lui dans une plus parfaite quiétude. Ou encore, Il m'élevait un peu au-dessus d'elle, la terre, et de là, me la montrait. Je la voyais sombre, obscure, noire. Alors, comment ne pas languir dans l'exil et ne pas soupirer ardemment vers l'éternelle patrie!

Un jour, mon bon Maître me dit que je ne devais m'attacher à rien ici-bas, ayant à n'aimer que Lui seul, aimant les créatures en Lui et pour Lui. Pour cela, selon le langage humain, Il me coupa les deux pieds, afin de me faire comprendre qu'Il désirait que rien de terrestre n'entravât plus mon élan vers Lui. Car, pour trouver Jésus, il faut monter, s'envoler.

J'éprouvai une grande joie en apprenant mon admission à la vêtue. Je me savais si indigne de devenir la fiancée du Fils de Dieu!...

La retraite de prise d'habit commença le 6 février. Elle me parut fort courte avec ses huit jours pleins. Le démon lança contre moi des attaques furieuses à certains moments; il revint à l'assaut, le matin même de ma prise d'habit. Notre-Seigneur m'accorda d'ineffables consolations. Les deux méditations qui m'apportèrent en abondance les clartés divines, furent celle de l' " Agonie au jardin des Olives " ; et celle de la " Tempête ", alors que les apôtres luttaient avec peine et sans succès contre la violence des flots, et que Jésus va les rejoindre, à la quatrième veille de la nuit, en marchant sur les eaux.

La joie indicible de ma retraite fut la connaissance que, peu de temps après ma prise d'habit, le divin Fiancé me convierait à devenir son épouse. Mon étonnement fut sans nom et mon bonheur, un transport du ciel. Quand je connus la date, je comptai les heures.

Durant ces jours de revue, je réglai " mes comptes avec Jésus ", depuis ma retraite du postulat, depuis six mois. Voici ce que j'écrivis dans mon cahier de notes intimes: manquements nombreux à toutes nos saintes Règles, par faiblesse, par légèreté. Multitude de grâces perdues, indelicatesses réitérées envers Jésus. Manque de confiance en Jésus, amour craintif, tiède; esprit inquiet, volonté chancelante; je suis un néant repentant. O Amour divin, vous savez tous mes désirs; je me cache dans votre Cœur avec mes péchés et mes misères. Accordez-moi de vivre là pour **Vous seul**. Avec votre sainte grâce, quoi qu'il m'en coûte, je suivrai la voie qu'Il vous plaît de me tracer.

La pratique de l'union avec mon Dieu, ainsi que je l'ai déjà énoncé, continua à faire le sujet de mon examen particulier. J'ajoutai que je voulais agir par **amour** pour Jésus **seul** ; pas de recherche de la créature ni de moi-même.

La pensée dominante de ma retraite, laquelle résumait mon strict devoir, fut : il faut qu'on puisse lire en moi nos **saintes Règles**.

Le dernier jour, ici encore durant le temps libre qui précédait la prière du soir, j'étais à la chapelle. Notre-Seigneur me préparait à la fête du lendemain. Puis il me sembla, à un moment, qu'Il me présentait un anneau, gage mystérieux de notre union, et le passait Lui-même à mon doigt. Le sentiment de ma petitesse et de mon indignité s'accrut, et ma confiance grandit. Je restai enivrée de paix et de bonheur.

L'heure bénie des fiançailles arriva. C'était le 15 février. Ma joie fut si pure que, pour la décrire, le silence est plus éloquent que des mots inexacts. Je demandai mon cadeau à Jésus : **un calice**, sur le modèle du sien, contenant des bijoux précieux, c'est-à-dire les instruments de sa Passion : croix, clous, épines, fouets. La réponse du divin Fiancé fut accompagnée d'un sourire ineffable de douceur et de tendresse.

Je reçus un " nom nouveau ". J'avais accepté d'avance le nom de n'importe quel patron ou patronne. Oh ! que je fus heureuse d'être confiée à sainte Cécile de Rome ! A la Sainte Vierge d'abord, c'est entendu, par le nom de Marie. Sainte Cécile que j'avais choisie pour protectrice depuis longtemps et que je priais avec amour !... Une vierge ! Une martyre ! Une apôtre ! Son auréole répondait à mes ambitions. Sainte épouse de Jésus, avec toi, je veux moduler : " J'aime mon Christ ! " Je veux, pour te faire

honneur, une couronne immortelle et noble comme toi. Je veux, là-haut, être parée des ornements de tes trois titres de gloire. Prépare-moi une lyre, accorde-la à la tienne. Ensemble, nous chanterons le cantique de l'amour, nous enchaînerons des accords vibrants dans les symphonies éternelles, à la louange de l'Époux.

—
Au noviciat

(suite)

15 février-15 août 1922
—

Amour du saint habit. — Portrait de la fervente novice. — Vœux privés. — Abandon imparfait. — Affections humaines. — Besoin d'aimer Dieu. — Tout pour Jésus seul. — Devise nouvelle.

Il est de la plus haute importance que l'âme s'exerce beaucoup à l'amour, afin que, se consummant rapidement, elle ne s'arrête guère ici-bas, mais arrive promptement à voir son Dieu face à face.

(Saint Jean de la Croix.)

Enfin! j'étais revêtue d'un habit religieux; je le baisais avec piété et amour. Mais on a dit justement: "L'habit ne fait pas le moine"; il fallait travailler à me rendre moins indigne de porter le costume béni, et, surtout, le titre de fiancée du Roi des rois.

A la retraite mensuelle de mars, j'écrivais, selon mes aspirations, le "Portrait d'une fervente novice de Jésus-Marie". En voici la copie: "Je veux cette novice un modèle vivant de nos saintes Règles. Je la veux ignorée, la dernière, la servante de ses sœurs, mais la première au service de Jésus. Je la veux dévorée de zèle du salut des âmes, de la gloire de Jésus et de Marie; toujours recueillie,

toute consumée de l'amour divin; je veux que ses jours soient pleins, que sa vie soit une oraison continuelle, dans la lumière ou dans les ténèbres.

Tout pour Jésus seul. Je la veux détachée de tout ce qui n'est pas Dieu, ne s'occupant des créatures que pour voir en elles ce Dieu, et Le faire louer par elles; soumise aveuglément à l'obéissance; détruisant sans cesse en elle-même le moi égoïste pour ne laisser vivre que Jésus et sa grâce. Je la veux toujours humble et confiante dans ses succès ou dans ses faiblesses; toujours charitable, aimable avec qui que ce soit. Dieu seul vivant en cette novice, et cette novice vivant pour Dieu seul."

Mon âme, tu trouves ce modèle admirable? Si Jésus voulait accomplir en toi une telle merveille, que ferais-tu?... Jésus ne refuse pas sa grâce à qui la lui demande. Eh bien, ne refuse rien, toi, à Jésus (12 mars 1922).

Pendant le carême, Notre-Seigneur me favorisa de lumières vives sur sa Passion, plusieurs fois, à la méditation. Je compris mieux son amour immense et celui que je lui devais.

Je soupirais après le moment où je me livrerais, en vérité, à Jésus, comme son épouse par l'engagement des saints vœux. Je reçus la grande permission, et le jour choisi fut le 25 mars, fête de l'Annonciation de la Sainte Vierge, un samedi. Heureuse coïncidence! Je demandai et obtins la faveur d'être en retraite, la veille, tout en continuant mes emplois ordinaires, afin de m'assurer plus de recueillement intérieur. Enfin, enfin, il arriva l'instant où Jésus réalisa l'attrait que Lui-même avait déposé et cultivé en mon âme! Je n'ose pas parler de mon bonheur. Je n'en ai pas goûté davantage à ma profession publique, près d'un an et demi plus tard. A cette dernière cérémonie, ma donation ne fut pas plus entière

qu'à ma profession privée, alors que je me livrai totalement, sans la moindre réserve, et avec la volonté de ne jamais me reprendre sur quoi que ce soit. Ma joie fut du ciel ! La journée s'écoula dans le calme, le silence presque continu, en compagnie de Jésus et de Marie. C'était une autre délicatesse de mon Époux.

Je continuais à enseigner. Que je les aimais, mes élèves ! Il en a été ainsi dans la suite pour chacune de celles qu'on m'a confiées. Je les aimais d'une affection qui voulait leur bien. Quand je les regardais, toutes sans exception, c'était leur âme que je voyais, et, en elle, l'image divine ; je les considérais comme des ciboires vivants où la Trinité sainte résidait. Si je m'étais permis quelques préférences, je les aurais accordées aux enfants les moins doués, à celles qui rencontraient des difficultés à l'étude ou dans l'observance du devoir. Le bon Dieu donne sûrement un cœur de mère aux éducatrices, ou plutôt, Il remplace le nôtre par le sien.

J'avais aussi la jouissance du travail musical personnel. De plus, on me favorisa des charmes de l'étude littéraire. Après avoir revu les règles de la versification, j'essayai de rimer. On corrigea mes essais avec une patience, un soin, une bonté qui m'étaient, chaque fois, un sujet d'édification. Je me creusais la tête longtemps pour écrire quatre lignes qui n'étaient pas sans faute. Les dictionnaires de mots, de rimes, se trouvaient mieux ouverts dans mes mains que fermés à côté de moi. J'étais fort loin de la facilité que Jésus m'accordera plus tard, à l'appui de la déclaration qu'Il m'a faite quand je vivais encore dans le monde.

J'éprouvais une sainte indifférence pour tout. La volonté de Dieu au moment présent, tel était mon unique bonheur. Un jour, parmi différents sujets de poésie à élaborer, il se rencontra celui-ci : l'Heure que je préfère. Je ne fus pas

capable de le traiter. Finalement, mon travail s'intitula : Abandon. Je n'avais aucune préférence. Tous les vouloirs du Maître éternel m'étaient également aimables.

Je viens de parler de l'abandon, et pourtant, j'ignorais encore la vraie suavité du "fruit délicieux de l'amour". Je n'avais pas assez de confiance. Jésus, je pense, le permettait ainsi pour éprouver mon âme par la souffrance; je ne comprenais pas comment jeter mes craintes inutiles en Lui, et néanmoins, je voulais tant lui plaire en tout ! Je le vois maintenant, je me créais des "peurs" par mon manque de confiance. La lumière qui dévoile les secrets de l'abandon parfait est une grâce précieuse. O divin Ouvrier de mon âme, pardonne-moi mes défiances involontaires ! Pour te prouver mon abandon, maintenant, je crois avec assurance que ta miséricorde infinie en a tiré de la gloire pour Toi, et du profit pour ma faiblesse.

L'ouverture de cœur m'était difficile à cause de ma nature concentrée et de ma timidité. Le bon Dieu m'avait donné une mère dès mon entrée au postulat. Jésus seul connaît les trésors d'amour qu'Il dépose en ces âmes chargées de nous conduire à Lui, de guider nos premiers pas, de raffermir nos vouloirs chancelants. Alors que j'étais "prétendante", je sentis naître en moi envers ma supérieure une affection quelque peu humaine. Notre-Seigneur me le fit remarquer aussitôt. Je lui demandai de surmonter vite cette tendance naturelle, et je reçus la grâce de comprendre la pureté, la douceur et la force du lien d'amour qui devait attacher mon âme d'enfant à celle de ma mère, au berceau de ma vie religieuse. Je devais ne voir en elle que Jésus ou la très Sainte Vierge; je devins absolument pénétrée de cette idée; de là, la pureté de mon affection toute surnaturelle. Puisque Jésus et Marie agissaient en elle et par elle,

mon amour découlait de ce principe et s'alimentait à cette vérité; peut-il exister un lien plus doux! Sa bonté, reflétant celle du Maître, ses conseils étaient l'expression de la volonté sainte; ma gratitude gémissait de mon impuissance, et mon respect vénérail la conduite divine: lien puissant dont les nœuds, bouclés par la main de Jésus, sont l'amour et la gloire de Dieu; lien éternel comme le filial devoir de ma reconnaissance.

On croit parfois, dans le monde, que les affections légitimes se refroidissent entre les murs d'un couvent. Oh! regrettable erreur! Non, c'est justement là qu'elles s'épanouissent. C'est là que l'amitié, dégagée par la grâce des recherches trop naturelles, s'appelle la vraie fleur de la charité. Je me figure chacune de mes affections comme un anneau. Deux anneaux principaux, d'une beauté éblouissante, s'enchainent l'un dans l'autre, ce sont: le Christ et la Vierge. Dans l'anneau divin, j'introduis tous ceux des amitiés humaines. Peut-on aimer davantage et mieux qu'avec le Cœur de Jésus et celui de Marie?...

Dans mes rapports avec mes compagnes, avec la grande famille que je chérissais, je savais que, malgré mes efforts contraires, j'étais souvent une cause de souffrance. Cela m'humiliait et me démontrait ce dont j'étais capable, d'autant plus que j'étais confuse de la bonté et des prévenances de chacune à mon égard.

Vers ce temps, je fis un pacte avec les anges adorateurs et gardiens de tous les tabernacles de la terre. Je leur demandai de me remplacer continuellement et partout auprès du divin Captif. Et depuis, le mardi, j'entends la sainte messe en union avec eux d'une manière plus particulière encore que les autres jours.

A divers moments, j'éprouvais une soif brûlante d'aimer Jésus. Quand j'étais dans le monde, cela se produisait sous forme de saints enivremments. Au noviciat, l'ardeur s'intensifia, et, parfois, j'étais comme suffoquée. Ou encore, je me sentais éprise **avec passion** de la croix.

Au réfectoire, je devins indifférente au goût des aliments. Souvent j'ignorais la nature des mets dont j'étais servie. Il me semblait prendre mes repas en compagnie de la sainte Famille, être servie par les anges. A la retraite mensuelle de mai, sur la "charité", je fus frappée à la lecture d'un trait; afin de goûter les fruits de cet exemple, j'écrivis la détermination suivante: quand je rencontrerai une de mes sœurs, en esprit, je me jetterai à ses pieds les baisant humblement. Ma jouissance est bien douce chaque fois que l'Esprit divin m'accorde la grâce de penser à ma pratique.

A la retraite annuelle, au mois d'août, le désir du **plus parfait** me poursuivait. Rien en deçà ne pouvait me satisfaire. Et j'osai viser l'idéal d'en émettre plus tard le vœu. Ici, ma hardiesse est sans nom; plutôt, ma confiance en Dieu, infiniment bon et puissant, est sans limites. J'étais unie à Jésus, je comptais sur sa force. La conviction de ma faiblesse et de mon imperfection augmentait. Néanmoins, offrir ce qu'il y a de mieux était l'unique ressource qui désaltérerait un peu mon âme souffrante d'amour.

Je choisis deux sujets d'examen particulier afin de varier le travail. Au premier, dont j'ai déjà parlé, j'ajoutai la parole de saint Jean-Baptiste: "Il faut que Jésus croisse et que je disparaisse." Je le remplaçai temporairement; voici le second: je ferai chacune de mes actions, si petite ou si intime soit-elle, avec toute la perfection dont je serai capable, par pur amour pour Notre-Seigneur, pour **Lui seul**, ne Lui refusant rien, et en reconnaissance de ses

bienfaits si grands. Mon désir était de dire aussi: et en choisissant toujours ce qu'il y a de plus pénible à ma nature. Je n'écrivis pas cette dernière phrase, mais elle était inscrite en ma volonté.

Je résumais mes sentiments, à la fin de la retraite, par ces mots: **je veux être sainte!** Avec votre grâce, mon Jésus, je le serai. Et je veux prendre le chemin le plus court pour vous dire mon amour et m'anéantir en vous. O Jésus, vous seul savez combien je désire vous aimer et vous faire aimer!

Je repris les "phrases souvenir" de ma retraite au postulat, avec un léger changement: obéir aveuglément, souffrir amoureusement, aimer jusqu'au martyre.

Je cherchais une devise. "Plutôt la mort que la souillure" ne me suffisait plus. Il me fallait de l'amour. Je voulais les noms de Jésus et de sa très sainte Mère. Bien qu'elle fût un peu longue, j'adoptai celle-ci: **Jésus et Marie, la règle de mon amour, et mon amour, la règle de ma vie !**

Mon être entier, envahi par le Dieu de l'amour, n'aspirait qu'à se consumer pour Lui seul!

Au noviciat

(suite)

15 août 1922

Ténèbres. — Don d'oraison. — Facilité littéraire. — Efforts vers l'union à Dieu. — Grâce de Noël. — Volonté de sanctification. — Intimité croissante avec Jésus. — Zèle pour le salut des pécheurs. — Le Cœur de Jésus blessé par les infidélités des âmes religieuses. — Réparation pour ces fautes des âmes consacrées.

O mes bien-aimés fils, faites connaître aux hommes le chemin de la croix, par où j'ai marché dans la pauvreté, le mépris et la douleur: prenez-y la grande part qui convient à mes coopérateurs; car je vous ai choisis singulièrement pour manifester par la parole et l'exemple, pour mettre au jour ma lumière cachée et méprisée.

(Paroles de Notre-Seigneur à la
B. Angèle de Foligno.)

La ferveur sensible n'était pas toujours mon partage. Aux heures de ténèbres, le grand Ouvrier de mon âme soutenait et augmentait quand même en ma volonté, qui vraiment était la sienne, mes désirs de perfection.

Vers ce temps, les supérieures décidèrent d'envoyer quelques novices de Sillery poursuivre leur noviciat à celui des États-Unis. Sur qui tomberait le choix? La réponse demeura dans l'ombre plusieurs jours. Je m'offris à Notre-

Seigneur, si tels étaient ses desseins sur moi. Il en coûtait à ma nature, pour une raison entre autres, à cause de mes parents qui auraient tant souffert de mon éloignement. Mais je ne pouvais hésiter entre des prétextes humains et l'heureuse occasion de cueillir un sacrifice pour Jésus. Si l'autorité m'eût désignée, j'étais prête.

Je m'appliquais à penser le plus souvent possible au bon Dieu, j'essayais de ne pas perdre sa présence. Mon doux Maître me dit un jour qu'il m'accordait le don d'oraison; je me sentis bien indigne de cette faveur. Quand je reçois ainsi des grâces de prédilection, le sentiment de ma pauvreté, de mon néant, s'accroît toujours.

Il me semblait parfois que Jésus venait à moi chargé de grâces. C'étaient comme des torrents impétueux, des fleuves immenses et innombrables qui sortaient de ses deux mains et de son Cœur sacré. Sa consolation était que j'applique ses trésors aux âmes. Ah! si nous savions utiliser les mérites de Notre-Seigneur, que nous serions riches en peu de temps et que notre prochain en bénéficierait!

A l'automne, je passai quelques semaines à l'infirmierie. Ce furent des jours de bienfaits célestes. Jésus me présentait une toute petite épine de sa couronne: aurais-je pu ne pas le remercier en souriant? Et converser avec Lui dans le silence, la solitude, en méditant sa Passion et son amour. oh! que c'est bon! Pendant la convalescence, je me mis à écrire, à chercher des rimes. Je plaçai mon crucifix dans ma main droite afin que le bon Maître guidât mon crayon. O surprise!... Les idées se pressaient dans mon esprit; les rimes, je n'avais pas à les chercher, elles venaient compléter les phrases. Je fus bien émue de ce fait. De là, date ma facilité au travail littéraire. Depuis, quand je suis seule, afin de ne rien laisser paraître à l'extérieur, je n'ai jamais

écrit sans mon divin Inspirateur en main : voilà mon secret, c'est l'œuvre de Jésus. Et double preuve, c'est que lorsque en présence de mes sœurs j'essayais d'enchaîner des phrases sans Lui, je réussissais difficilement, avec peine ou pas du tout. J'avais besoin alors de dictionnaires qui ne m'aidaient guère.

Notre-Seigneur commençait à réaliser sa parole : *Tu feras du bien par tes écrits*. Il se plaît à me faire écrire dans la retraite de l'infirmerie, c'est là qu'Il me favorise davantage de ses lumières. C'est si bien son travail à Lui que souvent je sais à peine ce que j'écris ; j'y suis poussée par une force douce et supérieure, et, quand je me relis, j'ai maintes fois la surprise d'avoir émis des idées sans les avoir conçues (1).

(1) Comme on a pu le remarquer, ce n'est pas la forme, mais le fond qui fait la valeur des écrits de Marie Sainte-Cécile de Rome.

Son vocabulaire est pauvre ; son style manque d'élégance, d'originalité et parfois de correction. Son autobiographie est une sorte de brouillon qu'elle n'a pas relu, bien qu'elle relût, d'ordinaire, ses pièces récréatives et ses poésies. Cependant, celles-ci mêmes, souvent incorrectes, trahissent l'inexpérience d'une enfant qui n'a jamais lu les grands poètes que dans les quelques "morceaux choisis" des manuels scolaires.

Les amateurs de beau style repousseront avec dédain et les vers et la prose de Marie Sainte-Cécile de Rome, et s'étonneront d'appréhender que Notre-Seigneur a inspiré ses œuvres.

Mais d'abord, Il ne les a point proprement inspirées, ce qui est le privilège exclusif des Saintes Ecritures. Il faut seulement comprendre que Notre-Seigneur donna à Marie Sainte-Cécile de Rome une certaine facilité pour exprimer ses pensées, ses souvenirs, ses sentiments, ses expériences intimes.

Du reste, le Seigneur se moque de la littérature, et bien qu'Il soit Lui-même l'Auteur de la Sainte Ecriture, il a laissé à chacun des écrivains sacrés son style propre : à Isaïe, par exemple, ses dons merveilleux de poète, à saint Paul, son style elliptique et embrouillé, à saint Marc, ses incorrections, à saint Luc, son langage d'une élégance toute classique.

Jésus me fit ensuite comprendre que, non seulement, Il voulait que je sois unie à Lui dans ma vie, mais que je fusse pénétrée de son action réelle en moi et par moi. A la retraite mensuelle de décembre, mon idéal se dessina ainsi : l'union la plus parfaite avec le bon Dieu. Je revenais à mon premier sujet d'examen particulier en disant : je ferai, dans la matinée, cinq actes en union avec Notre-Seigneur, en l'honneur de ses plaies sacrées, par amour, en étant bien pénétrée que c'est Dieu lui-même qui pense, qui agit par mon être misérable. De même, dans l'après-midi. Tout pour Dieu seul.

Je me rédigeai un questionnaire lequel je devais me poser à l'examen : 1° ai-je été toute pénétrée que c'était Dieu qui pensait, qui parlait, qui agissait par moi(1)? 2° ai-je

Laissons les "Précieux" et les "Précieuses" d'aujourd'hui faire la moue sur les cahiers de Marie Sainte-Cécile de Rome dont les écrits ont une beauté bien supérieure à tout ce que l'on peut trouver dans la littérature la plus raffinée : beauté de la simplicité, de la sincérité, de la vérité ; beauté des sublimes réalités dont elle a vécu.

Soucieuse d'obéir minutieusement, Marie Sainte-Cécile de Rome a décrit sa vie intérieure avec la précision et l'exactitude qui la caractérisent, et cela donne à son autobiographie un très grand prix. C'est un document qui sera étudié par les Hagiographes et par tous les Théologiens de la vie ascétique et mystique.

Quant aux pièces récréatives, elles feront du bien dans les milieux auxquels elles sont destinées : pensionnats, noviciats, communautés de religieuses.

Les pièces en vers, à notre humble avis, ne sont pas de la poésie. Ce sont des strophes rimées qui valent, non par leur forme, mais par la profondeur et la sincérité des sentiments qu'elles expriment.

Devant ces documents qui montrent dans toute sa vérité l'âme de Marie Sainte-Cécile de Rome, il serait souverainement déplacé, croyons-nous, de s'arrêter à quelques imperfections de style, — imperfections que nous avons tenu à respecter pour être parfaitement vrai. On s'arrêtera aux choses qui sont dites, plus qu'à la manière dont elles sont dites, et c'est ainsi que ces écrits "feront du bien," selon la promesse de Notre-Seigneur.

(1) Voir note sur la *Substitution*, t. II, p. 8.

donné à ces actions toute la perfection dont j'étais capable? 3° mes facultés ont-elles fait tout ce qu'elles pouvaient pour que je réalise mon idéal le plus vite possible? 4° comment ferais-je mieux cet après-midi (ou ce soir et demain la matinée)?

Je signale ici que j'emploie l'expression "pour que je **réalise** mon **idéal**": je ne saisissais pas encore que l'idéal ne se réalise pas sans perdre son nom et s'appeler une réalité.

Pour satisfaire un peu mon amour, je me préparai à faire une promesse à Jésus, à Noël. Je m'excitai, durant l'Avent, à la ferveur afin que mon offrande Lui fût agréable. Quand fut venue l'heureuse nuit, je me trouvai dans une grande sécheresse. Pendant mon action de grâces, après la communion, je me livrai par l'engagement suivant: mon Dieu, je veux faire chacune de mes actions avec toute la perfection que je pourrai y apporter. Je ne veux rien vous refuser. Je veux appliquer mes facultés à réaliser mon idéal le plus vite possible. Je veux m'appliquer au silence intérieur et au recueillement, et, pour cela, ne consentir à aucune pensée inutile. Mon Dieu, j'attends tout de votre grâce. Marie, ma bonne Mère, je vous confie la fidélité à ma promesse. Les ténèbres continuèrent à envelopper mon âme. Le Sauveur ne répondit pas, par sa voix douce, à mon acte qui Lui plaisait en réalité. Il mit, sur-le-champ, mon vouloir à l'épreuve en me laissant dans la nuit profonde. C'était un brin de la paille froide et dure sur laquelle Il reposait. Cette grâce était, certes, plus précieuse que celle de la consolation, puisqu'elle purifiait mon offrande de la jouissance même que j'éprouvais à la faire.

À la retraite de février, j'ajoutai un mot à la troisième question de l'examen particulier en disant: mes facultés et

mes sens ont-ils fait tout ce qu'ils pouvaient?... Je gardai comme pensée: le bon Dieu veut que je sois une parfaite religieuse; Il me donne sa grâce, à moi d'être fidèle, de vouloir. Et j'écrivis: mon Dieu, je veux! Avec votre sainte grâce, je répondrai à vos desseins de sanctification sur mon âme. Mon Jésus, **je veux** vivre dans votre Cœur, bien cachée, dans l'union la plus intime avec Vous; je ne veux rien, non, rien vous refuser. Marie, ma bonne Mère, bénissez-moi, aidez-moi.

Je m'appliquais à éviter tout mouvement inutile, afin de favoriser en moi le recueillement. J'avais un travail immense à accomplir. Notre-Seigneur avait pitié de ma faiblesse; mes nombreux manquements de générosité servaient à m'humilier.

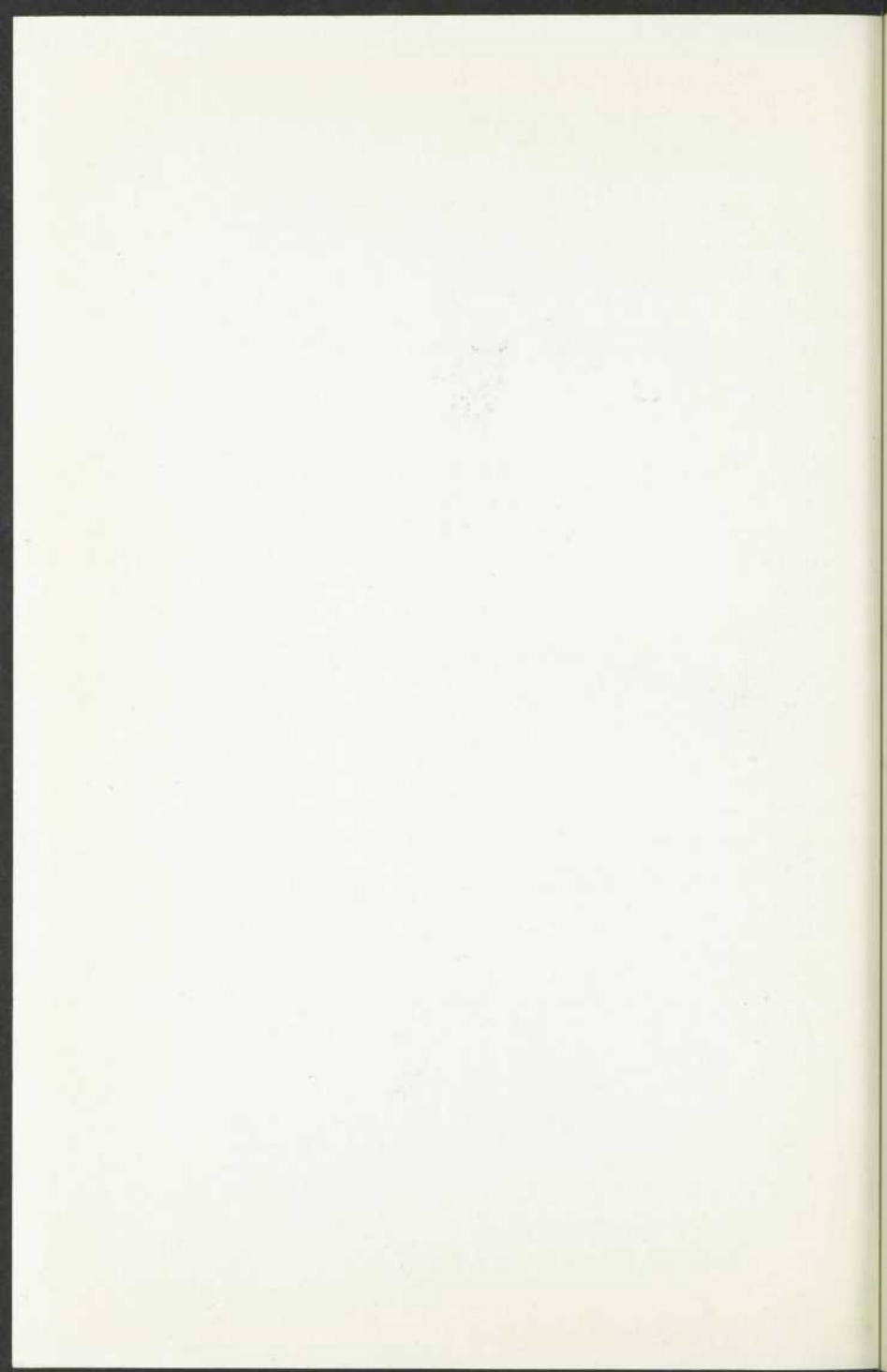
Mon intimité avec Jésus croissait. En causant avec Lui, j'aimais l'emploi des pronoms Te, Tu, Toi. Une épouse dit-elle " Vous " à son époux? Généralement, non. Le tutoiement porte à plus d'abandon. Jusque-là, j'avais hésité à me permettre cette habitude familière sous prétexte de respect. Mais alors, la confiance dominait, l'amour, ne sachant arrêter son élan, choisissait ce qui l'aidait à s'exprimer. Parfois, je disais des " folies " à mon cher Maître; oui, des folies. Et j'en prends la liberté bien davantage maintenant. Pour me démontrer qu'Il voulait vivre, Lui, par moi, Jésus me donna ses yeux, ses oreilles, ses sens, c'est-à-dire qu'Il était " la Vie de ma vie ". Enfin, Il accomplit un dernier changement, celui de mon nom :

C'est moi qui agis en toi et par toi, tu t'appelleras désormais: Jésus, me dit-Il; mais quand tu feras quelque manquement ou sottise, cela proziendra de ton action à toi, alors tu t'appelleras: Cécile(1).

(1) Voir la note sur la *Substitution*, t. II, p. 8.



SALLE DU NOVICIAT.
LE CHRIST EN CROIX A ÉTÉ DONNÉ PAR LES PARENTS DE DINA
À SA PRISE D'HABIT.



A ces mots, un sentiment de dignité envahit tout mon être, accompagné de la conviction intense de mon néant personnel. Depuis, quand ma conscience ne me reproche rien, c'est l'œuvre du divin Ouvrier; et lorsque je reconnais mes légèretés, mes défaites, j'entends une voix: "C'est Cécile qui fait ou a fait cela." Ah! je suis plongée dans les grâces de choix de mon Bien-Aimé! Que je suis confuse de demeurer, par ma faute, si imparfaite!

Notre-Seigneur me demandait de consoler son Cœur outragé dans la sainte Eucharistie. Un premier vendredi du mois, le Saint Sacrement étant exposé, durant mon adoration privée, il me sembla voir une multitude d'âmes qui couraient à leur perte éternelle. Quelques-unes étaient sur le bord de l'abîme; elles allaient tomber. Jésus me dit que je pouvais sauver ces dernières en priant pour elles avec ferveur, en Lui offrant de petits sacrifices, par amour; ce que je fis immédiatement. Alors, je vis ces âmes, vaincues par la grâce divine, abandonner le camp du démon.

Chaque matin, à mon action de grâces, le doux Sauveur me déterminait un nombre d'âmes à lui conquérir dans la journée. Maintenant, le chiffre n'en est plus fixé: je les lui demande toutes; je voudrais les plonger, sans exception, dans son Sang précieux, je voudrais, par l'application de ses mérites, fermer l'enfer à jamais. Sa miséricorde est infinie. Notre Rédempteur a soif de pardonner et d'oublier. Il n'attend souvent qu'un geste ou une pensée d'amour de notre part pour accorder à tel ou tel pécheur la grâce extraordinaire qui l'arrachera des mains de Satan.

Un matin, à la méditation, après avoir écouté la lecture avec attention, il m'était littéralement impossible d'appliquer mes facultés au sujet présenté. Reconnaisant l'action de Jésus, je me laissai conduire selon ses désirs. Il voulait être

consolé. Il me présenta son Cœur tout meurtri, frappe de tous côtés par une infinité de lourds marteaux que je voyais s'abattre sur Lui avec violence; Il me le montra ensuite victime dans toutes ses parties d'une multitude de lances qui s'enfonçaient plus ou moins avant et le déchiraient. Chaque coup de marteau ou de lance était l'outrage causé par un péché. Puis, je le vis blessé par un nombre incalculable d'aiguilles, la plupart étaient petites, même très petites :

Ce sont là, me dit-Il, les indélicatesses des âmes religieuses; oh! qu'elles me font souffrir ces aiguilles, parce qu'elles me viennent des âmes que j'aime le plus!

La douleur immense de mon bon Maître me pénétra de compassion et m'enflamma d'amour. Comme ce tableau était touchant! C'est dans l'éternité seulement que nous comprendrons un peu la peine qu'éprouve Notre-Seigneur à cause de nos péchés, de nos négligences, de nos manques d'amour! Et dire que nous pouvons le consoler! Pourquoi, ô Jésus, nous offrir à nous, misérables créatures, l'honneur d'essuyer quelques-unes de tes larmes? Ta sainte Mère, la Vierge pure, est là, toujours, près de Toi; des millions d'esprits angéliques forment ta cour, te louant sans cesse, et tu t'abaisces vers nous, nous suppliant de verser quelques gouttes de baume sur les plaies de ton Cœur! O mystère de l'amour d'un Dieu! Charité infinie du Pasteur envers ses brebis!

Le tendre Sauveur me demandait parfois des prières, des sacrifices, parce qu'un grand crime, disait-Il, allait se commettre dans le monde, ou bien en prévision d'outrages qu'Il subirait bientôt, lesquels sacrifices et prières dans le but de Le consoler et à l'intention de ceux qui L'offenseraient.

Ah! que les plaintes de Jésus sont déchirantes! Comme Il souffre, le Captif silencieux de nos tabernacles, emprisonné jour et nuit par l'amour(1)!

Ma plus grande douleur devint alors celle de la souffrance du Cœur Eucharistique. Dans l'ordre naturel, toute âme bien née ne peut voir ceux qu'elle chérit victimes de l'affliction ou de l'opprobre sans au moins être émue. Comment rester insensible quand c'est Jésus qui est délaissé et méprisé!

Je viens d'écrire: ma plus grande souffrance, je devrais dire ma vraie souffrance, car, sous l'impulsion de la grâce, l'amour transformait en joies ce que le monde appelle des peines.

(1) Depuis sa résurrection, le Christ jouit d'une béatitude parfaite; Il n'est nullement prisonnier dans les tabernacles et n'est point attristé par les péchés des hommes.

Cependant, quand les âmes contemplatives voient Notre-Seigneur souffrant, et même se plaignant à elles des péchés et des ingraturités des hommes, ce n'est point une illusion.

Jésus, dans sa douloureuse Passion, a souffert de tous les outrages et de toutes les ingraturités qui devaient Lui être prodigués au cours des siècles, dans son sacrement d'amour. C'est cette souffrance, et spécialement celle qui provient des péchés commis actuellement, qu'Il fait partager à ses plus fidèles amis. Ceux-ci ont alors l'impression que Jésus souffre actuellement, mais il n'en est rien.

Ils voient, **actuellement** Jésus tel qu'il a souffert dans son agonie, et ils sont appelés, **actuellement** à compatir à ses souffrances et à les partager.

On pense que l'ange qui consola Notre-Seigneur au jardin des Oliviers le fit en lui montrant toutes les âmes fidèles qui, jusqu'à la fin du monde, devaient compatir à ses souffrances. On peut dire aussi que Notre-Seigneur souffre des outrages des hommes comme le bon Dieu en souffre (ne dit-on pas que le péché fait de la peine au bon Dieu?), en ce sens qu'Il déteste le péché et qu'il agit vis-à-vis de lui comme s'il en souffrait.

XXIII

—

Au noviciat

(suite)

—

Faim de la sainte communion. — Retraite dans le Cœur de Jésus. — Promesse de tendre à la perfection en toutes choses. — Trois grands désirs : martyr, victime, apôtre. — Océan de grâces. — Sacrifice de tout désir. — Annonce de mort.

Au soir de cette vie, on vous examinera sur l'amour. Apprenez donc à aimer Dieu comme il veut être aimé, et laissez tout le reste.

(S. Jean de la Croix.)

Ma faim de la sainte communion croissait toujours. Une journée sans pain, n'est-ce pas une journée sans soleil, des heures dont le soir tarde à venir ? Je confiais à la Sainte Vierge le soin de ma préparation. En m'approchant de la table sainte, je me représentais les anges environnant le ciboire sacré, des séraphins ardents en adoration, ou traduisant leur amour par des chants et des harmonies suaves ; je prêtai l'oreille à leurs accents qui me semblaient si purs que les louanges les plus mélodieuses de la terre résonnaient à mon âme comme une dissonance. Je recevais Jésus des mains de ma douce Mère. En revenant à ma place, conduite par Elle, je m'imaginais être entourée d'une foule d'esprits angéliques qui formaient la cour de mon divin Roi. Durant mon action de grâces, souvent, Marie parlait pour moi ; je

n'avais qu'à l'écouter, à m'unir à elle, à contempler mon Sauveur, à l'aimer. Parfois, je me voyais comme une petite brebis dans les bras du bon Pasteur. Je me laissais porter par Lui; j'ai ressenti d'ineffables consolations dans ce tableau.

Un jour, encore à l'action de grâces, Jésus me demanda de rester continuellement en retraite dans son Cœur, m'appliquant sans cesse pour cela au plus grand recueillement, comme aux vrais jours de retraite, afin de penser davantage à Lui. Cet exercice intérieur, loin de me distraire dans mes emplois, m'aidait à les remplir mieux.

Le Maître ne voulait pas me voir occupée de Lui au détriment de mes devoirs d'état: j'hésite même à émettre cette hypothèse absurde. Non, non; je marchais en sa présence, je Lui tenais compagnie, et Lui s'occupait d'agir, par moi, selon ses desseins. Je n'éprouvais à cette application aucune tension d'esprit; au contraire, c'était un regard doux, attentif, aimant, tourné vers l'Hôte qui habite dans les âmes comme dans son temple. J'étais si bien retirée dans ma solitude bénie, que j'avais l'impression d'être protégée par quatre murs, de dimensions infranchissables, contre les agitations extérieures. Je vivais là, pour Jésus seul, avec Marie, ma Mère, libre et dégagée des ambitions humaines, aspirant à l'union éternelle. Qui dira mon bonheur! Je le répète, c'est la vie du ciel sur la terre!

Vers ce temps, Notre-Seigneur me dit de le laisser agir, et qu'Il allait commencer à me préparer à la mort d'une manière plus immédiate. La mort, qu'est-ce en réalité? Le commencement de la vie. Pour vivre en Dieu, là-haut, il faut laisser vivre Dieu en nous, ici-bas.

Je me figurais encore que j'étais une petite colombe avec laquelle Jésus s'amusait. S'Il sommeillait, je L'admirais ou je fermais les yeux comme Lui; ou je voltigeais afin de

l'éveiller; alors. Il répondait par des sourires et des caresses. En n'importe quelle circonstance, j'aimais à me servir de cette image et je disais, par exemple: Jésus, tu sais bien qu'elle t'aime, ta petite colombe, tu sais combien elle veut t'aimer; ou: Jésus, ta petite colombe a de la peine, aussi, tu sais comme elle est contente.

Ou j'étais une humble fleur: le petit muguet de Jésus. Le muguet est blanc, délicat, enveloppé dans un manteau de verdure; il se dérobe à la vue; seul, son parfum le trahit. Je voulais être pure, vivre de délicatesses envers le divin Jardinier, bien cachée dans son Cœur; là, je me dérobais aux yeux humains afin de laisser Jésus cultiver en moi ses vertus, comme Il le désirait.

A ses faveurs inouïes, mon bon Maître me dit qu'Il m'accordait le don de contemplation. Il ajouta peu après:

Je t'aime d'un amour de prédilection; ma petite épouse, tu es privilégiée.

Je compris que mon âme était un terrain que Jésus arrosait de ses grâces de choix. J'entrevis une lourde responsabilité: recevoir autant m'imposait l'obligation rigoureuse de la fidèle correspondance en tout. Et que de défaites, fruits amers de mon néant! L'amour était ma seule ressource. Je "recommençai" à aimer avec une intensité nouvelle.

A la retraite mensuelle de mai, j'écrivis ma promesse de Noël, la modifiant quelque peu, et je la complétais par un autre point. Je la reprends au complet, pour faire mieux saisir le travail gradué du grand Ouvrier:

Mon Dieu, je veux faire chacune de mes actions avec toute la perfection que je pourrai y apporter. Je ne veux rien Vous refuser. Je veux appliquer mes facultés à me

rapprocher le plus près et le plus vite possible de mon idéal. Je veux m'appliquer au silence intérieur et au recueillement, et, pour cela, ne consentir à aucune pensée inutile et à aucun mouvement inutile. J'ajoutai :

Mon Jésus, ah ! que je T'aime ! Je veux vivre et mourir **martyre** d'amour, **victime** d'amour, **apôtre** d'amour. Pour Vous seul, mon Dieu ! Marie, ma bonne Mère, vous que j'aime tant, accordez-moi d'aimer toujours Jésus et de Le faire aimer avec son Cœur, à Lui, et avec votre Cœur, à vous.

Je traduisis le même idéal avec une autre nuance : l'union la plus intime avec Notre-Seigneur ; et, comme moyen d'y parvenir : il faut que **Jésus vive** et que **je meure** !

J'écrivis encore : ô Jésus, ô ma Mère, gardez-moi du respect humain (parce qu'une des méditations de la retraite avait eu pour objet le respect humain). Que je suis heureuse dans ton Cœur, ô Jésus, en compagnie de ma Mère !

Quant au sujet d'examen particulier, au fond, il ne variait pas ; mais au lieu de le pratiquer dans la matinée ou dans l'après-midi en cinq actes indifférents, je devais penser à m'unir à Notre-Seigneur en cinq actes de charité envers le prochain.

J'ai prononcé trois mots qui m'étaient familiers : martyr, victime, apôtre, parce qu'ils exprimaient trois de mes grands désirs. Souvent, dans la journée, je disais la formule des vœux, et j'ajoutais toujours : mon Dieu, je vous demande la grâce de vivre et de mourir martyr d'amour, victime d'amour, apôtre d'amour. Je désire ardemment faire le vœu du plus parfait. Je vous renouvelle mes promesses. Marie, ma bonne Mère, je vous renouvelle mon acte de donation entière.

Par l'expression " je renouvelle mes promesses ", j'entendais celles que j'avais émises à Noël et complétées un peu

plus tard ; par la donation entière à la Sainte Vierge, c'était l'abandon total selon l'esprit du bienheureux Grignon de Montfort.

Jésus répondit à mon triple désir par sa voix intérieure, en plusieurs circonstances, disant qu'Il m'acceptait comme victime, une autre fois, comme apôtre, enfin, que je serais martyr. Maintenant, je Le remercie de ses faveurs précieuses.

Un jour, Il se présenta avec un océan de grâces ; j'emploie le mot " océan " pour figurer la multitude de ses dons. Puis Il me dit :

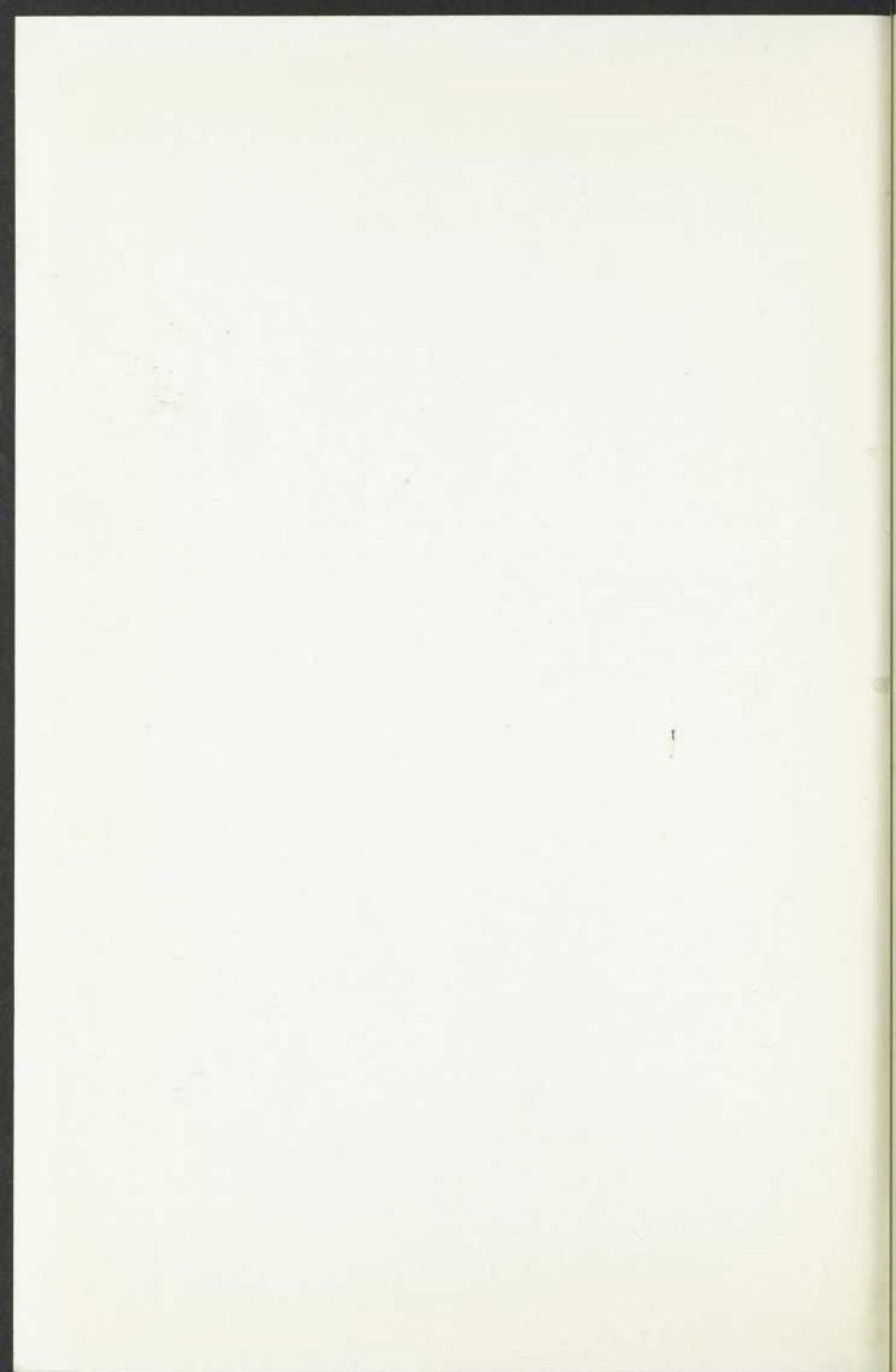
Je t'aime tellement et je t'ai accordé de si grandes grâces que, pour satisfaire mon amour, je ne sais plus lesquelles te donner. Toutes celles-là sont à toi.

L'excès de sa tendresse profita surtout aux âmes coupables ; d'ailleurs, ma Mère était là pour appliquer justement les trésors infinis. Je restai pénétrée de la charité incompréhensible du divin Cœur envers ses misérables créatures. O Jésus, ton amour pour moi est une folie ; pour te prouver ma reconnaissance, je t'aime et veux t'aimer à la folie. Je t'aime tellement que je ne sais plus comment me donner à Toi pour t'appartenir mieux.

J'implorais encore la lumière céleste sur le choix de ma devise. Je voulais qu'elle caractérisât mes aspirations. Je pris : " Aimer et souffrir ". Peu de temps après, par la voix de l'autorité, Jésus me demanda un grand sacrifice, ou plutôt, Il m'accorda une délicate faveur : accepter avec amour et reconnaissance les petites croix que le bon Dieu m'envoyait, mais ne pas en désirer d'autres. J'obéis avec joie, car je recevais par cet avis le sujet de souffrance qui



ORATOIRE DU NOVICIAT.



m'était le plus sensible. Quand, souvent, s'élevait en mon âme " la passion de la croix ", je disais à mon tendre Maître : Jésus, tu le sais que tout mon bonheur était de vouloir souffrir pour Toi. Je ne peux plus te demander ce privilège. Oh ! que j'en suis heureuse, parce que je souffre beaucoup plus par le seul sacrifice de mon désir ! Je t'offre mon obéissance. La conduite divine est donc admirable ! Elle m'offrait en cela l'avantage d'avancer d'un pas dans le sentier du détachement total, du renoncement à mes désirs, même à ceux qui paraissaient les meilleurs à mes yeux aveugles.

L'amour restait toujours mes délices et mon martyre. Encore en mai, j'écrivais quelques stances intitulées : " Ce que je voudrais, Jésus ! " dans lesquelles passaient quelques-uns de mes sentiments ; les voici :

Je voudrais, Jésus, ô ma vie,
Submerger mon âme ravie
Dans ton Cœur d'Epoux et de Roi,
L'anéantir d'amour pour Toi.

Je voudrais parcourir le monde,
Lui donner la paix qui m'inonde,
Ecrire en feu dans chaque cœur :
Mon Dieu, vous êtes mon bonheur !

Je voudrais que partout sur la terre
Les hommes te sachent leur Père ;
Que ton nom soit sanctifié,
Et ton règne glorifié.

Je voudrais voir dans la nature
Ta raisonnable créature
Eviter le moindre méfait,
Et vivre en Toi d'amour parfait.

Ah ! je voudrais fermer le gouffre
De feu, de torture et de soufre
Où, sans fin, on pleure et te hait.
Où, de blasphème on se repaît !

Je voudrais pour ta grande gloire
Faire monter du purgatoire
Les âmes qui sont à brûler
Du désir de Te contempler.

Je voudrais dépeupler le Limbe,
Faire que l'auréole nimbe
Le front des êtres qui, jamais,
Sauront l'éclat de tes bienfaits.

Pour T'avoir aimé dans ce monde,
Jésus, une seule seconde,
Si j'allais en enfer..., toujours,
Je T'aimerais, ô mes amours(1) !

Suivre en tout la vie commune m'était une jouissance réelle. Notre-Seigneur voulut que bien souvent j'y fis exception. J'avais peur des exemptions, et, si j'ai dû en demander ! Chaque fois, c'était un acte nouveau de renoncement, parce que je me trouvais sur tel ou tel point en dehors du règlement commun, et je craignais de céder à mes fantaisies. J'abhorrais la singularité pour moi-même, et, que de fois je me suis surprise à en être victime ! Oh ! le bienfait immense dans la vie religieuse que celui de se laisser guider par ses supérieures ! Au commencement de mon noviciat, j'avais

(1) Au tome deuxième, Mère Sainte-Cécile de Rome s'expliquera sur cette pensée. Il ne faut pas prendre à la lettre ce qu'elle dit ici : c'est une supposition, une formule que des saints ont employée pour mieux exprimer leur amour de Dieu, sans s'y tromper eux-mêmes, car ils savaient bien qu'en enfer la peine principale est celle du dam, qui est la séparation totale d'avec Dieu et exclut tout amour.

recueilli la pensée suivante en faisant une lecture: "Ma boussole divine, c'est Notre-Seigneur; ma barque, c'est la sainte Règle; ceux qui la conduisent, ma barque, ce sont mes Supérieures." Une âme qui demeure constamment dans l'obéissance s'en va vers le ciel en douce quiétude. C'est si facile d'obéir, et c'est si héroïque de commander et de diriger!

Les réponses d'admission à la profession allaient être connues bientôt. Jésus me dit, dans un moment où mon âme souffrait beaucoup:

Tu vas faire profession; et puis, un an plus tard, aussi le 15 août, en la fête de l'Assomption de ma Mère, je viendrai te chercher par la mort(1).

Ma joie fut extrême. C'était en mai. Quinze mois me séparaient encore de l'union éternelle. Depuis, je comptai les mois jusqu'au milieu de décembre suivant, alors que je me mis à calculer par le nombre des jours. En la fête de l'Assomption! Quel privilège! En méditant ce mystère glorieux du rosaire, à la récitation du chapelet, ou bien à la vue d'un tableau qui représente l'envolée de la Sainte Vierge vers l'Amour infini, je pense à l'instant radieux où je la verrai, ma Mère, où je me perdrai en son Jésus. Je leur abandonne à tous deux le soin de me préparer à leur goût.

En attendant, je songeai à la noce terrestre. Je voulais présenter un cadeau à mon divin Époux. Je commençai à orner "ma corbeille de noces", que je rêvais ainsi:

Je veux offrir à Jésus, le jour de ma profession, une corbeille en or le plus pur ornée de perles et de rubis; ce sont mes actes de pauvreté qui l'achèteront.

(1) Voir la note du ch. v, t. II, p. 43.

Au centre de cette corbeille, je place la gloire de Jésus-Marie en diamants éclatants par la perfection des actions.

Dans ma corbeille, je veux des lis: chasteté; des roses rouges: actes d'amour du bon Dieu; des roses blanches: actes de charité envers le prochain; des muguets: actes d'humilité. Comme verdure, j'y mets des asperges: actes d'obéissance; de la mousse: actes de mortification.

Je demande à Marie, ma bonne Mère, de présenter ma corbeille à mon divin Époux. Pour témoigner ma reconnaissance à la Sainte Vierge, je ferai des actes de dévotion envers elle.

—
Au noviciat*(suite et fin)***juin-août 1923**
—

Maladresse. — Deux patronnes. — Petits moyens pour entretenir l'amour de l'âme pour Jésus. — Désir grandissant d'union avec Notre-Seigneur. — Promesse de renoncement total. — Joies de la profession. — Je serai sainte.

Voulez-vous trouver Dieu? Fuyez le monde, taisez-vous, attendez, restez en repos. Celui qui fait ces quatre choses triomphe facilement de tous les obstacles. On méprise facilement tout le reste, dit saint Jérôme, quand on pense qu'on va mourir, qu'on soupire ardemment vers l'éternité, dont on a l'avant-goût.

(Tauler.)

L'oratoire du noviciat, jusqu'en juin, était sombre et froid, malgré ses flots de lumière et les chauds rayons de soleil, car l'Hostie de l'amour n'y résidait pas. Jésus attendait la fête de son Cœur Eucharistique pour venir l'habiter. Miracle de charité inconcevable et de délicatesse! Merci, ô bon Maître, de m'avoir permis de jouir de ta présence au noviciat avant que je le quitte. Tu me réservais de pures consolations.

Je multipliais toujours mes sottises. On aurait pu croire que je prenais plaisir à les répéter. Elles m'étaient profitables, parce qu'elles m'humiliaient comme je le méritais; à

ce point de vue, je les aimais. Seulement, très souvent, j'agissais avec une maladresse sans nom envers les personnes auxquelles je devais le plus de déférence et qui m'étaient le plus chères. Cela prouve encore ce dont j'étais capable. J'allais confier mes regrets à Notre-Seigneur, et je lui demandais de réparer mes bévues et de consoler les âmes à qui j'avais causé de la peine.

Mon noviciat touchait à sa fin. Où en étais-je dans ma vie intérieure? Je me posais cette question fort sérieusement. Dès le début de ma probation, j'avais été frappée de la vérité qu'une âme religieuse est, après sa profession, ce qu'elle a été les derniers temps de son noviciat. Sans doute, elle ne reste pas stationnaire, elle progresse; c'est-à-dire qu'elle sera une professe plus ou moins fervente selon qu'elle aura été une novice plus ou moins fervente. Et la vie religieuse est la préparation à la vie éternelle. De là, il suit que l'éternité dépend du noviciat. Seule, la confiance en la miséricorde infinie m'empêchait de trembler, car je me voyais si remplie d'imperfections. Aussitôt, je recourais à l'amour, et j'aspirais quand même au sommet de la sainte montagne: Jésus ne pouvait refuser de m'y élever Lui-même, puisque je me laissais porter par Lui, dans son Cœur.

Un matin, pendant ma méditation à l'oratoire, mon tendre Maître me donna deux patronnes qui allaient s'occuper de moi avec un amour fraternel: sainte Cécile et la bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus. Sainte Cécile, pour m'enseigner les leçons du véritable apostolat, pour veiller à mon travail extérieur: enseignement, emplois, bien à faire aux âmes. Thérèse de l'Enfant-Jésus, pour me conduire dans la voie de l'amour et de l'abandon, prendre soin du travail intérieur de mon âme; toujours sous sa conduite divine, c'est entendu, et celle de la Sainte Vierge, et protégée

par l'aile vigilante de mon Ange gardien. Comment aurais-je pu avec tant de secours du ciel ne pas désirer me consumer rapidement d'amour pour mon Dieu? Il me sembla alors que mes deux chères protectrices s'inclinaient vers moi et me donnaient la main afin de me guider selon les desseins de l'Epoux. J'ai ressenti, depuis, d'une manière touchante les effets de leurs prières et de leurs attentions délicates. Sainte Cécile m'a obtenu de mieux comprendre les vertus qui sont l'ornement nécessaire d'une âme apôtre, entre autres: la charité aimable et souriante envers tous, l'oubli constant de soi, le zèle ardent et réfléchi, en un mot, le dévouement pour la plus grande gloire de Jésus et de Marie, par le chemin de l'obéissance. Thérèse de l'Enfant-Jésus, par son intercession, m'a ouvert le jardin de la confiance. Alors, j'ai goûté le vrai fruit de l'abandon. De plus, elle m'a fait avancer dans l'esprit d'enfance et m'a obtenu de grandes lumières sur la parole de Notre-Seigneur à ses apôtres: *Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.* Et toute son action, inutile de le dire, porte le cachet de l'amour.

Oh! que je me sens bien, Cécile et Thérèse, à l'ombre de vos palmes! Remerciez Jésus pour moi de m'avoir confiée à vous. Et, par sa grâce, faites-moi sainte comme Il le désire. Que je lui rende toutes les âmes dont la sanctification ou le salut est attaché à ma générosité dans son amour. Priez afin que je l'aime toujours dans la seule mesure qui puisse me rassasier: celle de son Cœur brûlant. O Jésus, je veux t'aimer dans la mesure infinie de la charité éternelle!

A la retraite de juin, j'énonçai ainsi mon sujet d'examen particulier: je ferai, dans la matinée ou dans l'après-midi, cinq actes de charité envers le prochain, en union avec Notre-Seigneur, en l'honneur de ses plaies sacrées, par amour, et

en union avec Marie, ma bonne Mère. Voilà que j'ai le besoin de penser plus souvent à Marie, de m'unir à elle d'une manière plus soutenue que par l'offrande générale de mes actions. C'est le moyen le plus rapide pour se perdre en Jésus.

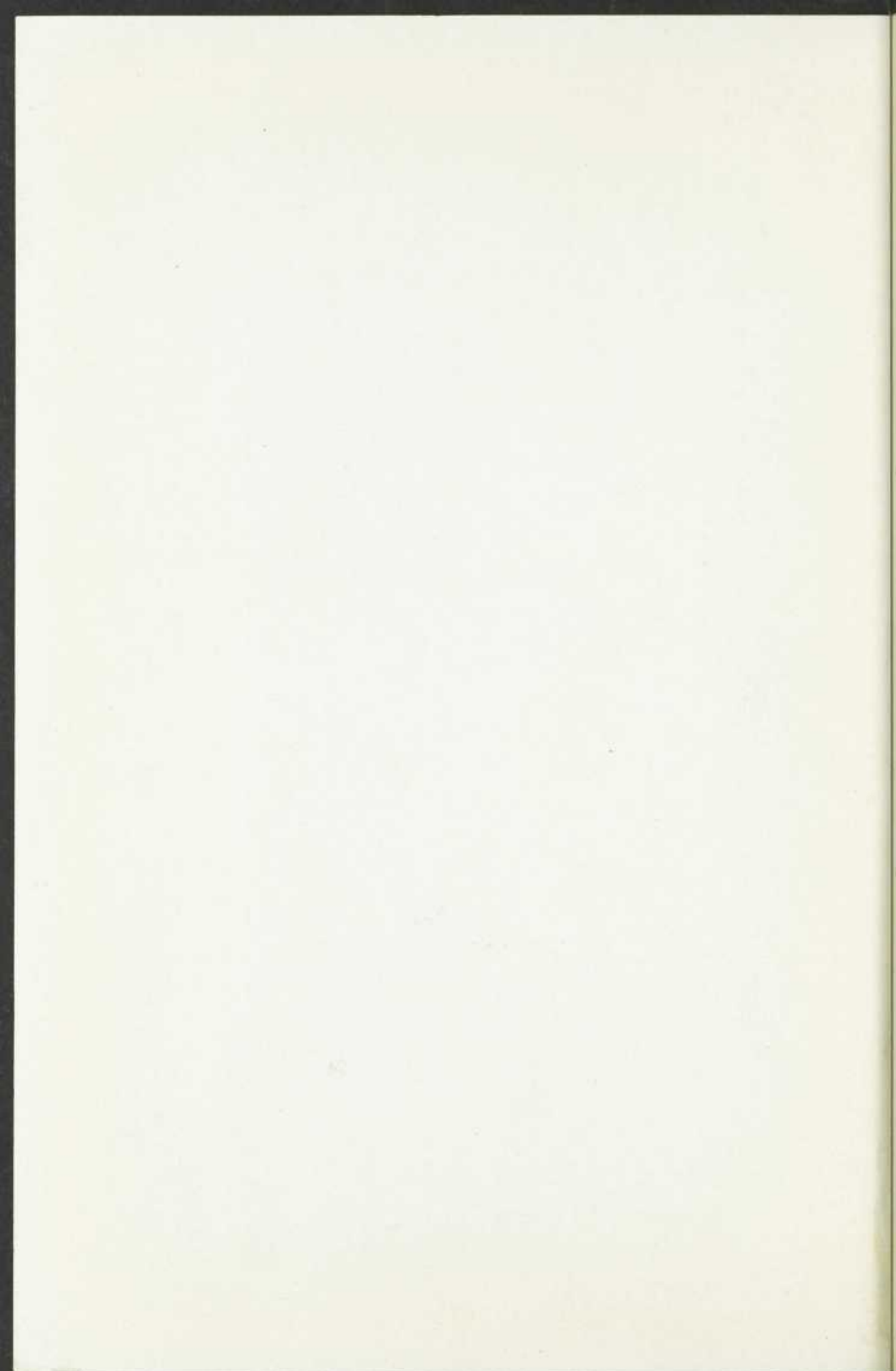
J'écrivis un questionnaire nouveau : 1° ai-je fait, ce matin ou cet après-midi, mes cinq actes de charité ? 2° me suis-je efforcée d'agir avec la douceur, la bonté, l'amour de Jésus ? 3° ai-je laissé agir Notre-Seigneur par moi, afin qu'en me voyant le prochain soit porté vers mon bon Maître ? 4° comment ferai-je mieux cet après-midi ou demain durant la matinée ?

Le sujet de la retraite étant "l'obéissance", j'ajoutai : mon Dieu, je vous en supplie, accordez-moi l'esprit d'obéissance et d'humilité : obéissance de jugement, obéissance aveugle. Je ne veux rien vous refuser, accordez-moi d'être fidèle à chacune de vos grâces. Je veux vous servir le plus parfaitement possible, parce que je vous aime. Marie, ma bonne Mère, gardez-moi.

Oui, je vivais pour mon Dieu, non pour être récompensée au ciel, mais uniquement parce que je L'aimais et pour sa gloire à Lui, ici-bas et là-haut. Je ne pensais jamais au mérite que procure la correspondance à la grâce. Plaire à Jésus et Le faire louer, voilà tout ce qui m'enflamme. Je suis toujours dans l'admiration quand je songe qu'à nous, pauvres humains, n'étant capables de rien par nous-mêmes, Dieu daigne accorder son secours et qu'Il nous glorifiera en Lui toute l'éternité si nous sommes fidèles. Il nous offre ses trésors, puis Il accomplit Lui-même le travail ; nous n'avons qu'à Le laisser faire, et après, Il nous réserve une couronne. C'est un prodige de la miséricorde infinie qui me transporte de reconnaissance.



CHAPELLE DE NOTRE-DAME DU SACRÉ-CŒUR, SILLERY.



L'approche de la retraite de profession m'excitait à la ferveur. Durant les saints exercices, les instructions et les méditations magnifiques me trouvèrent insensible; même, le démon se servit de quelques-unes pour essayer de me troubler. Notre-Seigneur voulait pour mon âme la sécheresse et l'aridité. Dans le langage humain, je souffris beaucoup, mais l'action de Jésus était d'autant plus indulgente qu'Il l'accomplissait à mon insu.

Pendant la retraite, j'écrivis ce qui suit, mon idéal: l'union la plus intime avec Notre-Seigneur.

Je veux que Jésus seul vive en moi et qu'Il anéantisse mon être tout entier dans le sien.

Je veux comprendre avec l'esprit de Jésus, juger avec son jugement, agir avec sa volonté, aimer avec son Cœur. Je veux voir et regarder avec ses yeux, entendre avec ses oreilles, parler avec sa langue, sourire avec ses lèvres, me servir de ses mains, marcher avec ses pieds, me mouvoir et me reposer en Lui seul!

Je me cache à jamais dans ton Cœur, ô Jésus, j'y établis ma demeure et pour cette vie et pour l'éternité.

Ma devise: **Aimer et souffrir!**

O Jésus, je veux vivre et mourir apôtre d'amour, victime d'amour, martyr d'amour. Pour me satisfaire, il me faut T'aimer avec ton Cœur divin; je veux aimer Marie, ma bonne Mère, comme Tu l'aimes; je veux aimer les âmes, surtout celles des pécheurs, du même amour que le tien, à la folie.

O Jésus, je veux souffrir pour me détruire en ton Cœur et Te laisser vivre seul en moi; je veux souffrir pour Te consoler; je veux souffrir pour sauver les âmes et pour diminuer le péché sur la terre; je veux souffrir parce que je T'aime!

" Mon Dieu, je me meurs de ne pas mourir," tellement est intense mon désir d'union parfaite avec Vous ; mais aussi, je voudrais Vous aimer et souffrir sur la terre jusqu'à la fin du monde, afin de travailler plus longtemps à votre plus grande gloire.

Deux jours avant ma profession, le 13 août, je fis la promesse suivante, à genoux, à l'oratoire du noviciat (cette formule est presque entièrement empruntée; j'ai joui de pouvoir m'en servir, parce qu'elle traduisait mes résolutions) :

" Mon Dieu, avec votre sainte grâce et le secours de Marie, ma bonne Mère, aux pieds de Jésus dans son tabernacle, je promets de vous immoler toujours ma volonté, mon jugement, mes goûts, mon être tout entier ; de ne jamais faire objection à la volonté, même aux désirs de mes supérieures et de leurs officières, de ne jamais me permettre la moindre critique ou remarque sur les mesures prises par mes supérieures ou leurs officières, de demander toutes mes permissions et de rendre compte. O Jésus, mon divin Epoux, ô Marie, ma bonne Mère, bénissez-moi." Cette promesse, je la signai, pour en prouver davantage la sincérité au bon Dieu.

Le jour de ma profession, Jésus m'accorda toutes les délicatesses : le 15 août, fête de l'Assomption, la présence de mes parents bien-aimés, la cérémonie présidée par Mgr X(1), la messe célébrée par l'un de mes cousins(2), la présence du prêtre dévoué qui avait été le directeur de la moitié de ma vie(3), la profession, à mes côtés, de ma " petite sœur " (celle dont j'ai parlé lors de mon séjour en pays étranger). Voilà pour les consolations extérieures.

(1) Mgr Omer Cloutier, P.A.

(2) M. l'abbé Joseph Matte.

(3) M. l'abbé P. Cloutier, curé de Saint-Augustin.

Que dire des joies intimes ! Le silence conserve mieux leur parfum divin. Un mot seulement : la Sainte Vierge offrit ma corbeille à mon tendre Epoux. Jésus, Lui aussi, désirait me présenter un cadeau personnel, applicable à mon âme directement. Il le laissa à mon choix. Comme au jour de ma prise d'habit, j'aurais désiré un calice, mais cette fois, je n'avais plus la permission de demander la souffrance(1). Le bon Maître sourit à mon obéissance et à mon sacrifice ; et, dans sa main, je vis, ô bonheur, un calice splendide débordant des joyaux précieux de sa Passion, beaucoup plus riche et plus magnifique que celui de ma vêtue ! Il me le remit. Ma joie fut ineffable, et le cantique muet de l'amour exprima mon merci.

J'étais enfin religieuse de Jésus-Marie, parée de la croix sainte et du rosaire béni ! J'appartenais à l'Institut que je chérissais comme la main divine qui m'y avait introduite. O Jésus, rends-moi digne du titre d'honneur dont je me glorifie ! Pour amoindrir ma dette de reconnaissance envers ma Congrégation, façonne Toi-même mon âme selon son esprit de charité, d'humilité, d'obéissance qui n'est autre que le souffle de ton Esprit d'amour. Agis en moi avec ta douce Mère, à la louange de vos deux noms sacrés.

Je ne pouvais quitter mon cher noviciat sans m'engager, par écrit, à la pratique fidèle, par la grâce de Dieu, des leçons saintes que j'y avais reçues. Ma gratitude profonde ne saurait compenser le moindre des conseils innombrables qui m'ont dirigée ; mais j'abandonne le juste retour au Cœur Eucharistique de Jésus et à la Vierge Immaculée.

(1) Sa maîtresse des novices lui ayant fait comprendre qu'il valait mieux s'abandonner à Dieu que de faire cette demande.

Sous le titre: **Je serai sainte**, ô Jésus, je copie mes sentiments, à l'aube de la vie active, à l'heure où j'entrerais bientôt dans le champ du Maître de la vigne:

Je serai sainte, ô mon Jésus!
 Veux-tu recevoir ma promesse?
 Ce n'est pas un moment d'ivresse
 Qui passe et ne reviendra plus;
 Non, c'est ton amour qui me presse,
 Ce sont tes grands bienfaits reçus.

Ah! tu le sais combien je t'aime!
 Ta pensée est mon seul bonheur;
 Tu m'as ravi mon pauvre cœur(1)!...
 C'est Toi, Jésus, beauté suprême,
 Qui captives ma faible ardeur,
 Rends mon désir d'amour, extrême!

Aux jours de lutte et de danger,
 Tu m'es la force et la lumière;
 A tout instant sur cette terre,
 Oui, tu m'as voulu protéger;
 Jésus, mon Dieu, mon tendre Père,
 Dans tes dons, tu me fais nager.

D'amour pur, mon âme s'épuise;
 Pauvre, elle ne peut que languir,
 A Toi, Jésus, je veux m'unir;
 Que ta brûlante flamme attise
 Mon ardeur qui veut te bénir,
 Que mon être se divinise!

Je quitte le noviciat...
 Mon Epoux, je n'ai qu'une envie:
 Ici-bas, vivre de ta vie;
 Au vaste champ d'apostolat
 La profession me convie:
 Tu me consacres ton légat.

(1) Par allusion à la faveur du postulat.

Pour te faire louer des autres,
Je ne sais prendre qu'un chemin :
Me laisser guider par ta main,
C'est le vrai secret des apôtres ;
A la sanction de demain.
Saints heureux, je serai des vôtres.

Par ta grâce, je le promets,
Mon Jésus, **je deviendrai sainte**;
En moi, se gravera l'empreinte
De tes traits divins pour jamais ;
Attendant l'éternelle étreinte,
Je m'appelle un de tes jouets.

Fais de moi ce que tu désires,
Je veux ne rien te refuser.
Si tu te plais à me briser,
Je te réponds par des sourires ;
Si tu préfères t'amuser,
Je jouis de tes faits et dire.

Je serai sainte en tout détail,
Mais, Jésus, je te laisse faire ;
Ma donation est entière,
Je t'abandonne le travail.
N'aimes-tu, de nos prés, sur terre,
Varier toi-même l'email ?

Dans mon exil, je suis heureuse,
Car je vis pour mourir d'amour.
Qu'il sera beau, l'infini jour !
Vers les cieux, je vole joyeuse ;
Et puis, pour t'aimer sans retour,
La mort me sera délicieuse.

Dans votre indulgente bonté,
Ma Mère, ô Sainte Vierge Marie,
Bénissez-moi, je vous en prie ;
J'ose vouloir la sainteté...
Donnez-moi pour toute ma vie
L'amour avec l'humilité.

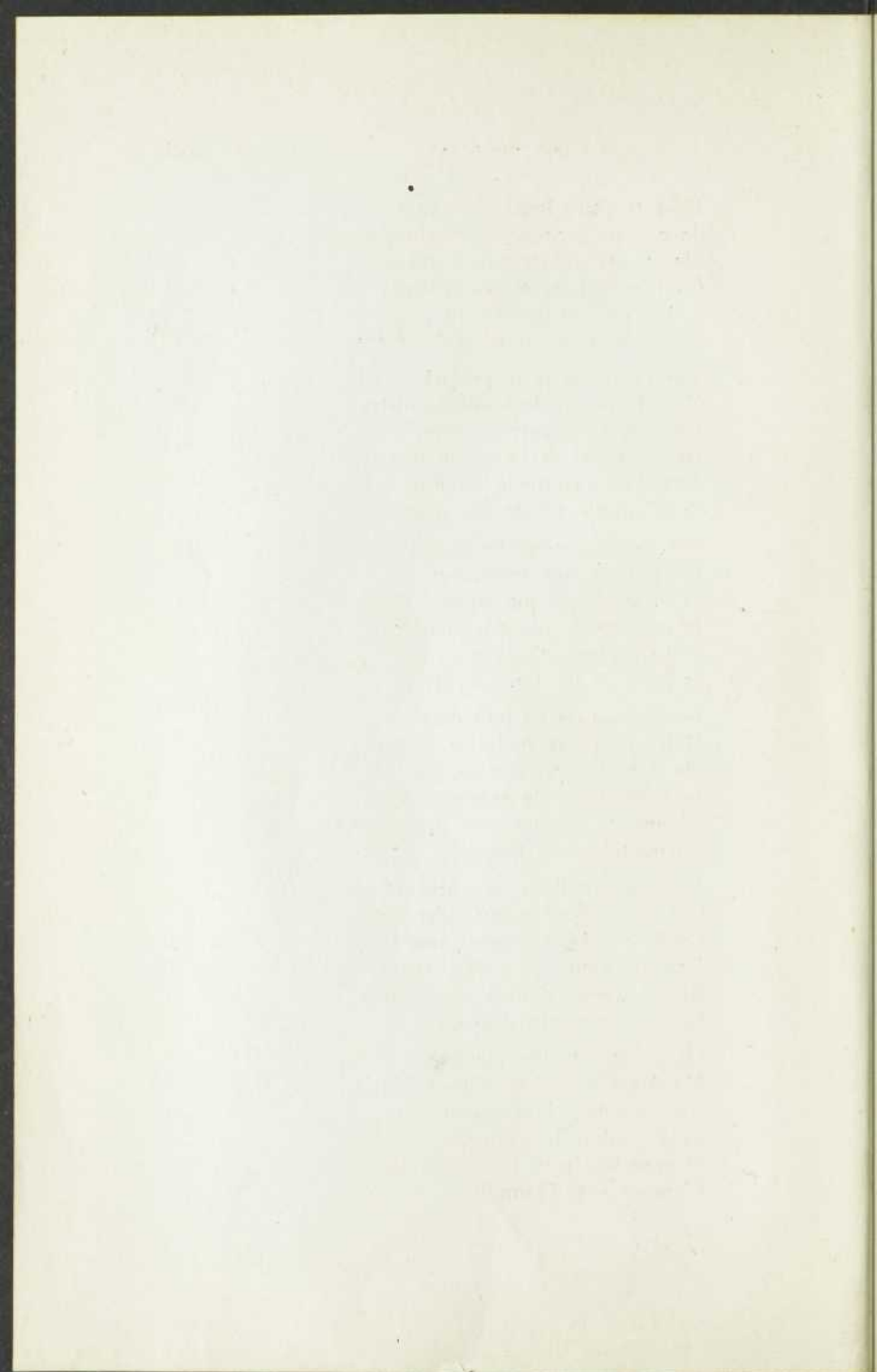


Table des matières

TOME I

Lettres d'approbation	VII
Préface	XI
Avant-propos	XIX
Chapitre I.—Généalogie de Dina Bélanger. — Milieu natal. — Premières années.	1
Origine du "Cantique d'action de grâces".	7
Extraits du "Cantique d'action de grâces".	
Chap. II.—Prime enfance	8
Premiers chants. — Un rêve salutaire. — Dévotion à l'Angélus. — Joies familiales et corrections méritées. — Apprentissage de la charité. — Premières leçons de catéchisme et de lecture. — Pieux attrait. — Le portrait du petit Jésus.	
Chap. III.—Premières années d'études.	
De six à dix ans (1903-1907)	17
Entrée en classe. — Générosité dans l'obéissance. — Amour de la prière et du silence. — Choix des amis. — Formation à la discrétion. — Humilité. — Formation de la volonté par la pratique des petits sacrifices. — Amour de la liturgie. — Premières aspirations à la vie religieuse. — Horreur de la critique et des conversations contre la charité.	
Chap. IV.—Quelques témoignages relatifs à la naissance et à l'enfance de Dina Bélanger.	24

- Chap. V.— De dix à douze ans (1907-1909)..... 30
 Première communion et confirmation. — Progrès dans la piété. — Épreuve des scrupules. — Premières méditations. — Attrait de la grâce. — Premières paroles de Jésus. — Amour de la solitude. — Tentations de vanité et d'impatience.
- Chap. VI.— De douze à quatorze ans (1909-1911)... 38
 Paix intérieure. — Horreur croissante de toute faute vénielle. — Communion quotidienne. — Enfant de Marie. — Abandon total à la Sainte Vierge. — Une note médiocre. — Attrait croissant pour la vie religieuse.
- Chap. VII.— Quelques témoignages sur les années d'études au couvent de Jacques-Cartier. 44
- Chap. VIII.— De quatorze à seize ans (1911-1913). 50
 Entrée au pensionnat de Bellevue. — Prière pour éviter toute faute vénielle volontaire. — Ennui. — Effort d'adaptation. — Promesse de virginité. — Effort pour connaître Dieu et le servir. — Désir de se connaître. — Amour de l'ordre. — Passion des sciences. — Deux lectures. — Prudence croissante. — Désir du ciel. — Volonté de passer inaperçue.
- Chap. IX.— Quelques témoignages sur le séjour de Dina Bélanger à Bellevue. 60
- Chap. X.— De seize à dix-neuf ans (1913-1916)..... 73
 Rentrée dans le monde. — Règlement de vie. — Piété cachée. — Vie dans l'intimité de Jésus. — Désir de la vie religieuse. — Délai imposé. — Amour et pratique du renoncement. — Relations sociales. — Dangers évités. — Le vœu héroïque.
- Chap. XI.— De seize à dix-neuf ans (*suite*)..... 82
 Un second père. — Etudes musicales envisagées surnaturellement. — Une source d'humiliations et de sacrifices. — Projet d'études à New-York.
- Chap. XII.— De dix-neuf à vingt et un ans (1916-1918). 91

New-York. — Trois amies. — Fidélité au règlement de vie. — Travail acharné. — Conviction de son infériorité. — Humilité de jugement. — Commencement d'une longue épreuve. — Colère vaincue.

Chap. XIII.— Lettres de New-York 102

Chap. XIV.— De vingt et un à vingt-quatre ans
(1918-1921). 126

Voix et conduite de Jésus. — Suite de la grande épreuve. — Nuit de l'âme. — Une mission. — Fidélité dans l'aridité. — Importance de la fidélité parfaite. — Désir de l'humiliation. — Attrait pour la souffrance, le martyre, la sainteté. — Désir du vœu du plus parfait. — Prière universelle. — Tertiaire de Saint-Dominique. — Une grâce de Noël.

Chap. XV.— De vingt et un à vingt-quatre ans (*suite*). 137

Curiosité réprimée. — Suite des études. — Le divin Professeur. — Désir de l'insuccès. — "Tes études musicales protégeront ta vocation; mais tu feras du bien surtout par tes écrits." — Hésitations dans le choix d'une communauté religieuse. — "Je te veux à Jésus-Marie." — Douleur de la séparation. — Départ. — "Chez nous".

Chap. XVI.— Quelques témoignages sur la vie de Dina Bélanger durant ses dernières années dans le monde 144

Chap. XVII.— Le rôle de la volonté dans la vie de
Dina Bélanger. 160

Chap. XVIII.— "Jésus-Marie" 164

Chap. XIX.— Le postulat (11 août—2 septembre 1921). 170

Entrée au couvent. — Ennui et ténèbres. — Tentations diverses. — Fidélité malgré les répugnances de la nature. — "Si tu commences, commence parfaitement". — Fidélité dans les petites choses. — Grâces de la retraite préparatoire au noviciat. — Oubli du passé. — Echange de son cœur avec ceux de Jésus et de Marie.

Chap. XX.— Au noviciat

(septembre 1921—février 1922) 177

Difficultés de la vie commune. — Ennui et tentations de départ. — Bévues. — Effort pour sourire à tout et à tous. — Enseignement. — Travail surnaturel. — Joie de la possession de Dieu. — La croix de chaque jour. — Fleurs du ciel. — Le jeu de l'amour et le jeu de la croix. — Retraite de vêture. — Tentations et consolations. — Le calice et le nom nouveau.

Chap. XXI.— Au noviciat (15 février—1er août 1922). 188

Amour du saint habit. — Portrait de la fervente novice. — Vœux privés. — Abandon imparfait. — Affections humaines. — Besoin d'aimer Dieu. — Tout pour Jésus seul. — Devise nouvelle.

Chap. XXII.— Le noviciat (15 août 1922) 195

Ténèbres. — Don d'oraison. — Facilité littéraire. — Efforts vers l'union à Dieu. — Grâce de Noël. — Volonté de sanctification. — Intimité croissante avec Jésus. — Zèle pour le salut des pécheurs. — Le Cœur de Jésus blessé par les infidélités des âmes religieuses. — Réparation pour ces fautes des âmes consacrées.

Chap. XXIII.— Le noviciat (*suite*) 205

Faim de la sainte communion. — Retraite dans le Cœur de Jésus. — Promesse de tendre à la perfection en toutes choses. — Trois grands désirs: martyr, victime, apôtre. — Océan de grâces. — Sacrifice de tout désir. — Annonce de mort.

Chap. XXIV.— Le noviciat (juin-août 1923) 214

Maladresses. — Deux patronnes. — Petits moyens pour entretenir l'amour de l'âme pour Jésus. — Désir grandissant d'union avec Notre-Seigneur. — Promesse de renoncement total. — Joies de la profession. — "Je serai sainte."

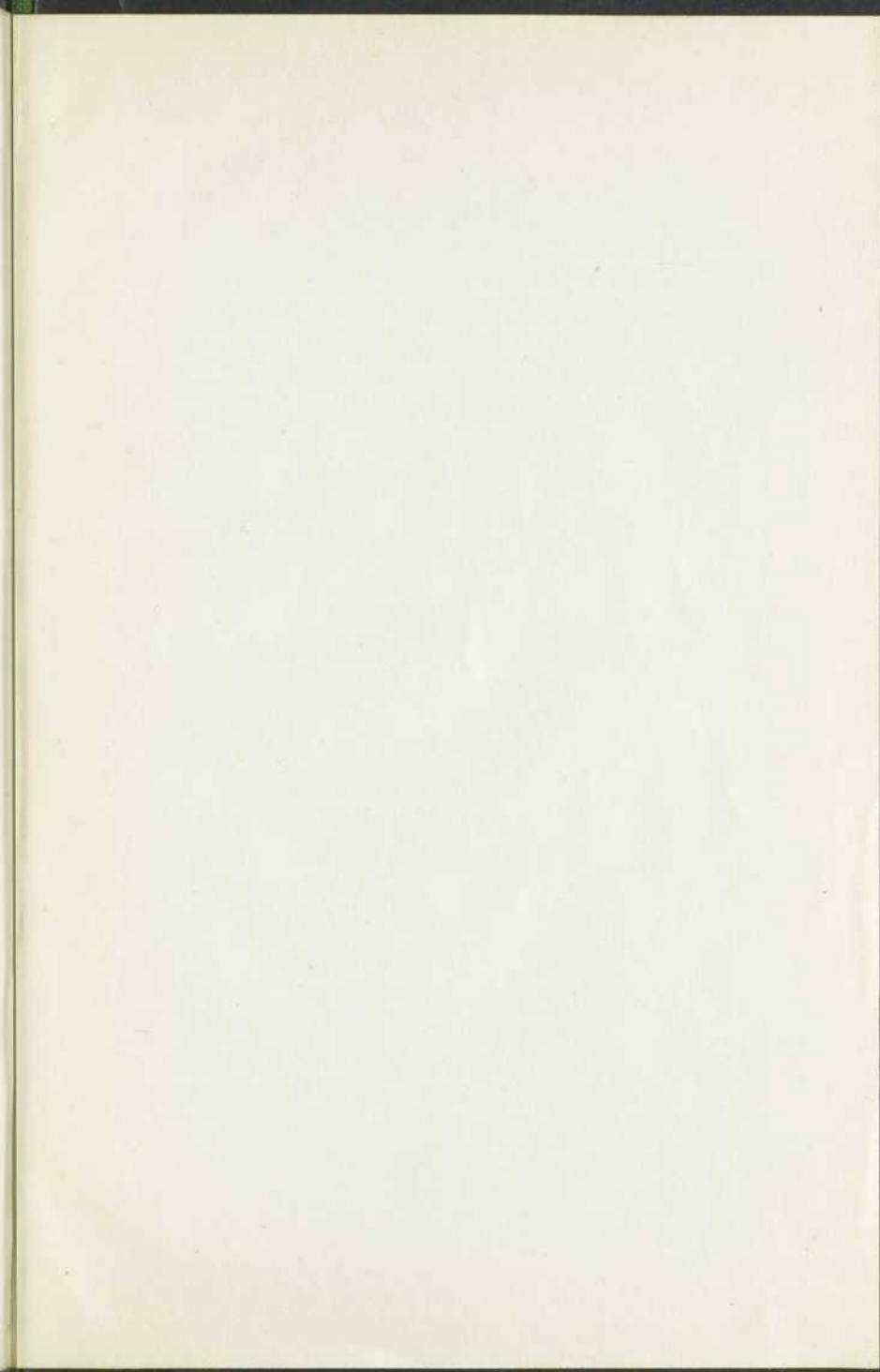
TABLE DES ILLUSTRATIONS

TOME I

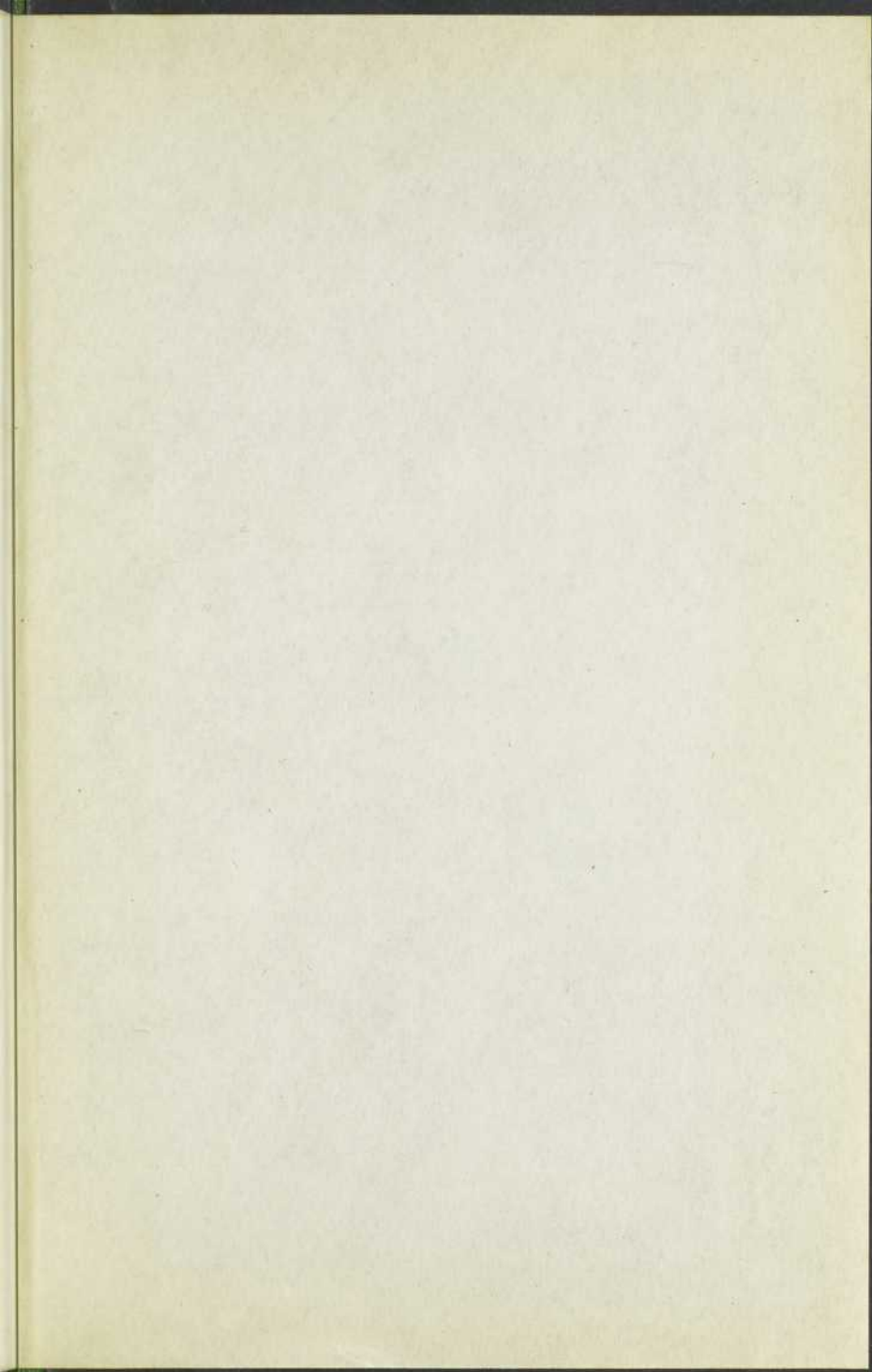
	<i>Pages</i>
Marie Sainte-Cécile de Rome, r. J. M.....	iv-v
Parents de Dina Bélanger — maison natale.....	1
Québec et le fleuve Saint-Laurent.....	8-9
Dina enfant.....	16-17
Dina en première communiant.....	24-25
Résidence de la famille Bélanger.	
Académie Notre-Dame, Jacques-Cartier, Québec.....	32-33
Eglise de Notre-Dame de Jacques-Cartier.....	40-41
Curés de Notre-Dame de Jacques-Cartier.....	48-49
Couvents de la Congrégation de Notre-Dame	
Saint-Roch et Bellevue.....	56-57
Dina pensionnaire à Bellevue.....	64-65
Les compagnes de Dina à Bellevue.....	72-73
Groupe de maitresses de Dina.....	80-81
Notre-Dame de la Paix, New-York.....	88-89
Chapelle de Notre-Dame de la Paix.....	96-97
Dina et ses deux amies, A... et B.....	104-105
Chapelle de Notre-Dame de Lourdes, Québec.....	112-113
Chambre à coucher de Dina.....	120-121
Dina en toilette de concert.....	128-129
Piano "Knabe" — "Colinette".....	136-137
Une des compositions musicales de Dina.....	144-145
Couvent de Jésus-Marie, Sillery.....	152-153
Panorama vu du dôme de Sillery.....	160-161
Révérrende Mère Marie Saint-Ignace,	
Fondatrice de la Congrégation de Jésus-Marie, ...	168-169
Lyon — berceau de la Congrégation de Jésus-Marie...	176-177
Salle du noviciat.....	200-201
Oratoire du noviciat.....	208-209
Chapelle de Notre-Dame du Sacré-Cœur, Sillery.....	216-217

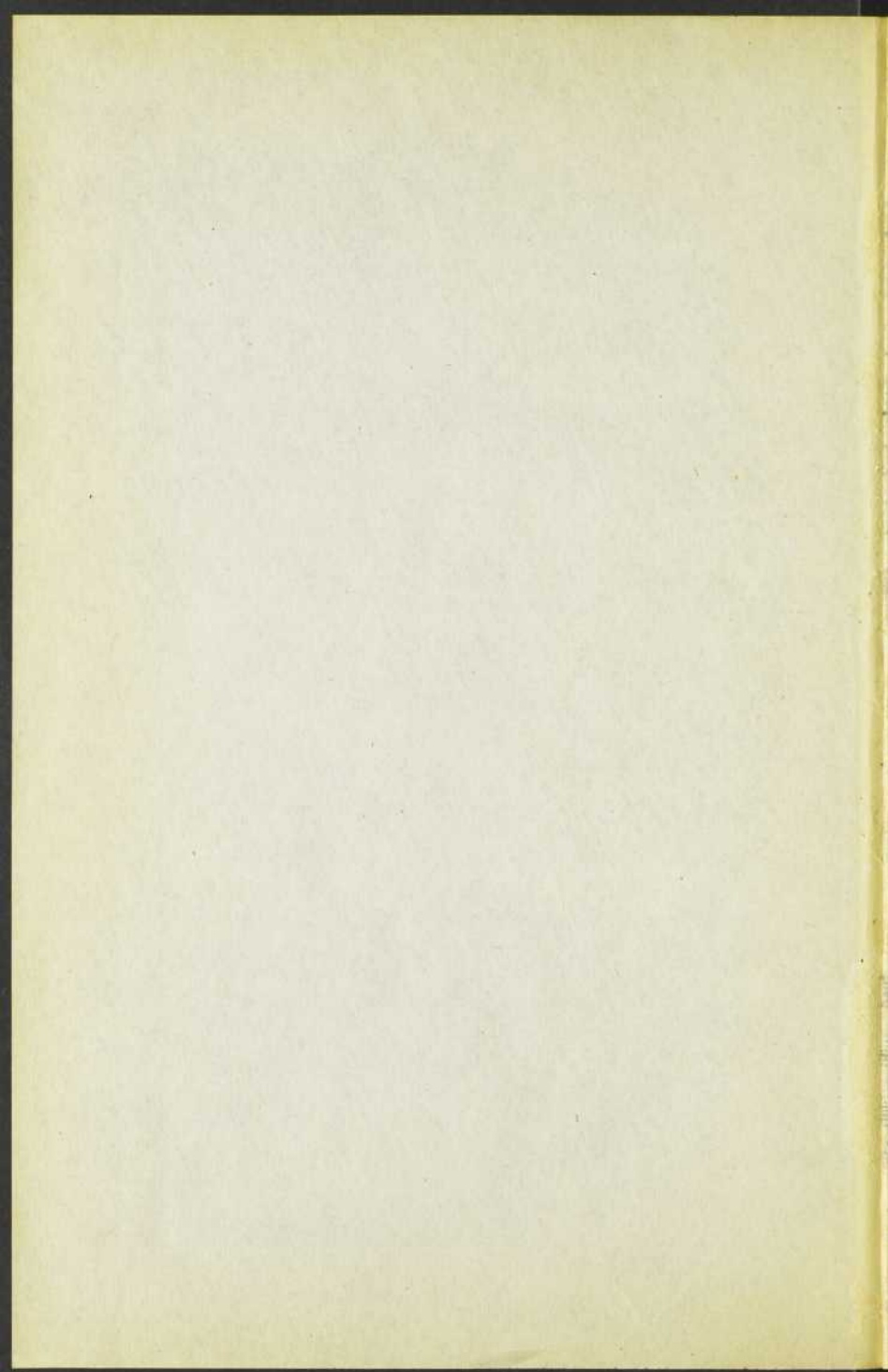


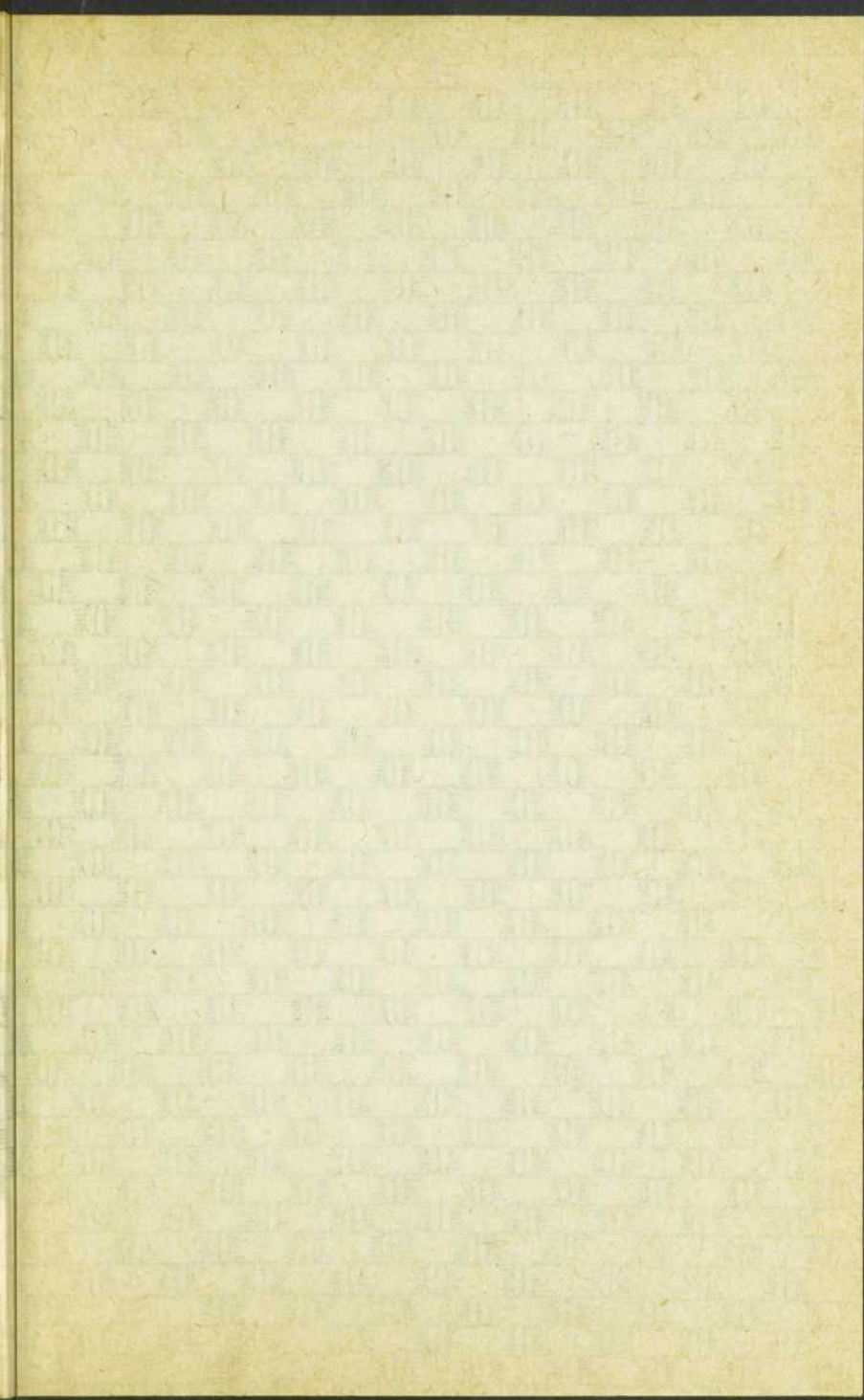


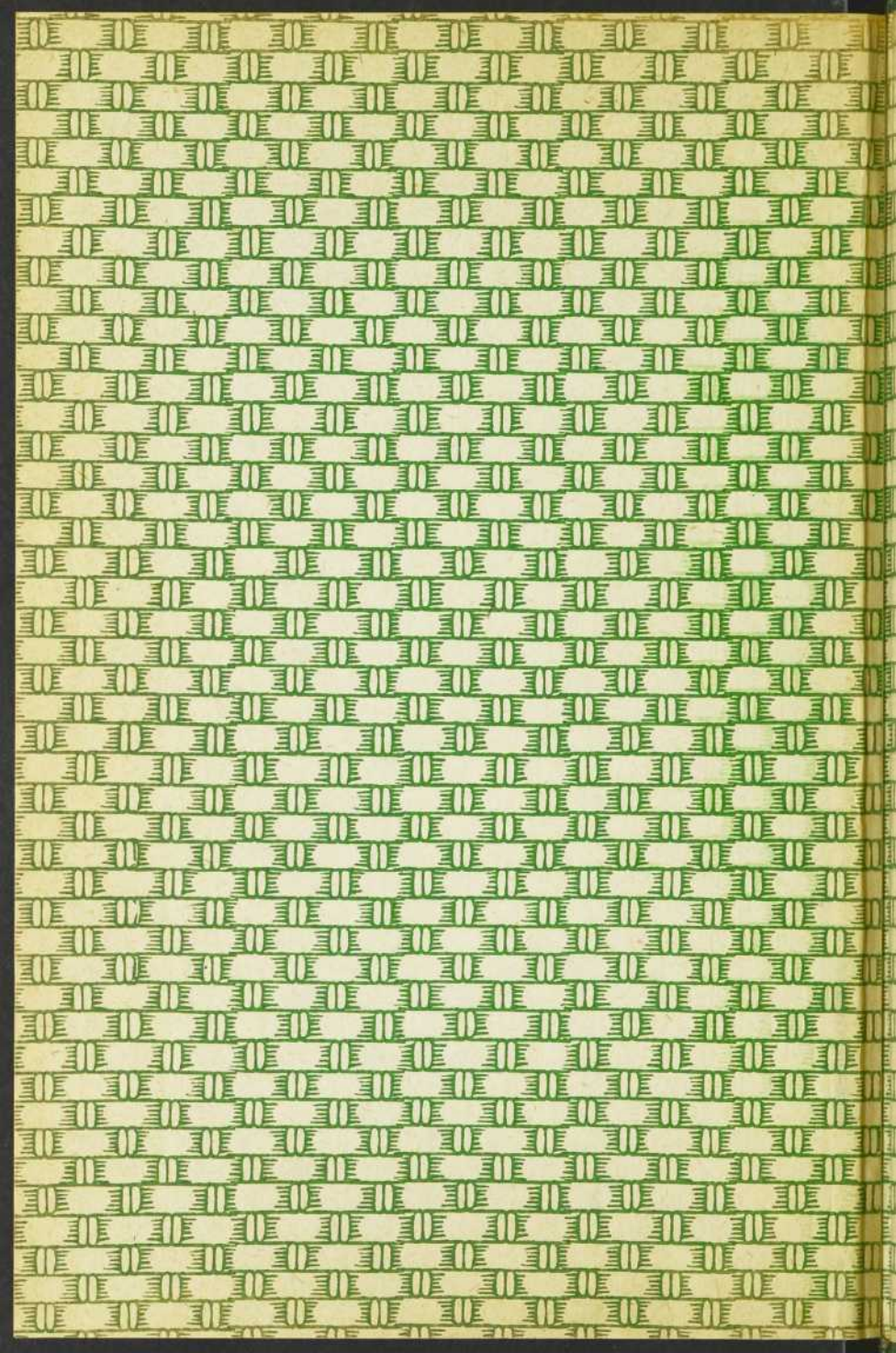


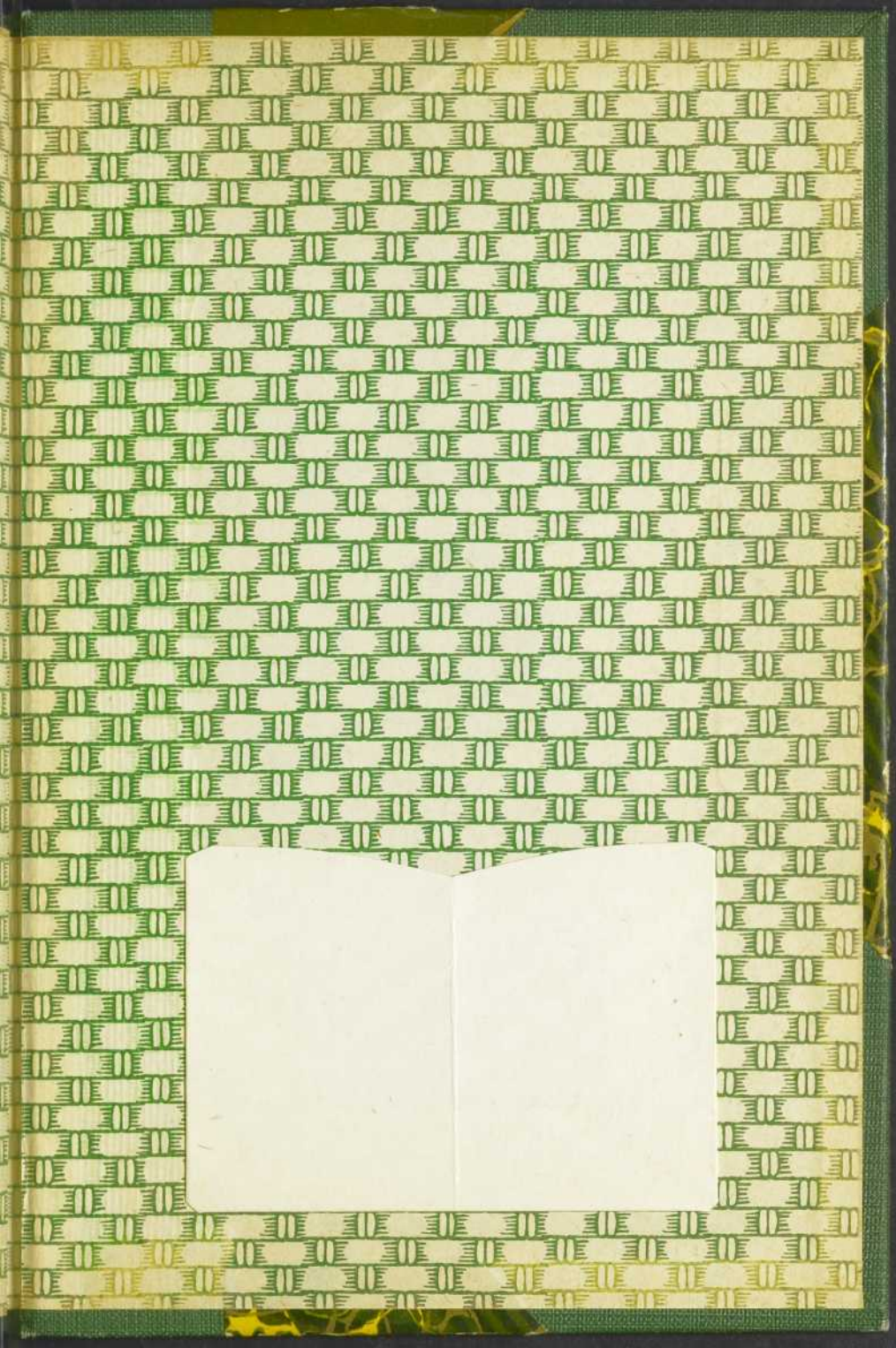












BNQ



000 381 488